







173

THE  
LINE



1825



*À la main*  
MEMOIRES

DE SÉBASTIEN - JOSEPH

DE CARVALHO

ET M É L O ,

COMTE D'OEYRAS,

M A R Q U I S

DE POMBAL,

*Secrétaire d'État & premier Ministre du  
Roi de Portugal JOSEPH I.*

T O M E T R O I S I E M E .

---

Documentum posteris , homines cum se permisere  
fortunæ , etiam naturam dediscere.

Q. CURT. Lib. 3.

---



A L I S B O N N E ;

*Et se trouve à BRUXELLES ,*

Chez B. LE FRANCQ , Imprimeur - Libraire  
rue de la Magdelaine.

---

M. D C C. L X X X I V .

*1785.*



---

See C\*\* damn'd to ever-lasting fame!  
POPE, Ep. IV.

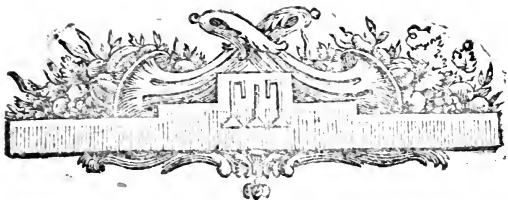
---

DP

641

A314

3-4



# MÉMOIRES

D U

MARQUIS DE POMBAL.

---

## LIVRE SEPTIEME.

*Principaux Evénemens jusqu'à la rupture  
avec l'Espagne.*

**S**I l'époque du mariage de la princesse du Brésil ne fut pas heureuse pour le Nonce du Pape, elle fut plus funeste encore à quelques personnages illustres que le Comte d'Oeyras joignit dans cette circonstance aux autres victimes de la fureur. Ce n'étoit pas là sans doute l'intention des deux augustes époux doués l'un & l'autre d'une sensibilité rare chez les Princes, d'un caractère aimant & doux, ils étoient bien éloignés de desirer qu'un événement qui faisoit leur bonheur fût marqué par la disgrâce des personnes qui leur étoient les plus chères. Ce ne fut au contraire qu'avec une peine très-réelle & que tout le charme de leur union ne put les empêcher de sen-

1760.

tir qu'ils se virent réduits à être en quelque sorte spectateurs froids & tranquilles des nouvelles cruautés du Ministre, de peur qu'en laissant éclater leur juste indignation, il ne s'exposassent eux-mêmes à quelque trahison secrète de sa part.

On comptoit lors du mariage de la Princesse héréditaire, soixante & une personnes renfermées par les ordres de Carvalho dans les prisons de la Cour, & dont le procès, les crimes même étoient pour le public un mystère impénétrable. Il semble que cet heureux événement eût dû rendre à la plupart de ces infortunés une liberté qu'ils n'avoient pas mérité de perdre; on ne s'attend pas sur-tout qu'on ait choisi ce moment pour en augmenter le nombre. Ce fut cependant ce qui arriva. Le tribunal de l'inconfiance, composé de juges tous dévoués au Ministre, fut assemblé de nouveau,

I. & ouvrit ses séances par faire arrêter le Comte *Le Comte de Saint-Laurent* de Saint-Laurent, frere du Marquis d'Angeya, premier gentilhomme de l'Infant Dom Pedre, & que de rares qualités faisoient jouir auprès de ce Prince de la plus haute faveur. *est arrêté.* Le motif de sa disgrâce fut une commission dont nous avons vu qu'il s'étoit chargé de la part du Nonce auprès de l'Infant. On se rappelle que dans la nécessité où les procédés de la Cour de Lisbonne avoient mis ce Prélat de s'abstenir au mariage de Dom Pedre de toute démonstration publique d'alégresse, il s'étoit adressé au Comte de Saint-Laurent pour le prier de mettre sous les yeux de Leurs Alteesses Royales les raisons de sa conduite & la douleur qu'il avoit d'y être forcé. Le Comte n'avoit pas cru pouvoir, sans offenser presque également & le Nonce & l'Infant lui-même, se refuser à cette démarche d'honnêteté. Il s'étoit fidèlement acquitté de la commission, & cette complaisance servit de prétexte au Comte d'Oeyras pour le représenter comme un factieux, tramant, de concert avec le Nonce, quelque secret complot; & à

l'aide de cette absurde imputation , faire consentir le foible Joseph à sa perte.

Le même jour & sous le même prétexte , on arrêta & on conduisit au château de Saint-Jean-de-Porto le Vicomte de Ponte-Lima (1), pere du Ministre actuel Villeneuve de Cerviera , que nous voyons remplir avec tant de gloire pour lui , & d'avantage pour la nation , l'emploi de secrétaire d'état des affaires du Royaume. Le Vicomte étoit *II. Le Vicomte de Ponte-Lima a le même sort.* un Seigneur du mérite le plus distingué , Général d'infanterie , & attaché au service du Roi , en qualité de gentilhomme de sa chambre. Il avoit été Ambassadeur en Espagne , lors du traité de la colonie du Saint Sacrement , & son inflexible droiture ne lui avoit pas permis d'avoir dans cette importante négociation , pour les volontés de Carvalho , l'obéissance aveugle que ce Ministre exigeoit. Aussi fut-il bientôt rappelé. A son retour à Lisbonne , le Comte d'Oeyras qui ne vouloit pas qu'on connût les motifs secrets qui l'animoient à la poursuite de cette affaire , mit tout en œuvre pour l'engager à lui rendre ses instructions ; mais ses tentatives furent sans succès. Le vicomte sentit qu'il avoit besoin de ces pieces pour justifier sa conduite : il refusa constamment de s'en désaisir , & ce refus le fit exiler dans sa terre de Mafra. Il avoit enfin depuis quelque tems obtenu son rappel , & exerçoit auprès de l'Infant Dom Pedre les mêmes fonctions qu'il avoit précédemment exercées auprès du Roi ; mais comme nous l'avons vu , son nouveau séjour à la Cour ne fut pas de longue durée.

L'inconfiance continua ses assemblées , dont les

(1) Il est d'usage dans quelques grandes maisons de Portugal que le petit-fils ne prend point le titre de son pere , mais celui de son aïeul : le fils reprend ensuite le titre que son pere avoit laissé.

résultats ne furent pas moins rigoureux ni moins funestes à une multitude d'autres citoyens. Le 26 du même mois de Juin , ce tribunal exila à *Castro-Marino* M. Aguilar Prêlat de la Patriarchale , Jean Macedo , prêtre de l'Oratoire à *Manzan* , & Jean, Chevalier de la même congrégation à *Freito di Espada-cinta*. Le lendemain matin , on renferma dans une étroite prison le pere Dom Juan , chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran , & confesseur du grand-Inquisiteur du royaume. Tous ces nouveaux disgraciés jouissoient par leur mérite & leurs vertus de l'estime & de la considération universelle. Leur crime fut pour le public un mystere qu'il ne put pénétrer : car personne n'ajouta foi aux bruits que Carvalho eut soin de répandre , sur-tout dans les pays étrangers , qu'il s'étoit formé contre la vie du Roi une nouvelle conjuration qui devoit éclater le 15 d'Août , & dans laquelle il ne manqua pas de faire entrer le Nonce Acciajuoli. On arrêta encore diverses personnes d'un état inférieur, quelques Carmes déchauffés , Benoît de Souzas riche négociant , un M. de Villaz & un grand nombre d'autres.

III. Mais de tous ces actes de rigueur , celui qui fit avec raison le plus de sensation dans le public , fut l'exil des deux freres naturels du Roi , les Infans Dom Antoine & Dom Joseph , Inquisiteur Général du royaume. Ce fut l'Archevêque d'Evora qui , fidele exécuteur des volontés du Ministre , alla au nom de Sa Majesté leur en signifier l'ordre au milieu de la nuit ; & ces deux Princes , sous une escorte de quarante cavaliers , furent obligés de partir au moment même pour le couvent des Carmes déchauffés de Boffaco (1) , situé à quelques lieues

---

(1) *Les Nouvelles intéressantes* , XXe. Suite , page 10 , disent Buarcos sur la côte de la mer , à trois lieues de Coimbre.



de Coimbre dans un désert inhabité. Là ils furent renfermés dans d'étroites cellules, & privés pendant long-tems de toute communication. L'unique consolation que leur procura le Comte d'Oeyras fut d'assigner à chacun d'eux pour demeure, ou plutôt pour prison, l'Hermitage dédié au Saint dont il portoit le nom. Le Ministre se servit encore pour déterminer le Roi à ce parti violent, du prétexte de la prétendue conjuration qui se tramoit contre ses jours. Mais voici quel fut le vrai motif d'un événement si extraordinaire.

Le Conseiller Ignace Ferreira avoit composé un ouvrage intitulé : *De l'autorité des Rois sur les ecclésiastiques*, & l'avoit dédié à Carvalho. Malgré ses pressantes sollicitations, l'Infant Dom Joseph grand-Inquisiteur du royaume lui refusa constamment les permissions nécessaires pour le faire imprimer. Le Comte d'Oeyras qui avoit accepté la dédicace, & pris ouvertement le livre & l'auteur sous sa protection, ne vit dans ce refus, que pouvoit avoir mille autres causes, qu'une insulte faite à sa personne & à l'autorité du premier Ministre dont il étoit revêtu. Il s'en plaignit vivement au Roi, & ajouta que ce procédé méritoit au moins une forte reprimande. Le foible Joseph lui dit de la faire lui-même en son nom. Carvalho, au comble de ses vœux, se chargea en effet de cet étrange rôle : il passa sans différer chez l'Infant, & eut la témérité de lui reprocher en termes assez durs le prétendu tort qu'il avoit eu envers lui. L'Infant justement irrité de cet excès d'audace, voulut lui imposer silence, & le congédier, non sans lui avoir rappelé l'immense intervalle que leur naissance avoit mise entre eux ; mais l'orgueilleux Ministre, au lieu de se contenir, éleva la voix & se servit d'expressions encore moins ménagées. L'Infant Dom Antonio qui étoit dans l'appartement voisin accourut au bruit ; & voyant avec combien peu d'égards, ou plutôt avec quelle info-

lence on osoit traiter son frere , il en fut tellement indigné , le sang royal qui couloit dans ses veines s'émut à un tel point , qu'il alloit sur le champ immoler ce vil téméraire à sa vengeance , si Dom Joseph lui-même ne se fût hâté de le retenir. Carvalho effrayé se déroba par la fuite au danger qui le menaçoit. Il alla trouver le Roi , lui raconta ce qui venoit de se passer de la maniere la plus propre à l'irriter contre les deux Princes , lui représenta avec force que l'insulte faite au Ministre , porteur de ses ordres , s'adressoit à sa personne même , & lui fit entendre sur-tout que cette audace n'étoit qu'un premier effet de la conjuration dont nous venons de parler. En conséquence on tint un Conseil d'état dont le résultat fut l'exil des deux Infans. Cet événement rendit à tous les ordres de Citoyens leurs premieres terreurs. Personne ne se crut en sûreté , en voyant des Princes du sang , les propres freres du Roi traités avec si peu de ménagement.

IV.  
*Craintes  
conti-  
nuelles  
du Roi  
de nou-  
velles  
conspira-  
tions con-  
tre sa per-  
sonne.*

Cependant le Roi toujours plus défiant , plus soup-  
çonneux , vivoit dans une inquiétude & des alarmes continuelles. Aimé , respecté de ses sujets , il croyoit les voir perpétuellement occupés à conspirer contre lui. Il ne cessoit de recommander à son Ministre ses jours & sa couronne ; & celui-ci , pour augmenter cette confiance exclusive en son zele & sa fidélité , imaginoit à chaque instant de nouvelles intrigues , des nouveaux complots qu'il se faisoit auprès du crédule Monarque un mérite d'avoir découverts , l'exhortant au reste à ne rien craindre & à se reposer du soin de sa sûreté sur sa vigilance & son attachement. L'Infant D. Pedre qui connoissoit le caractère de son frere , & qui n'ignoroit pas les soupçons qu'on avoit cherché à lui inspirer sur ses sentimens & ses desseins , n'oublioit rien pour les détruire , & sacrifioit tous ses goûts au desir de prouver au Roi combien ils étoient peu fondés. Il ne s'éloignoit pas un instant de sa personne , le suivoit à la promenade & dans

toutes ses parties de plaisir, & l'accompagna même plus d'une fois avec la fièvre, de peur que la moindre absence ne le rendit suspect. Quoiqu'à l'époque de son mariage, il eût pu prendre un palais à lui, la crainte qu'une séparation ne donnât quelque ombre au Roi le détermina à conserver à la Cour son premier logement.

Cet défiance de Joseph, fomentée, accrue sans cesse par les artifices de Carvalho, étoit venue jusqu'au point d'interpréter en mal le propos, le geste le plus indifférent. Quelquefois il entroit tout-à-coup dans le cabinet de l'Infant Dom Pedre, avec le desir d'y trouver quelque personne suspecte: il y retournoit un instant après, & examinoit avec soin ses livres & ses papiers. Quelque marqués, quelque injurieux que fussent ses soupçons, l'Infant avoit la prudence de ne pas faire semblant de s'en appercevoir. Il plaignoit la foiblesse de son frere, & tâchoit par sa conduite de le convaincre de son inviolable fidélité & de son sincere attachement. On craignit pendant quelque tems que le troisieme frere naturelle du Roi, l'Infant Dom Gaspard, Archevêque de Brague, n'eût le sort des deux autres; mais on se contenta d'arrêter son confesseur & ses principaux domestiques.

Le bruit s'étoit répandu que le 3 Septembre, anniversaire de l'attentat qui avoit rempli le Portugal d'horreur & de sang, devoit se renouveler à l'égard de quelques-uns des nouveaux prisonniers la cruelle tragédie du 13 Janvier 1759. Heureusement ces sinistres conjectures ne se trouverent pas fondées: la journée fatale s'écoula sans qu'on entendit parler de rien; mais peu de jours après le secrétaire d'état de la Marine & d'Outre-mer, Dom Joachim de Costa Corte-réal, eut ordre de donner sa démission & de quitter Lisbonne. Cet ordre lui fut signifié par le confesseur même du Roi.

Le prétexte de sa disgrâce fut une secrette corres-

V.  
Exil du  
Secrétaire  
d'Etat  
Dom

*Joachim* pondante que ce Ministre entretenoit , dit-on , avec  
*de Costa* son prédécesseur l'abbé de Mendoza Corte-réal ; mais  
*Corte-* le véritable motif fut le desir qu'avoit le Comte  
*Réal,* d'Oeyras de faire entrer au Ministère son frere Men-  
 doza , ci-devant Gouverneur de Maragnon , & re-  
 venu depuis peu en Portugal. Dans cette vue , après  
 avoir peint des plus noires couleurs le prétendu crime  
 de Costa , il proposa son frere au Roi pour le rem-  
 placer. Joseph subjugué par son Ministre , étoit in-  
 capable d'opposer la moindre résistance à ses vo-  
 lontés : le renvoi de Costa , le choix de son suc-  
 cesseur , furent approuvés avec sa docilité ordina-  
 re , & l'heureux Carvalho fut au comble de ses  
 vœux. Il se voyoit en effet , lui & sa famille , parve-  
 nus à un point d'élévation qui ne leur laissoit presque  
 plus rien à desirer. Son autre frere Paul , Prélat de la  
 Patriarchale , venoit d'être revêtu de l'éminente Di-  
 gnité de grand-Inquisiteur ; & la Reine , pour com-  
 plaire au Roi qui l'en avoit priée à la sollicitation  
 du Ministre , l'avoit nommé Surintendant de ses  
 Finances. Quoique la charge de grand-Inquisiteur  
 exigeât des bulles de Rome , & que la rupture dé-  
 clarée entre les deux Cours ne permit pas de les  
 espérer , Carvalho décida que son frere prendroit ,  
 dès ce moment même , possession de sa nouvelle  
 dignité , & qu'après la réconciliation avec le Saint  
 Siege , on lui demanderoit les bulles nécessaires.

Nous avons vu , dès le commencement de cette  
 histoire , quels étoient les talens des deux freres pour  
 deux postes aussi relevés. L'Inquisiteur sur-tout ,  
 étoit d'une ineptie , d'une stupidité au-dessus de  
 toute expression. Depuis son entrée dans la Patriar-  
 chale , il n'avoit cessé d'être le jouet de tous ceux  
 qui composoient ce corps illustre. Objet éternel  
 de leurs plus mauvaises plaisanteries , ils avoient ,  
 par une légère altération , changé son nom de  
*Carvalho* en celui de *Cavallo* ( cheval ) ; preuve  
 sans réplique de la haute opinion qu'ils avoient de

son esprit & de son savoir. Tel étoit cet homme élevé par notre sage Ministre à une des premières places de l'église & de l'état, à une charge qui, mettant dans l'obligation de prononcer sur les affaires les plus importantes, exigeoit dans celui qui en étoit revêtu, une capacité & des lumières peu communes.

Un événement politique arrivé au commencement de 1760, fit beaucoup d'honneur à l'Administration du Comte d'Oeyras. Ce fut l'arrivée à Lisbonne du Milord Kinoul, Pair d'Ecosse, envoyé par la Cour de Londres en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, pour donner à celle de Portugal une satisfaction publique de l'insulte faite l'année précédente à son autorité. La flotte Angloise, commandée par l'Amiral Boscawen, avoit surpris & brûlé sur la côte de Lagos quelques vaisseaux François aux ordres de M. de la Clue. Le Ministre Portugais s'étoit plaint hautement de cette violation du droit des gens, & avoit enfin déterminé l'Angleterre à la réparation qu'il demandoit. Milord Kinouls s'acquitta de sa commission dans une audience solennelle que lui donna le Roi, & excusa de son mieux la démarche inconsidérée des Anglois. Cet événement, comme nous l'avons dit, fit beaucoup d'honneur à Carvalho. Nous n'examinerons pas si c'étoit effectivement à lui qu'on devoit en attribuer le mérite; si, tel que nous l'avons peint, il avoit assez de souplesse, assez de dextérité pour amener à cette démarche humiliante une nation dont la fierté égaloit le pouvoir. Nous sommes justes, & nous croyons qu'on ne peut légitimement contester ni au Portugal la gloire que lui procura cette victoire remportée sur l'orgueil de la Grande-Bretagne, ni au Comte d'Oeyras la portion qui lui en revint, comme étant à la tête des affaires de la Monarchie.

VI.  
*Satisfaction donnée publiquement par la Cour de Londres à celle de Lisbonne pour une insulte faite à son autorité.*

VII. Quelques politiques s'étoient persuadés que ce *Diverses* Ministre s'occuperait incessamment des moyens de *Ordon-* rétablir l'harmonie entre la Cour de Rome & celle *nances* de Portugal; parce qu'il étoit impossible qu'il ne *qui ôtent* se fût pas aperçu de l'impression qu'avoient faite *toute es-* sur le peuple les procédés violens qu'il s'étoit per- *pérance-* mis à l'égard du Nonce. Mais leur attente fut bien *d'un pro-* trompée, lorsqu'ils virent paroître au mois d'Août *chain ac-* l'édit du Roi qui rappelloit tous les Portugais éta- *commo-* blis dans l'état ecclésiastique, & enjoignoit aux su- *dement* jets du Pape qui se trouvoient en Portugal, d'en *avec la* fortir sans délai. Le même ordre fut signifié au Comte *Cour de* Acciajuoli qui étoit venu apporter au Nonce son *Rome.* oncle le chapeau de Cardinal, & à l'Auditeur de la Nonciature. Toute intelligence, toute communication avec Rome fut rigoureusement proscrire : on défendit d'y avoir désormais recours pour aucune bulle, aucune dispense, & on déclara marchandises de contrebande & sujettes à confiscation, toutes celles qui viendroient des états du Pape.

Une nouvelle ordonnance enjoignit aux Libraires & aux Imprimeurs de Lisbonne de remettre au Lieutenant-Général de police une liste exacte de tous les livres qu'ils avoient dans leurs magasins, & d'en suspendre provisionnellement la vente. On défendit en même tems, sous les peines les plus graves, l'introduction de tous les livres étrangers. Personne ne douta que le motif d'un règlement si nuisible à ce genre de commerce ne fût la crainte où étoit sans cesse le Comte d'Oeyras qu'on ne publiât quelque écrit contre son Administration. Cependant toute sa vigilance ne put empêcher qu'il n'en parût quelques-uns, où il étoit peint d'après nature. Mais ces productions n'avoient garde de se montrer au grand jour; on ne les vendoit que sous le manteau, on ne les lisoit qu'avec des précautions infinies. Personne n'osoit donner asyle, du moins pour long-tems, à des hôtes si dangereux.

On favoit trop que si on étoit surpris, la plus grande grace qu'on pût espérer, étoit de finir ses jours dans l'enceinte d'une prison. Au contraire, on distribuoit ouvertement, on protégeoit avec éclat des ouvrages dictés par l'intérêt & le mensonge, où de vils flatteurs ne rougissoient pas d'élever publiquement des autels au génie tutélaire du Portugal, à l'homme immortel né pour le bonheur & la gloire de sa nation. Ce fut à-peu-près sous ce tems qu'on grava un magnifique portrait de ce Ministre, avec ce vers d'Horace au bas :

*Dignum laude virum musa vetat mori.*

Nous avons vu que dès le commencement de son ministère, Carvalho avoit cherché à cacher aux autres nations le véritable état de celle qu'il gouvernoit. Il fit à cette époque de nouvelles tentatives pour persuader que le Portugal s'étoit élevé sous son administration au plus haut point de prospérité & de grandeur; tandis que chez l'étranger personne n'ignoroit qu'il l'avoit réduit à la plus extrême misère. Le commerce étoit languissant, les arts négligés, toutes les sources de l'opulence taries, & il n'en persistoit pas moins à soutenir que le royaume n'avoit jamais été plus florissant. Voici l'extrait d'une lettre qu'un des confidens de ce Ministre fit insérer sur ce sujet dans les Gazettes étrangères. » On débite dans un certain pays bien des faussetés contre notre Gouvernement, mais dont on connoît les auteurs & les motifs. Quelques négocians, jaloux de nos succès, s'attachent à nous calomnier auprès des autres nations, & à décréditer notre commerce. Depuis le tremblement de terre de 1755, on n'a cessé de répandre des bruits défavantageux à ce Royaume. Tantôt on a dit que nous avions été englouti par de nouvelles secousses; tantôt qu'une peste

VIII.  
Tentatives de Carvalho pour persuader aux étrangers l'état florissant du Portugal.

1761.

» dévorante avoit moissonné un tiers de nos con-  
 » citoyens, & qu'aucun bâtiment ne pouvoit sans  
 » danger s'approcher de nos ports; tantôt enfin,  
 » que la zizanie, les divisions les plus funestes ré-  
 » gnoient entre tous les ordres de l'état, & fai-  
 » soient de chacune de nos villes le siege de la dis-  
 » corde. On ne pouvoit rien imaginer qui fût plus  
 » contraire à la vérité. Nous jouissons depuis deux  
 » ans d'une paix profonde, & tous nos troubles  
 » ont disparu avec les odieux complices de l'exé-  
 » crable attentat de 1758. Une preuve sans réplique  
 » de l'esprit d'union & de concorde qui anime au-  
 » jourd'hui la nation, c'est que les coffres du Roi  
 » sont remplis, & que Sa Majesté a pris des me-  
 » sures sûres pour acquitter les dettes contractées  
 » sous le Gouvernement précédent, en liquidant  
 » les billets d'état connus sous le nom de papiers  
 » des *Almazems*, billets qui se montent à des som-  
 » mes immenses (1) ».

D'après les faits que nous avons mis sous les  
 yeux du lecteur, il lui sera facile de juger de l'exac-  
 titude qui regne dans cet extrait. Nous observe-  
 rons seulement qu'il seroit très-possible que ce qu'on  
 y dit du trésor royal fût vrai, parce qu'il y avoit  
 plusieurs mois que les troupes n'avoient rien reçu de  
 leur solde. Du reste, s'il n'étoit pas permis de louer  
 ainsi le Comte d'Oeyras aux dépens de la vérité,  
 on pouvoit du moins faire de sa conduite une ap-  
 pologie que personne n'auroit contredite. Il étoit trop  
 occupé à remplir les prisons d'infortunés, il avoit  
 besoin de trop de tems & de soins pour prévenir  
 ou étouffer les rumeurs que devoient naturellement  
 exciter les violences exercées contre les premières

---

(1) Voyez l'Ouvrage intitulé : *Rerum Lusitanarum Ephe-  
 merides ab Olissiponenſi terræ motu, ad Jesuitarum expul-  
 ſionem* : Antonio Figueredio scriptore.



têtes de l'état , pour que le reste des affaires ne fût pas négligé. Et de-là sans doute le peu d'encouragement que le commerce , les arts , les manufactures trouverent sous son administration.

Il étoit encore très-simple que , force d'*immoler au bien & à la tranquillité du Royaume* , d'exiler , de charger de chaînes les personnes de la Cour les plus chères à leur maître , & les plus estimées du public , il cherchât à détourner l'attention de ces scènes désagréables. Aussi mettoit-il toute son étude à offrir continuellement au Roi de nouvelles distractions. Les combats de taureaux , les feux d'artifices , les fêtes de toute espèce se succédoient sans interruption. Carvalho retiroit de cette politique encore un autre avantage. En promenant ainsi le Roi de plaisirs en plaisirs , il le confirmoit dans le dessein qu'il lui avoit inspiré de ne s'occuper que du soin de sa santé , pour laquelle une gaieté continue , des amusemens sans cesse variés étoient le meilleur des remèdes , & de s'en rapporter pour la conduite de son royaume à un zèle dont il lui avoit donné tant de preuves.

Cependant au milieu de ces vains amusemens , IX.  
le Ministre pensoit sérieusement à rebâtir Lisbonne. *Il s'occu-  
po avec  
chaleur  
du projet  
de rebâtir  
Lisbon-  
ne.*  
Quoique les tremblemens de terre n'eussent pas entièrement cessé , les secousses devenues moins violentes & plus rares permettoient enfin de s'occuper de cet utile projet. Cette malheureuse cité n'étoit depuis cinq ans qu'un amas informe de mauvaises baraques entassées sans ordre , & qui offroient aux yeux un spectacle également affligeant & hideux. Parmi les divers plans qui furent présentés , on en adopta un qui devoit faire de cette capitale une des plus belles villes du monde , par la disposition des rues & la régularité des maisons. Mais son exécution offrit des difficultés qu'on n'avoit pas prévues. Un édit du 15 Octobre 1760 , ordonna de démolir tous les édifices qui avoient

échappé à la ruine générale , & de les rebâtir sur le nouveau plan. Cet ordre excita des murmures universels. Il étoit en effet bien dur d'affujettir à des dépenses énormes des malheureux épuisés par les pertes qu'ils avoient faites dans le premier tremblement de terre , & qui n'avoient pas eu le tems de les réparer. Ils espérèrent du moins que le Gouvernement viendrait à leur secours. Cette attente fut encore trompée , & ils furent obligés de supporter seuls tous les frais de ces nouvelles constructions.

Ainsi commença à se relever de ses ruines , plus brillante , plus magnifique que jamais , une ville si long-tems dévastée. On y jeta dès-lors les fondemens d'un superbe palais destiné à loger le Souverain ; mais cet édifice , ainsi que tous les autres , souffrirent beaucoup des violentes secousses qui se firent sentir le 31 Mars 1761 & les jours suivans. Quoique ce nouveau tremblement de terre n'approchât pas de celui de 1755 , il ne laissa pas de causer d'extrêmes ravages , & rendit au peuple son premier effroi. Le Comte d'Oeyras ferme dans son opinion que ces phénomènes destructeurs n'étoient que des événemens naturels & des effets nécessaires de l'ordre général , écrivit aux Evêques de défendre aux prédicateurs de se livrer à leurs déclamations ordinaires sur ce fléau , & ordonna de continuer les constructions commencées.

Cette époque du Ministère de Carvalho est sans contredit celle qui lui fera toujours le plus d'honneur. Lisbonne rebâtie est en quelque sorte un monument érigé à sa gloire qui doit rendre son nom immortel. Il ne falloit rien moins que son inébranlable constance dans ses desseins , & le pouvoir sans bornes dont il étoit revêtu , pour surmonter toutes les difficultés attachées à l'exécution de cette vaste entreprise , & dans le court espace de quelques années , donner au Portugal une nouvelle capitale ,

qui pour la beauté des rues, la régularité des maisons & la magnificence des bâtimens publics, ne le cede aujourd'hui à aucune des villes les plus célèbres de l'Europe. Mais si ce Ministre acquit par ce bienfait des droits à la reconnoissance de la nation, la Reine actuelle y a les mêmes titres. Lisbonne doit aux libéralités de cette Princesse de nouveaux édifices, de nouveaux embellissemens qui font l'admiration des Portugais & méritent celle de tous les étrangers.

L'entière expulsion des Jésuites des domaines du Portugal n'avoit pas éteint la haine du Comte d'Oeyras & ne suffisoit pas à sa vengeance. Il ne les voyoit qu'avec une peine extrême jouir dans les autres états de l'estime & de la considération universelle. Il desiroit avec ardeur de faire entrer toutes les puissances dans ses projets de destruction, & chargea quelques-uns de ses émissaires de pressentir secrètement sur cet objet les cabinets de France & d'Espagne. Quoique ses intrigues ne parussent pas d'abord avoir dans les deux Cours le même succès, il ne se rebuta pas, & parvint enfin à en recueillir le fruit. En France, l'activité d'un Ministre puissant donna naissance à la guerre célèbre des Parlemens contre les Jésuites, guerre si fatale à la société, & qui se termina par son entière défaite. En Espagne, il y avoit bien quelques personnes disposées à seconder de tout leur pouvoir les vues de Carvalho; mais le Roi catholique refusa alors constamment de s'y prêter, & continua de protéger ouvertement les Jésuites. Il donna même au Ministre Portugais la mortification de voir passer dans les Missions du Paraguay soumises à la domination Espagnole, une nouvelle recrue de soixante de ces religieux, & prouva par-là combien il ajoutoit foi à cette prétendue guerre des Jésuites du nouveau-monde contre les deux Couronnes de Portugal & d'Espagne.

Aussi, lorsqu'à la sollicitation du Pape la Cour

X.  
*Intrigues  
de Car-  
valho  
pour fai-  
re chasser  
les Jésui-  
tes des  
autres  
états.*

de Madrid propofa fa médiation à celle de Lisbonne pour un accommodement , ne reçut-elle du Comte d'Oeyras d'autre réponfe , finon que » Dieu » n'avoit pas marqué ce moment pour traiter de » cette grande affaire « : réponfe qui , jointe à la rupture qui éclata peu de tems après entre les deux Couronnes , ôta au Roi catholique toute envie de faire de nouvelles démarches en faveur de la Cour de Rome. Celle-ci donna à cette époque un nouveau fujet de mécontentement à Carvalho , en proscrivant un ouvrage composé fous les aufpices de ce Miniftre , & auquel il attachoit le plus grand intérêt. Cet ouvrage étoit intitulé : *Preuves de la confiante & refpectueufe vénération que les Miniftres de Sa Sainteté ont eue pour la Perfonne sacrée de Sa Majefté très-fidèle ; avec le détail exact de tout ce qui a précédé & accompagné l'expulfion de Son Eminence le Cardinal Acciajuoli du royaume de Portugal.* Cet écrit fut brûlé publiquement à Rome , comme rempli de calomnies & d'affertions injurieufes à l'honneur du Saint Siege & de fes Miniftres. Tous les Ambaffadeurs , tous les Cardinaux , la plupart des Prélats avoient reçu par la pofte des exemplaires de ce libelle , fans favoir qui le leur avoit envoyé. Tous les foupçons fe réunirent fur le Commandeur d'Almada , qui depuis fon départ de Rome avoit fixé fon féjour en Tofcane. Carvalho n'apprit pas fans une extrême colere la trifte deftinée de cette production chérie. Pour fe venger tout à la fois & de la Cour de Rome qui l'avoit condamné au feu , & des Jéfuites qui il foupçonnoit d'avoir follicité cette condamnation , il fit publier un édit en date

XI.  
*Edit qui  
 confifque  
 au profit  
 du Roi  
 tous les  
 biens des  
 Jéfuites.*

du 17 Février 1761 , qui confifquoit au profit du Roi & réuniffoit à perpétuité au domaine de la couronne tous les biens meubles & immeubles poffédés par la compagnie de Jefus dans les états du Portugal. (*Voyez Pieces Juftificatives , N<sup>o</sup>. I.*)

A cette premiere marque de fon refsentiment le

le Comte d'Oeyras enjoignit bientôt une seconde qu'il ne crut pas moins propre à chagriner Rome & la société. Il honora publiquement de sa protection l'Imprimeur Pagliarini. Cet homme avoit été XII.  
banni de l'état ecclésiastique, & dépourvu par une *Protection ac-*  
confiscation légale de tous ses biens, pour avoir *cordée*  
imprimé en secret plusieurs écrits satyriques contre *par Car-*  
la Cour de Rome & les Jésuites. Il s'étoit réfugié *valho à*  
à Naples où il vivoit sous la protection du Mi- *l'Impri-*  
nistre Portugais, & Carvalho lui assura à cette épo- *meur Pa-*  
que une pension annuelle. On dit même dans le *gliarini,*  
tems qu'il l'avoit décoré de la croix de l'ordre de *et au Pere*  
Christ; mais ce fait ne s'est pas trouvé vrai : Pa- *Norbert,*  
gliarini ne fut jamais Chevalier de cet ordre, mais  
seulement dans la suite de celui de l'épèron d'or.

Le même motif avoit déjà engagé le Comte d'Oeyras à combler de biens & d'honneurs le fameux Pere Norbert, Capucin Apostat, plus connu sous le nom d'Abbé Platel, & dont le Ministre avoit emprunté la plume dans diverses circonstances. Ce Pere Norbert ne fut point ingrat : il dédia à son protecteur plusieurs de ses ouvrages; il ne laissa échapper aucune occasion de faire les plus grands éloges de ses talens & de son administration; & ces nouvelles marques de dévouement lui valurent bientôt une pension considérable.

Nous ignorons si c'est par son conseil, ou en suite de ses propres réflexions que le Comte d'Oeyras projeta de faire tenir à Lisbonne une assemblée composée de quatre théologiens François, docteurs de Sorbonne, de quatre Espagnols de l'Université de Salamanque, & de quatre Portugais de celle de Coimbre, pour décider » s'il étoit permis de » punir de mort un ecclésiastique séculier ou ré- » gulier coupable de lèse-majesté au premier chef; » sans l'intervention de la puissance ecclésiastique ». Les docteurs François & Espagnols furent en effet, du consentement des deux Cours, invit- s à se rendre

en Portugal ; mais ces premières démarches n'eurent point de suite. Le Ministre craignit que ces conférences ne missent des bornes à ses projets, ou trop de lenteur dans leur exécution. Il se passa de théologiens & de consultation, & comme nous le verrons bientôt, jugea que son autorité lui suffisoit pour condamner au dernier supplice le malheureux Malagrida, non pour crime de lèse-Majesté, mais pour des erreurs contre la foi.

## XIII.

Nouveaux  
bruits  
d'un accommodement  
prochain  
avec le  
Pape.

Cependant les bruits d'un accommodement prochain avec le Pape continuoient à se répandre. On les fondeoit sur ce que, disoit-on, le Comte d'Oeyras avoit fait demander à Sa Sainteté (on ne fait par qui) la permission d'avoir chez lui une chapelle domestique ; sur ce qu'il avoit consenti que différens particuliers s'adressassent à Rome pour des grâces spirituelles, sur ce qu'enfin il ne s'étoit point opposé à ce qu'on y fit passer par des banquiers de Genes une somme de 10,000 écus romains légués par quelques Portugais pour être employés en œuvres-pies. Peut-être ces actes de condescendance, dont cependant nous n'avons garde de garantir la vérité, furent-ils chez Carvalho l'effet passer d'un scrupule ou d'un remord ; peut-être faut-il les attribuer à cette délicatesse de conscience que l'ombre seule d'un péché véniel alarmoit. L'idée de contribuer par sa conduite à priver quelque âme dévote d'une augmentation de grace dont il sentoit plus que personne tout le prix, l'emporta sans doute alors dans l'esprit de ce pieux Ministre sur toute autre considération.

Ces bruits de paix s'accrurent encore à l'époque de la naissance du Prince de Beira, arrivée le 21 Août 1761. Le Roi très-fidèle écrivit au Pape, pour lui faire part de cet événement, la lettre suivante que le Ministre Portugais résidant à Naples fut chargé de remettre au Nonce Apostolique.

## „ TRÈS-SAINT PÈRE,

» Votre dévot & obéissant Fils Joseph, par la  
 » grace de Dieu, Roi de Portugal, &c.

» La bonté du Dieu tout-puissant a daigné en-  
 » fin combler mes vœux, & accorder à mes prie-  
 » res un successeur de ma maison, par l'heureuse  
 » naissance du Prince de Beira mon petit-fils, né  
 » aujourd'hui sur les onze heures du soir, de ma  
 » fille bien-aimée la Princesse du Brésil. Persuadé  
 » que la bien-veillance paternelle de Votre Sain-  
 » teté recevra avec joie la nouvelle d'un événement  
 » si désiré, je m'empresse de lui en faire part pour  
 » renouveler au très-haut, par le moyen de son  
 » intercession, l'hommage de ma vive & sincère  
 » reconnoissance. C'est dans la même persuasion  
 » que je supplie Votre Sainteté de vouloir bien don-  
 » ner à cet enfant sa bénédiction apostolique, afin  
 » que, croissant en âge & en vertu, il puisse se  
 » montrer digne fils de l'église, & imiter le zèle conf-  
 » tant de ses aïeux à étendre la foi & la religion  
 » catholique.

» Que Dieu daigne accorder à Votre Sainteté  
 » une longue vie pour sa gloire & le bien de son  
 » église ».

LE ROI.

D. LOUIS D'ACUNHA.

Bélem 21 Août 1761.

Cette lettre inattendue qui sembloit annoncer au Pape une réconciliation après laquelle il ne cessoit de soupirer, fut reçue de ce Pontife avec une joie inexprimable. Il se hâta d'y répondre dans les termes les plus affectueux. Mais ces douces espérances ne tarderent pas à s'évanouir. Au lieu du rapprochement dont

il s'étoit flatté, il apprit avec douleur que le Ministre Portugais donnoit à chaque instant de nouvelles marques de son mépris pour le Saint Siege, & du peu de cas qu'il faisoit de son amitié. La Cour de Rome avoit, par les raisons que-nous avons rapportées plus haut, déclaré nulle l'élection du nouvel Archevêque de la Bahia. Carvalho, inébranlable dans ses résolutions, voulut la soutenir. Il nomma à l'Evêché d'Angola, le Pere François de Saint-Thomas, religieux Dominicain & Inquisiteur de Lisbonne, avec ordre à l'Evêque d'Angola d'aller prendre incessamment à la Bahia possession de son nouveau Siege. Le Dominicain, homme d'une vie exemplaire & d'un savoir profond, pria vainement le Ministre de ne pas exiger de lui qu'il se chargeât d'un fardeau si pénible, & que les circonstances actuelles rendoient si peu honorable. » Partez pour Angola, lui répondit le Comte d'Oeyras, partez sans crainte, & sur-tout sans délai. Je vous autorise à gouverner le diocèse en qualité de Vicaire-Général ». Il dit la même chose à l'Evêque d'Angola ; continuant à compter pour rien les formes établies, des loix jusqu'alors respectées, la disposition expresse des canons, il décida que toutes les personnes nommées pendant la rupture à des dignités ecclésiastiques, en prendroient sur le champ possession, sauf à demander au Saint Siege les bulles nécessaires, lorsque la bonne intelligence seroit rétablie entre les deux Cours.

XIV.  
*Divers  
Edits  
contrai-  
res au  
bien pu-  
blic.*

Il parut au commencement de 1761 un édit bien propre à confirmer le public dans l'opinion où il étoit de l'aveugle prédilection du Ministre pour sa chere compagnie de Porto. Par cet édit, la distillation & la vente des eaux-de-vie furent rigoureusement interdites à tous les particuliers, & le privilege exclusif de cette denrée importante fut réuni à celui de la compagnie des vins. On juge aisément de l'atteinte funeste que ce nouveau monopole porta au



commerce national ; mais le Comte d'Oeyras étoit protecteur de la compagnie , il y avoit lui-même un intérêt considérable ; & en donnant plus d'étendue à ses opérations , il augmentoit ses propres revenus.

Le peuple fut encore plus révolté d'un nouvel édit publié à peu près dans le même tems , par lequel il fut enjoint à tous ceux qui vendoient des marchandises en détail de fermer leurs boutiques , à moins qu'ils ne pussent justifier que la moitié au moins des bénéfices de leur commerce leur appartenoit. C'est ainsi que , contre l'esprit & l'usage des Gouvernemens éclairés , Carvalho ne cessoit d'enchaîner l'industrie & d'accroître la misère de la nation qu'il gouvernoit , dans le même tems qu'il n'oublioit rien pour persuader aux étrangers que jamais le royaume n'avoit été plus florissant.

Au chagrin que causerent aux bons patriotes des réglemens si contraires au bien public , se joignoit toujours la douleur d'être à chaque instant témoins de nouveaux emprisonnemens & de nouveaux exils. L'impitoyable Ministre ne se laissoit pas de peupler des malheureuses victimes de sa vengeance ou de ses soupçons les garnisons d'Angola , de Cacheu & des autres établissemens Portugais en Afrique , en Amérique & dans les Indes. On fut sur-tout vivement frappé lorsqu'on apprit qu'on avoit transféré des prisons royales dans celles de l'inquisition les PP. Illuminé & Clément , deux Capucins dont nous avons parlé plus haut , & qui avoient été arrêtés dès l'année 1756 avec Martin de la Rocca Oldembourg. Peu de jours après , on renferma dans les mêmes prisons du Saint-Office un religieux Franciscain & un prêtre de l'ordre Militaire d'Avis.

Mais de tous les événemens de ce genre , celui qui fit avec raison le plus de bruit , non-seulement en Portugal , mais dans l'Europe entière , fut la fin tragique du fameux Pere Malagrida condamné au

XV.

*Procès & supplice ducélèbre Malagrida.*

feu par le parlement de Lisbonne, ensuite d'une sentence de l'inquisition. La haute réputation dont jouissoit cet infortuné vieillard, son état sur-tout, excitèrent alors pour les diverses circonstances de son supplice la plus vive curiosité, & ne peuvent manquer de réveiller encore aujourd'hui toute celle du lecteur. D'où vient ce singulier intérêt qu'on n'a cessé de prendre presque dans tous les tems à ce qui regardoit les Jésuites? Comment cet intérêt s'est-il souvent étendu jusqu'aux moindres objets? Pourquoi tant de gens l'ont-ils partagé? Ce sont autant de questions que nous laissons à résoudre à l'auteur philosophe qui voudra consacrer son loisir à de *nouvelles considérations sur l'origine de la curiosité*. En attendant nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs les détails du supplice & de la fin déplorable de Malagrida.

L'Auto-da-fé du 21 Septembre 1761, jour fixé pour cette exécution, est un des plus célèbres dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. On construisit exprès des loges autour de la place du Rocio; plusieurs détachemens de cavalerie & d'infanterie étoient rangés au bas en ordre de bataille, & s'étendoient jusqu'à la porte des Dominicains. Chaque soldat avoit six coups à tirer. L'échafaud sur lequel on prononça aux criminels l'arrêt de leur condamnation, étoit disposé en amphithéâtre & richement décoré. La noblesse, les membres des divers tribunaux, ceux du Ministère avoient été invités à cet étrange spectacle & s'y rendirent en foule. Il entroit dans les desseins du Comte d'Oeyras de donner à ce nouvel acte de sa vengeance toute la publicité, tout l'éclat dont il étoit susceptible. Malagrida, âgé de 73 ans, la pâleur de la mort déjà sur le front, & pouvant à peine se soutenir, parut les mains liées, au milieu de deux Bénédictins, & de deux Seigneurs destinés, suivant l'usage, à lui servir de parrains dans cette lugubre

cérémonie. Ce malheureux vieillard marchoit à la tête de 52 condamnés, parmi lesquels on comptoit deux autres réguliers, un Cordelier & un Dominicain; mais il étoit le seul qui fût garotté, le seul qui dût subir dans cette fatale journée une mort infâme & cruelle. La place & tous les environs étoient remplis d'une innombrable multitude attirée par son avide & inexplicable curiosité pour ce genre de spectacle; curiosité que redoubloit encore le nom d'un homme depuis long-tems célèbre en Portugal par des mœurs exemplaires, une vie irréprochable, l'étendue & les fruits de ses travaux Apostoliques; d'un homme singulièrement respecté du peuple, des grands & des Rois eux-mêmes; d'un homme consulté comme un oracle, par Marianne d'Autriche, cette Reine immortelle dont le souvenir vivra éternellement dans le cœur des Portugais, & qui a acquis de nouveaux droits à leur vénération depuis qu'on a trouvé son corps entier & parfaitement sain; d'un homme honoré sur-tout de la plus haute estime par le Roi Jean V, qui, comme on l'a vu ci-devant, voulut faire sous sa direction les exercices spirituels, & fut, pour cet acte de piété, spécialement loué par Benoît XIV, dans le discours que ce Pontife prononça en plein consistoire lors de la mort de ce Prince.

Tel étoit ce religieux condamné à la face de l'univers, comme un impie, un apostat, & le plus coupable des hypocrites. La sentence de l'inquisition portoit en substance » que le Jésuite Malagrida » étoit atteint & convaincu de mensonges, de faus- » ses prophéties & d'impiétés horribles; d'avoir abusé » de la parole de Dieu, d'avoir outragé la Majesté di- » vine en enseignant une morale infâme & scan- » daleuse, d'avoir séduit les peuples par son obs- » tination à soutenir jusqu'au dernier moment ses » prétendues révélations & ses damnables hérésies; » d'avoir mis tout en usage pour répandre dans le

» Portugal & les états soumis à sa domination son  
 » abominable doctrine, &c. Que pour ces crimes,  
 » & comme hérésiarque endurci dans ses détestables  
 » erreurs il étoit condamné à être sans délai dé-  
 » posé & dégradé de ses ordres, & livré à la justice  
 » séculière, dont les Inquisiteurs réclamoient l'in-  
 » dulgence en faveur dudit criminel, & qu'ils sup-  
 » plioient d'épargner son sang & sa vie ».

Après la lecture de cette sentence, l'Archevêque de Sparte, Vicaire-Général du Cardinal-Patriarche, procéda à la dégradation. Ensuite Malagrida fut conduit pardevant le tribunal de la supplique qui le condamna à être brûlé vif; mais les Bénédictins qui l'assistoient obtinrent qu'il seroit étranglé auparavant. Cet arrêt fut exécuté sur le champ; après quoi les troupes postées sur la place en fermèrent toutes les avenues, & firent une recrue forcée de 160 hommes. Le premier Inquisiteur Nuno Alvarès Pereira de Mello, donna ce jour-là dans le couvent des Dominicains, en réjouissance de la victoire remportée par le Saint-Office sur les ennemis de la foi, un splendide festin auquel assistèrent avec la noblesse les divers membres du tribunal de l'Inquisition.

C'est ainsi que termina misérablement sa carrière Gabriel Malagrida, Jésuite Italien, né en 1689 à Minaio, petite ville du diocèse de Come dans le Duché de Milan. La sentence de l'inconfiance du 12 Janvier 1759, l'avoit déclaré criminel de lèze-majesté, & l'un des principaux chefs de l'horrible attentat commis le 3 Septembre 1758. Cependant dans l'arrêt qui précéda son exécution, dans le procès à la suite duquel cet arrêt intervint, il n'est pas dit un mot de ce crime bien plus énorme, bien plus punissable que tous ceux dont on l'accuse. Ce silence fut pour les politiques les plus pénétrants, les plus versés dans la science des tribunaux & les intrigues des cabinets une énigme inexplicable. Ils

furent obligés de convenir de leur ignorance, & de renoncer à résoudre un problème au-dessus de leurs lumières & de leurs forces. Comment concevoir effectivement qu'un monstre convaincu du plus noir des forfaits, l'instigateur, le conseiller, le premier moteur d'une conspiration contre la vie de son Souverain, soit puni pour des objets étrangers à cette horrible imputation; que l'arrêt qui l'envoie au supplice n'ait pour base & pour motif que quelques erreurs sans conséquence, quelques propositions plus ridicules que dangereuses, où un lecteur sentira bien moins des impiétés réfléchies que les rêveries d'un vieillard en délire; que dans un siècle de philosophie & de lumières, cet arrêt soit rendu par un tribunal irrégulier & violent dont tous les Gouvernemens éclairés ont sagement aboli l'odieuse juridiction, ou l'ont du moins renfermée dans des bornes assez étroites pour n'en plus redouter de semblables écarts?

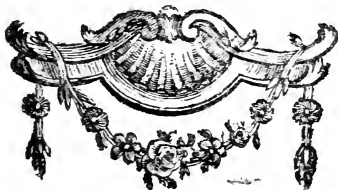
Ces réflexions qui frappèrent vivement tous les esprits, jointes à l'intérêt qu'inspiroient la nature & les circonstances d'un événement aussi extraordinaire, firent attendre avec impatience qu'on publiât les actes du procès. Mais le Comte d'Oeyras au lieu de se prêter à cet empressement du public, & de chercher à le convaincre par-là de la justice de la sentence du Saint-Office, retira avec soin les premières copies qui s'en répandirent, & en défendit sévèrement la vente à tous les Imprimeurs. Averti par un de ses confidens des contradictions frappantes que cette sentence offroit presque à chaque page, du tort que ne pouvoit manquer de lui faire la publicité donnée à cette informe production, il résolut de la supprimer, & mit tout en œuvre pour l'ensevelir dans un éternel oubli.

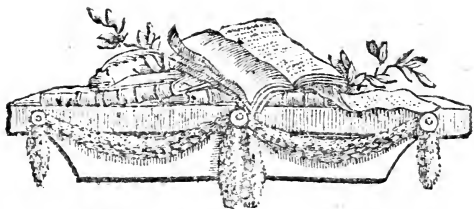
Peut-être aurions-nous dû seconder dans cette circonstance les intentions de Carvalho, & ne pas donner au public une pièce qu'il chercha si soigneu-

fement à lui dérober. C'eût été épargner au lecteur sensible & né avec quelque goût, de la peine & de l'ennui ; mais le respect dû à la vérité , la loi que nous nous sommes prescrite de ne rien négliger de tout ce qui pourroit servir à caractériser le Ministre dont nous écrivons la vie , ne nous ont pas permis ce retranchement. On trouvera donc parmi les *Pieces Justificatives* , N<sup>o</sup>. II , ce monument d'ineptie & de cruauté , que dans les siècles même d'ignorance on n'eût pu lire sans un juste mépris & une véritable indignation. On y verra ce dont l'histoire des nations les plus barbares n'offre peut-être aucun exemple , un malheureux vieillard dont on déränge le cerveau à force de rigueurs & de mauvais traitemens , & à qui on fait ensuite un crime de ses rêveries. Il tâche de concilier ses erreurs avec les principes de la foi , & on le condamne comme hérétique formel ; il les rétracte , & on le déclare hérétique obstiné. C'est dans l'étroite enceinte d'une prison qu'il enfante , qu'il débite ses folles imaginations , & on le traite de séducteur des peuples , de séditieux , sans cesse occupé à se faire de nouveaux prosélytes. Il avoue enfin que ses révélations , quelque certaines qu'elles lui paroissent , pourroient bien n'être que de vaines illusions ; mais parce qu'on veut qu'il les ait malicieusement feintes , malgré cet avèu , malgré ses protestations , on le juge , on le punit comme impénitent.

Voilà en deux mots ce qui résulte des preuves , ou plutôt des contradictions rassemblées dans cette fameuse sentence ; contradictions qui n'échapperent pas aux ennemis même de Malagrida , & les déterminèrent à joindre leurs efforts à ceux du Comte d'Oeyras pour en retirer toutes les copies. Vainement le faux abbé Platel en entreprit-il la défense , l'apologie qu'il en fit ne put le rassurer ; elle ne put couvrir , même à leurs yeux , le ridi-

cule d'un procès fait publiquement à un fou (car tel fut incontestablement Malagrida dans ses dernières années) & l'atrocité de sa condamnation & de son supplice. Mais l'étrange bizarrerie de ce procès ne l'en rendoit que plus digne du Ministère de Carvalho, destiné en quelque sorte à n'offrir à son siècle & à la postérité que des événemens extraordinaires.





# MÉMOIRES

D U

MARQUIS DE POMBAL.

---

## LIVRE HUITIÈME.

*Guerre contre l'Espagne.*

1761. **L**A France & l'Angleterre se faisoient depuis quelques années une guerre sanglante. Leurs flottes couvroient les mers des deux mondes, & leurs armées dévastôient à l'envi la plus grande partie de l'Allemagne. Il y avoit eu dans les premiers jours de 1761 quelques espérances de paix, & un commencement même de négociations; mais l'Angleterre n'ayant voulu se relâcher de ses prétentions sur aucun des articles proposés par la France, la guerre se ranima & devint plus vive que jamais. Peu de tems après, c'est-à-dire le 15 Août 1761, se conclut à Versailles le fameux traité du *Pacte de Famille*, en vertu duquel l'Espagne se déclara en faveur de la France & joignit ses forces aux siennes. Ces deux puissances sauterent de concert leurs regards sur:



le Portugal, dont les riches possessions en Asie, en Afrique & en Amérique sembloient offrir à la France un sûr dédommagement des pertes qu'elle avoit faites contre l'Angleterre ; tandis que l'Espagne se flattoit en Europe d'une conquête facile, & espéroit de réunir une seconde fois à sa Couronne ce beau fleuron qui en avoit été détaché sous un de ses Rois.

Le Comte d'Oeyras qui voyoit l'Espagne travailler à des armemens considérables, & mettre sur pied une armée puissante, dont une partie commençoit déjà à filer sur les frontières du Portugal, n'eut pas de peine à pénétrer ses desseins. L'état déplorable où se trouvoit réduit le royaume, dont les forces se montoient à peine à 20,000 hommes mal-payés, mal-vêtus, sans armes & sur tout sans discipline, ne laissoit au Ministre d'autres ressources que l'alliance de l'Angleterre, & il se hâta de lui demander des secours. La Cour de Londres, malgré les sujets de mécontentement que lui avoit donné le Comte d'Oeyras par les diverses restrictions qu'il avoit mises au commerce de la Grande-Bretagne, lui promit un corps nombreux de troupes avec des munitions proportionnées, & une escadre pour garder les côtes de Portugal, à condition qu'il se refuseroit à toutes les propositions que pourroient lui faire la France & l'Espagne.

Le Roi Catholique ne tarda pas en effet à déclarer ses intentions. Il écrivit à Joseph » qu'il ne » prétendoit pas faire valoir ses droits sur la Couronne de Portugal, ni donner atteinte à la bonne » intelligence nécessaire entre deux Puissances voisines ; mais qu'étant forcé d'entrer en guerre avec » l'Angleterre, il ne pouvoit se dispenser de » commander à Sa Majesté très-fidèle, qu'elle n'ouvrit » point ses ports à ses ennemis, & que si elle ne » croyoit pas ses forces actuelles suffisantes pour » leur en fermer l'entrée, il lui offroit le secours » de ses armes.

I.  
Le Comte  
d'Oey-  
ras dans  
la crainte  
d'une  
prochain  
ne rupture  
avec la  
France  
& l'Es-  
pagne,  
demande  
des se-  
cours à  
l'Angle-  
terre.

Le Comte d'Oeyras hésita d'abord s'il n'accepteroit pas des offres qui lui paroissent avantageuses ; mais l'arrivée de Milord Tirawley le tira bientôt de son incertitude. Cet Ambassadeur, d'un mérite distingué , étoit très-connu à la Cour de Lisbonne ; & par sa conduite dans plusieurs affaires importantes , il avoit su se concilier l'estime & l'amour des

II. Portugais. Il détermina aisément Carvalho à refuser  
*Il refuse les propositions de l'Espagne. Les Cours de Ver-*  
*de s'unir* faillies & de Madrid , instruites de la grande in-  
*avec* fluence que Milord Tirawley avoit sur le Comte  
*l'Espa-* d'Oeyras , perdirent l'espoir d'attirer ce Ministre  
*gne.* dans leur parti , & lui firent remettre , le 16 Mars  
 1672. 1762 , par leurs Ambassadeurs respectifs , un court  
 mémoire où on le sommoit de déclarer positivement  
 dans l'espace de quatre jours , » s'il étoit , ou non ,  
 » dans l'intention de renoncer à l'alliance de l'An-  
 » gleterre «.

Telle est en Europe la fâcheuse , mais inévitable destinée des Puissances inférieures d'être obligées de prendre parti dans les débats de celles du premier ordre , de se battre pour des intérêts étrangers & pour des querelles qu'elles ne partagent point. Le Comte d'Oeyras répondit le 20 Mars à cette sommation des deux Cours : » Que ce que le Roi très-  
 » fidele desiroit avec le plus d'ardeur , étoit de  
 » pouvoir , attendu sa neutralité & sa bonne in-  
 » telligence avec les trois couronnes , proposer sa  
 » médiation pour renouer les conférences rom-  
 » pues en dernier lieu à Londres , & empêcher  
 » une plus longue effusion de sang ; que la Cour  
 » de Portugal , unie à celle d'Angleterre par d'an-  
 » ciens traités , & qui n'avoit aucun sujet de s'en  
 » plaindre , ne pouvoit dans cette circonstance se  
 » déclarer contre elle ; que le Roi , pere de ses  
 » peuples , ne consentiroit jamais à les exposer aux  
 » calamités d'une guerre offensive ; calamités que  
 » l'état fâcheux où le Portugal avoit été réduit par

5, la longue maladie du feu Roi , le tremblement de terre de 1755 , & l'horrible conspiration de 1758 , le mettoient hors d'état de soutenir “.

Cette réponse satisfit peu les puissances confédérées. Le 1<sup>er</sup>. Avril, leurs Ambassadeurs présentèrent trois nouveaux mémoires, où ils s'efforçoient, par diverses raisons, d'engager le Roi à changer de système. Mais Joseph, affermi dans ses résolutions par les promesses répétées de Milord Tirawley, répondit décidément le 25 du même mois, “ qu'il “ n'ignoroit pas que les Cours de Versailles & de “ Madrid s'étoient proposé, en souscrivant le Pacte “ de famille, de faire du Portugal le théâtre de “ la guerre, s'il refusoit d'entrer dans leurs vues; “ mais que n'ayant aucune raison légitime de man- “ quer aux engagemens qu'il avoit avec l'Angle- “ terre, il y seroit constamment fidele “. Les Ambassadeurs jugerent par cette réponse, qu'il leur seroit inutile de faire de nouvelles tentatives. Deux jours après ils quitterent Lisbonne sans prendre congé. Les deux Ministres Portugais résidant à Paris & à Madrid eurent ordre de revenir incessamment en Portugal, & la rupture fut décidée.

Jusques-là, on ne pouvoit qu'applaudir à la sage conduite du Comte d'Oeyras; mais les politiques blâmerent avec raison une démarche de ce Ministre qui suivit immédiatement le départ des Ambassadeurs. Celui d'Espagne, D. Joseph de Torreros, étoit, comme on vient de le voir, sorti de Lisbonne avec M. Odunne Ministre de France. Ils étoient munis l'un & l'autre des passe-ports nécessaires, qui leur avoient été délivrés par la secrétairerie d'état. Cependant arrivés à Estremoz, sur les frontieres d'Espagne, le premier fut arrêté par le Gouverneur Portugais, tandis qu'on permit au second de continuer son voyage. Ce procédé fut un juste sujet de plainte pour la Cour de Madrid; qui n'en avoit pas usé de la sorte envers D. Joseph

III.

*Les Ambassadeurs de France & d'Espagne partent de Lisbonne sans prendre congé.*

de Sylva , Ambassadeur de Portugal. Le prétexte dont on se servit pour justifier cette violation manifeste du droit des gens , fut que D. Joseph de Torreros devoit attendre sur la frontiere l'arrivée de D. Joseph de Sylva , afin qu'on pût faire l'échange ; prétexte frivole , dont le Comte d'Oeyras ne put s'empêcher de reconnoître lui-même le peu de solidité , puisqu'il se hâta d'expédier des ordres pour faire relâcher le Ministre Espagnol.

IV.  
*Les Espagnols commencent les hostilités.*

Quoique tout annonçât une guerre prochaine entre les deux Couronnes , elle n'étoit pas encore formellement déclarée ; & cependant dès le 5 de Mai , l'armée Espagnole étoit entrée en Portugal sous le commandement du Marquis de Sarria. Ce Général prit sa route par le royaume de Léon , pénétra sans obstacle dans la province de Tra-los-Montes , & s'empara en peu de jours des villes de Miranda , de Bragance , de Ciaves & de Moncorvo , qui , hors d'état de se défendre , se rendirent à discrétion. Ces places étoient entièrement dépourvues des munitions nécessaires pour soutenir un siege. Il n'y avoit que Ciaves qui , avec une Garnison de 2000 hommes , quarante-huit pieces de canon & d'autres armes en proportion , eût pu faire quelque résistance ; mais à l'approche des Espagnols , la garnison prit la fuite , & abandonna la place à l'ennemi.

Le Marquis de Sarria , à son entrée en Portugal , publia dans un manifeste , » que l'unique motif qui » l'y amenoit étoit de délivrer ce royaume du joug » de l'Angleterre : que lui & ses troupes y venoient » comme amis ; mais qu'en cas de résistance , il » emploieroit contre les Portugais les forces destinées contre la Grande-Bretagne ». Ce manifeste fut reçu à Lisbonne avec plus de mépris encore que d'indignation. On trouva fort extraordinaire que les Espagnols s'érigéassent ainsi en protecteurs d'une nation qui ne les en prioit pas ; qu'ils vinssent , de

leur propre mouvement, rompre ses prétendues chaînes, & l'affranchir de l'esclavage des Anglois, ses alliés de tous les tems, & qui, dans les circonstances actuelles, lui donnoient, par d'utiles secours, des preuves non-équivoques de leur amitié.

Le Comte d'Oeyras, justement révolté d'un prétexte si ridicule d'hostilités & d'invasion, ne répondit au manifeste du Marquis de Sarria que par une déclaration formelle de guerre. Elle portoit en substance, » que Sa Majesté très-fidèle ne pouvoit » plus douter que l'intention de la France & de » l'Espagne dans le traité du pacte de famille, ne » fût de s'emparer de son royaume sous le faux » prétexte de le défendre contre ses prétendus en- » nemis ; que cette intention énoncée sans déguise- » ment dans les manifestes publiés par les Espa- » gnols, étoit encore mieux prouvée par la guerre » offensive que, dès le 30 Avril, ils avoient com- » mencé, de faire au Portugal, où déjà ils se con- » duisoient en maîtres, & se mettoient en posses- » sion de toutes les places hors d'état de leur résister ; » qu'en conséquence elle ordonnoit à tous ses sujets » de regarder les François & les Espagnols comme » ennemis & agresseurs, de leur courir sus, & » de n'avoir désormais avec eux aucune espece de » commerce ni de correspondance. Elle enjoignoit » en même tems à tous les Portugais qui se trou- » voient en France ou en Espagne, d'en sortir dans » l'espace de quinze jours, donnoit le même or- » dre aux Espagnols & aux François établis dans » ses états, & confisquoit tous leurs biens ».

A cette déclaration, les Cours de Versailles & de Madrid en opposerent d'autres, où elles prétendoient avoir droit de faire la guerre au Roi de Portugal, parce que ce Prince, conduit par une aveugle partialité, avoit préféré l'alliance de l'Angleterre à celle de la France & de l'Espagne. Il ne faut pas être un politique bien profond, pour deviner laquelle

V.  
*Décla-  
ration de  
guerre  
contre  
l'Espa-  
gne.*

de ces alliances convenoit alors & conviendra toujours le mieux aux véritables intérêts du Portugal.

Du reste, cette guerre ne fut pas de longue durée. Nous ne nous arrêterons point à décrire les batailles qui s'y livrerent, si cependant on peut appeller batailles quelques légères escarmouches. Nous dirons seulement que les Espagnols, au lieu de continuer, comme ils le pouvoient sans peine, à s'emparer des autres places du royaume, abandonnerent celles dont ils étoient déjà en possession; & tandis que rien ne les empêchoit de s'avancer jusqu'à Lisbonne, ils perdirent un tems précieux à assiéger Almeyda. Dans l'intervalle, de nombreux renforts, un sur-tout de 6000 hommes, & un autre de 4600, envoyés par l'Angleterre, grossirent considérablement l'armée Portugaise commandée par le Marquis de Marialva; & les troupes, revenues de la premiere consternation où les avoit jettées l'attaque subite & furieuse des Espagnols commencerent à leur faire tête. Bientôt après, l'arrivée du Comte de la Lippe Buckebourg, venu d'Angleterre avec le Prince de Mecklembourg Sterlitz, changea plus avantageusement encore la face des affaires. Le premier prit le commandement de

VI.  
*Les Portugais, & par leurs talens & leur activité, ils forcerent bientôt les Espagnols à reculer honteusement. Enfin, le défaut de vivres, & sur-tout de fourrages, joint à des épidémies que tous les secours de l'art ne purent arrêter, causèrent dans le camp ennemi les plus terribles ravages.*

La conduite des Espagnols pendant cette campagne fournit une ample matiere aux raisonnemens & aux conjectures des politiques. Ils cherchoient à expliquer comment une armée composée des meilleures troupes de la nation, bien disciplinée, pleine de courage & d'ardeur, commandée par des Généraux aussi braves qu'expérimentés, se trou-

voit au bout de quelques mois, sans qu'il y eût eu aucune action décisive, affoiblie de plus d'un tiers, & manquant de presque toutes les choses nécessaires. En jettant un coup d'œil sur les divisions qui régnoient alors dans le Ministère Espagnol, il étoit aisé de résoudre ce problème. Il y avoit deux partis dominans, & l'un & l'autre faisoient passer aux Généraux des ordres souvent contradictoires. Le Roi, qui comptoit sur la valeur de ses troupes, s'étoit flatté qu'elle suffiroit pour le rendre maître du Portugal, & cette espérance n'étoit pas sans fondement. Il est certain que si son armée, au lieu de s'arrêter dans les déserts stériles de Tra-Los-Montes, fût allée droit à Lisbonne, cette capitale & le royaume entier se seroient soumis sans résistance, non pour se délivrer du joug des Anglois, mais d'un autre bien plus dur, bien plus insupportable, de celui de Carvalho, que toute la nation détestoit comme son tyran, & qui en effet uniquement occupé du soin de s'enrichir, lui & ses créatures, ne cessoit d'opprimer le peuple par ses vexations, d'aigrir la noblesse par ses cruautés, & avoit jetté dans la misère & le découragement des troupes totalement négligées, & qu'il laissoit quelquefois des années entières sans solde, sans vêtemens, & presque sans nourriture. Toutes les forces de la Monarchie, à l'époque de la rupture avec l'Espagne, ne montoient pas, comme nous l'avons dit, au-delà de 20 000 hommes : encore n'avoit-on songé à établir aucun magasin pour assurer leur subsistance. Point de vivres, point de fourrages, point de tentes, point de munitions, presque point d'armes. Les places étoient mal-garnies, & encore plus mal-approvisionnées. Ce fut donc à la fortune plus qu'à ses soins, que le Comte d'Oeyras dut l'heureux succès de cette guerre. Il n'y contribua que par les intelligences secrètes qu'il avoit su se ménager à la Cour de Madrid. Nous avons vu que les Ministres

VII. *Divi-  
fions des  
ministres  
Espan-  
gnols re-  
lative-  
ment à la  
guerra.* Espagnols n'étoient pas pleinement d'accord sur les opérations de l'armée. Les personnes attachées à la Reine-Mere, ou qui vouloient lui faire leur cour, n'oublioi-ent rien pour fomenter cette division. Cette Princesse qui aimoit tendrement la Reine de Portugal sa fille, s'étoit fortement opposée aux desseins du Roi son fils sur ce royaume. Elle n'avoit pu lui faire changer de résolution ; mais elle traversoit du moins de tout son pouvoir les ordres & les instructions envoyées aux Généraux.

Cependant Carvalho ne fut pas tirer tout le parti qu'il pouvoit de cet avantage. Milord Tirawley, qui s'étoit donné, ainsi que ses officiers, des peines incroyables pour former & exercer les troupes Portugaises, qui ne cessoit de suggérer au Roi les moyens de s'acquérir dans cette guerre une gloire immortelle, perdit bientôt tout son crédit auprès du Comte d'Oeyras. Ce Ministre commença à lui montrer une défiance injurieuse, & à le voir de mauvais œil à la Cour. Il affecta de rejeter ses conseils avec un mépris marqué, & l'obligea enfin de retourner très-mécontent en Angleterre.

Le Comte de la Lippe n'eut guere moins à se plaindre de lui. Ce Général, dont les talens furent dans cette guerre si utiles au Portugal, eut peut-être moins de difficultés à vaincre de la part des ennemis qu'il combattoit, que de celle de la nation qu'il étoit venu défendre. L'armée qu'on lui avoit confiée manquoit de milles choses nécessaires, & ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'il parvint à déterminer le Ministre à y pourvoir. Il découvrit que plusieurs Portugais entretenoient avec les Espagnols de secretes intelligences, & envoya à Lisbonne, chargés de fers, l'interprete même qu'on lui avoit donné, & qui rendoit aux ennemis un compte exact de ses desseins. Des divisions qui s'éleverent entre lui & le Marquis de Marialva vinrent mettre de nouveaux obstacles à ses opérations.



Cependant sa constance les surmonta tous. A force d'exercer continuellement les troupes qu'il commandoit, il parvint à les former à la discipline militaire, & à les mettre sur un pied bien différent de celui où il les avoit trouvées.

Tandis que ce Général, par son activité, fatiguoit sans relâche l'armée Espagnole, on reçut à Madrid la fâcheuse nouvelle de la prise de la Havane. Cet événement fit penser sérieusement à la paix; & le 3 Novembre de la même année 1762, les préliminaires en furent signés à Fontainebleau par les Ministres plénipotentiaires des trois Couronnes, le Duc de Bedford pour l'Angleterre, le Duc de Praslin pour la France, & le Marquis de Grimaldi pour l'Espagne. Le Comte d'Oeyras envoya aussi-tôt ordre à Martin de Melo & Castro, Ministre de Portugal à la Cour de Londres, de se rendre incessamment à Paris en qualité d'Ambassadeur extraordinaire. Après quelques conférences tenues dans cette Capitale, le traité entre les trois nations intéressées fut conclu & publié le 10 Février 1763, & le même jour l'Ambassadeur Portugais y accéda au nom du Roi son Maître. Cet acte d'accession ne contenoit autre chose, sinon que la Cour de Lisbonne se conformoit en tout à ce qui avoit été convenu entre les trois Puissances.

Nous croyons fort inutile de nous étendre sur un traité où le Portugal joue un rôle si peu intéressant. L'unique effet qui en résulta pour lui, fut qu'on rendit de part & d'autre les places dont on s'étoit emparé, & les prisonniers qu'on avoit faits. Il n'y avoit eu sur mer aucun combat entre les flottes des deux nations, aucune prise considérable faite par leurs corsaires respectifs; & il faut convenir que la chose eût été assez difficile, attendu l'état déplorable où se trouvoient alors réduits en Portugal le commerce & la navigation.

1763.

VIII.  
*Traité de  
 Paix en-  
 tre la  
 France,  
 l'Espa-  
 gne &  
 l'Angle-  
 terre. Le  
 Portugal  
 y accède,*

**IX.** Peu de mois après la publication de la paix, on *Prise de* apprit à Lisbonne que les Espagnols, sous le com-  
*la Colo-* mandement de D. Pedre de Cevallos, s'étoient  
*nie du* rendus maître de l'importante colonie du Saint-Sa-  
*Saint-* crement. Une garnison de 2500 hommes, quatre-  
*Sacre-* vingt-sept pieces de gros canon, beaucoup d'autres  
*ment.* de moindre calibre, & une quantité proportionnée de munitions n'avoient pu la dérober à son fort. Après un long siege, elle avoit été obligée de capituler; mais, en vertu du traité, elle repassa immédiatement après entre les mains des Portugais.

Dès que la paix eut été conclue, & que les troupes des deux parties furent rentrées dans leurs quartiers, le Prince de Mecklembourg, suivi de beaucoup d'autres officiers, retourna en Angleterre, & le Comte de la Lippe demeura seul en Portugal.

**X.** Cet habile Général, jaloux d'achever ce qu'il avoit *Le Com-* si heureusement commencé, vint à bout de faire sen-  
*te de la* tir au Comte d'Oeyras la nécessité de mettre les  
*Lippe* places du royaume en état de défense, & d'avoir  
*travaille* constamment sur pied une armée capable de s'op-  
*à mettre* poser aux entreprises des Espagnols. Après avoir  
*le Portu-* parcouru quelque tems les provinces, réparé les  
*gal en* forteresses, exercé lui-même les troupes & les mi-  
*état de* lices, il donna ses soins à la capitale, rétablit les  
*défense.* anciennes fortifications, en ajouta de nouvelles, & à l'aide d'une garnison de huit régimens de troupes réglées, la mit désormais à l'abri de toute surprise.

Le zèle du Comte de la Lippe à maintenir dans les troupes la discipline qu'il y avoit introduite, fit jouir la Cour de Lisbonne d'un spectacle très-commun ailleurs, mais dont il y avoit long-tems que le Portugal n'avoit été témoin. Ce fut celui d'un camp formé à Villa-Viciosa, sous les ordres de ce Général. Les troupes y exécuterent, en présence du Roi & de la famille royale, les diverses évolutions militaires, & mirent dans leurs manœuvres une précision, une intelligence qui méritèrent

au Comte de la Lippe les justes éloges du Monarque & de tous les spectateurs.

Joseph pénétré de reconnoissance pour les services que lui avoit rendus cet excellent officier, le combla de biens & d'honneurs. Il écrivit de sa propre main au Roi d'Angleterre une lettre où il le remercioit dans les termes les plus affectueux des secours qu'il lui avoit donnés pendant la guerre, & sur-tout de lui avoir envoyé le Comte de la Lippe. Il finissoit par l'assurer du desir qu'il avoit de conserver l'amitié d'un allié aussi puissant & aussi fidele. Les Anglois n'étoient pas moins disposés à vivre en bonne intelligence avec le Portugal. Ils s'étoient promis d'en retirer pour leur commerce des avantages encore plus considérables qu'auparavant, & s'imaginoient que la Cour de Lisbonne leveroit sans difficulté tous les obstacles qui avoient jusqu'alors gêné leur navigation. Il y eut effectivement quelques négociations entamées sur ce sujet; mais, après avoir duré plusieurs années, leur effet ne répondit pas aux prétentions peut-être trop vastes des Anglois.

Le Comte de la Lippe, toujours animé de la même ardeur pour le service du Roi, distribua les troupes Portugaises en trente-deux régimens d'infanterie de 811 hommes chacun, douze de cavalerie, & deux d'artillerie ou d'ingénieurs. Ces forces réunies formoient un corps de 32,000 hommes. Il appella à Lisbonne deux excellens officiers, l'un Suédois, & l'autre Prussien, & leur fit donner la surintendance de l'artillerie.

Ses soins ne se bornerent pas au service de terre: ils s'étendirent encore à la Marine, qu'il travailla avec chaleur à rétablir, & qu'il parvint à mettre sur un pied respectable. Plus de trois cents Anglois furent employés à construire des vaisseaux de guerre dont on devoit porter le nombre jusqu'à trente; & à propos de ces constructions, nous ne devons pas

XI.

*Lettre de remerciement*

*écrite par le Roi de Portugal à Sa Majesté Britannique*

XII.

*Rétablissement de la Marine*

passer sous silence ce qui arriva lorsqu'on voulut lancer à l'eau un vaisseau de 72 canons. Celui qui dirigeoit cette opération, voulant faire preuve aux yeux du Roi & du public de son habileté, pria Joseph d'honorer ce spectacle de sa présence. Ce Prince s'y rendit avec la famille royale & un concours immense de personnes de tout état. Tout paroissoit annoncer les plus heureux succès ; les matelots étoient prêts, les ouvriers attentifs au signal. Il fut donné ; mais les mesures avoient été si mal prises, que le vaisseau demeura immobile malgré tous les efforts & toutes les ressources de l'art. Le Roi trompé dans son attente n'en fit pas un plus mauvais accueil au directeur. On avoit assigné à celui-ci une pension de vingt cruzades par jour, & le Monarque voulut bien lui en remettre lui-même le brevet. Tout autre auroit été, ce semble, plus humilié que flatté d'une grace accordée dans une semblable circonstance ; le directeur ne fit pas cette fâcheuse réflexion. Content d'avoir obtenu la récompense due aux lumières & aux talens, il en jouit comme s'il l'avoit méritée. Quel fut le Dieu tutélaire, le protecteur éclairé qui lui tendit dans cette occasion une main secourable ? c'est ce qu'il ne sera pas difficile de deviner.

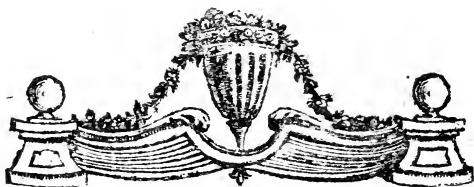
XIII. Les préparatifs dont, grace à l'activité du Comte de la Lippe, le Portugal s'occupoit avec tant de chaleur, fixerent l'attention de l'Espagne & alarmerent sa jalousie. Dans la crainte de quelque surprise, elle fit demander au Ministère de Lisbonne quelles étoient ses véritables intentions. Le Comte d'Oeyras répondit que ces préparatifs n'avoient d'autre but que celui que chacun a droit de se proposer, c'est-à-dire de se précautionner contre les attaques imprévues de ses ennemis. Cette réponse, sans satisfaire entièrement la Cour d'Espagne, la détermina néanmoins à suspendre l'armement auquel elle commençoit elle-même à travailler. Elle fut

*Inquiétude de la Cour d'Espagne au sujet des préparatifs de guerre du Portugal.*

fut enfin pleinement rassurée, lorsqu'elle vit partir de Lisbonne le nouvel Ambassadeur destiné pour Madrid, Dom Ayres de Saa & Mello. Le Marquis d'Almodovar nommé à l'Ambassade de Portugal eut ordre de son côté de se rendre incessamment à Lisbonne. L'arrivée de ces deux Ministres à leurs destinations respectives, suivi, peu de tems après, du départ du Comte de la Lippe pour l'Angleterre, dissipa tous les soupçons d'une nouvelle rupture entre les deux Cours.

Le Comte de la Lippe écrivit, avant de partir, aux divers chefs des troupes, une belle lettre où il leur recommandoit de veiller à ce que la discipline qu'il avoit introduite fût observée, & leur prescrivait de s'adresser désormais dans toutes les occasions au Comte d'Oeyras dont ils devoient dépendre immédiatement. Lorsqu'il prit congé du Roi, ce Prince lui fit de magnifiques présens. Ce Général s'étoit concilié l'amour & l'estime de tous les Portugais par l'élévation de son ame, la noblesse de ses sentimens, & l'étendue de ses connoissances dans l'art de la guerre. Seulement le militaire & toute la nation ne virent qu'à regret que dans la lettre dont nous venons de parler, il remit l'autorité absolue sur les troupes entre les mains d'un Ministre accoutumé à se jouer de la liberté & de la vie des citoyens. C'étoit en effet donner au Comte d'Oeyras de nouvelles facilités pour l'exécution de ses projets sanguinaires; mais il eut l'adresse de faire cesser ces plaintes en publiant une ordonnance par laquelle Sa Majesté déclaroit les secrétaires d'état Lieutenans-Généraux de ses armées; & Carvalho ne manqua pas de se montrer le premier jour de Gala revêtu des marques de sa nouvelle dignité. C'est ainsi que se trouva tout d'un coup au faite des honneurs militaires, un homme qui, pendant qu'il avoit suivi cette carrière, n'étoit parvenu qu'à peine au grade de caporal.

XIV.  
Elles  
font dis-  
sipées  
par l'ar-  
rivée du  
nouvel  
Ambas-  
sadeur  
Portu-  
gais à  
Madrid.  
XV.  
Départ  
du Comte  
de la Lip-  
pe pour  
l'Angle-  
terre  
Lettre  
qu'il é-  
crit aux  
Chefs des  
Troupes.



# MÉMOIRES

D U

MARQUIS DE POMBAL.

---

LIVRE NEUVIÈME.

*Principaux événemens jusqu'à l'élévation de  
Carvalho au titre de Marquis de Pombal.*

CETTE nouvelle époque du Ministère de Carvalho, qui comprend depuis 1763 jusqu'au moment où il fut fait Marquis de Pombal, est la plus longue de toutes, mais la moins féconde en événemens remarquables. Elle en offre peu qui ne soient du même genre que ceux dont nous avons rendu compte jusqu'à présent; cependant ils servent trop à peindre l'homme extraordinaire dont nous écrivons l'histoire, ils sont trop propres à confirmer nos lecteurs dans l'opinion qu'ils se sont formée sans doute, dès le commencement, de son caractère singulier & vraiment inexplicable, pour que

nous puissions nous résoudre à les passer sous silence. On verra dans ce livre, ainsi que dans les précédens, éclore de la même tête, & presque à la fois, des réglemens dignes par leur sagesse & leur utilité du Ministre le plus habile & le plus vigilant, & d'autres aussi peu conformes aux regles invariables de la Justice qu'aux maximes d'une politique éclairée. Sans chercher à expliquer ces étranges contradictions, nous nous contenterons de rapporter les faits avec notre exactitude & notre impartialité ordinaires, en observant toujours l'ordre chronologique que nous nous sommes prescrit.

Le premier événement qui suivit le rétablissement de la paix entre l'Espagne & le Portugal, fut la disgrâce d'Ignace Alvarès de Sylva, Président du Parlement de Lisbonne. Ce Magistrat fut en plein Conseil destitué ignominieusement de son emploi, & dépouillé des marques de sa dignité. Quels furent les vrais motifs de cette rigueur exercée envers un homme qui avoit joui jusqu'alors de l'estime générale ? c'est un mystère que nous n'avons pu pénétrer. Le bruit se répandit dans le public, que Sylva s'étoit attiré cette éclatante punition par l'injustice & la violence de ses exactions. Il ne seroit pas étonnant sans doute qu'un désordre de ce genre se fût introduit, comme tant d'autres, sous un Gouvernement auquel présidoient l'avarice, la vénalité, la fraude, les plus basses & les plus criminelles intrigues. Mais qui ne sait aussi combien un Ministre puissant a de facilités & de ressources pour supposer des crimes à ceux qu'il veut perdre !

Quoi qu'il en soit, ce qui rendit la disgrâce de Sylva encore plus remarquable, c'est que dans le même tems le Conseil fit arrêter trois religieux Carmes, dont la détention fut aussi pour le public une énigme inexplicable. Peut-être s'étonnera-t-on de ce qu'après avoir paru si bien instruits de ce qui se passoit dans l'intérieur du Cabinet, nous le sommes

I.  
*Disgrâce d'Alvarès de Sylva, Membre du Parlement de Lisbonne, & de quelques autres Particuliers.*

si peu sur des choses bien moins secrètes, bien plus aisées, ce semble, à éclaircir. Mais le Comte d'Oeyras avoit si fort accoutumé la nation qu'il gouvernoit, à voir arrêter sans motif, & souvent même sans prétexte, les personnages de l'état les plus respectables, les événemens de ce genre étoient devenus si communs, & par-là même si indifférens, qu'on ne cherchoit plus à en pénétrer les causes. Les espions, les délateurs se multiplioient chaque jour, toujours certains de l'impunité, même dans leurs plus fausses accusations. Quiconque osoit se permettre le plus léger murmure contre quelque nouveau règlement, quelque nouvelle ordonnance, étoit sur la champ soustrait à tous les yeux, & renfermé dans un lieu sûr, où il pût, seul & sans danger, se livrer aux mouvemens d'un zèle également inutile & imprudent.

Déjà les prisons, tant anciennes que nouvelles, ne suffisoient plus pour contenir les malheureuses victimes de la vengeance ou des soupçons du Ministre. On faisoit partir fréquemment de nombreuses troupes de ces infortunés, prêtres, religieux, Laïques, pour les diverses garnisons d'Amérique, d'Afrique & d'Asie. Ceux qu'on avoit relégués à Angola se crurent assez forts pour briser leur fer.

1764. Ils formerent, au nombre de deux cens quatre-vingts, une secrète conjuration, dont l'objet étoit de massacrer le Gouverneur & les officiers, & de se rendre maîtres de la place; mais leur complot fut découvert, & ils payerent presque tous de leur tête leur téméraire entreprise.

II.  
*Conspiration formée à Angola contre le Gouverneur & les Officiers de la Garaison.*

Pour remplacer les malheureux Portugais dont on peuploit ainsi les colonies, on voyoit de tems en tems arriver d'Amérique & des Indes de nouveaux prisonniers d'état, destinés à être renfermés dans les cachots de Lisbonne. Au mois de Novembre 1764, un navire parti du Brésil en amena trente-sept, presque tous gens de marque. On y



comptoit deux colonels, quatre capitaines & un Magistrat.

Mais de tant d'infortunés qui ne revoyoient leur patrie que pour y trouver des fers, celui dont la triste destinée fit le plus de sensation dans le public, fut le Comte d'Ega Vice-Roi des Indes. Nous avons vu avec quel zèle & quelle activité ce Seigneur avoit secondé les intentions du Comte d'Oeyras dans les rigueurs exercées en Asie contre les Jésuites; cependant à peine le vaisseau qui le portoit fut-il arrivé à la barre de Lisbonne, qu'il vit entrer sur son bord un nombreux détachement de soldats. L'officier qui le commandoit lui demanda son épée & le bâton de Général, & le conduisit ignominieusement dans les prisons d'état.

Malgré toutes nos recherches, nous n'avons rien pu découvrir des raisons qui déterminèrent Carvalho à traiter si rigoureusement un homme qui l'avoit si bien servi; les causes de la disgrâce du Comte d'Ega demeurèrent, ainsi que sa personne, ensevelies pendant long-tems dans l'oubli le plus profond. Ce n'est que sous le Gouvernement actuel, qu'après avoir examiné son administration dans l'Inde, & l'avoir trouvée conforme aux ordres de son Souverain, la Reine a rendu à son innocence un témoignage authentique & honorable.

Nous avons entre les mains une lettre écrite à cette époque, & dont l'extrait fera sentir à quel état déplorable étoient réduits les malheureux Portugais. On y lit » que le terrible tribunal de l'in- » confidence jettoit tant d'effroi dans les esprits, » que personne n'osoit plus ouvrir la bouche, ni » presque se montrer. Les habitans de Lisbonne » vivoient solitaires dans leurs maisons, livrés à » des alarmes, à des soupçons continuels, & crai- » gnant d'avoir entre eux la moindre communica- » tion; en sorte que cette ville infortunée paroîs- » soit bien moins être la capitale d'un grand em-

III.

Emprisonnement du

Comte

d'Ega.

IV.

Terreurs

excessives

qu'inspi-

rent aux

habitans

de Lis-

bonne les

cruautés

de Car-

valho.

» pire , qu'une retraite de sauvages épouvantés ,  
 » sans cesse renfermés dans leurs cabanes. L'humani-  
 » té , la bienveillance , toutes les affections so-  
 » ciales étoient presque éteintes dans tous les  
 » cœurs «.

Peut-être quelqu'un trouvera-t-il de l'exagération dans ce tableau ; mais combien de témoins pourroient en attester la fidélité ! Cet état habituel d'inquiétude & de défiance plongeoit le peuple & les grands dans une consternation sans cesse renaissante. Le Roi lui-même que la vigilance d'un Ministre qui ne cessoit de lui vanter son zèle & son attachement auroit dû rassurer , au lieu d'être plus tranquille , vivoit dans un trouble que rien ne pouvoit calmer. A force de lui répéter que tous ses sujets en vouloient à sa vie , Carvalho étoit venu à bout de lui inspirer de si vives alarmes , que lorsque ce Prince étoit forcé de donner audience , il se tenoit renfermé dans le haut de la Salle , couvert par une espece de jalousie , où l'on n'arrivoit que par un long escalier pour lui parler & lui baiser la main , mais en se tenant toujours à une certaine distance. Cette défiance & ces précautions de Joseph , si pénibles pour lui , & si outrageantes pour la nation , faisoient dire aux courtisans , les jours d'audience publique : *Allons voir le Roi dans sa cage*. Du reste , ces audiences étoient extrêmement rares , & ne s'accordoient que sous le bon plaisir du Ministre.

Quoique les Portugais se vissent traités par le Roi d'une manière si injurieuse , leur amour pour lui n'avoit point diminué , & ils ne cessent d'adresser des vœux au Ciel pour sa conservation. Ils donnerent une preuve bien authentique de cet attachement à leur Souverain , lorsqu'au mois de Novembre 1763 , ils apprirent le péril éminent que ce Prince & la Famille Royale avoient couru sur le Tage. Joseph alloit de Bélem à Villa-Viciosa , &

V.  
*Défiance  
 & précau-  
 tions du  
 Roi dans  
 les Au-  
 diences  
 publi-  
 ques.*

VI.  
*Péril que  
 court le*

au milieu de la traversée, il s'éleva tout-à-coup sur le fleuve une bourrasque si terrible, que les matelots ne pouvant plus gouverner la chaloupe qui portoit la Famille Royale alloit être indubitablement submergée, si elle n'eût été secourue par une petite frégate où étoit le Roi lui-même. Quoique ce Prince n'ignorât pas le danger qui le menaçoit, il oublia le soin de sa propre sûreté, pour voler au secours de la chaloupe. Tous les Portugais s'empressèrent de rendre au Ciel de publiques actions de grace d'avoir dans cette occasion sauvé leur Souverain d'une perte presque inévitable. Le risque qu'il venoit de courir inspiroit d'autant plus d'effroi, que déjà en 1759, la Famille Royale n'étoit échappée qu'avec beaucoup de peine à un semblable danger, & que peu de jours auparavant, & presque dans le même endroit, un capitaine & dix soldats du régiment du Comte de la Lippe qui alloient au camp de Villa-Viciosa, avoient misérablement fait naufrage.

Mais si cet accident causa aux peuples les plus vives alarmes, l'attaque d'apoplexie qu'eut le Comte d'Oeyras au mois de Janvier 1764, fit sur eux une impression toute contraire. Ce n'est pas que de vils flatteurs, & quelques personnes attachées à ce Ministre par l'intérêt ou la reconnoissance, n'exagérassent la perte irréparable qu'alloit faire la Monarchie; mais cette perte auroit été regardée d'un tout autre œil par le corps entier de la nation : elle n'y auroit vu qu'un bienfait de la providence qui brisoit ses fers, & la délivroit d'un tyran.

La santé de Carvalho fut bientôt rétablie. Plus ferme que jamais dans ses maximes de rigueur, il continua à négliger tous les moyens de gagner l'affection des peuples en soulageant leur misère, en tâchant de leur rendre moins insupportables les calamités sans nombre qui ne cessoient de les accabler. Les tremblemens de terre n'étoient pas tellement

*Roi en traversant le Tage.*

VII.  
*Attaque d'apoplexie de Carvalho bientôt suivie de son rétablissement.*

passés qu'on n'en sentit encore de fréquentes secousses. Le 26 Décembre 1764, il y en eut une si violente, qu'elle jetta la malheureuse ville de Lisbonne presque dans la même consternation qu'elle avoit éprouvée le 1er. Novembre 1755. Cette secousse avoit été précédée d'inondations extraordinaires qui avoient causé les plus funestes ravages. Peu de mois auparavant, un accident d'un autre genre, mais non moins terrible, avoit répandu l'effroi dans la capitale. Le feu avoit pris à la Douane, & dans le court intervalle de quelques heures, avoit réduit en cendres ce vaste édifice & une immense quantité de marchandises de toute espece. Cette perte évaluée à cinq millions de cruzades, ruina sans ressource une infinité de familles.

**VIII.** Tant de malheurs réunis, & l'extrême misère qui en étoit l'effet inévitable, accrurent de nouveau le nombre de voleurs, mais à un tel point, qu'il n'y avoit plus de lieu ni sacré ni profane qui fût à l'abri de leurs entreprises. En très-peu de jours huit églises furent pillées avec une audace qui n'avoit point encore eu d'exemple. Le parti que prit le Comte d'Oeyras pour remédier à ce désordre, mérite d'être remarqué. Il ordonna que chaque maison, de quelque état que fût le propriétaire, chaque boutique ou magasin fourniroit tous les mois un homme armé pour faire la ronde pendant la nuit, à moins qu'on n'aimât mieux entretenir à ses frais cette nouvelle espece de Guet. C'étoit-là sans doute une charge bien onéreuse pour tant d'intéressés & de conditions si différentes. „ Un „ moyen plus convenable, dit un des papiers pu- „ blics les plus accrédités de ce tems-là, plus „ doux tout à la fois, & plus puissant pour arrêter „ le cours de ces brigandages, seroit de remédier „ à la misère qui en est la cause; de veiller avec „ soin sur la conduite & les dépenses des mauvais „ payeurs, en grande partie les auteurs de cette

*Nombre  
prodigieux de  
voleurs,  
occasion-  
nés par  
la misère.*

5, misere; de les forcer à remplir leurs engagements, & à ne pas frustrer sur-tout les ouvriers qu'ils emploient, d'un modique salaire, aussi nécessaire à celui à qui il est dû, que facile à payer par celui qui le doit (1) “.

Il étoit impossible que ce nombre prodigieux de voleurs ne donnât chaque jour naissance à de nouveaux désordres, & qu'on eût pour la justice & pour ses Ministres le respect & la soumission convenables. C'est ce qui engagea Carvalho à publier un édit en date du 24 Octobre 1764, qui déclaroit criminel de lèse-majesté au second chef, quiconque résisteroit avec armes aux officiers de justice, même quand il n'y auroit eu aucun coup donné. A l'égard des propos injurieux, il étoit dit que leurs auteurs seroient punis plus ou moins sévèrement, selon la qualité de l'injure. A l'aide de cette loi exécutée avec la plus extrême rigueur, quelques-uns des principaux voleurs subirent le châtiment que méritoient leurs crimes; les brigandages commencerent à devenir moins fréquens, & la sûreté publique fut un peu rétablie.

Le Comte d'Oeyras s'occupa aussi des moyens de mettre un frein aux pirateries des Algériens qui, tandis que d'innombrables brigands pilloient sur terre les malheureux Portugais, venoient de leur côté infester les mers, ravageoient les côtes, & emmenoit en esclavage tous ceux qui tomboient entre leurs mains. Dans l'Algarve seule ils avoient tué plusieurs habitans & fait soixante esclaves. Le Ministre, cédant enfin aux vives clameurs des peuples, fit armer quelques navires en course, & parvint bientôt à éloigner les corsaires.

Il y eut le 15 Septembre 1765 un Auto-da-fé célèbre, & auquel on donna tout l'appareil, toute

IX.  
Auto-  
da-fé.

---

(1) Voyez le Mercure de Hollande, Septembre 1764.

la solennité dont il étoit susceptible. Les rues par où passa la procession des malheureuses victimes de la superstition ou plutôt de la cruauté de Carvalho, étoient bordées de cinq mille hommes de troupes réglées. On avoit dressé divers amphithéâtres magnifiquement ornés pour les Ministres étrangers, les secrétaires d'état & la principale noblesse. On déclara, dans cette cérémonie, des curés, des prêtres, des religieux coupables d'irrégion & d'impieété. Une religieuse fut condamnée comme hypocrite, & diverses autres personnes pour de crimes de même nature. Quoiqu'il n'y eût dans cette occasion aucune victime dévouée aux flammes, le caractère du Comte d'Oeyras étoit trop connu pour qu'on pût se tromper sur ses motifs. Fidele au plan qu'il s'étoit tracé, dès le commencement, de se faire craindre plutôt qu'aimer, il ne cherchoit qu'à entretenir, qu'à redoubler la terreur du peuple; & de semblables spectacles, si propres à retenir les esprits dans l'abattement & la consternation, ne pouvoient manquer de lui être chers.

Il en donna le même mois au public un d'un autre genre, mais où il entroit encore plus de sévérité, ou plutôt de barbarie. Le 27 il fit assembler & mettre en ordre de bataille sur une des places de Lisbonne le régiment royal-étranger, & après l'avoir fait environner par plusieurs régimens nationaux, on en désarma tous les officiers & les soldats. Le Colonel M. Peifferie de Graveron, & les principaux officiers furent conduits à la tour de Bélem, ou ensuite d'une procédure faite avec la plus extrême rigueur, ils furent déclarés coupables de divers crimes. Les Major fut dégradé; tous les soldats, au nombre de 800, furent cassés & bannis des états de Portugal, avec défense d'y rentrer sous peine de la vie. Il n'y eut que le Lieutenant-Colonel M. de Kinlock qui ne fut point enveloppé dans cette proscription générale. Quant au Colonel,

X.  
On casse  
le Ré-  
giment  
Royal  
Etran-  
ger. Son  
Colonel  
est con-  
damné au  
dernier  
supplice.

après l'avoir déclaré criminel de lèse-majesté, on le condamna à être pendu comme le plus vil des scélérats : toute la grace qu'il put obtenir fut d'avoir la tête cassée.

Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici sur la fin déplorable de cet infortuné Colonel, une anecdote bien propre à caractériser le Ministre qui l'immoloit à sa vengeance. L'Ambassadeur de France à la Cour de Lisbonne, instruit du danger prochain que couroit M. Peifferie d'être ignominieusement attaché à un gibet, crut qu'il importoit à son honneur & à celui de la nation dont il étoit le représentant, de tâcher de lui sauver la vie. Il fit dans cette vue, auprès du Comte d'Oyras, les plus vives & les plus pressantes sollicitations. Carvalho inébranlable dans la résolution qu'il avoit prise de sacrifier Peifferie à sa haine particulière, ne donna pendant long-tems au Ministre François que des réponses équivoques. Cependant on pressoit par ses ordres l'instruction du procès; on étoit à la veille du jugement, & déjà même on commençoit à faire les dispositions nécessaires pour l'exécution de la sentence. L'Ambassadeur voyant qu'il n'y avoit point de tems à perdre, courut lui-même chez Carvalho, dans l'intention de renouveler ses instances : mais on lui dit de la part de ce Ministre qu'il ne se portoit pas bien, qu'il n'étoit pas en état de le voir, & qu'il falloit s'adresser aux juges chargés de cette affaire. Dès ce moment, le Comte d'Oeyras eut soin de faire répandre par la ville le bruit de sa feinte indisposition ; il s'abstint de sortir, & pendant quelques jour ne voulut recevoir personne, pour rendre inutiles tous les efforts de l'Ambassadeur. Celui-ci eut recours aux juges ; mais d'après les instructions secrètes que le Ministre leur avoit données, il les trouva inflexibles, & il eut la douleur de voir misérablement conduit au supplice un Colonel de sa nation, sans avoir la moindre cer-

titude de la réalité des crimes qui lui étoient imputés. Cet événement fut pour l'Europe entière une nouvelle preuve du despotisme du Comte d'Oeyras il falloit avoir ses principes de Gouvernement, pour punir avec cette rigueur 800 soldats, à cause des crimes vrais ou faux de leur Colonel & de quelques-uns de leurs officiers.

**XI.** Presqu'à la même époque où le régiment royal-étranger fut traité avec si peu de ménagement, quelques ecclésiastiques éprouverent pour une cause toute différente les mêmes effets de la fureur de Carvalho. L'usage s'étoit établi depuis long-tems dans le monastere des Dames du Saint-Sacrement de Lisbonne, d'y passer la nuit du jeudi-saint en prieres, au pied du sépulchre de notre Seigneur. Cette dévotion y attiroit ordinairement un grand concours de personnes de tout état. La prieure écrivit dans les derniers jours du carême de la même année 1765, une lettre circulaire à tous les curés de la ville, où elle les prioit d'exhorter des fideles confiés à leurs soins à persévérer dans cette sainte & louable pratique, & à y apporter encore plus de piété & de ferveur qu'auparavant, pour compenser les outrages faits à la divine Majesté.

Il y avoit dans cette lettre quelques propositions qui, mal-interprétées par le provincial des Dominicains, furent représentées au Comte d'Oeyras comme injurieuses à son administration. Ces religieux blâma avec amertume la conduite de la prieure qui, sous un apparent prétexte de dévotion, cherchoit à soulever le peuple contre le Gouvernement. Il enveloppa dans cette étrange accusation les Dominicains du couvent de la passion qui professoient l'étroite-observance, & étoient directeurs du monastere du Saint-Sacrement. Il y comprit encore sept prêtres séculiers qui fréquentoient cette maison, & qui avoient embrassé le parti de la prieure. De ce nombre étoit le confesseur du Cardinal pa-



triarche. Le Comte d'Oeyras vivement irrité par ces absurdes délations, s'occupa sans délai de la punition de la prieure & de ses prétendus complices. Après avoir fait arrêter & charger de fers le confesseur du patriarche & les autres prêtres séculiers, il détruisit les deux couvens du Saint-Sacrement & de la passion, obligea la prieure, ainsi que ses religieuses & les Dominicains, de se retirer dans d'autres maisons, & les déclara incapables d'y exercer aucun emploi, & d'être élevés à aucune dignité.

Mais il est tems d'offrir à nos Lecteurs des objets moins pénibles, & de soulager leur cœur par le spectacle de quelques actions louables, de quelques réglemens vraiment utiles au bonheur de l'humanité. Nous nous hâtons d'en rendre compte, & pour lever tous les doutes, si on en conservoit encore sur l'impartialité de notre récit, & pour ne pas laisser croire que l'espèce humaine ait dégénéré jusqu'au point de produire un monstre entièrement dénaturé.

Le premier événement de ce genre est le magnifique établissement du College Royal des Nobles; projet dont Carvalho n'avoit cessé de s'occuper avec ardeur depuis l'expulsion des Jésuites, pour remplir, du moins à l'égard de la jeune noblesse, le vide que cette laborieuse Société avoit laissé dans l'éducation publique. Il avoit destiné à cet usage le noviciat de ce Religieux. Il en fit disposer les bâtimens d'une manière convenable à ses vues, & le nouveau college fut ouvert le 19 Mars 1766. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de pompe & de solennité. Les Ministres étrangers, les Secrétaires d'Etat, la haute Noblesse, y furent invités & y assisterent. Cet utile établissement fut mis sous la dépendance immédiate du Souverain, qui lui assura la plus éclatante protection. Le plan d'éducation qu'on se proposoit d'y suivre, embrassoit

XIII.  
*Fonda-  
tion du  
College  
Royal  
des Na-  
bles.*

1766

tous les genres de connoissance. Les nobles élèves devoient, sous des maîtres choisis, s'y appliquer à l'étude des langues, des sciences & des beaux-arts; mais le choix de ces maîtres fut pour les savans de Portugal une mortification cruelle. De tant d'instituteurs un seul fut tiré du sein de la nation: tous les autres furent des Italiens, à l'exception de deux Irlandois dont un fut chargé d'enseigner les langues Angloises & Françoises.

Le Comte d'Oeyras s'occupoit en même tems d'un autre soin non moins utile à l'état, non moins digne de tous nos éloges, de celui de pourvoir à l'Éducation des citoyens de la dernière classe de la république. Cet objet, trop généralement négligé mérite d'autant plus de fixer les regards d'un Ministre vigilant, que les pauvres parens souvent privés des moyens de procurer à leurs enfans le pain nécessaire à leur subsistance, ont moins de ressources pour les élever. Dans une ville aussi grande que Lisbonne, & après tant d'années de calamités & de misère, le nombre de ces malheureux enfans s'étoit accru à un tel point, que cet affligeant spectacle excitoit la compassion universelle. Le Ministre prit le parti d'en faire renfermer dans l'arsenal autant que les bâtimens pouvoient en contenir. Là ils devoient être entretenus pendant huit ans aux dépens de l'état, & apprendre des métiers qui les missent en état de gagner leur vie.

Mais de tout ce que fit alors Carvalho pour le bonheur de ses concitoyens, rien n'excita de plus vifs applaudissemens & ne fut reçu avec plus de reconnaissance que l'édit qui rendoit à la navigation nationale une liberté dont elle n'auroit jamais dû être privée. Chacun eut enfin la permission d'envoyer en tout tems ses vaisseaux & ses marchandises, soit dans les ports d'Amérique, soit dans ceux de la domination Portugaise en Europe, où le commerce n'étoit pas interdit par un privilège

XIII.  
*Edit favorable à la Navigation.*

exclusif. Grace à cette sage condescendance, les négocians commencèrent à respirer; ils espérèrent de voir un jour entièrement briser les funestes liens qui enchainoient depuis si long-tems le commerce & l'industrie de la nation. De si douces espérances ne furent point trompées, & nous verrons plus bas les premiers effets de cette heureuse révolution.

Tandis que par ces utiles réglemens, & d'autres semblables, le Comte d'Oeyras faisoit enfin servir au bien de l'état qu'il gouvernoit l'autorité dont il étoit revêtu, l'odieuse société qui lui avoit déjà donné tant d'inquiétude, vint encore troubler son repos, & lui causer pendant quelques jours de nouveaux tourmens. Malgré son zèle infatigable à poursuivre les Jésuites d'asyle en asyle, à les humilier de tout son pouvoir, à les perdre d'honneur & de réputation, ils avoient eu le crédit d'obtenir du Pape Clément XIII la fameuse bulle qui commence par ces mots : *Apostolicum pascendi munus*; bulle confirmative de leur institut, des bulles & des brefs que les Parlemens de France avoient fait lacérer & brûler publiquement. Toute la vigilance de Carvalho ne put empêcher qu'il ne pénétrât en Portugal plusieurs exemplaires de cette bulle, adressés à différentes personnes, & qu'il ne s'en répandît même un grand nombre à la Cour. Le dépit ou plutôt la fureur du Ministre, en apprenant cette nouvelle, fut telle que les expressions manquoient à son ressentiment. Il jura de se venger avec éclat de cette insolente audace, & donna ordre au Procureur-Général de la Couronne de réclamer publiquement contre la bulle. Celui-ci répondit parfaitement à ses vues dans un long réquisitoire où il prétendoit prouver par des raisons peu concluantes la nullité de ce rescrit Pontifical. Il y a dans ce réquisitoire un passage remarquable au sujet de quatre professions trouvées dans un paquet adressé au

XIV.  
Prof-  
cription  
de la Bul-  
le Aposto-  
licum pas-  
cendi mu-  
nus.

Général des Jésuites , professions où l'œil pénétrant du Magistrat Portugais découvre je ne fais combien de mysteres d'iniquité. Nous n'avons pas cru devoir nous arrêter à combattre cette folle imagination , plus digne de pitié que d'une critique sérieuse. Nous nous sommes contentés de donner la traduction de cette piece singuliere , telle qu'elle fut publiée dans le tems par les ordres de Carvalho & dégagée seulement des longues notes dont elle étoit surchargée. (*Voyez pieces Justificatives N<sup>o</sup>. III.*)

Ce réquisitoire produisit l'effet que Carvalho s'en étoit promis , & dont il étoit bien sûr. Le Roi déclara la bulle en question obreptice & nulle , & cette déclaration enrégistrée en forme de loi dans la secrétairerie d'état fut ensuite publiée dans la grande Chancellerie de la Cour & du royaume.

Peu de tems après parut fort à propos le fameux ouvrage du faux abbé Platel , destiné à persuader le public de la régularité de la conduite du Comte d'Oeyras envers les Jésuites , & de la justice des édits publiés contre eux. Cet ouvrage en sept gros volumes étoit intitulé : *Mémoires historiques concernant les entreprises des Jésuites contre le Saint Siege*. Un style mordant , des anecdotes singulieres , toutes les ressources de l'art & de la malignité avoient été mises en usage pour donner au public la même idée des Jésuites qu'en avoit Carvalho. L'auteur de cette production satyrique eut la satisfaction de la voir hautement approuvée par son protecteur , & recherchée avec empressement par ceux qui vouloient lui faire leur cour. Mais les Jésuites y sont-ils en effet représentés avec des couleurs & sous des traits propres à les faire reconnoître ? C'est ce dont bien des lecteurs douteront ; & sur quoi nous n'avons garde de prononcer. Nous dirons seulement qu'à peine ces mémoires contre une société si cruellement poursuivie eurent été publiés , qu'il parut en sa faveur quelques ouvra-

ges beaucoup moins volumineux, mais si solides & si convaincans, que l'abbé Platel & son Mécène en furent également mortifiés. L'un & l'autre auroient mieux fait sans doute de garder le silence, & de laisser enfin tranquilles des hommes qu'ils devoient bien savoir ne manquer ni de force ni d'adresse pour repousser avec succès contre leurs ennemis les traits dont on vouloit les percer.

Le Comte d'Oeyras accorda la même protection à un autre ouvrage publié dans le même tems contre les Jésuites par le célèbre Joseph de Syabra & Sylva, sous le titre de *Tableau Chronologique & Analitique, dans lequel, en parcourant la suite de tous les Rois de Portugal depuis Jean III jusqu'à présent, on fait voir les maux infinis qu'a causés à la Monarchie la Compagnie dite de Jesus, &c.* Nous n'achevons point de transcrire dans son entier ce titre dont la longueur est certainement peu conforme au goût de ce siècle qui dans ce genre fait avec raison, un mérite d'une piquante brièveté. Du reste nous avons déjà parlé de cet ouvrage dans le troisième livre de cette histoire; nous avons vu combien peu l'auteur dut s'applaudir d'avoir mis au jour ce fruit d'iniquité dévoué dès sa naissance au mépris universel. Mais si sa production fut mal-accueillie du public, Carvalho l'en dédommagea par ses éloges & ses bienfaits. Enchanté de voir un homme qu'il avoit formé répondre si bien à ses soins & à ses vues, il travailla de tout son pouvoir à son élévation.

On trouve à la fin du *Tableau Chronologique* un Edit de Sa Majesté très-fidèle, qui défend l'introduction & l'usage dans toute l'étendue de ses états, des patentes d'Agrégation aux confréries des Jésuites, ainsi que toutes professions & associations avec ces religieux; proscrit la bulle *Animarum salutis*; la déclare obreptice & nulle; & enjoint à ceux des membres de la compagnie de Jesus qui se trouve-

roient encore dans le royaume & qui y étoient tolérés en vertu de l'édit du 3 Septembre & des ordonnances postérieures, d'en sortir sans délai. Cette piece intéressante à tous égards, nous a paru, malgré sa longueur, digne d'être conservée. (*Voyez Pieces Justificatives N<sup>o</sup>. IV.*) On y lit entre autres phrases celle-ci, remarquable par la violence de ses qualifications : » Je déclare tous les mem-  
 » bres publics & secrets de la susdite compagnie  
 » soi-disant de Jesus, inséparables de leur chef,  
 » incorrigibles, ennemis communs de toute puis-  
 » sance temporelle, de toute autorité légitime &  
 » suprême immédiatement émanée du Dieu tout-  
 » puissant, de la tranquillité & de la vie des sou-  
 » verains, du repos public, &c. ».

Cet édit est précédé d'un long & fastidieux réquisitoire de l'auteur même du *Tableau Chronologique*, Joseph de Syabra & Sylva, Procureur-Général de la Couronne. Nous ne l'avons point traduit à cause de sa parfaite inutilité. Nous nous contenterons d'observer que ce n'est qu'un tissu informe de calomnies sans liaison & sans vraisemblance, capables tout au plus de faire illusion à ces lecteurs stupides qui croient aveuglément tout ce qu'ils voient imprimé.

L'extrême envie qu'avoit Carvalho de perdre entièrement les Jésuites, son ardeur à les décréditer, à les poursuivre sans relâche, servoient moins qu'elles ne nuisoient à ses desseins. Sa haine trop marquée étoit cause que le public impartial n'accueilloit qu'avec une juste défiance les manifestes, les édits & toutes les ordonnances qui concernoient ces religieux. Peut-être que s'il eût été question d'hommes totalement inconnus, ce Ministre eût réussi à en donner au Portugal & à l'Europe entière l'idée qu'il vouloit qu'on en prit; peut-être auroit-il alors obtenu pour ses étranges assertions le même degré de foi qu'on accorde aux relations des voya-

geurs dans les descriptions bizarres qu'ils font des Hottentots, des Caraïbes, & des barbares habitans des terres australes ou septentrionales. Mais le grand nombre de faits attribués aux Jésuites par le Comte d'Oeyras, & dans la suite publiquement démentis, faisoient perdre à ses imputations tout le crédit qu'elles pouvoient avoir. Il y eut dans l'isle de Tercere un soulèvement dont on fut certainement que le chef n'étoit pas un Jésuite Portugais; ce qui n'empêcha pas Carvalho de répandre le bruit qu'à la tête des séditieux étoit un Jésuite échappé des prisons de Lisbonne. Il étoit de notoriété publique, que tous les Jésuites d'Espagne, sans en excepter un seul, avoient été transportés en Italie; qu'aucun d'eux n'avoit eu le tems ni les moyens de se dérober aux recherches des soldats destinés à les arrêter, parce qu'ils avoient été surpris au moment où ils s'y attendoient le moins, & où ils comptoient avec le plus d'assurance sur la protection du Roi catholique; cependant des mulâtiers Espagnols & François s'étant rassemblés au nombre de cent cinquante pour entrer en Portugal, & ayant fait quelques violences & quelques dégâts dans les lieux où ils passaient, le Comte d'Oeyras crut ou feignit de croire que c'étoient autant de Jésuites déguisés venus tout exprès pour former une nouvelle entreprise contre la vie du Roi. C'est ainsi qu'il en parla au soupçonneux & crédule Joseph qui, sans autre examen, donna ordre à ses troupes d'arrêter ces cent cinquante malheureux. 1767.

Vers ce même tems, on renferma dans les prisons d'état D. Sampajo frere de l'Evêque d'Algarve, & Prélat de la Patriarchale. C'étoit un homme universellement respecté pour sa vie irréprochable, & tendrement aimé du Roi qui avoit coutume de ne l'appeller que *mon cher Sampajo*. Sa douceur & ses autres qualités aimables l'avoient rendu cher à toute la Cour; mais il avoit été dans sa jeunesse XV.  
*Don Sampajo, Prélat de la Patriarchale, est arrêté.*

novice de la société où sa santé seule l'avoit empêché de faire profession. Cette raison suffisoit au Comte d'Oeyras pour le regarder comme un ennemi secret, & craindre qu'il ne profitât un jour de l'accès qu'il avoit auprès du Roi pour lui ouvrir les yeux. Déjà plus d'une fois le Ministre avoit tenté de le rendre suspect à ce Prince, qui avoit toujours répondu : « Non mon cher Sampajo est incapable de me trahir ». Mais Carvalho résolu de le perdre, & en épiant sans cesse les occasions, saisit un de ces momens favorables où la défiance du Roi fomentée par ses artifices enveloppoit généralement tous ses sujets dans ses injustes soupçons, & déterminâ enfin ce foible Monarque à éloigner Sampajo de sa personne. Cet infortuné Prélat fut arrêté sur le champ, & grossit le nombre des illustres victimes immolées à la haine & aux fureurs du plus implacable des hommes.

**XVI.**  
*L'Impératrice-Reine de Hongrie obtient la liberté de quelques-uns des Jésuites prisonniers.*

Les violences exercées les années précédentes contre les malheureux Jésuites, la rigueur sans exemple avec laquelle on les avoit traités, avoient touché d'une vive compassion le cœur humain & bien-faisant de l'Impératrice Reine de Hongrie. Plusieurs de ces religieux, nés ses sujets, étoient encore détenus par le Comte d'Oeyras dans les prisons de Lisbonne. Marie-Thérèse chargea son Ambassadeur de demander à Sa Majesté très-fidèle leur liberté, & même celle des Jésuites Portugais. Cette demande étoit trop opposée aux vues de Carvalho pour ne pas lui déplaire ; mais il n'osa pas offenser par un refus l'Auguste Princesse au nom de qui elle étoit faite. Il répondit : « Que le Roi très-fidèle faisoit avec empressement cette occasion de donner à Sa Majesté Impériale une preuve non-équivoque du desir sincère qu'il avoit de la contenter, en brisant les fers des Jésuites ses sujets, & de quelques-uns de ceux de Portugal, quoique les crimes de lèze-majesté dont ils étoient



» coupables les rendissent tous indignes de cette  
 » faveur ». En conséquence soixante & douze de  
 ces religieux, dont trente-six Portugais, furent mis  
 en liberté & embarqués au mois de Septembre 1767  
 pour Civita-Vecchia. Cependant il en resta encore  
 beaucoup dans les prisons, d'où ils ne sortirent que  
 dix ans après, comme nous le verrons dans la  
 suite.

La facilité avec laquelle le Comte d'Oeyras  
 s'étoit prêté dans cette circonstance aux desirs de  
 l'Impératrice, fit renaître dans l'esprit des spécu-  
 lateurs politiques l'espérance d'un accommodement  
 prochain avec la Cour de Rome. Cette espérance  
 s'accrut encore par la connoissance qu'on eut dans  
 le public d'une lettre écrite par le Pape au Roi  
 très-fidèle en date du 30 Août, & dans laquelle ce  
 Pontife, avec une sollicitude & une affection vrai-  
 ment paternelle, mettoit sous les yeux de Sa Ma-  
 jesté les motifs les plus puissans pour l'engager à rou-  
 vrir la communication interrompue depuis trop  
 long-tems entre les deux Cours. Mais on fut bien  
 vite détrompé, lorsqu'on fut instruit de la réponse  
 que le Roi avoit fait faire à cette lettre le 5 Dé-  
 cembre de la même année. Dans cette réponse,  
 Joseph, après avoir assuré Sa Sainteté d'un desir  
 égal au sien de terminer leurs différens, lui té-  
 moignoit ses regrets de ce que ses vœux pour la  
 paix ne pouvoient être encore remplis, attendu  
 l'obstination & l'audace avec laquelle les Jésui-  
 tes continuoient ouvertement à lui faire la guerre.  
 Quelle guerre pouvoit faire alors à Sa Majesté très-  
 fidèle une société presque anéantie? C'est ce que  
 tout le monde ignoroit. Les Jésuites Portugais chas-  
 sés ignominieusement de leur patrie, réduits à te-  
 nir leur subsistance de l'humanité d'un Souve-  
 rain étranger, pauvrement logés, plus pauvre-  
 ment nourris, ne songeoient guere sans doute à  
 attaquer, à irriter par de nouvelles entreprises

1767.

XVII.

*Lettre  
 écrite par  
 le Pape à  
 Sa Ma-  
 jesté très-  
 fidèle,  
 pour  
 l'exhorter à se  
 prêter à  
 un ac-  
 commo-  
 dement  
 entre les  
 deux  
 Cours.*

un Monarque puissant. Et quant à leurs confreres , humiliés , abattus par les disgraces qu'ils éprouvoient de toute part , déjà expulsés de presque tous les états catholiques , à peine osoient-ils conserver l'espérance de résister quelques tems à de si nombreux ennemis. Loin de penser à faire une guerre offensive , tous leurs projets , tous leurs desirs se bornoient à obtenir une treve qui leur donnât quelque relâche , & leur laissât la liberté de respirer. Mais l'absurdité de cette imputation n'empêcha pas Carvalho de la présenter dans sa lettre au Pape comme fondée sur des faits incontestables , & de compromettre ainsi l'honneur du Prince par qui cette lettre étoit soussignée. Il répétoit , au sujet de cette guerre Jésuitique , ce qu'il avoit dit dans d'autres circonstances , que le nom du Monarque devoit suffire à de fideles sujets pour croire aveuglément les assertions les plus invraisemblables.

XVIII.  
Nouvel-  
les fa-  
veurs ac-  
cordées  
par le  
Roi au  
Comte  
d'Oey-  
ras.

Joseph subjugué plus que jamais par cet impérieux Ministre étoit incapable de se défendre des fausses démarches où il l'engageoit. Non-content d'approuver sans restriction tout ce qu'il lui proposoit , il ne cessoit de lui prouver par de nouvelles graces le cas qu'il faisoit de ses services , & la reconnoissance que lui inspiroit son attachement. Ces graces n'étoient pas d'honorables , mais stériles distinctions , c'étoient de riches emplois dont Carvalho tiroit des revenus immenses. Telle étoit par exemple la charge infiniment lucrative de grand Alcade de Lamégo que le Roi lui donna à cette époque , & à laquelle il joignit la propriété de tout le territoire d'Oeyras , & plusieurs commanderies pour lui & ses descendans.

Tandis que cet accroissement de biens & d'honneurs rendoit chaque jour plus redoutable la puissance du Comte d'Oeyras , un de ses plus zélés partisans , l'Archevêque d'Evora , étoit en proie à tous les tourmens de l'ambition. Nous avons vu

que ce prélat s'étoit sacrifié tout entier aux volontés du Ministre, & que, pour être plus à portée d'exécuter ses ordres, il avoit abandonné jusqu'au soin de son diocèse. Cependant l'ingrat Carvalho n'attachoit pas toujours aux services importans de cet utile ami le prix qu'ils sembloient mériter. Un léger différent dont nous ignorons le sujet fut même sur le point d'attirer à l'Archevêque la disgrâce la plus éclatante. Mais celui-ci, sans se décourager, & devenu seulement plus circonspect, ne renonça point à l'espoir qu'il avoit conçu d'être un jour Patriarche ou Cardinal. Il travailla avec une nouvelle ardeur à regagner l'affection & la confiance du distributeur des grâces. Dans cette vue il fit traduire du François en Portugais le cathéchisme de M. de Colbert, Evêque de Montpellier, ouvrage singulièrement estimé de Carvalho & de quelques-uns de ses confidens. Bientôt après il publia un mandement où il s'élevoit avec chaleur contre les impudiques.

Le Comte d'Oeyras peu touché de ces bagatelles, le fut beaucoup plus de l'exemple que donna l'Archevêque à ses confreres de se passer de la Cour de Rome pour les dispenses de Mariage. Ce Prélat courageux fut le premier à franchir les barrières qui jusques-là avoient arrêté les autres Evêques, & dans un mandement du 22 Février 1767, il leva l'empêchement qui s'opposoit au mariage du Comte de Vimeiro & de sa cousine Donna Theresia de Mélo. Cet exemple ne tarda pas à être suivi, & tous les Evêques Portugais, charmés de faire leur cour en étendant leur autorité, s'arrogèrent insensiblement le droit de conférer, sans recourir au Pape, toutes les prébendes & tous les bénéfices vacans depuis 1760.

XIX.  
*Dispenses de mariage accordées aux Portugais sans le consentement de la Cour de Rome.*

Le Cardinal Patriarche de Saldanha fut le seul qui dans cette occasion n'imita pas l'Archevêque d'Evora & ses autres confreres. Ce Prélat, jusqu'alors

si docile aux impressions du Ministre, refusa constamment d'accorder les dispenses de mariage, & prétendit même qu'il ne pouvoit pas donner à ses diocésains la permission d'user de laitage pendant le carême, sans le consentement du Pape. Carvalho persuadé qu'il en avoit le droit, voulut le prouver dans un livre qu'il fit composer à ce dessein par Joseph Ricaldès. Cet ouvrage ne changea rien aux sentimens du Patriarche. Le Comte d'Oeyras vivement blessé d'une résistance si inattendue de la part d'un homme accoutumé à n'avoir dans le Gouvernement des affaires ecclésiastiques d'autre règle que sa volonté, entra en fureur, & lui fit aussi-tôt signifier un ordre du Roi qui l'éloignoit de la cour, & le confinoit dans une maison de campagne à quelque distance de Lisbonne.

XX.  
*Exil du  
Cardinal  
Patriar-  
che.*

Le Patriarche étoit dans l'usage d'aller chaque jour faire sa cour au Roi qui, élevé avec lui dès sa plus tendre enfance, l'aimoit tendrement, & vouloit qu'il fût de tous ses plaisirs. Ce Prince ne l'ayant point vu paroître de toute la journée, demanda à ses gentilshommes ce qu'étoit devenu le Cardinal. Quoiqu'ils fussent tous instruits de son exil, aucun d'eux n'osoit répondre, jusqu'à ce que Joseph ayant répété plusieurs fois la même question, quelqu'un plus hardi répondit qu'il étoit à la campagne. » Eh quoi ! répliqua le Monarque, il a » quitté la cour sans ma permission ! -- Sire, re- » partit la même personne, il y a été forcé par un » ordre de Votre Majesté ». La surprise du Roi, qui témoigna qu'il n'avoit aucune connoissance de cet ordre, fit croire aux courtisans qu'il ouvriroit enfin les yeux sur l'étrange abus que faisoit le Ministre de son nom & de son autorité, pour le priver de ses plus fideles sujets & de ses amis les plus chers. Mais ce Prince, sans autre examen, se contenta d'ordonner au même gentilhomme d'écrire sur le champ un billet au Patriarche, & de lui en- joindre

joindre de sa part de revenir incessamment à la cour. Le Cardinal se hâta de s'y rendre, & dès que Joseph l'eut aperçu : » Comment, lui dit-il, XXI.  
 » êtes-vous parti sans ma permission ? -- Sire, Son rap-  
pel.  
 », répondit le Patriarche, il falloit obéir ». Le Roi ne répliqua rien, & le traita comme à l'ordinaire, sans lui faire la moindre question, ni témoigner la plus légère curiosité sur ce qui avoit pu donner lieu à sa disgrâce. Certes, ce n'étoit pas pour Carvalho une foible preuve de sa puissance & de son inconcevable ascendant sur l'esprit de son maître, que de voir ainsi ses ordres respectés par le Souverain lui-même.

Cette aveugle déférence, ou plutôt ce honteux asservissement du Monarque aux volontés de son Ministre, l'obéissance forcée mais sans bornes de toute la nation, devoient sans doute également flatter & satisfaire l'ambition de l'orgueilleux Comte d'Oeyras. Il n'y avoit plus personne dans le royaume qui osât lui résister : tous les Portugais tremblans à son aspect, recevoient ses ordres comme ceux d'un être suprême qui tenoit dans ses mains la vie des malheureux peuples soumis à son administration.

Il avoit été jusqu'alors trop plein de confiance en lui-même, trop content de ses réglemens politiques & économiques, pour rien emprunter à cet égard des autres nations, même les plus éclairées. Ce ne fut qu'en 1768 qu'il commença à marcher sur les traces de quelques autres cours dans les résolutions qu'elles avoient prises contre les usurpations de celle de Rome. Presque tous les états catholiques venoient de supprimer la fameuse bulle *In cœna Domini*, & n'avoient vu qu'avec un mécontentement marqué le bref fulminé au mois de Janvier de la même année, contre quelques édits de l'Infant, Duc de Parme, relatifs à la discipline ecclésiastique. Ce bref avoit été déclaré par les cours

1758.

XXII. *Suppression de la Bulle In Cœna Domini.* intéressées obreptice, subreptice, séditieux, contraire aux prérogatives de la royauté, & attentatoire à l'indépendance de toutes les couronnes. Le Ministre Portugais suivit cet exemple, & publia deux édits qui supprimoient la bulle *In cœna Domini*, & le bref contre l'Infant.

*Bulle In Cœna Domini.* Le Comte d'Oeyras ne borna pas même à cette suppression l'intérêt qu'il prenoit à cette affaire. Il voulut que le commandeur d'Almada retournât en Italie, pour agir de concert avec les Ministres de la maison de Bourbon; en faveur de la Cour de Parme. Almada arrivé à Sienne écrivit aux Ministres de la maison de Bourbon résidans à Rome, une lettre où il leur faisoit part de sa commission. Ceux-ci répondirent que le Pape paroïssoit inébranlable dans la résolution qu'il avoit prise de ne point révoquer le bref en question, qu'en conséquence ils étoient réduits à jouer à Rome un rôle purement passif, & à se contenter d'y observer la conduite de Sa Sainteté. Cette réponse fit sentir au commandeur l'inutilité de sa mission; cependant il continua de demeurer à Sienne. Mais les bruits qui s'étoient répandus à son arrivée dans cette ville d'un accommodement prochain entre les deux cours de Rome & de Lisbonne ne tarderent pas à se dissiper.

XXIII. *Erection du Conseil Royal de Censure.* Carvalho qui dans cette circonstance avoit suivi fidèlement la route que lui avoient tracée les autres puissances, s'en écarta pour revenir à son caractère. Tandis que par-tout ailleurs la liberté de penser & d'écrire hâtoit les progrès des lumières & de la raison, il érigea un tribunal suprême chargé de présider à l'examen, & de permettre ou d'arrêter le débit de tous les ouvrages qui paroïtroient. Ce tribunal, auquel il donna le nom de *Conseil-Royal de censure*, fut composé d'un Président, de sept députés ordinaires, & de dix extraordinaires. Parmi les ordinaires devoient toujours se trouver un des membres du Saint-Office nommé

tous les ans par le Grand-Inquisiteur, & un Vicaire-Général du Patriarche. Ce nouveau conseil ouvrit ses séances le 9 Avril 1768, &, après plusieurs assemblées, le premier acte qu'il fit de son autorité fut de défendre à tous les Libraires de Lisbonne d'introduire dans le royaume, & de vendre une brochure intitulée : *Lettres sur l'expulsion des Jésuites*. Cette défense réussit mal à Carvalho; elle ne fit que donner à l'ouvrage qui en étoit l'objet une importance que sans elle il n'auroit jamais eue. Si le Ministre eût été mieux conseillé, il l'auroit laissé périr dans les ténèbres, ainsi que tant d'autres productions du même genre. En le proscrivant, il fit naître le desir de le lire, & toucher au doigt les cruautés qu'il ne cessoit d'exercer depuis quelques années contre des hommes sans défense.

D'après ce début, on pensa d'abord que le conseil de censure n'avoit été établi que pour condamner les ouvrages publiés en faveur des Jésuites, mais il prouva bientôt que sa mission s'étendoit plus loin, en enveloppant dans la même proscription quelques misérables productions du XVIIe. siècle dévouées depuis long-tems à l'obscurité & à l'oubli. Grace à la pénétration & aux lumières de ce sage tribunal, de vains écarts d'imagination, des passages également ridicules & inintelligibles par où les auteurs du siècle dernier cherchoient à faire briller leurs talens pour les paradoxes & les plus extravagantes allégories, devinrent tout-à-coup des erreurs condamnables & de dangereuses hérésies.

Le Comte d'Oeyras reprit à cette époque le XXIV. projet si digne de lui, & dont nous avons vu qu'il Carvalho s'étoit déjà occupé, de marier de force les jeunes ho fait débauchés de l'un & l'autre sexe, & de les en- partir voyer peupler le nouveau-monde. Il chargea le pour chevalier D. Louis Pinto de conduire dans une vaste unecon- contrée de l'Amérique méridionale appelée Mat- trée de-

*serte de* *to-Grosso*, une colonie nombreuse de mal-fauteurs  
*l'Aré-* tirés des galeres & à qui on avoit fait épouser  
*rique*, des filles de mauvaise vie renfermées dans l'arsenal  
*une* de Lisbonne. Ce fut sans doute pour plusieurs de  
*nom-* ces misérables une très-heureuse journée que celle  
*bruse* où ils changerent le séjour d'une galere contre la  
*Colonie* compagnie d'une jeune femme ; mais combien d'au-  
*de Li-* tres peut-être regarderent comme un nouveau  
*bertins* supplice d'être ainsi condamnés à porter sans re-  
*des* tour une chaîne plus pesante que celle qu'on leur  
*deux* ôtoit !

*sexes*, Carvalho, au-dessus de toutes les loix, sem-  
*maries* bloit se faire un jeu de former & de rompre à son  
*de for-* gré ces nœuds libres & indissolubles de leur nature.  
*ce.* L'exemple qu'il en donna dans cette circonstance  
 n'avoit pour objet que des scélérats de la lie du peu-  
 ple, & pouvoit passer par un nouveau genre de  
 châtiment propre à mettre un frein à leur liberti-  
 nage ; mais quel prétexte put autoriser cette vio-  
 lence, lorsqu'elle s'étendit à des personnes nées dans  
 un rang infiniment plus relevé, & dont la conduite  
 étoit irréprochable ! Tout le Portugal est instruit  
 de ce qui arriva à cet égard à l'unique héritiere des  
 deux illustres maisons de Souza-Coutinho & des  
 Comtes d'Alva. Cette jeune personne, à peine  
 alors âgée de quinze ans, & non moins distinguée  
 par ses qualités personnelles que par l'éclat de sa  
 naissance, forcée par une autorité supérieure à  
 épouser le second fils du Comte d'Oeyras, mon-

XXV.  
*Desir* tra dans cette occasion une prudence & une fer-  
*qu'il a* meté fort au-dessus de son âge. Les plus vives sol-  
*de s'al-* licitations, les menaces, les persécutions même,  
*lier* rien ne put l'ébranler & la déterminer à livrer sa  
 personne à un mari qui n'étoit pas du choix de  
*avec les* son cœur. Dès que la cérémonie fut achevée, &  
*Grands* que de l'église son époux l'eût conduite chez lui,  
*du* elle lui signifia qu'il ne pensât pas à user jamais  
*Royau-* envers elle des prétendus droits qu'il venoit d'ac-  
*me.*



quérir & qu'il ne devoit qu'à la violence. Elle persista dans cette résolution tout le tems qu'elle passa dans la maison de Carvalho. Enfin, au bout de quelques années, le Comte d'Oeyras perdant l'espoir de la faire changer de sentimens, & de remplir par cette voie ses ambitieux projets, sollicita juridiquement un divorce en faveur de son fils, & l'obtint sans difficulté. La jeune Dame fut, par ordre du Roi, renfermée à Evora dans un couvent de religieuses d'un ordre très-austere. C'est-là qu'elle a vécu jusqu'à la mort de Joseph. La Reine regnante l'a remise alors en possession des biens immenses dont elle étoit héritière, & lui a donné un époux digne d'elle dans la personne de Dom Alexandre, fils de l'infortuné Dom Emmanuel de Souza-Calharis & de la Princesse de Holstein.

Parmi les passions de Carvalho, celle de s'allier avec les premières maisons du royaume n'étoit pas la moins violente, & pour y réussir, il n'y avoit point de moyens qu'il n'employât, ni d'obstacle qu'il ne tentât de surmonter. Il parvint en effet à marier une de ses filles avec le Comte de Saint-Paio, & une autre avec D. Antoine de Saldanha d'Oliveira.

Le chevalier de Saint-Paio qui depuis, grace à la faveur dont jouissoit Carvalho, obtint le titre de Comte, étoit d'une très-ancienne maison, & parent ou allié de presque tous les grands du royaume; mais l'extrême médiocrité de sa fortune ne répondoit pas à sa naissance. Dès qu'il fut l'intention où étoit le Ministre de lui faire épouser l'aînée de ses filles, son premier mouvement fut d'en rejeter bien loin la proposition : toute l'utilité de cette alliance ne l'empêchoit pas de sentir combien elle étoit au-dessous de lui. Cependant avant de se décider, il voulut consulter le Marquis de Las Minas son parent. Celui-ci qui connoissoit à fond le caractère du Comte d'Oeyras, lui repré-

tantat d'un côté les terribles effets du ressentiment auquel il alloit s'exposer en contrariant les vues du plus impérieux & du plus implacable des hommes, & de l'autre les avantages sans bornes qu'il devoit se promettre de sa condescendance. Le chevalier se laissa persuader, & fut en effet bientôt après comblé de biens & d'honneurs. Le titre de Comte & des pensions considérables pour en soutenir l'éclat, le firent marcher de pair avec les plus grands seigneurs de la Cour.

Le second fils de Carvalho, créé dans la suite Comte de Redinha, & que nous venons de voir refusé avec tant de fermeté par la jeune Comtesse d'Alva, étoit devenu libre par son divorce. Son pere contraignit à l'accepter pour époux la fille de D. Nugno de Tavora, niece du Marquis D. François, & héritiere de son grand-pere D. Biaz de Silveira, un des plus riches & des plus illustres gentilshommes du royaume. Exemple mémorable des étranges contradictions où une ambition démesurée peut entraîner ceux qu'elle aveugle ! Le même homme qui avoit dévoué à l'infamie tous les Seigneurs de la maison de Tavora, qui les avoit déclarés déchus de tous les privilèges de leur naissance, qui avoit voulu anéantir tous leurs titres, éteindre jusqu'à leur nom, ne rougit pas de s'allier avec eux ; c'est dans le sein de cette famille proscrite qu'il va chercher une épouse à son fils ; & cette épouse a pour pere un homme accusé d'être complice du plus noir des forfaits, un homme encore dans les fers, & qui y demeure jusqu'à la mort du Roi.

Ce fut par un semblable effet de cette autorité despotique que le Comte d'Oeyras s'arrogeoit sur le plus sacré & le plus libre des engagements, qu'il fit épouser au fils aîné du Comte de Saint-Vincent la fille du Duc de Cadaval, dont il avoit empêché le mariage avec le jeune Marquis de Gouvêa, fils de l'infortuné Duc d'Aveiro.

Sa maxime favorite de ne prendre pour règle de ses actions que la volonté du Monarque, ou plutôt la sienne, lui faisoit attacher peu d'intérêt à ses promesses, & l'autorisoit sous le moindre prétexte à y manquer. Il en avoit fait de très-magnifiques & de très-solemnelles à la Grande-Bretagne en reconnoissance des services importans que cette couronne avoit rendus au Portugal lors de la dernière guerre. Déjà quelques années s'étoient écoulées, & au lieu de remplir ses engagemens envers l'Angleterre, la Cour de Lisbonne sembloit mettre chaque jour de nouvelles entraves à son commerce. Le Comte d'Oeyras fit publier à cette époque un édit qui obligeoit indistinctement tous les commerçans en grains à vendre publiquement sur la place celui qu'ils avoient dans leurs magasins. Cet édit XXVI. excita de vives réclamations de la part de ces négocians, dont il ne pouvoit que gêner singulièrement les opérations. Ceux qui s'en plaignirent avec le plus de chaleur, furent les Anglois qui redemandèrent à grands cris la liberté de vendre leurs grains dans leurs maisons, comme ils l'avoient fait jusqu'alors. Les représentations multipliées que fit sur ce sujet le chevalier Littleton, Ambassadeur d'Angleterre, n'eurent pas l'effet qu'il devoit naturellement en attendre : le Ministre Portugais, loin de rien relâcher de la sévérité de son édit, en publia de nouveaux, non-seulement préjudiciables au commerce des Anglois, mais encore à celui de la nation. Règle-  
mens  
peu fa-  
vora-  
bles au  
com-  
merce.

En Portugal, ainsi que dans les autres états de l'Europe, les ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, s'étoient multipliés à un tel point, que, sans parler de la vie peu édifiante que menaient plusieurs d'entre eux, leur nombre seul les avoit rendus méprisables au peuple ! Dès 1764, une loi solennelle avoit ordonné qu'aucun Portugais ne pourroit s'engager dans les ordres sacrés, ni être

XXVII  
*Per-*  
*mission*  
*accor-*  
*dée à di-*  
*vers or-*  
*dres Re-*  
*ligieux*  
*de rece-*  
*voir*  
*quel-*  
*ques su-*  
*jets,*  
*malgré*  
*l'édit de*  
 1764.

admis à la profession religieuse sans le consentement de Sa Majesté. Mais quatre ans s'étoient à peine écoulés depuis la publication de cette loi, que sur les instantes représentations des provinciaux des ordres de Saint-Dominique, de Saint-Augustin & de Saint-François, Carvalho, par un excès de condescendance, consentit que chacun de ces ordres pût recevoir vingt sujets. Il y avoit alors beaucoup de fils de famille pauvres, mais honnêtes, à qui le cloître sembloit offrir un asyle honorable contre l'indigence, & qui desiroient vivement d'y entrer. Leur multitude & le petit nombre de ceux qui pouvoient être admis, firent naître une concurrence dont les provinciaux eurent soin de profiter, en exigeant de tous ceux qui aspiraient à prendre leur habit des sommes considérables : celui des Dominicains entr'autres, ne rougit pas de se faire donner par chacun d'eux 75,000 reis (468 liv. 15 s.).

Mais la condescendance du Comte d'Oeyras dans cette circonstance ne fut pas pour les réguliers une faveur tout-à-fait gratuite. Il ordonna que tous les biens acquis par eux depuis 1611 jusqu'à cette époque, seroient incessamment vendus. Il publia en même tems une bulle de Benoît XIV qui accordoit au Roi très-fidèle le tiers de tous les biens ecclésiastique pendant l'espace de quinze ans, sans en fixer l'emploi, en sorte que ce tiers se trouva entièrement à la disposition du Ministre, qui commença cette année même à faire usage dans toute son étendue de cette utile permission. Cependant on ne peut le blâmer d'avoir consacré le produit des biens de Jésuites à rebâtir & réparer plusieurs églises détruites de fond en comble, ou du moins très-endommagées par les tremblemens de terre des années précédentes. Il ne fit pas une destination moins louable de la Maison professe des mêmes religieux, connue à Lisbonne sous le nom de Saint-

Roch. Il la donna à l'hôpital de la miséricorde, dont les bâtimens avoient été pareillement renversés dans l'horrible désastre de 1755.

Sur la fin de 1768 on vit se renouveler à Lisbonne un spectacle auquel les Portugais ne faisoient presque plus d'attention, tant il étoit devenu commun sous le Ministère de Carvalho. On recommença à arrêter par ordre du Gouvernement diverses personnes, sous prétexte de complots, de trahisons, de machinations secrètes contre la précieuse vie du Souverain. Le premier sur qui tomba ce nouvel orage, fut D. Michel de l'Annonciation, chanoine régulier de Saint-Augustin & Evêque de Coimbre. Ce Prélat fut arrêté dans son palais par trois officiers du tribunal de l'inconfiance, conduit à Lisbonne sous l'escorte d'un détachement de cavalerie, & renfermé dans un des plus horribles cachots de la Junqueira. Son secrétaire & ses principaux domestiques eurent le même sort.

Cet événement fit une vive sensation dans le public : il n'y eut personne qui ne cherchât à pénétrer les motifs de cette rigueur exercée envers un personnage également respectable par son illustre naissance, sa vie exemplaire, & l'éminente dignité dont il étoit revêtu. Cette curiosité ne tarda pas à être satisfaite. On sut que le crime de ce Prélat étoit un mandement qu'il venoit de publier, & dans lequel, animé d'un zèle vraiment pastoral & voulant arrêter les progrès du libertinage & de l'irréligion qui commençoient à se répandre dans son diocèse avec les mauvais livres, il défendoit aux fideles confiés à ses soins la lecture de ces ouvrages d'iniquité. On ne peut nier que peut-être parmi les écrits censurés par l'Evêque, il ne s'en trouvât quelques-uns qui ne méritoient pas la sévère proscription dans laquelle ils étoient tous enveloppés; mais cette raison suffisoit-elle pour autoriser l'indigne traitement qu'on lui faisoit éprouver?

Du reste ce ne fut pas sans étonnement qu'on vit le Comte d'Oeyras, avant de prononcer sur la punition de cet infortuné Prélat, s'abaisser jusqu'à consulter le jurisconsulte Jean Péreira Ramos, & deux théologiens les PP. Emmanuel du Cénacle, & Ignace de Saint-Gaëtan. Il est vrai que ce Ministre étoit sûr de leur avis; & en effet, prompts à seconder ses intentions, ils décidèrent unanimement que la déposition d'un Evêque n'entraînoit pas plus de difficultés que celle d'un simple officier civil. En reconnaissance de cette décision, le premier fut fait quelque tems après Procureur-Général de la couronne, & les deux autres élevés à l'épiscopat.

Carvalho répandit dans le public que ce fameux mandement étoit l'ouvrage d'un Jésuite Portugais résidant à Rome, nommé Emmanuel d'Azévêdo, qui avoit voulu par-là semer dans sa patrie des germes de division entre les deux puissances ecclésiastique & civile. Le fondement de cette assertion étoit qu'on reconnoissoit à chaque ligne dans cet écrit, le style & l'esprit de la bulle *Animarum saluti*. Nous n'avons point été à portée de nous éclaircir sur les prétendus projets de cet Azévêdo; mais nous avouons que les imputations faites aux Jésuites par un ennemi aussi déclaré de ces religieux que l'étoit le Comte d'Oeyras, nous inspirent une extrême défiance. Il nous paroît bien difficile qu'Azévêdo ait pu avoir la moindre part à la composition du mandement de l'Evêque de Coimbre : Carvalho avoit pris des précautions trop sûres pour fermer tous les canaux de communication entre Rome & le Portugal. Cependant nous ne pouvons disconvenir qu'il n'y ait dans cet ouvrage quelque ressemblance de style avec la bulle *Animarum saluti*.

L'implacable Ministre ne se contenta pas d'avoir ainsi ignominieusement jeté dans les fers un pré-

lat digne à tous égards d'une autre destinée; il engagea le Roi à signer un édit en date du 9 Décembre 1768, & adressé au chapitre de l'église cathédrale de Coimbre, qui déclaroit ce siege vacant, **XXX.** enjoignoit aux chanoines d'élire incessamment un *Le Sie-* Vicaire-Général pour le gouverner, & désignoit *ge de* même pour cet emploi un sujet entièrement dé- *Coim-* voué aux volontés de la Cour. Cet édit nous a *bre et* paru digne d'être conservé. On en trouvera la tra- *déclare* duction parmi les *Pieces Justificatives N<sup>o</sup>. V.* *vacant.*

Le conseil de censure, fidele aux vues de son instituteur, fit en même tems lacérer & brûler publiquement par la main du bourreau dans la grande place du commerce ce malheureux mandement, qu'il qualifia de *Libelle diffamatoire, téméraire, irrévérent, séditieux & indécent à la sainteté d'un Evêque*. La lecture de cet écrit peut seule faire juger jusqu'à quel point lui conviennent ces violentes qualifications. (*Voyez les Pieces Justificatives N<sup>o</sup>. VI.*)

Cependant Carvalho, tout aveuglé qu'il étoit par la haine, ne put s'empêcher de sentir que le châtiment infligé à l'Evêque de Coimbre étoit fort au-dessus du crime d'avoir mis au jour son mandement & les autres écrits qu'on lui imputoit dans l'édit que nous venons de citer. C'est pourquoi il publia que ce prélat étoit entré dans une conjuration secrète à la tête de laquelle étoient encore les Jésuites, qui du fond de l'Italie avoient envoyé en Portugal des Emissaires chargés de séduire les personnes simples & d'exciter un soulèvement général dans le royaume. Pour donner à cette accusation plus de vraisemblance, le Comte d'Oeyras ne craignit pas de répandre de nouveau l'effroi dans toute la nation. On arrêta pas ses ordres un grand nombre de religieux, & entre autres dix-sept chanoines réguliers de Saint-Augustin avec leur Général, sous prétexte de leurs liaisons avec l'Evêque de Coim-

bre. Divers corps de troupes se mirent en marche , & le Ministre écrivit à tous les Gouverneurs & Commandans Militaires de se tenir continuellement sur leurs gardes ; parce que , disoit-il , le royaume étoit à la veille de voir éclore une sédition universelle. Il se servit du même motif pour ordonner que deux cents soldats seroient entretenus pendant plusieurs jours aux dépens d'un couvent de religieuses de la ville de Brague , parce qu'elles étoient dirigées par quelques-uns des religieux emprisonnés.

Tant d'injustes détentions , tant d'odieux traitemens , tant d'imputations atroces faites continuellement à la nation , étoient sans doute une rude épreuve pour la fidélité Portugaise. Il y avoit tout à craindre qu'à force d'aigrir les esprits , des soupçons jusqu'alors si mal fondés ne vinssent enfin à se réaliser ; & peut-être qu'un autre peuple moins indolent n'eût pas attendu si long-tems à se venger avec éclat d'un homme sans cesse occupé à calomnier l'honneur national.

Cette réflexion ne se présenta pas à l'esprit du Comte d'Oeyras , ou il n'y fit pas l'attention qu'elle méritoit. On continua pendant plusieurs jours à arrêter des personnes de tout état ; les perquisitions devinrent même plus violentes que jamais , parce qu'elles avoient pour objet une conjuration qui n'existoit que dans la tête de celui qui l'avoit imaginée pour nourrir la défiance du Roi & l'entretenir dans ses funestes idées de complots , de trahisons , d'embûches continuellement dressées contre sa personne. Mais l'unique effet que produisirent ces recherches rigoureuses fut la découverte d'une nouvelle classe de sectaires qui se distinguoient par les noms de *Béats* , de *Jacobites* , de *Réformés*. C'étoient des religieux d'un extérieur singulièrement humble & dévot , & qui attachoient peut-être trop de prix à cette vaine apparence. Leur nombre les rendoit très-puissans dans quelque communautés ré-

XXXI. *Decouverte de la Sette des Jacobites , punition.*



gulieres , & sur-tout parmi les Augustins de la ville de Brague. Ils y avoient des assemblées réglées où ils se prescrivoient des pratiques de pénitence très-rigoureuses & inconnues jusqu'alors. Le premier auteur de cette secte avoit été le fameux Pere Gaspard de l'incarnation. Ce religieux né au sein des grandeurs & de l'opulence , & tout-puissant à la Cour , affectoit dans ses habits & dans tout son extérieur l'humilité la plus profonde , & se déclaroit le protecteur de tous ceux qui suivoient ses traces. En peu de tems ses prosélytes se multiplièrent à un point extrême , & avec d'autant plus de facilité qu'on trouvoit un avantage réel à se concilier la faveur d'un homme qui dispoisoit de toutes les dignités ecclésiastiques. La mort du chef ne diminua point le nombre des Disciples. Le P. Gaspard fut remplacé par deux Augustins de la maison de Tavora , qui furent depuis l'un & l'autre Evêques , & qui , avec des intentions droites , mais manquant de lumieres & de discernement , se mirent à la tête des Jacobites. Bientôt à force de vouloir imaginer de nouvelles pratiques de mortifications , il se glissa parmi ces sectaires de légères erreurs qui étoient plutôt l'effet de leur ignorance que d'une malice réfléchie : les principales rouloient sur l'usage du Sacrement de pénitence.

Les religieux du parti contraire à celui des Réformés ne laisserent pas échapper cette occasion de leur nuire. Ils s'éleverent avec chaleur contre les erreurs dont nous venons de parler , les exagérèrent avec la mauvaise foi , compagne ordinaire de la passion , & les représentèrent à Carvalho comme des germes dangereux d'impiété & de désordres. Le Ministre entraîné par leurs clameurs , écrivit au nom du Roi une lettre adressée au vice-recteur de l'Université de Coimbre , où ces religieux étoient peints des plus noires couleurs. L'objet de cette lettre étoit de faire exclure de l'Université ceux des coupables

qui en étoient membres, de faire effacer leurs noms de ses registres, & de les déclarer incapables d'y remplir désormais aucun emploi, & même d'assister à ses leçons. (*Voyez Pièces Justificatives N<sup>o</sup>. VII.*)

Cet exclusion ne fut pas la seule punition infligée aux malheureux Jacobites : plusieurs d'entr'eux furent renfermés dans les prisons du saint office, où, privés de toute espèce de communication, ils terminèrent misérablement leur vie.

Nous avons vu que dans les commencemens de son Ministère, le Comte d'Oeyras s'étoit occupé à resserrer dans de justes bornes le pouvoir de l'Inquisition ; mais l'expérience lui ayant appris que cet odieux tribunal pouvoit servir utilement ses desseins, il lui laissa reprendre sa première autorité, & chercha même à la rendre encore plus respectable &

XXXII. plus terrible. Pour cet effet, il fit publier un Edit  
*Edit* qui ordonnoit qu'à l'avenir dans toutes les lettres,  
*qui en-* requêtes, mémoires & autres écritures adressées au  
*joint de* saint-office, on lui donneroit le titre de Majesté,  
*donner* & qu'il jouiroit de tous les honneurs & privilèges  
*au Tri-* accordés au conseil de conscience, à celui de la  
*bunal* Bulle de la croisade, & aux autres tribunaux Sou-  
*du saint* verains du royaume.

*office le* Le motif allégué par Carvalho pour justifier cette  
*titre de* innovation, peut encore servir à caractériser cet im-  
*Majest-* placable Ministre : on y voit une nouvelle preuve  
*té.* de la haine furieuse qu'il avoit vouée aux Jésuites,

1769. de cette haine que rien ne pouvoit éteindre. Il pré-  
 tend que si jusqu'alors le tribunal du saint-office  
 avoit été privé des prérogatives dues à la nature &  
 à l'importance de ses fonctions, c'étoit un effet des  
 intrigues de ces religieux qui, redoutant sa vigi-  
 lance, avoient mis tout en œuvre pour en res-  
 treindre l'autorité. (*Voyez Pièces Justificatives*  
*N<sup>o</sup>. VIII.*)

En reconnoissance des nouvelles faveurs dont le Comte d'Oeyras venoit de combler l'inquisition,

tous les membres de ce tribunal se dévouerent sans réserve à ses volontés. Sous le prétexte plausible de quelque hérésie cachée, on enleva successivement une foule d'ecclésiastiques que le Ministre prétendoit l'avoir offensé ou de vive voix ou par écrit ; & le peuple ignorant ne balançoit pas à regarder comme convaincus des plus criminelles erreurs, des infortunés à qui on ne pouvoit reprocher tout au plus qu'une *hérésie politique*.

Le régiment des Volontaires-Royaux fut traité avec la même rigueur. Ce corps composé en partie de cavalerie & en partie d'infanterie, étoit en garnison à Abrantes. Les soldats s'écarterent un peu de la discipline militaire, & donnerent lieu à des plaintes qui furent portées au Comte d'Oeyras en qualité de chef de toutes les troupes du royaume. Ce Ministre fit partir pour Abrantes le Colonel Smith chargé de remédier à ce désordre. Malheureusement cet officier manqua de prudence & de ménagement. Son excessive sévérité lui attira tellement la haine des soldats, que pour se soustraire à des traitemens qu'ils trouvoient insupportables, il en déserta d'un commun accord plus de cent. Carvalho en fut aussi-tôt instruit, & au lieu de prendre le parti de la douceur peut-être plus convenable aux circonstances, & d'ordonner au Colonel d'user avec plus de modération de son autorité, il se livra à la dureté naturelle de son caractère, & ne mit point de bornes à son ressentiment. Le régiment eut ordre de se rendre incessamment à Lisbonne, où il fut à peine arrivé que le Ministre le fit assembler sur la place de Bélem, & en cassa publiquement tous les officiers & les soldats : le régiment fut éteint, & les particuliers qui le composoient incorporés dans d'autres corps.

Le commencement de 1769 fut l'époque d'un nouveau tribunal, d'autant plus important aux yeux du Comte d'Oeyras, qu'il comptoit bien s'en ser-

XXXIII.  
*Réforme du régiment des Volontaires-royaux.*

XXXIV.  
*Erection*

*d'un nou-veau Tribunal, pour examiner les titres des fonds aliénés de la couronne.* vir pour satisfaire la passion qu'il avoit de s'enrichir des dépouilles d'autrui. L'objet de cet établissement étoit la recherche & l'examen des titres en conséquence desquels plusieurs fonds qui avoient jadis fait partie du Domaine de la Couronne en avoient été détachés. Tous ceux qui les possédoient & qui, par laps de tems ou leur négligence avoient perdu les pieces justificatives de cette possession, devoient en être impitoyablement dépouillés. L'Archevêque d'Evora, toujours prêt à donner au Ministre, son protecteur, de nouvelles preuves de son dévouement & de sa reconnoissance, accepta avec empressement la charge de président de ce tribunal que sa destination ne pouvoit manquer de rendre odieux à tous les corps séculiers & réguliers. En peu de tems, sous prétexte de revendiquer les droits royaux, on adjugea au fisc des biens immentes qui, acquis à vil prix par le Comte d'Oeyras, le rendirent le plus riche particulier du royaume, & le firent presque marcher de pair avec le Roi lui-même. Déjà cet avide Ministre avoit trouvé dans la confiscation des biens de plusieurs seigneurs morts en prison une source abondante de richesses qu'il n'avoit eu garde de négliger. Il en a joui paisiblement jusqu'au moment où l'auguste princesse, assise aujourd'hui sur le Trône de Portugal, a fait insensiblement tout rentrer dans l'ordre, en accordant à chacun de ses sujets la liberté de réclamer contre tant d'injustes usurpations.

**XXXV.** *L'administration des biens de la Patriarchale* Ce fut encore cette insatiable avidité qui engagea Carvalho à ôter au chapitre de la patriarchale l'administration de ses propres revenus, & à ordonner qu'elle seroit réunie à celle des Finances. Il la confia à quelques-unes de ses créatures, & se mit lui-même à la tête, non sans en retirer des bénéfices considérables. Ce qui lui donna occasion de faire un changement si favorable à ses vues intéressées, fut l'incendie de la patriarchale arrivé dans les pre-

miers jours de Mai , & qui plongea tout Lisbonne *est unie*  
 dans la consternation. On ne put jamais ni décou- *à celle*  
 vrir quelle avoit été la première cause de ce dé- *des Fi-*  
 astre , ni parvenir à sauver des flammes la moin- *nances,*  
 dre partie de ce vaste & superbe édifice , tant le  
 feu avoit déjà fait de progrès lorsqu'il commença  
 à se manifester. Deux prêtres qui se trouverent heu-  
 reusement dans la sacristie vinrent à bout , à force  
 de soins & en courant à chaque instant le plus grand  
 risque , de mettre en sûreté quelques effets pré-  
 cieux , tout le trésor & les archives. On sauva aussi  
 un magnifique soleil d'or , enrichi d'une infinité de  
 pierres précieuses , évalué à 500,000 cruzades. La  
 violence de cet incendie fit craindre avec raison  
 que tout ce quartier de la capitale ne devînt la  
 proie des flammes ; cependant la promptitude des  
 secours , les ordres que se hâtèrent de donner le  
 Comte d'Oeyras & le Cardinal Patriarche , le soin  
 qu'ils eurent d'animer par leur présence le zèle &  
 l'activité des habitans , furent cause que le mal ne  
 fut pas aussi grand qu'il auroit dû l'être. On parvint  
 même à empêcher le feu de se porter au clocher ,  
 construit presque tout entier en bois , & dont l'em-  
 brasement n'eût pu manquer , par cette raison ,  
 d'être infiniment dangereux. Le prétexte plausible  
 de mettre un nouvel ordre dans les biens de cette  
 église respectable , & de réparer par une meilleure  
 administration les pertes qu'elle venoit de faire ,  
 autorisa Carvalho à proposer au Roi l'arrangement  
 dont nous avons parlé , & détermina ce Prince à  
 y consentir.

Les lois Portugaises , tant civiles que criminel-  
 les , portoient encore l'empreinte des siècles bar-  
 bares où elles avoient été rédigées. Leur obscurité  
 & leur confusion faisoient naître à chaque instant  
 des difficultés insurmontables , & sembloient deman-  
 der une prompte réforme. Ce n'est pas que sous  
 le Gouvernement du Comte d'Oeyras , on en fit

beaucoup d'usage. Nous avons vu que sa maxime fondamentale étoit que dans une Monarchie il n'y avoit point d'autres loix que la volonté du Souverain manifestée aux peuples par l'organe de ses Ministres. Cependant il sentit enfin la nécessité de s'occuper de cet objet important , & forma le plan d'un nouveau Code qui devoit embrasser toutes les parties de la Législation. Mais l'exécution de ce vaste & utile projet étoit réservée à des tems plus heureux. Elle devoit être un des premiers fruits de la sagesse & des lumières de la Reine actuelle, qui destinée par la providence à être la restauratrice de la gloire & de la félicité de sa nation, à, dès son avènement au trône, chargé des jurisconsultes également distingués par leur science & leurs vertus, de travailler à un nouveau corps de loix fondées sur la raison, & dirigées uniquement au bonheur du genre humain.

*xxxvi. Eta-  
blisse-  
ment de  
l'Impri-  
merie  
Roya-  
le.* Par les conseils du fameux Nicolas Pagliarini, cet Imprimeur romain que nous avons vu plus haut chassé de sa patrie & ouvertement protégé par le Comte d'Oeyras, on établit cette année à Lisbonne une Imprimerie Royale dont cet Italien fut nommé directeur, avec 375 sequins (1) d'appointement. Les gens à talens qu'on eut soin d'y attirer par l'appât des récompenses, porterent bientôt cet établissement au plus haut degré de perfection. Il fit beaucoup d'honneur au Ministre sous les auspices duquel il avoit été formé, & qui s'en étoit déclaré le protecteur.

*xxxvii Perte  
de la  
Place  
de Ma-  
zagan.* Peu de tems après, un événement d'un autre genre vint donner à l'administration de Carvalho une nouvelle célébrité. Quoique ce Ministre n'eût pu y concourir que très-indirectement, il partagea la gloire dont se couvrit par son courage le Gouver-

---

(1) 3825. liv. à 10 liv. 4 s. le sequin.

verneur de Mazagan en Afrique. Ce brave officier, assiégé dans cette place importante par toutes les forces du Roi de Maroc, se défendit avec une valeur dont il y a peu d'exemples. Les Maroquins avoient, contre leur coutume, une artillerie nombreuse qui, distribuée en diverses batteries, faisoit un feu continuel. La place étoit d'une enceinte très-resserrée, & la grêle de bombes qui y tomboient sans interruption, ne pouvoit manquer de la réduire bientôt à l'extrémité. Cependant le valeureux Gouverneur, secondé par une garnison non moins intrépide, tint pendant près de deux mois, au bout desquels ne recevant aucun secours de Portugal, & ne pouvant plus résister au feu des assiégeans, il prit une résolution digne de son courage. Il demanda quatre jours pour traiter des articles de la capitulation, & dans cet intervalle, il fit secrètement transporter à bord des vaisseaux Portugais tout ce qu'il y avoit de précieux dans la place. Il ne s'embarqua que le dernier, ce qui suffiroit sans doute pour faire son éloge. Mais comme il ne comptoit pas beaucoup sur la foi des Africains, il fit, avant de partir, charger jusqu'à la bouche tous les canons de la place, & miner les fortifications en divers endroits. A ces canons & à ces mines communiquoient des meches allumées; & qui devoient tout au plus durer six heures. Son intention étoit que si les Mores qui avoient compté sur une proie assurée, voyant qu'on leur en déroboit une partie, venoient à rompre la treve, ils eussent tout lieu de se repentir de leur avidité & de leur précipitation. Ce fut en effet ce qui arriva. Dès que les assiégeans se furent apperçus de la retraite des habitans & des soldats, dont on ne put leur cacher tout-à-fait l'embarquement, ils s'approchèrent de la ville, & plusieurs d'entr'eux, plus hardis & plus impatiens que les autres, se logèrent sous un des parapets avant le tems convenu.

Cependant on acheva d'évacuer la place ; les *meches* se consumèrent , le feu pris aux mines , & les *Mores* imprudens se trouverent tout-à-coup ensevelis sous les ruines des fortifications à l'abri desquelles ils s'étoient mis. Ceux qui étoient demeurés dans le camp , & qui se croyoient déjà maîtres de la place , furent obligés de borner leur conquête à un énorme monceau de pierres qui servoit de tombeau à leurs compagnons. Les Portugais , après avoir joui d'un spectacle si cher à leur vengeance , continuèrent leur voyage , & arriverent heureusement à Lisbonne où le commandant fut accueilli de la cour avec les distinctions que méritoit la belle défense qu'il venoit de faire.

Le Roi de Maroc n'en pensoit pas si avantageusement. Vivement irrité de sa conduite , il publia un manifeste où il s'en plaignoit avec chaleur , & accusoit les Portugais d'avoir violé les loix de la guerre. Il envoya , même à Lisbonne , un Ambassadeur chargé d'en demander satisfaction. Le Comte d'Oeyras n'eut aucun égard aux plaintes de ce Monarque , ni aux représentations de son Envoyé. Il continua d'approuver hautement l'action du Gouverneur , & dans un manifeste en réponse à celui du Roi de Maroc , justifia publiquement sa conduite.

Cet événement qui sembloit devoir brouiller plus que jamais les deux cours , servit cependant à les rapprocher. Elles conclurent une treve générale , dont la nouvelle fut reçue par les négocians Portugais avec une allégresse extraordinaire. Ils s'en promirent avec raison des avantages considérables pour leur commerce , & en firent au Ministre des remerciemens publics.

Le Comte d'Oeyras donna bientôt à la nation entiere un nouveau sujet de joie , par la maniere dont il répondit à la lettre que le sacré college avoit écrite au Roi très-fidele pour lui notifier la mort



du Pape Clément XIII, arrivée le 2 Février 1769. Les termes dans lesquels cette réponse étoit conçue firent renaitre l'espérance d'un accommodement prochain avec le Saint Siege. Cette espérance avoit été déjà tant de fois trompée, il y avoit si longtemps que toute communication étoit fermée entre les deux cours, que le Portugal sembloit être un royaume entièrement retranché du sein de la véritable église. L'exaltation du célèbre Clément XIV fut enfin l'époque d'une réunion également désirée par les deux nations. Un des premiers soins de ce Pontife fut de travailler à rétablir entre elles la bonne intelligence, & à écarter les obstacles qui s'y étoient opposés jusqu'alors. Ses intentions pacifiques eurent tout l'effet qu'il pouvoit en attendre : après quelques négociations par lettres, le commandeur d'Almada retourna à Rome, & le 18 Août, fut admis pour la première fois à l'audience du Saint Pere. Sa Sainteté eut avec lui une conférence de plus d'une heure, & le soir du même jour, les Romains virent avec une satisfaction infinie les armes du Pape & celles de Sa Majesté très-fidèle attachées de nouveaux au Palais qu'occupoit l'Ambassadeur Portugais. On donna à cette cérémonie la plus grande solennité : elle se fit au son des tambours & des trompettes, & la clarté d'une multitude prodigieuse de flambeaux.

Carvalho étoit bien persuadé que le nouveau Pontife approuveroit dans tous les points la conduite qu'il avoit tenue envers les Jétuites & l'Evêque de Coimbre. Il ne se trompa pas à l'égard des premiers, qui furent peu de tems après totalement anéantis par une bulle devenue fameuse dans toute l'étendue du monde catholique. Quand à l'Evêque; on dit que le Pape lui écrivit pour l'engager à rendre la paix à l'église, en se démettant volontairement de son Evêché; mais on ajoute que ce courageux Prélat répondit qu'il ne croyoit pas devoir,

xxxviii  
Le Com-  
man-  
deur  
d'Al-  
mada  
retour-  
ne à Ro-  
me sous  
le nou-  
veau  
Pape  
Clément  
XIV.

pour plaire à un despote, manquer à ses engagements & abandonner son épouse.

xxxix.  
Le Pré-  
lat Con-  
ti est  
nommé  
Nonce  
à la  
Cour de  
Portu-  
gal.

On de douta plus que la réconciliation des deux cours ne fût sincere & durable, lorsqu'on apprit que Clément XIV, le jour même de sa prise solennelle de possession, c'est-à-dire le 26 Novembre, avoit nommé le Prélat Conti, de la Maison des Ducs de Polo, pour aller remplir à Lisbonne les fonctions de Nonce apostolique. Peu de jours après, le Pape tint un consistoire public où il se réserva *in petto* un nouveau Cardinal, que tout le monde crut avec raison être Paul de Carvalho, frere du Ministre, & Inquisiteur-Général du royaume. Le choix du Prélat Conti, pour Nonce, avoit été hautement approuvé par le Comte d'Oeyras, qui connoissoit parfaitement son caractère & son attachement à la couronne de Portugal; attachement qu'il avoit hérité de son grand-oncle le Pape Innocent XIII, qui, pendant sa Nonciature à la cour de Lisbonne, s'étoit concilié l'estime & l'amour de toute la nation. Cependant le bruit s'étoit répandu, nous ne savons à quel propos, que le frere de ce Prélat étoit tout dévoué aux Jésuites. Cette nouvelle affligea vivement Carvalho & avec lui toute la cour, accoutumée depuis long-tems à ne s'émouvoir que d'après l'impulsion du Ministre, & qui en conséquence regardoit comme ennemi de l'état quiconque osoit montrer quelque pitié, ou conserver quelque affection pour ces malheureux exilés. Mais le Comte d'Oeyras apprit bientôt que ce bruit n'étoit point fondé, & rassuré sur ses craintes, il en témoigna publiquement sa joie, en buvant dans un repas de cérémonie à la santé du Nonce; action qui fut imitée par tous les convives avec des applaudissemens extraordinaires.

XL.  
Mort des Tandis que le nouveau Nonce faisoit à Rome de magnifiques préparatifs, & se dispoisoit à se rendre incessamment à sa destination, le Comte

d'Oeyras fut accablé presque à la fois par deux *deux* coups aussi imprévus que terribles. Il eut la dou- *freres* leur de perdre, en moins de deux mois, ses deux *de Car-* freres François-Xavier de Mendoza, Ministre ac- *valho.* tuel de la marine & d'outre-mer, mort le 29 Novembre 1769, & Paul Carvalho, créé, comme nous l'avons vu, Cardinal *in petto*, & qui mourut le 25 Janvier de l'année suivante. Les circonstances de la mort du premier sont assez singulieres, pour mériter que nous en rendions compte au lecteur. Toute la Cour se trouvoit au mois de Novembre à Villa-Viciosa, excepté le jeune Prince de Beira qu'on avoit laissé à Lisbonne sous la garde de ses Gouverneurs le Marquis d'Alvitto & la Comtesse de Pombeiro. Le Comte d'Oeyras étoit aussi demeuré dans la capitale, pour veiller de plus près à l'expédition générale des affaires. Cependant, sentant le besoin de prendre un peu de repos, il alla passer quelques jours à sa terre d'Oeyras, & voulut absolument y mener le jeune Prince, quoi que pussent lui dire pour l'en détourner le Marquis & la Comtesse chargés de la garde de cet auguste enfant. Ceux-ci n'ignoroient pas ce qu'ils avoient à craindre, en s'exposant à la vengeance de cet implacable Ministre; cependant ils crurent qu'ils ne pouvoient se dispenser d'informer immédiatement leurs Majestés de cet événement. Le Roi y fit assez peu d'attention; mais la Reine fut tellement courroucée de l'audace de Carvalho, qu'ayant rencontré son frere Mendoza, elle l'accabla des plus durs reproches, & lui fit porter tout le poids de son ressentiment. Mendoza au désespoir, se retira dans son appartement, où il fut saisi d'une fièvre si violente, qu'elle l'emporta au bout de trois jours.

L'autre frere de Carvalho, attaqué d'une hydropisie de poitrine dans le tems qu'il attendoit avec impatience la nouvelle de sa nomination publique

au Cardinalat, mourut long-tems avant que cette nouvelle pût lui parvenir. Cependant le Comte d'Oeyras voulut qu'il fût enterré revêtu de la pourpre Romaine. Le Pape ne divulgua son choix que le 29 Janvier, quatre jours après la mort de celui qui en étoit l'objet. Il est à présumer que ce Pontife, instruit de la maladie de Paul Carvalho, ne différa pas sans motif cette publication. On ne peut supposer qu'il n'eût aucune connoissance du caractère imprudent & présomptueux de ce Prélat, & du peu d'estime qu'avoit pour lui le respectable corps de la Patriarchale. Nous croyons donc que ce fut uniquement pour plaire au Comte d'Oeyras qu'il se détermina à placer ainsi son frere mort au nombre des Cardinaux vivans. Du reste, cette mort épargna les frais d'un voyage au jeune Prélat destiné, suivant l'usage de la cour de Rome, à porter à Carvalho les marques de sa nouvelle dignité; emploi qui, malgré les dépenses qu'il entraîne, n'en est pas moins brigué avec empressement, dans l'espérance qu'ont ceux qui en sont chargés de gagner la faveur de la cour où on les envoie.

XLI.  
Nou-  
veau  
danger  
que  
court  
Joseph  
I.

Peu de jours après la mort de Mendoza, savoir le 3 Décembre, le Roi courut risque d'être assassiné par un scélérat de la lie du peuple, au moment où il sortoit à cheval de la Maison Royale de Villa-Viciosa pour aller à la chasse. Il passoit sous une arcade assez étroite, lorsque ce forcené s'élança sur lui armé d'un énorme bâton, & voulut lui en décharger un coup sur la tête. Le Roi qui s'en aperçut, conserva assez de présence d'esprit pour faire faire un mouvement à son cheval en sorte que le coup glissa le long du bras dont Sa Majesté tenoit la bride, & tomba sur le cou du cheval. L'assassin, toujours plus furieux, lui porta un second coup, que le Prince évita avec le même courage & le même sang froid. Dans l'intervalle, le Comte de Prado, Gentilhomme de la chambre,

bre , accourut l'épée à la main au secours du Roi , & fut lui-même blessé à la tête. Enfin , un des Gardes-du-Corps , nommé Barthelemi Bertoldo Pieadero , homme également brave & robuste , étant descendu de cheval , se jetta avec intrépidité sur l'assassin & le saisit. Joseph , après avoir donné ordre qu'on ne lui fit aucun mal , & qu'on se contentât de le garder à vue , continua sa route , & chassa aussi tranquillement qu'à l'ordinaire.

On fut bientôt que le coupable étoit un Portugais , soldat réformé d'artillerie , & qui faisoit alors le métier de voiturier. Il avoua sans détour que le motif qui l'avoit porté à cet horrible attentat , étoit la perte qu'il avoit faite de son état d'artilleur & d'un mulet mort au service du Roi ; que n'ayant reçu aucune indemnité pour ce double dommage , il avoit voulu s'en venger sur la personne de ce Prince , dont la première obligation étoit , disoit-il , de récompenser ses serviteurs. Son interrogatoire dura plusieurs jours , pendant lesquels le Comte d'Oeyras fit arrêter divers particuliers , dans l'espérance de découvrir les traces de quelque secret complot qui l'autorisât à renouveler à l'égard des grands la sanglante tragédie de 1759. L'éclat dont brilloient ces premiers personnages de l'état ne cessoit de blesser ses yeux , & la jalousie qu'ils lui inspiroient lui faisoit chercher avec empressement les occasions de les abaisser. Mais l'assassin persista constamment dans ses premières déclarations , & le Ministre qui n'étoit avide que d'un sang illustre , voyant ses desirs & ses projets trompés , ne daigna plus s'occuper du châtiment d'un vil scélérat. Il le laissa en prison , au grand étonnement des Portugais & de l'Europe entière , qui s'attendoient à voir punir par de nouveaux supplices un forfait dont on ne pouvoit douter , un forfait commis , non comme celui du Duc d'Aveiro & des Marquis de Tavora , au sein des

ténèbres , mais en plein jour , & à la vue d'une infinité de témoins. Accoutumé dans ses résolutions à s'écarter de toutes les maximes reçues , & à ne reconnoître pour regles de ses actions que des idées peu réfléchies & quelquefois contradictoires , sa conduite étoit une énigme inexplicable , même pour ses plus chers confidens. Il répondit à l'un d'entr'eux qui lui demandoit pourquoi il laissoit impuni un délit aussi grave , qu'il suffisoit d'en bien renfermer l'auteur , afin qu'il ne pût nuire à personne.

**XLII.** Le nouveau danger que le Roi venoit de courir causa la plus vive douleur à tous les Portugais , qui ne virent pas sans frémir d'horreur un Prince qu'ils chérissoient exposé pour seconde fois à périr sous les coups d'un infâme assassin. Cet événement ne parut pas faire une moindre impression sur l'esprit du Pape , singulièrement attentif à saisir toutes les occasions de prouver à Sa Majesté très-fidèle la sincérité de son attachement. Mais ayant ensuite appris du commandeur d'Almada que le Roi étoit échappé sain & sauf de ce péril , Sa Sainteté se hâta d'en témoigner sa joie par un *Te Deum* solennellement chanté en sa présence , & par un discours également éloquent & affectueux qu'elle prononça sur ce sujet dans le consistoire du 29 Janvier 1770.

Outre ces démonstrations publiques d'alégresse , le Pape écrivit au Roi un bref de félicitations plein des plus vives expressions de sa tendresse paternelle , & de la part qu'il prenoit à l'heureuse conservation de sa personne royale dans un danger si manifeste.

**XLIII.** La mort des deux freres de Carvalho avoit fait vaquer trois postes importants , que le Ministre destina dès-lors à trois personnes qui lui étoient presque également chères. Il choisit son fils aîné pour Président du Conseil , l'Archevêque d'Evora pour

Inquisiteur-Général, & son élève favori le Doc-  
 teur Joseph de Siabra & Sylva pour Secrétaire  
 d'Etat de la Marine & d'Outre-mer. Le Roi ap-  
 prouva les deux premiers choix, mais refusa son  
 agrément au troisieme, & dit décidément au Comte  
 d'Oeyras qu'il vouloit pour Secrétaire d'Etat D.  
 Martin de Mélo & Saa, Ministre actuel de Portu-  
 gal à la cour de Londres, & dont le zèle & les  
 talens lui étoient connus. Quelque accoutumé que  
 fût Carvalho à voir le foible Joseph plier sous ses  
 volontés, le ton ferme dont ce Prince lui parloit  
 lui ôta l'espérance de le faire changer d'avis; il  
 n'osa pas même le tenter, & attendit une autre  
 occasion pour récompenser les services de son  
 cher Siabra.

Cependant le voyage du nouveau nonce étoit  
 devenu pour les politiques une matiere inépuisable  
 de raisonnemens & de conjectures. Quoiqu'il eût  
 été nommé dès le 26 Novembre, ce Prélat n'é-  
 toit parti de Rome que le 3 de Février, & ce  
 qu'il y eut de bien plus extraordinaire, il n'arriva  
 à Lisbonne que dans les derniers jours de Juin. On  
 ne concevoit pas quelles raisons l'avoient engagé  
 à mettre ainsi cinq mois à faire une route qui  
 n'en demandoit tout au plus que deux. On soup-  
 çonna avec beaucoup de vraisemblance que ce  
 long retardement étoit l'effet des prétentions ex-  
 cessives dont le Comte d'Oeyras ne cessoit de fa-  
 tiquer la cour de Rome, & à l'aide desquelles il  
 cherchoit à empêcher, à éloigner du moins le ré-  
 tablissement de la nonciature que le Ministère ro-  
 main désiroit avec empressement. Le Pape, per-  
 suadé que cet événement rendroit son pontificat à  
 jamais célèbre, consentit à faire le sacrifice des  
 droits les plus chers de sa juridiction; droits que  
 ses prédécesseurs avoient conservés jusqu'alors avec  
 une extrême jalousie. Il réussit par cette condescen-  
 dance à voir enfin un représentant à la cour de

Lisbonne, au grand regret de quelques ennemis du Portugal qui avoient regardé cette réconciliation comme impossible pendant la vie du Comte d'Oeyras. Il est vrai que, sous ce Ministre, le nonce apostolique ne fut en effet en Portugal qu'un simple représentant, & qu'il ne conserva presque rien de l'autorité & des prérogatives immenses attachées auparavant à cette éclatante dignité. Il n'est rentré dans tous ses droits qu'au moment où la plus pieuse des Reines est montée sur le trône, & y a fait asseoir avec elle la sagesse & la religion.

**XLIV.** Ce fut donc, comme nous l'avons dit, après un voyage de près de cinq mois, que le Nonce *Hon-* Conti parut enfin sur les bords du Tage, dans la *neurs* matinée du 28 Juin 1770. Toutes les villes du *extraor-* Royaume par où il avoit passé, lui avoient rendu *dinai-* des honneurs extraordinaires, & la capitale enché- *res ren-* rit encore sur cet empressement. L'usage étoit d'en- *du au* voyer aux Nonces deux galeres pour les transpor- *nou-* ter, eux & leur suite, à Lisbonne : Conti fit ce *veau* trajet dans celle même du Roi, destinée exclusi- *Nonce* vement au service personnel de ce Prince, & que *lors de* montoient dans cette occasion 70 matelots magni- *son ar-* fiquement vêtus. Arrivé au port, il fut reçu, non *rivée à* comme à l'ordinaire par deux carrosses de la Cour, *Lisbon-* mais par quatre, au nombre desquels étoient les *ne,* principaux de Sa Majesté. Ce cortège honorable le conduisit à son Hôtel, au milieu des acclamations d'un peuple nombreux, à qui l'arrivée du Nonce & le soin qu'on eut de placer dès ce matin même les armes du Pape sur son palais, ne laissoient pas douter que l'harmonie ne fût enfin rétablie entre les deux Cours. Mais l'intention de Carvalho étoit de borner à ces vaines démonstrations les effets de sa réconciliation avec Rome. Il étoit bien décidé à ne point rendre au Nonce la liberté d'exercer dans aucun cas son ancienne juridiction. En con-



féquence , au lieu d'expédier les ordres nécessaires pour rouvrir le tribunal de la Nonciature , il engagea le Roi à partir incessamment pour la campagne , & s'excusa ensuite auprès du Nonce sur ce qu'il ne pouvoit rien conclure pendant l'absence de Sa Majesté.

Le Pape n'eut pas plutôt appris l'accueil distingué que la Cour de Lisbonne avoit fait à son représentant , qu'il tint un consistoire , où , après avoir érigé quelques nouveaux sieges en Portugal , à la sollicitation du Comte d'Oeyras , il créa Cardinal l'archevêque d'Evora. Il prononça ensuite un discours plein d'une éloquence vive & affectueuse , dans lequel il faisoit part au Sacré College des heureuses nouvelles qu'il venoit de recevoir , & s'étendoit avec complaisance sur les témoignages particuliers que le Roi très-fidèle avoit donnés au Nonce de son estime & de sa bienveillance. (*Voyez Pieces Justificatives N.º IX.*)

Cependant le Pape dut craindre pendant quelque tems de s'être trop pressé en prononçant ce discours. Il reçut du Nonce plusieurs dépêches consécutives , où ce Prélat , trompé dans ses espérances , se plaignoit de n'avoir pu encore obtenir la permission de rouvrir son tribunal , & de ce que le Ministère Portugais ne répondoit à ses pressantes sollicitations que par des promesses & des délais. Enfin un courrier , arrivé à Rome le 14 Septembre , apporta la nouvelle de l'édit publié à Lisbonne le 25 Août. Par cet édit , Sa Majesté très-fidèle rétablissoit la libre communication entre Rome & le Portugal , & ordonnoit que le tribunal de la nonciature seroit incessamment ouvert , sauf néanmoins les loix , les louables coutumes & les privilèges de ses états. (*Voyez Pieces Justificatives N.º X.*)

Cette nouvelle , attendue depuis si long-tems , transporta le Pape d'une vive allégresse. Il crut enfin

ses vœux remplis , & que les bruits qu'on se plaisoit encore à répandre que la réconciliation entre les deux Cours étoit plus apparente que réelle , ne tiendroient pas contre une preuve si décisive. Dans la joie que lui caufoit cet heureux événement , il convoqua le 20 du même mois de Septembre un consistoire extraordinaire , & prononça un nouveau discours , où plusieurs Cardinaux n'entendirent qu'avec douleur & une sorte d'indignation prodiguer au Comte d'Oeyras les plus magnifiques éloges , & relever en termes pompeux les services qu'il avoit rendus à l'église. Ces Prélats n'avoient point oublié les outrages sans nombre que ce Ministre avoit faits peu d'années auparavant au Saint Siege & à la Cour Romaine. (*Voyez le Discours du Pape , Pieces Justificatives N.º XI.*)

Au sortir du Consistoire , Sa Sainteté se rendit à l'église des Saints Apôtres , où elle assista au *Te Deum* solennel qui fut chanté à cette occasion. Dans l'après-midi du même jour , elle alla en forme publique à l'Eglise Portugaise de Saint-Antoine , & y donna la Rose d'or (1) , comme un gage authentique de sa satisfaction. Clément XIV. n'en borna pas là les preuves : il ordonna des illuminations pendant trois jours , & voulut qu'elles s'étendissent jusqu'à la fameuse Coupole de Saint-Pierre.

XLVI.  
*Restrictions  
mises à  
la jurisdic-  
tion  
du non-  
ce.*

Mais des témoignages si éclatans de la plus vive alégresse ne servirent qu'à redoubler le chagrin qu'éprouva ce Pontife , lorsqu'il reçut , peu de jours après , la nouvelle de l'érection d'un tribunal destiné à resserrer la Jurisdiction du Nonce dans des bornes

---

(1) C'est ainsi qu'on nomme par excellence une rose de ce métal enrichie de carats , & bénie par le Pape le quatrième Dimanche du Carême , pour en faire présent en certaines conjonctures à quelque Eglise , Prince ou Princesse.

jusqu'alors inconnues. Le Roi défendit sous les peines les plus rigoureuses de faire aucun usage des Brefs, dépêches & autres papiers relatifs à la Nonciature, à moins qu'ils n'eussent été examinés & approuvés par le nouveau tribunal. C'est ainsi que l'artificieux Carvalho, jaloux de conserver l'autorité qu'il s'étoit arrogée sur les matieres ecclésiastiques, & ne pouvant se refuser ouvertement aux pressantes & continuelles sollicitations du Pape, eut l'adresse d'en rendre du moins l'effet inutile. Il consentit à l'envoi & au séjour d'un Nonce à la Cour de Lisbonne, l'accueillit, pour mieux cacher ses desseins, avec des honneurs extraordinaires, & le réduisit ensuite à être un simple représentant sans pouvoir & presque sans fonction.

Clément XIV, devenu si célèbre de nos jours par les événemens mémorables qui ont signalé son Pontificat, a peut-être dû cette réputation plutôt aux circonstances qu'à son mérite personnel. S'il a trouvé des admirateurs enthousiastes de ses lumieres & de ses talens, il n'a guere eu moins de critiques qui lui ont reproché de manquer, dans les affaires, de cette pénétration, de cette finesse de discernement nécessaire pour débrouiller les intrigues des cabinets. Il étoit effectivement bien difficile qu'ayant passé sa vie entiere dans l'obscurité d'un cloître, il s'y fût formé à la politique, & qu'il eût acquis les connoissances qu'elle suppose. Aussi-tôt qu'il se vit assis sur la chaire de Saint-Pierre, le desir de rendre son nom à jamais célèbre dans les Fastes de l'église, lui fit entreprendre de terminer les différens qui s'étoient élevés sous son prédécesseur. Séduit par son empressement, & par les réponses équivoques ou indifférentes que faisoient à ses vives sollicitations les Ministres avec qui il avoit à traiter, il pensoit, sur les moindres apparences, avoir surmonté des difficultés encore

existantes, & se hâtoit de publier une victoire qu'il étoit bien loin d'avoir obtenue.

**XLVII.** Dès que le Pape eut appris qu'on avoit réta-  
*Mande-* bli à Lisbonne le tribunal de la Nonciature, il  
*ment du* adressa aux Evêques Portugais une bulle pour l'ou-  
*Cardi-* verture du Jubilé universel que les Souverains Pon-  
*nal Pa-* tifes ont coutume d'accorder au commencement de  
*triar-* leur Pontificat. Les Evêques, en publiant cette bulle,  
*che,* à y joignirent des mandemens dont quelques-uns  
*Pocca-* excitèrent vivement la curiosité du public par le  
*sion du* style dont ils étoient écrits, & l'esprit qui sembloit  
*Jubilé* les avoir dictés. Le plus singulier fut sans contredit  
*univer-* celui du Cardinal Patriarche. On fut étrangement  
*sel.* surpris d'y voir les Jésuites attaqués & diffamés  
 de nouveau, & d'y retrouver toutes les imputa-  
 tions qu'on avoit faites autrefois à ces religieux,  
 auxquels, depuis tant d'années qu'ils avoient été  
 chassés de Portugal, personne ne pensoit plus.  
 Mais ces prélats courtisans connoissoient trop la  
 haine que le Ministre portoit à cette société prof-  
 crite, l'inquiétude qu'elle ne cessoit de lui causer,  
 l'envie qu'il avoit de la rendre toujours plus odieuse  
 aux peuples, pour ne pas saisir avec empressement  
 cette occasion de seconder les vues de leur pro-  
 tecteur.

Cependant que gagnoit le Comte d'Oeyras à  
 rappeler ainsi sans cesse à la mémoire des Portu-  
 gais les Jésuites & les violences auxquelles il s'é-  
 toit porté contre eux? Cette imprudente animosité  
 nuisoit bien plus qu'elle ne servoit à ses desseins.  
 Sans elle l'expulsion de ces religieux des états de  
 Portugal n'eût été qu'un événement ordinaire, tel  
 qu'on en voit arriver de tems en tems dans tou-  
 tes les Monarchies. On en est d'abord vivement  
 frappé; on en parle avec chaleur pendant quelques  
 jours; peu à peu on se lasse d'en rechercher les  
 motifs; on s'en rapporte à la justice & aux lumie-  
 res du Gouvernement, & le silence du Souverain

est bientôt suivi de celui des sujets. Telle étoit la route qu'une saine politique traçoit à Carvalho. Il devoit chercher à détourner l'attention du public sur de nouveaux objets, & ne pas ramener continuellement ses regards sur des malheureux peut-être innocens, & dont à coup sûr le châtement surpassoit les crimes. Ses efforts multipliés pour persuader la nation de la pureté de ses vues & de l'équité de ses résolutions, ne servoient qu'à les rendre plus suspectes, & à faire sentir jusqu'à quel excès ce Ministre portoit la haine & la soif de la vengeance.

C'est par cette raison que révoltés nous-mêmes de cet acharnement à publier tant de Libelles diffamatoires, tant d'écrits pleins d'imputations également odieuses & incroyables, nous n'avons pu nous empêcher, dans le cours de cette Histoire, de nous montrer quelquefois favorables aux Jésuites. La pitié que nous a inspirée leur sort & que partagera sans doute avec nous tout lecteur sensible & impartial, la chaleur avec laquelle nous nous sommes élevés contre leur cruel & implacable persécuteur, sont l'effet, non d'un attachement personnel à ces religieux, mais des sentimens d'humanité & de commiseration qui nous lient à tous nos semblables. Aujourd'hui que tous les Souverains & le chef lui-même de l'église catholique se sont déclarés contre eux, le silence est le seul parti qui nous convienne; ce n'est point à nous à entreprendre de justifier des hommes si universellement condamnés.

C'est encore à ce sentiment profond des injustices & des cruautés dont les malheureux Jésuites ont été les victimes, qu'il faut attribuer les expressions peu ménagées que nous nous sommes permises sur les Moines en général, & qui ne doivent s'entendre que de quelques-uns d'entre eux. Nous n'avons pu voir, sans une indignation difficile à

contenir, des hommes liés par la même profession ; les mêmes devoirs, le même intérêt, triompher lâchement de l'humiliation de leurs freres, ne mettre plus de frein à leur haine & à leur jalousie, les diffamer dans leurs écrits, les déchirer dans leurs discours, & par leur joie insultante déceler la part qu'ils avoient à leurs disgraces. Mais nous n'en avons pas moins pour l'état religieux l'estime & le respect que mérite sa sainteté : nous sommes les premiers à rendre à ceux qui s'y consacrent & qui l'honorent par leurs vertus la justice qui leur est due. Bien loin de confondre les bons avec les méchans, & d'insulter à notre tour à leur misere, c'est avec une véritable douleur que nous voyons le terrible incendie produit par les étincelles échappées d'un feu qu'ils ont eux-mêmes allumé. L'intérêt que nous inspire l'état de crise où ils se trouvent est devenu d'autant plus vif que nous savons que la plupart de ces imprudens commencent enfin à reconnoître leur faute, & à dire tout bas : *C'est justement que nous souffrons, nous avons péché contre notre frere* (1).

L'heureuse réconciliation du Portugal avec le Saint Siege causa au Roi une joie proportionnée au desir qu'il en avoit. L'artificieux Carvalho étoit venu à bout de lui persuader que les obstacles qui avoient éloigné jusqu'alors cet accommodement étoient le fruit des intrigues des Jésuites à la Cour de Rome. » Ces religieux, lui disoit-il, furieux des justes châ- » timens que leur avoient attirés leurs crimes, n'a- » voient rien oublié pour aigrir contre la personne » & le Gouvernement de Sa Majesté l'esprit du » Pape Clément XIII. Ils y avoient malheureuse- » ment réussi, & auroient eu le même succès au-

---

(1) *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum. Genes. 42. 21.*

» près de son successeur, si ce Pontife, aussi sage  
 » qu'éclairé, n'eût pénétré leurs vues, & ne se fût  
 » precautionné de bonne-heure contre leurs dan-  
 » gereuses insinuations ». En grossissant ainsi les  
 difficultés qui s'étoient opposées au rapprochement  
 des deux Cours, en les rejetant sur une société  
 qu'il détestoit, le Comte d'Oeyras servoit tout à  
 la fois sa haine & son ambition. Le mérite de les  
 avoir surmontées en devenoit plus grand, & il fa-  
 voit bien que le Roi ne l'attribueroit qu'à son ha-  
 bileté & à son zele infatigable. Cette espérance ne  
 fut point trompée. Joseph persuadé des importans  
 services que son fidelle Ministre lui avoit rendus  
 dans cette occasion, voulut l'en récompenser par XLVIII  
 de nouveaux honneurs & de nouveaux bienfaits. Il *Carval-*  
 remit lui-même entre ses mains une patente hono- *ho est*  
 rable en date du 17 Septembre 1770, qui le créoit *fait*  
 Marquis de Pombal, & assuroit ce titre à tous ses *Mar-*  
 descendans : celui de Comte d'Oeyras fut trans- *quis de*  
 féré à l'ainé de ses fils, & le second fut fait Comte *Pom-*  
 de Redinha. *bal.*

La nouvelle dignité dont Carvalho venoit d'être  
 revêtu le plaçoit dans un rang distingué même parmi  
 la premiere noblesse du royaume; parce que le pe-  
 tit nombre de grands décorés en Portugal du titre  
 de Marquis, assure à ceux qui le portent une con-  
 sideration toute particuliere. Cependant son ambi-  
 tion n'étoit pas encore satisfaite! Il aspirait au ti-  
 tre de Duc, & se flattoit d'obtenir celui du feu  
 Duc d'Aveiro, éteint avec cet infortuné seigneur,  
 & dont l'extinction n'avoit laissé en Portugal que  
 les Duchés de Cadaval & de Lafoins. Le tems lui  
 manqua pour l'exécution de ce projet, mais le ti-  
 tre de Marquis de Pombal suffit à sa célébrité. C'est  
 sur-tout sous ce nom que sa réputation s'est éten-  
 due dans l'Europe entiere, & qu'il a fixé sur lui  
 les regards de tous les politiques justement curieux

de suivre jusque dans ses moindres détails la vie de cet homme extraordinaire. Nous allons parcourir cette dernière époque de son Ministère, non-moins digne que les précédentes de toute l'attention du lecteur.







# PIECES *JUSTIFICATIVES.*



Nº I.

## É D I T

### DU ROI DE PORTUGAL,

*Portant confiscation de tous les biens possédés par les Jésuites dans les terres de la domination Portugaise.*

### MOI LE ROI,

Je fais savoir à tous ceux qui verront le présent édit, que, par celui qui fut donné au palais de Notre-Dame d'Ajuda le 3 de Septembre 1759, & publié dans la grande chancellerie du Royaume le 3 d'Octobre suivant, ayant déclaré les réguliers de la compagnie de Jésus qui habitoient dans mes royaumes & dans les terres qui en dépendent, rebelles, traîtres, ennemis & agresseurs notoires & opiniâtres de ma Royale Personne & de mes états,

de la paix publique de mes royaumes, du bien général de mes fidelles sujets; ayant ordonné qu'ils fussent tenus & réputés pour tels, & pour dénaturalisés, pros crits & exterminés, ainsi que je les déclarois par le même édit; les ayant condamnés à être bannis, comme ils l'ont été en effet de tous mes royaumes & domaines, sans qu'ils puissent jamais prétendre à y rentrer. Par la dénaturalisation & proscription, le bannissement & l'expulsion générale de ces réguliers, tous les bien temporels consistant en mobiliers, en marchandises & effets de commerce, en fonds de terre, en maisons & en rentes d'argent, dont ils avoient le domaine & la possession, sans charge d'aucun service divin, ou d'autres œuvres-pies, sont devenus vacans, à l'exception de ceux immédiatement consacrés au culte divin.

C'est pourquoi, après avoir entendu sur cette matiere un nombre considérable de docteurs en théologie & en Droit, de mes Conseils & de mes tribunaux Souverains, aussi éclairés que zélés pour le service de Dieu & pour celui de ma royale personne; voulant me conformer à leur avis, j'ordonne que tous les biens de la nature ci-dessus exprimée, soient, comme biens vacans, incorporés dès à présent à mon fisc & à ma chambre royale, & inscrits dans les livres des biens propres de mon domaine.

Je veux & entends, toujours conformément aux mêmes avis, que tous les autres biens qui étoient sortis du domaine de ma couronne, pour être donnés, avec le droit de patronage, aux susdits religieux pros crits & bannis, retournent à ma couronne.

Quant aux biens qui, séculiers de leur nature, se trouvent chargés de chapelles, suffrages, ou autres œuvres-pies semblables, suivent encore l'avis des mêmes docteurs, j'ordonne qu'il soit fait

incessamment un inventaire, dans lequel on spécifiera distinctement les noms de ceux à qui chacun de ces biens avoit appartenu, & qui les ont laissés par donation ou testament; les pensions & revenus qu'ils produisent; les charges ou fondations qui y sont affectées: afin que je puisse nommer des administrateurs qui veillent à la conservation de ces biens, & qui en fassent remplir les charges, en sorte que rien ne périclite par la vacance.

Le présent édit sera exécuté en tout & par-tout, selon sa forme & teneur. A cet effet, je mande à mon Conseil Souverain, au Président de la grande chancellerie, aux conseillers de mes finances & de mes domaines d'Outre-mer, au conseil de conscience & des ordres militaires, à la maison-de-ville, à l'Assemblée du commerce de mes royaumes & de leurs domaines, à la chambre du dépôt public, aux Capitaines Généraux, Gouverneurs, Sénateurs, juges, à tous officiers de justice & de guerre, & à tous autres qu'il appartiendra, qu'ils ayent à l'observer & exécuter, à la faire observer & faire exécuter exactement & telle qu'elle est exprimée, sans retardement ni empêchement quelconque; nonobstant toutes autres loix, réglemens, décrets, donations, dispositions, & coutumes qui y seroient contraires, attendu que j'y ai dérogé & y déroge, comme s'il en étoit fait une mention expresse & individuelle, seulement dans ce qui regarde le présent édit, laissant subsister le surplus dans toute sa force & vigueur.

Je mande en outre au docteur Emmanuel Gomez de Carvalho, de mon conseil, & grand chancelier de mes royaumes, qu'il ait à faire publier cette loi dans la grande chancellerie, & à en faire remettre des copies à tous les tribunaux, à tous les chefs des juridictions & des villes de ces royaumes, afin qu'elle soit enregistrée dans tous les

lieux , où il est d'usage d'enrégistrer de semblables loix. Et sera l'original déposé dans la tour de tombo où sont les Archives de la couronne.

DONNÉ à Salvaterra de Magos le 21 Février 1761.

LE ROI.

LE COMTE D'OEYRAS.

Nº. 11.

## S E N T E N C E

*Du Tribunal de l'Inquisition , & arrêt du  
Parlement ou de la Cour Souveraine de  
Lisbonne appelée Relação ,*

Contre GABRIEL MALAGRIDA , Jésuite.

» **F** RANÇOIS DE MAGALHAENS DE BRITO ,  
 » gentilhomme de la maison de Sa Majesté , che-  
 » valier profès de l'ordre de Christ , greffier de la  
 » chambre criminelle du tribunal de la supplique pour  
 » Sa Majesté , &c. Je certifie que j'ai en mon-pou-  
 » voir & dans mon greffe la sentence des Inqui-  
 » siteurs ordinaire & députés de la Sainte-I nqui-  
 » tion , par laquelle le criminel GabrielMalagrida a  
 » été livré à la justice séculière , laquelle sentence ,  
 » ainsi que l'arrêt du parlement déposé dans le  
 » même greffe est de la teneur suivante ” :

Les Inquisiteurs ordinaire & députés de la Sainte-  
Inquisition , jugent que vu les actes , les crimes , les

déclarations, les réponses & les retractations du P. *Gabriel Malagrida*, religieux de la compagnie dite de Jesus, natif de la petite ville de Minaio, diocèse de Côme dans le Duché de Milan, actuellement demeurant en cette ville, accusé, prisonnier, & présent.

Il est prouvé que ledit Malagrida, étant chrétien baptisé, prêtre, confesseur, théologien & missionnaire, étoit obligé à tenir & croire la sainte foi catholique prêchée par les sains Apôtres & Disciples de Jesus-Christ Notre-Seigneur & rédempteur, & qui nous est proposée & enseignée par notre mere la sainte église romaine, Mere & maîtresse de tous les catholiques, & regle infailible des vrais dogmes, contre laquelle l'enfer & les Ministres du démon ne peuvent prévaloir; qu'il étoit obligé pareillement à éviter & à fuir les nouveautés contraires à l'évangile, & à enseigner, prêcher, défendre & écrire la doctrine saine & catholique, sans interpréter à sa fantaisie & contre les préceptes de l'église & les sentimens des Saints Peres les textes de l'écriture; à procurer l'union des catholiques dans une charité parfaite & dans l'obéissance due à leurs vrais & légitimes supérieurs, sans exciter des séditions pernicieuses & causées par l'esprit infernal de superbe & de discorde, à imiter enfin les modes de la vertu chrétienne, qui, après beaucoup de travaux & de patience, sont montés au sommet de la perfection par le chemin de l'humilité recommandée dans les Saintes Ecritures par Notre-Seigneur Jesus-Christ, qui étant vrai Dieu s'est fait homme, & s'est chargé de nos péchés, pour nous ouvrir les portes du bonheur éternel, après nous avoir enseigné & montré l'exemple de souffrir les peines qui sont l'effet du péché, & nous à déclaré dans son évangile les signes auxquels nous devons reconnoître les hypocrites & les faux prophetes, qui, couverts de

la peau de brebis , s'efforcent de nous séduire ; dans ces paroles de Saint Matthieu , Chap. 27 : *Gardez-vous des faux prophetes , qui viennent à vous sous la peau de brebis , mais qui au-dedans sont des loups ravissans ; vous les connoîtrez par leurs fruits.*

Le criminel susdit , au lieu de se conformer aux conseils & aux préceptes évangéliques , & d'entendre Jesus-Christ par la voix de son église & de ses Ministres , a fait tout le contraire. Oubliant ses devoirs de catholique & de vrai religieux , il n'a ouvert ses oreilles qu'à l'esprit infernal qui , tout occupé de la destruction & de la ruine de son ame , le conduisoit à la perdition.

L'orgueil & l'ambition dont ce criminel étoit animé , le portant à se faire admirer de tout le monde , comme élevé à une vertu supérieure , il a eu la témérité de feindre des miracles ; des révélations , des visions , des paroles surnaturelles , & plusieurs autres faveurs célestes , que Dieu accorde à ses vrais serviteurs , qui , comme Saint Paul , dans le chap. 2 de son Epître aux Ephésiens , établissent leur édifice sur le fondement des Apôtres & des Prophetes , dont Jesus-Christ est la souveraine pierre angulaire : *In quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum in Domino.*

Ce même criminel étant parvenu par son hypocrisie & par la malice la plus raffinée à passer pour un vrai Prophete aux yeux des personnes qui , par un effet de la permission divine , ne faisoient point attention aux fondemens sur lesquels il avoit élevé l'édifice trompeur de sa sainteté feinte , est devenu un vrai monstre d'iniquité. Car non-content d'avoir trompé les peuples de ce Royaume , en extorquant d'eux de très-grosses sommes d'argent , sous prétexte de dévotion & de pieux motifs , & par toutes sortes de ruses , il en est venu jusqu'à répandre le venin le plus terrible qu'il eût dans son cœur , pour fomenter des discordes & des séditions. Il a même

eu l'audace de prophétiser les sinistres événemens dont il favoit que le complot se formoit dans cette Cour, & qui ont produit les funestes effets qui ont éclaté depuis.

Voulant en même tems conserver sa réputation, & la haute idée de sainteté qu'il avoit donnée de sa personne, il a entrepris de faire croire les révélations qu'il feignoit avoir eues de châtimens futurs, en débitant des instructions telles qu'on n'en a jamais entendu de pareilles, & qu'il entremêloit de propositions hérétiques, blasphématoires, erronées, téméraires, impies, séditieuses & capables de scandaliser les oreilles pieuses. Il ne s'est pas contenté de proférer de vive voix de semblables discours, il les a mis par écrit, & il a osé les défendre jusque dans le tribunal du Saint-Office, en soutenant qu'ils lui avoient été dictés par le Seigneur notre Dieu, par la Très-Sainte Vierge Marie, par les Saints & par les Anges du Ciel qui, à ce qu'il disoit, lui parloient & se communiquoient à lui.

Par des moyens si indignes d'un bon catholique, & qui ne pouvoient avoir été inventés que par la méchanceté d'un homme aussi criminel, il comptoit s'épargner toutes les peines qu'il s'étoit déjà données pour rétablir sa compagnie, & pour renouveler une consternation générale dans cette Cour, & dans tout le Royaume contre lequel il étoit embrasé d'une haine implacable, qui ne s'est que trop manifestée par ses actions & ses déclarations.

Le Saint-Office ayant fait informer de tout ceci, & ayant pris connoissance de deux ouvrages de ce criminel, écrits de sa main; l'un en Portugais, intitulé : *Vie héroïque & admirable de la glorieuse Sainte Anne mere de la Sainte Vierge Marie, dictée par cette Sainte, avec l'assistance, l'approbation & le secours de cette très-auguste Souveraine & de son très-saint Fils*; & l'autre en Latin, intitulé : *Traité de*

*la Vie & de l'Empire de l'Ante-Christ* ; lesquels ouvrages ont été reconnus par ledit criminel , à qui ils ont été représentés dans l'inquisition.

En examinant ces deux ouvrages , on y a trouvé , entre autres propositions , les suivantes :

Que Sainte Anne avoit été sanctifiée dans le ventre de sa mere , de la même maniere que la Sainte Vierge a été sanctifiée dans celui de Sainte Anne.

Que le privilege de la sanctification dans le ventre de sa mere a été accordé seulement à Sainte Anne , & à Marie sa Fille.

Que Sainte Anne , dans le ventre de sa mere , entendoit , connoissoit , aimoit & servoit Dieu , comme tous les Saints élevés dans la gloire.

Que Sainte Anne , dans le ventre de sa mere , pleuroit & faisoit pleurer par compassion les Chérubins & les Séraphins qui lui faisoient compagnie.

Que Sainte Anne étant encore dans le ventre de sa mere avoit fait ses vœux , & afin qu'aucune des personnes divines n'eût de jalousie de ce qu'elle auroit eu plus d'affection pour l'une que pour l'autre , elle avoit fait au Pere Eternel vœu de pauvreté ; au Fils Eternel , vœu d'obéissance ; & au Saint-Esprit Eternel , vœu de chasteté.

Que Sainte Anne avoit été la créature la plus innocente qui fût sortie des mains de Dieu ; qu'elle paroissoit n'avoir point péché dans Adam , & qu'elle avoit pris l'état de mariage pour être plus chaste , plus pure , plus vierge & plus innocente.

Que Sainte Anne , dans cette vie mortelle , prioit Dieu pour tous les Chœurs des Anges glorieux , afin que Dieu les assistât , les aidât & leur procurât des plus grands moyens de servir & de louer sa divine Majesté.

Que Jesus-Christ n'avoit pas trouvé d'expressions assez fortes , pour nous faire entendre la grandeur des dons qu'il avoit accordés à Sainte Anne , & que les



soupirs de cette Sainte avoient allumé dans le cœur de Dieu même des feux nouveaux & extraordinaires.

Que la vertu & la sainteté ont plus de facilité à se répandre que le vice.

Que quand même Adam auroit vécu dans l'innocence & évité le péché mortel, il auroit toujours été un pauvre serviteur fort foible & fort ignorant.

Que lui fusdit criminel avoit entendu parler le Pere Eternel, d'une voix claire & distincte, & pareillement le Fils & le Saint-Esprit.

Que la famille de Saint Anne, outre les maîtres & quelques autres personnes, consistoit en vingt esclaves, douze hommes & huit femmes.

Que Saint Joachim faisoit le métier de tailleur de pierre ou de maçon, & qu'il demouroit à Jérusalem avec Sainte Anne : qu'elle étoit la femme forte dont Salomon avoit parlé ; mais que ce Roi s'étoit trompé, puisque c'étoit dans son propre peuple, & de son propre sang que devoit naître cette heureuse femme.

Que Sainte Anne avoit fait construire à Jérusalem une maison de retraite pour cinquante-trois filles dévotes : que pour en compléter les bâtimens, les anges s'étoient déguisés en charpentiers, & que pour l'entretien de ces filles, l'une d'elles appelée Marthe, achetoit du poisson & le revendoit avec gain par la ville ; que quelques-unes de ces filles dévotes de Sainte Anne s'étoient mariées, uniquement pour obéir à Dieu, qui avoit déterminé de toute éternité que ces heureuses filles, élevées sous les yeux de Sainte Anne, deviendroient meres de Saints & de Saintes, & de plusieurs Apôtres & Disciples de Jesus-Christ ; qu'il y en avoit une qui avoit épousé Nicodeme ; qu'une autre s'étoit mariée avec Saint Matthieu, une autre avec Joseph d'Arimathie, & que du mariage d'une autre étoit né Saint Lin successeur de Saint Pierre.

Que Jesus-Christ prend diverses formes, & fait différens personnages avec ce petit nombre de saints qu'il élève à la plus haute contemplation, & qu'il accorde un ou plusieurs directeurs célestes aux ames qui desirent la perfection.

Il assure encore dans le même ouvrage, que la Très-Sainte Vierge lui a donné les instructions suivantes :

Que le démon ne tente que les ames des mondains, ou les ames de ceux qui n'aspirent qu'à l'obéissance des commandemens ; mais que lorsqu'ils aspirent à la perfection, & que Dieu, par une application particuliere, les veut élever à la contemplation passive, le démon ne les tente qu'au commencement.

Qu'elle lui a encore fait entendre qu'il y a réellement dans l'église un nouvel état qui consiste dans une haute contemplation des mysteres divins, & dans les révélations des choses cachées depuis la création du monde ; & qu'alors Dieu & la Sainte Vierge, prenant un soin particulier de ces ames, les plongent dans des états si obscurs & dans des tentations si accablantes qu'elles ne savent de quel côté se tourner. Mais quand les ames sont arrivées à cet état, les démons s'éloignent d'elles pour toujours, sans que pour cela ces mêmes ames cessent de sentir les mêmes peines, & de rendre des combats très-opiniâtres, jusques-là qu'elles croient voir des diables, & même des plus sales & des plus malins, qui les attaquent tantôt par artifice, tantôt ouvertement par des mensonges, des objets profanes & des obscénités ; mais que ces tentations ne viennent pas des démons ; qu'elles partent au contraire des ames saintes & des plus élevées dans la gloire, que ce sont des anges très-purs & pleins d'amour pour ces ames éprouvées, lesquels n'ont point de honte & se font même beaucoup d'honneur de les aider par ces sortes de ministères, en faisant le per-

sonnage de tentateurs & de démons, pour gagner totalement ces âmes prédestinées, & leur faire plus promptement remplir cette mesure de mortifications & de combats, que Dieu même leur a destinés pour les admettre à la communication de ses secrets.

Outre ces propositions, il a encore écrit les suivantes, comme lui ayant été révélées :

Que la nature divine est distincte entre les personnes.

Que la sainte Vierge, étant dans le ventre de sa mère, avoit prononcé ces paroles : » Consolez-vous, ma mère bien-aimée, car vous avez trouvé » grace devant le Seigneur : Voici, vous concevrez & vous enfanterez une fille, que vous appellerez du nom de Marie. L'Esprit du Seigneur » reposera sur elle, & la couvrira de son ombre. » Il concevra en elle & par elle le fils du très-haut, qui sauvera son peuple «. Il a affirmé avec serment dans le même ouvrage, que Notre-Dame lui avoit fait cette révélation, & qu'elle y avoit ajouté qu'en Paradis on avoit fait une fête de huit jours pour ce premier événement & ces paroles miraculeuses.

Il a encore affirmé, comme chose qui lui avoit été révélée, que Dieu lui avoit dit de ne point hésiter à élever la grandeur de Notre-Dame au-delà de toute borne, *usque ad excessum & ultra* ; qu'ainsi il ne devoit pas craindre de lui approprier & communiquer les attributs propres à Dieu même, d'immense, infini, éternel & tout-Puissant.

Que le sacré corps de Jésus-Christ avoit été formé d'une goutte de sang du cœur de la sainte Vierge ; qu'il s'étoit accru peu à peu par la vertu de la nourriture de sa mère, jusqu'à ce qu'il fût parfaitement organisé & capable de recevoir l'âme qui lui a été unie ; mais que la divinité & la personne du verbe s'étoit déjà unie à cette goutte de sang dans le même instant qu'il sortit du cœur de

la sainte Vierge pour entrer dans son ventre très-pur : que les trois personnes divines avoient eu ensemble bien des délibérations , des consultations , des questions & des avis sur le titre & rang qu'elles devoient donner à sainte Anne , & qu'enfin elles avoient pris la résolution de la rendre supérieure à tous les Anges & à tous les saints : que la sainte Cité dépeinte par l'Evangéliste & disciple bien-aimé, quand il a dit, *Je vis la sainte Jérusalem nouvelle descendant du Ciel, comme une épouse parée pour son époux*, devoit être regardée comme un fumier vil & infect, en comparaison de l'ame de sainte Anne.

Que Sainte Anne avoit une sœur appelée Sainte Baptistine, & que celle-ci lui avoit dit que Notre-Dame étoit encore chez ses parens, quand l'Archange Saint Gabriël étoit venu lui annoncer qu'elle seroit la Mere de Dieu, & que la Sainte Vierge s'étoit humiliée, jusqu'à prier le Père Eternel de demander pour elle d'être admise au nombre des plus pauvres & plus viles esclaves; mais que se voyant détrompée, en apprenant qu'elle devoit être Mere de Dieu, elle étoit tombée par terre évanouie, ce qui avoit fort embarrassé l'Ange; mais qu'il avoit relevé Notre-Dame avec un grand respect, & s'étoit donné beaucoup de mouvement pour lui persuader d'accepter cette dignité, afin de ne pas retarder un grand festin préparé pour les Anges & les archanges, & qui ne devoit se faire qu'après qu'elle auroit donné son consentement : qu'après l'incarnation du verbe divin, la Sainte Vierge s'étoit mariée avec Saint Joseph, Sainte Anne étant alors âgée de 50 ans : que la Sainte Vierge demuroit à Jérusalem quand elle avoit perdu son fils, & que lorsqu'elle l'avoit trouvé dans le Temple au bout de trois jours, il s'étoit séparé d'elle pour aller assister à la mort de Sainte Anne.

Il assure de plus que la Sainte Vierge , en lui ordonnant d'écrire la vie de l'Antechrist , lui avoit dit que lui Malagrida étoit un second Jean , mais doué de beaucoup plus de pénétration & d'éloquence que Jean l'Évangéliste. Dans la suite de cet ouvrage , il avance , comme chose qui lui a été révélée , qu'il doit y avoir trois Antechrists , le Pere , le Fils , & le Petit-Fils , & que c'est ainsi qu'il faut entendre les écritures ; que le dernier devoit naître à Milan d'un moine & d'une religieuse , l'an 1920 , & qu'il se mariera avec Proserpine , l'une des Furies infernales.

Que l'Antechrist sera baptisé par sa mere , & que le Démon qu'il croira être son pere , ne saura son baptême qu'après une confession imprudente de sa mere.

Que le seul nom de Marie , sans aucunes bonnes œuvres , a été le salut de quelques créatures , & que la mere de l'Antechrist doit être sauvée uniquement pour avoir porté ce nom , & par considération du couvent où elle sera Religieuse.

Que les Religieux de la compagnie doivent fonder un nouvel empire à Jesus-Christ , en découvrant de nouvelles nations nombreuses dans les Indes.

Qu'un Religieux tiede & imparfait surpasse en mérite un Séculier fervent & parfait : qu'aucun de ceux-ci n'est né pour exercer les offices nécessaires au Gouvernement Ecclésiastique & Politique.

Il dit encore dans cet Ouvrage sur l'Antechrist , que la nuit du 29 Novembre de l'année dernière , il a entendu les paroles suivantes : *Cette nuit , oui cette nuit , nous ôterons de ce monde par une mort inopinée le Prince auteur d'un si injuste Procès , avec ses complices & ses flatteurs.*

Par ces propositions & autres pleines d'injures pour des personnes de tout état , & semblables à celles des Hérésiarques les plus dépravés , ce crimi-

nel a entrepris de faire passer ses révélations pour divines, & ses œuvres pour orthodoxes. Il les a défendues avec opiniâtreté, même après les charitables avertissemens qui lui ont été donnés par les Ministres de l'Eglise.

Ce criminel ayant donc été renfermé pour ces erreurs dans les prisons du Saint-Office, il a dit avec un orgueil extrême & une présomption bien éloignée de l'esprit de Dieu, qu'il n'avoit point de fautes à confesser; & que, quoiqu'il eût été amené à l'Inquisition avec beaucoup de précaution & de secret, sans savoir où on le transportoit, Dieu Notre-Seigneur lui avoit dit qu'il étoit dans le Saint-Office; que le jour suivant, il seroit appelé devant un Tribunal compétent, & qu'à l'heure même où il devoit y comparoître, il seroit délivré de maux de tête & de douleurs d'entrailles que l'air de la nuit lui avoit causées; ce qui étoit effectivement arrivé. Il dit encore que dans le tems qu'il apprit la nouvelle que le Roi avoit ôté les missions aux Religieux de la Compagnie, au grand préjudice des Barbares convertis & non-convertis, il avoit appréhendé quelque grand malheur pour la personne de Sa Majesté, quoiqu'il fût néanmoins assuré qu'elle agissoit sans mauvaise volonté. Il a ajouté que dans le même tems qu'il fut envoyé à Sétuval, pénétré de douleur de l'état où il voyoit ce Royaume, il avoit offert à Dieu ses prières pour la personne du Roi & pour le bien de son état; & qu'alors il lui fut dit au cœur de chercher des moyens pour avertir Sa Majesté d'un péril imminent où Elle alloit se trouver; que se voyant obligé en conscience d'obéir à cet ordre, il avoit fait toutes les diligences possibles pour prévenir ce malheur, mais qu'il n'en avoit pu trouver le moyen; que cela l'avoit déterminé à faire des pénitences & des prières publiques & particulières qui avoient été entendues au Tribunal de Dieu, &

qu'il lui avoit été dit que ses prieres avoient obtenu du Seigneur Notre Dieu, qu'il modérât le châtement que le Roi avoit mérité.

Qu'ayant ensuite été injustement arrêté comme chef de la conjuration, il s'étoit mis à écrire par l'ordre de Dieu & de Notre-Dame la Vie de Sainte Anne, & son autre ouvrage sur la Vie & l'Empire de l'Antechrist, lesquels ouvrages lui avoient été enlevés, & qu'il savoit que pour les avoir écrits, il avoit été dénoncé à l'Inquisition comme un hypocrite qui supposoit des révélations & contrefaisoit des vertus qu'il n'avoit pas.

Il a encore déclaré que Notre-Seigneur lui avoit dit, il y a un an, qu'il n'étoit pas satisfait des injustices que lui Déclarant souffroit, & qu'il devoit s'attendre à en souffrir beaucoup d'autres pour devenir entièrement conforme à Jésus-Christ son modele, & que, pour cet effet, il seroit calomnieusement déferé au Saint-Office.

Que lui ayant été demandé d'en-haut s'il étoit disposé à imiter Jésus-Christ, & que doutant s'il pouvoit s'avouer convaincu à cause du décri que son ordre en souffriroit, il lui avoit été répondu qu'il auroit la douleur de s'en voir séparé; ce qui lui est effectivement arrivé, puisque dans la prison où il est actuellement, Jésus-Christ l'avoit fait res-souvenir de ce qu'il lui avoit révélé, & que dans le Tribunal du Saint-Office, il avoit eu l'intelligence de ce qui lui avoit été dit précédemment, y ayant appris par une voix d'en-haut qu'il n'y avoit plus de Jésuites en Portugal, où cette Compagnie avoit été condamnée outrageusement par une sentence devenue publique dans tout l'univers; ce qui lui avoit paru bien difficile à croire, & lui donnoit quelque défiance des voix qu'il entendoit : c'est pourquoi il se croyoit obligé de se soumettre à l'Eglise, pour ne pas tomber dans l'illusion.

Ce Criminel ayant ensuite demandé une Audience & l'ayant obtenue, a dit que Dieu lui avoit commandé de venir rendre compte des raisons qui le portoient à croire ses révélations véritables. Voici comme il les a exposées : 1°. Qu'elles ne contenoient rien de contraire aux articles de la Foi & aux sentimens communs de l'Eglise & des Saints Peres. 2°. Qu'elles étoient accompagnées d'une vœtoute consacré à l'oraison. & à la pratique des vertus ; car au commencement il passoit deux heures en oraison, ensuite quatre heures, & maintenant huit, Dieu le lui ayant ordonné, sous la direction du vénérable Pere Segneri. 3°. Qu'il menoit une vie pénitente & mortifiée, ne mangeant ni chair, ni œuf, ni poisson, & ne buvant point de vin ; & que Dieu lui ayant d'abord permis de prendre un peu de vin, il le lui avoit ensuite entièrement ôté, en lui ordonnant même de ne prendre que la moitié de sa portion de pain, & de donner l'autre moitié aux pauvres. 4°. Que le Pere Segneri lui avoit dit qu'il n'étoit pas possible que Dieu oubliât tous ses travaux, toutes ses souffrances & tous les services qu'il lui avoit rendus. Ce criminel assuroit en même tems que Dieu le comparoit à S. François-Xavier ; qu'il avoit beaucoup de peine à le lui dire, mais que Dieu le lui avoit ordonné, en lui révélant qu'il l'avoit choisi pour son envoyé, son Apôtre & son Prophete. 5°. Que ses révélations, ses visions & les paroles surnaturelles qu'il entendoit, lui inspiroient un grand desir de souffrir & de mourir pour Dieu, & un amour si vif pour Notre-Seigneur, qu'il avoit déjà avec lui une union habituelle. 6°. Que Dieu lui apprenoit une doctrine admirable & toute céleste, & que la Sainte Vierge avoit daigné lui dire qu'elle l'avoit pris pour son fils, du consentement de Jesus-Christ & de toute la Très-Sainte Trinité. 7°. Qu'il avoit un ardent desir de secou-



rir les ames du Purgatoire , suivant le commandement qu'il en avoit reçu d'en-haut ; de sorte qu'il lui étoit quelquefois ordonné de réciter quarante rofaires , d'où il arrivoit qu'il passoit plusieurs nuits sans dormir plus d'une ou deux heures , ce qui étoit naturellement impossible ; & que Notre-Seigneur lui avoit dit que sa vie étoit un miracle continuel , & une œuvre de sa toute-puissance. Que pour toutes ces raisons , & parce que Dieu lui avoit fait connoître que c'étoit l'Archange Saint Raphaël & son Ange gardien qui l'avoient transporté au-delà d'un marais de 400 palmes , il assuroit que ses révélations étoient indubitablement divines. Il ajouta que dans l'instant même où il déclaroit ces choses , Dieu lui disoit sensiblement ces paroles formelles :  
 » Ce sont-là les signes de ton apostolat & de ta  
 » mission. Ces signes sont plus que suffisans pour  
 » prouver ma volonté , c'est-à-dire que je t'ai spécialement choisi & envoyé pour manifester ma  
 » volonté , tant aux Barbares qu'aux Catholiques.  
 » Que si par hasard tes juges , mes Ministres , ne  
 » trouvent pas les signes suffisans , tu leur raconteras  
 » encore de plus grands miracles ».

Le criminel ayant remarqué que l'Inquisiteur qui l'interrogeoit n'ajoutoit pas beaucoup de foi à ses récits fabuleux , & à sa prétendue sainteté qu'il voyoit dénuée des qualités qui accompagnent la véritable , continua son récit , & ajouta que , dans le Brésil , un navire se trouvant en danger par la rupture du cable le plus fort , toutes les personnes qui étoient dans le vaisseau se jetterent à ses pieds , pour le prier de demander à Notre-Dame des Missions de les délivrer d'un si grand péril ; & que lui déclarant s'étant adressé à Notre-Dame , ils en furent délivrés à l'instant ; qu'il avoit fait un semblable miracle à la barre de cette capitale.

Que la Sérénissime Reine-Mere Marie - Anne d'Autriche étant malade , son esprit l'avoit obligé

de dire à cette Princeſſe qu'elle en mourroit, malgré le ſentiment des médecins qui lui promettoient qu'elle en reviendrait, & aſſuroient qu'elle étoit beaucoup mieux, & que ſa prédiction ſ'étoit vérifiée par l'événement.

Il déclara de plus, qu'il avoit délivré d'un péril imminent certaines perſonnes malades qui ſ'étoient recommandées à ſes prières; que par ſes mêmes prières, il avoit obtenu des enfans à quelques maiſons de ce royaume; qu'en particulier une certaine perſonne lui ayant promis 600 écus pour Notre-Dame des Miſſions, il avoit obtenu pour cette perſonne l'enfant qu'elle deſiroit & qu'elle lui avoit demandé; que depuis, cet enfant ſ'étant trouvé en danger de mort, parce qu'on avoit différé d'accomplir la promeſſe qu'on lui avoit faite, & à compte de laquelle on lui avoit ſeulement donné 200 écus, on étoit revenu lui demander ſes prières, par l'effet deſquelles l'enfant avoit été délivré du danger, & avoit même été guéri de ſa maladie; qu'à la recommandation d'une autre perſonne, & à l'occaſion d'une autre promeſſe, il avoit obtenu un enfant à un Miniſtre déjà vieux, & qui étoit hors d'état d'en avoir, ce qui avoit fait dire à de mauvaiſes langues que ce Miniſtre n'étoit pas le pere de cet enfant.

Sur quoi le Criminel ayant été averti avec charité de reconnoître & confeſſer ſes fautes, pour ne pas ajouter aux peines de ce monde les châtimens éternels que méritent les tranſgreſſeurs de la loi de Dieu, qui, par leur hypocriſie, veulent ſe procurer l'eſtime du monde, où il étoit encore en état de mériter ou de perdre la récompenſe que Dieu accorde aux Elus & à ceux qui ſe repentent de leurs péchés, & les confeſſent avec un véritable regret de les avoir commis, juſqu'au tems de la mort, qui, vu l'âge où il étoit, ne pouvoit être fort éloignée.

Il répondit qu'il n'étoit point hypocrite & n'u-

soit point de fictions , & que si sa conduite n'étoit qu'hypocrisie , il vouloit que Dieu l'écrasât de sa foudre dans ce lieu même où il étoit , devant le tribunal de l'Eglise , à laquelle il soumettoit ses ouvrages , ses révélations & ses autres écrits , pour recevoir les censures qu'ils méritoient , parce qu'il vouloit mourir dans le sein de la même Eglise , à laquelle il avoit toujours cru , & pour l'amour de laquelle il avoit souvent exposé sa vie.

Il affirma ensuite avec serment qu'il avoit eu plusieurs conversations avec S. Ignace , S. François de Borgia , S. Bonaventure , S. Philippe Néri , S. Charles Borromée , Ste. Thérèse , & plusieurs Saints , avec le Pere Segneri & diverses autres personnes défuntés , du nombre desquelles étoit un certain religieux de sa compagnie qui lui avoit apparu pour le remercier de ce qu'il l'avoit délivré des peines du Purgatoire , aux quelles il avoit été condamné pour avoir retenu dans sa chambre , avec la permission de ses supérieurs , plusieurs curiosités qu'il avoit destinées à la bibliothèque ; & que pour décharger d'infâmie son ordre , il demandoit qu'on fit la vérification de toutes les fondations qu'il avoit faites du produit de plusieurs joyaux & piéces d'or que les fideles d'Amérique avoient données à Notre-Dame des Missions , en reconnoissance des graces & des miracles que la même Notre-Dame leur avoit accordés ; elle-même lui ayant dit sensiblement plusieurs fois qu'elle le prenoit sous sa protection pour l'aider dans toutes ses œuvres , comme véritable Fondatrice.

Il dit encore que Dieu lui avoit ordonné de faire voir au tribunal du Saint-Office qu'il n'étoit point un hypocrite , comme disoient les ennemis de son ordre , dont quelques-uns étoient morts , il n'y avoit que peu de jours , ce qu'il savoit par révélation divine ; & pour le prouver , il ajouta qu'ayant entendu de grands bruits vers le milieu

de la nuit, il avoit demandé au concierge des prisons ce qu'il y avoit de nouveau, & d'où venoit le bruit qu'il entendoit; que le concierge lui ayant répondu que c'étoient des sonneries de cloches qu'on avoit coutume de faire au couvent des Carmes en certaines occasions, comme lorsque les femmes sont en mal d'enfant, il avoit continué d'entendre les mêmes bruits, & qu'alors il lui avoit été dit d'en-haut que ces bruits se faisoient à cause de la mort du Roi, ce qui lui avoit été dit encore il n'y avoit que deux jours, & dans le tems même qu'on sonnoit & qu'on tiroit les canons; ajoutant que si l'Inquisiteur même à qui il parloit & qui instruisoit son procès, vouloit réfléchir sur tout ce qui étoit arrivé, & sur les questions qu'il lui avoit faites, il se convaincroit facilement que ce n'avoit été qu'à cause du zèle qu'il avoit pour le salut du Roi (à qui il auroit désiré que le tribunal de l'Inquisition eût fait connoître la vérité qu'il lui disoit, afin qu'il pût éviter le péril dont il étoit menacé,) qu'il avoit demandé la prompte expédition de son procès.

Ces bruits dont il parloit n'avoient été occasionnés que par la mort du Marquis de Tancos, commandant des troupes de cette capitale & de la province d'Estramadure; mais ce criminel s'étoit imaginé que ces bruits de cloches & ces décharges d'artillerie des citadelles ne pouvoient avoir pour cause que la mort du Roi: il n'avoit donc point eu d'autre fondement que sa malice pour inventer & feindre cette prétendue révélation.

Le même Criminel ne voulant point profiter des avertissemens multipliés qu'on lui donna charitablement de renoncer à ses fictions, & de confesser les fautes qu'il avoit commises, & qui étoient de la compétence du Saint-Office, il osa dire qu'il avoit été absous par Jesus-Christ Notre-Seigneur, de toute faute & de toute peine; & qu'il

ne comprenoit pas la raison pour laquelle on n'ajoutoit aucune foi à ses réponses & à ses sermens, tandis que l'on ne faisoit aucune difficulté de croire les révélations de quelques servantes de Dieu, qui n'avoient pas autant travaillé que lui, ni rendu d'aussi grands services. Il cita pour exemple la vénérable sœur Marie de Jesus d'Agrida.

Il ajouta que la nuit même qui avoit précédé cet interrogatoire, il avoit eu une vision intellectuelle des peines que souffroit l'ame de Sa Majesté, & qu'il avoit entendu les réprimandes que faisoient à cette ame quelques ames dévotes, pour avoir si cruellement persécuté la compagnie : que les personnes qui avoient concouru à exterminer son ordre devoient souffrir les mêmes peines ou d'autres semblables : qu'il n'y avoit point d'illusion dans toutes ces choses-là, puisqu'elles arrivoient à un homme à qui, par un privilege spécial, la Sainte Vierge donnoit tous les jours l'absolution en la forme suivante :

*Que Notre-Seigneur Jesus-Christ mon fils t'absolve ; & moi, par son autorité, je t'absous de tous les péchés & de toutes peines, au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit.*

Il dit encore avec jurement & imprécations contre lui-même & contre son salut éternel, que ses révélations étoient véritables, & qu'il avoit écrit la vie de Sainte Anne & le traité de l'empire de l'Antechrist par l'ordre de Dieu, qui l'avoit menacé des plus terribles châtimens, s'il ne les écrivoit pas, en lui disant sensiblement ces paroles formelles : *Si tu n'écris pas ces choses, tu n'auras point de part avec moi dans mon royaume, & je te rejeterai de devant ma face* : qu'il avoit eu aussi connoissance qu'une tragédie qu'il avoit faite, dont les personnages étoient Esther, Mardochée & Aman, étoit une vraie prophétie de ce qui devoit arriver en Portugal aux persécuteurs de la compagnie,

dont quelques-uns étoient déjà morts ; & qu'après la punition des autres , elle feroit incessamment rétablie dans son ancienne splendeur , ainsi que cela lui avoit été dit d'en-haut. Il déclara ensuite affirmativement , sans aucun égard à la charité & au respect qui est dû aux Souverains , qu'on lui avoit dit d'en-haut les deux vers suivans :

*Impie Rex , bini tantùm tua tempora menses ,  
Longa sed ad pœnas tempora Virgo dabit (1).*

Il dit après cela qu'il savoit que Dieu lui donneroit la permission de déclarer ce qu'il avoit déjà appris de l'état de l'ame du Roi qu'il disoit mort.

Dans la même audience, il dit que la Marquise de Tavora lui étoit apparue plusieurs fois , & que l'ayant blâmée de la part qu'elle avoit prise à un attentat impie & sacrilège , au mépris de la promesse qu'elle lui avoit faite de ne jamais offenser Dieu par un péché mortel , ladite Marquise avoit répondu que la maudite & injuste persécution des Peres de la compagnie avoit été la cause de son malheur ; parce que n'ayant pas pu en conséquence continuer à se confesser à ces Peres , elle s'étoit affoiblie dans la résolution qu'elle avoit prise en faisant les exercices spirituels , de fréquenter les Sacremens tous les huit jours ; que c'étoit-là ce qui avoit causé sa chute , & lui avoit fait prendre part avec son mari à l'exécution du crime ; mais qu'elle étoit en purgatoire , & que les prières qu'il faisoit pour elle lui procuroient beaucoup de soulagement.

Sur quoi le criminel fut de nouveau exhorté à renoncer à son hypocrisie & à ses impostures ; at-

(1) Roi impie , tu n'as plus que deux mois à vivre ; mais la Vierge te réserve un tems très-long pour ton supplice.

tendu que ses révélations ne méritoient aucune foi , puisqu'elles étoient fausses , feintes & opposées à toutes les regles de la vie mystique. On lui ajouta qu'il imitoit les hypocrites pleins d'orgueil & dépourvus de charité & d'humilité , puisqu'il insultoit jusqu'à son Souverain qui étoit encore plein de vie pour la consolation de ses fidelles sujets ; qu'il violoit d'ailleurs la loi de Dieu par la colere avec laquelle il éclatoit contre le Roi & contre ceux qu'il regardoit comme persécuteurs de sa compagnie ; au lieu qu'il auroit dû se rappeler ce que l'Apôtre nous ordonne dans son épître aux Romains , de dire du bien de ceux qui nous persécutent : *Benedicite persequentibus vos : benedicite , & nolite maledicere* ; qu'il devoit enfin se souvenir de l'exemple des Saints Apôtres qui , lors de la publication de l'évangile , n'avoient pas recherché les biens temporels ni l'estime du monde.

Il répondit qu'il avoit déclaré la vérité telle qu'il en étoit convaincu , & que s'il avoit dit autre chose , il vouloit être englouti , & tomber du lieu où il étoit dans l'Enfer ; que s'il n'y avoit que des illusions dans ce qu'il avoit dit , il les détestoit ; reconnoissant qu'il étoit un misérable pécheur qui avoit effectivement sujet de craindre qu'il ne se fût mêlé des illusions dans les vraies visions qu'il avoit eues ; d'autant plus que l'expérience lui avoit fait connoître que le Démon transformé en Ange de lumière étoit l'auteur de bien des tromperies ; qu'il avoit pourtant sujet de dire que depuis qu'il avoit été élevé à la contemplation passive , il distinguoit mieux les vraies visions des fausses ; que les Apôtres qu'on lui citoit n'avoient point fait de fondations , qu'ils ne recueilloient que des aumônes pour la nourriture des disciples & des pauvres ; mais que pour lui , il avoit fondé des Séminaires avec le produit de beaucoup de pierreries & d'aumônes qu'il avoit ramassées ; si bien qu'à la Bahia & dans l'intérieur

du pays , ayant , dès sa premiere quête , gagné environ 12,000 cruzades , il en avoit acheté un palais , & acquis ensuite le surplus nécessaire pour sa fondation.

Il ajouta que dans le Camuta , il avoit acheté quatre-vingt esclaves & plusieurs terres ; mais que le Gouverneur avoit mis obstacle à cette fondation , en voulant lui faire déclarer le nombre de sujets qu'il devoit y élever , & si ses supérieurs comptoient s'en charger & les nourrir ; conditions que lui déclarant n'avoit pas voulu accepter : que la fondation de Setuval se faisoit actuellement avec le produit de plusieurs pierreries & bijoux qu'il avoit fait vendre après la mort de la Sérénissime Reine-Mere , & que le tout étoit entre les mains des Procureurs , avec la permission des supérieurs.

Dans une audience qu'il avoit également demandée , il dit que par une inspiration divine il étoit venu déclarer qu'il avoit composé la vie de Sainte Anne , & continué d'écrire la sienne , par le conseil de son confesseur & compagnon qui , persuadé que Dieu lui parloit , non-seulement le lui avoit permis , mais s'étoit assujetti lui-même à écrire sous sa dictée , après avoir consulté quelques hommes doctes de sa compagnie qui ne lui avoient conseillé que d'adoucir quelques expressions contraires au respect dû à Sa Majesté ; ce qui prouvoit évidemment qu'il n'étoit point un hypocrite avide des louanges des hommes , puisqu'il n'avoit d'autre vue que de servir Dieu en esprit & en vérité : que s'il s'étoit défendu dans le tribunal de l'inquisition , il ne l'avoit fait qu'à cause de l'obligation où il étoit de décharger son ordre , que la Sainte Vierge protégera & multipliera toujours , comme elle le lui avoit révélé d'une manière bien positive par ces paroles : *Nous ferons les ennemis de ses ennemis* : qu'en lui faisant cette révélation , elle lui avoit déclaré qu'elle suspendroit les châtimens , & combleroit de prospé-



rités ce Royaume , si la maison royale faisoit les exercices dont il avoit enseigné la pratique ; mais qu'il ne lui convenoit plus de rien dire des faveurs que Dieu lui accordoit , parce qu'il se ressouvenoit de ces paroles de l'Ecriture : *Sacramenta Regis abscondere bonum est.*

Le Criminel persévéroit ainsi dans ses fictions , sans vouloir faire attention à ce qu'on lui disoit pour son avantage. On crut alors devoir lui remonter qu'il étoit trop téméraire de prétendre qu'on devoit ajouter foi à ses miracles , visions & révélations , oubliant les paroles ci-dessus rapportées du chap. 7 de l'évangile de Saint Matthieu , & cet avis de l'Apôtre Saint Jean , Epît. 1 , chap. 4 : *Mes chers Freres , ne croyez point à tout Esprit , mais éprouvez si les Esprits sont de Dieu : qu'il parloit sans cesse de ses vertus , sans faire attention qu'il se livroit à la colere & au mensonge , & qu'il étoit condamné par ces paroles de la même épître du Saint Evangéliste : Celui qui aime son frere demeure dans la lumiere , & il n'y a point en lui de scandale. Celui qui dit qu'il est dans la lumiere & hait son frere , est dans les ténèbres & y demeure : celui qui hait son frere , est dans les ténèbres , & marche dans les ténèbres , & ne sait où il va , parce que les ténèbres ont obscurci ses yeux.* Tous ces passages qui lui furent cités ne l'empêcherent pas de persister à soutenir que ses révélations & ses prophéties venoient du bon Esprit , & n'étoient point contraires à l'écriture. Il dit que sa haine étoit sainte & bien réglée , & que le Saint-Esprit en disoit bien davantage contre les Princes par les paroles suivantes : *Il se jouera de tous les Tyrans. Les Puissances seront puissamment tourmentées.* On lui cita encore ces paroles du chap. 18 du Deuteronome : *Si ce que ce Prophete a prédit au nom du Seigneur n'arrive point , le Seigneur ne l'a point dit , mais ce Prophete l'a forgé par l'enflure de son esprit ; c'est pourquoi vous ne le*

*craindrez point.* A quoi il répondit qu'un tems se prenoit pour un autre tems.

Toutes les remontrances qu'on lui faisoit ne l'ayant pas empêché de persister dans son obstination, il voulut expliquer sa doctrine sur le Purgatoire, & il dit que l'Eglise nous ordonne de croire qu'il y a un enfer, un purgatoire, des limbes où vont les enfans qui meurent sans baptême, & le sein d'Abraham dans lequel alloient les ames des Saints Patriarches; mais que l'Eglise n'explique point les particularités de ces lieux-là; que Dieu avoit bien voulu les lui apprendre, & qu'entre autres doctrines nouvelles, il lui avoit révélé qu'il y avoit dans le purgatoire un lieu pour certaines ames à qui il n'avoit point donné connoissance de leur sentence définitive.

Il se plaignit ensuite de ce qu'on lui avoit appliqué les endroits de l'écriture qui parlent des faux prophetes & des hypocrites, mais, ajouta-t-il, on a fait de semblables injures à Jesus-Christ. On lui reprocha qu'il n'observoit pas les préceptes de Jesus-Christ, & ne suivoit pas cette instruction de l'Apôtre Saint Pierre dans sa premiere Epître, Chap. 2 : *Honorez tout le monde, aimez vous freres, craignez Dieu, respectez le Roi*; & qu'au contraire il avoit recherché les intérêts temporels, sans faire attention qu'on pourroit lui rappeler, pour lui faire voir combien il étoit indigne de foi, les paroles du chap. 7 de l'Evangile selon Saint Jean qu'on lui avoit déjà citées.

Il répondit qu'il avoit toujours uniquement recherché la gloire de Jesus-Christ, & qu'il n'avoit pas eu d'autres vues en composant les livres & écrits dont il avoit été question.

Continuant aussi à toutenir & défendre ses révelations, prophéties & propositions comme véritables, on l'avertit de nouveau de se souvenir de la grande grace que Dieu lui avoit faite en lui con-

servant la vie , & lui donnant plus de tems pour se repentir de ses énormes péchés. Sans faire attention à ces remontrances , il demanda pourquoi on l'appeloit *Sépulchre blanchi* , en lui appliquant ce qui est dit dans le chap. 23 de l'évangile de Saint Matthieu , puisqu'on ne pouvoit savoir ce qu'il avoit dans le cœur & au fond de son ame. On lui répondit qu'indépendamment des preuves judiciaires , le Saint-Office avoit plus de raisons qu'il n'en falloit pour le traiter ainsi , d'après ces paroles du même évangéliste , chap. 15 : *Ce qui sort de la bouche sort du cœur , & souille l'homme , & c'est du cœur que sortent les mauvaises pensées , les homicides , les adulteres , les fornications , les vols , les faux témoignages , les blasphemes , &c.*

Il répliqua que les déclarations qu'il avoit faites au procès étoient conformes à son serment de dire la vérité , & que s'il avoit dit quelque chose de contraire , il auroit menti au Saint-Esprit. Quant au texte de l'évangile qu'on lui avoit cité , il répondit que tout le mal se trouvoit en lui , mais que tout ce mal étoit intérieur , & qu'il falloit bien distinguer entre les méchancetés qui sortent du cœur en demeurant dans le cœur , ce qui suffit pour souiller l'ame , & celles qui sortent du cœur pour produire des effets extérieurs qui les rendent visibles aux hommes , lesquels n'ont qu'alors le droit de les punir.

Dans ce tems-là , le tribunal du Saint-Office fut averti que dans les prisons de l'Inquisition , le criminel croyant n'être pas vu , parce que c'étoit le tems du repos , s'agitoit par des mouvemens lascifs & deshonnêtes , & par certaines actions qui scandalisoient étrangement celui qui lui tenoit compagnie dans sa prison , & qui avoit prié qu'on y remédiât à cause du péril où cela l'exposoit. On en prit occasion d'exhorter le criminel à renoncer à son hypocrisie , & à s'abstenir désormais de com-

mettre ces fautes qui ne pouvoient manquer de le précipiter promptement dans l'enfer , & de donner lieu au démon de le perdre entièrement.

Il répondit que le démon l'avoit tenté en tout genre de péchés , jusqu'à vouloir coucher avec lui sous la forme d'une femme , & lui faire commettre des choses contraires au sixieme précepte du décalogue ; que quelquefois il avoit senti , dans des mouvemens que Dieu permettoit ; le principe de ces effets naturels qui arrivent ordinairement dans les occasions de semblables mouvemens , quand ils sont volontaires , & tendans à la consommation de la turpitude.

Dans le même tems , le criminel ayant encore demandé une audience , dit qu'il venoit détruire la présomption qu'on avoit contre lui ; que dans toute sa vie il n'avoit jamais rien fait dans la vue d'être loué des hommes & regardé comme un Saint ; qu'il avoit au contraire suivi le conseil de Jesus-Christ qui nous recommande de ne point faire nos actions pour être loués , & que tout ce qu'il avoit fait de bien , il l'avoit toujours fait pour plaire à Dieu ; ce qu'il affirma de nouveau avec serment & imprécation. Il ajouta qu'il ne savoit pas comment on avoit pu lui imputer tant de choses qu'il n'avoit jamais faites , & auxquelles il n'avoit même jamais pensé ; qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'un homme qui commettrait de semblables fautes s'adonnât à un genre de vie telle que celle qu'il avoit toujours menée , en se consacrant à la conversion des ames , en s'exposant au milieu de tant de barbares à des périls continuels ; qu'il avoit été attaqué à coups de fleches ; dépouillé pour être mis à mort , condamné d'autre-fois à être décapité ; que Dieu l'avoit préservé de ces dangers , & l'en avoit averti pendant son sommeil , en lui disant : *Leve-toi , recommande-toi à Dieu , tu ne fais pas en quel danger tu es.* Le criminel , affirmoit toutes ces

choses en jurant & en disant : *Si tout cela n'est pas vrai , que la terre s'ouvre & que l'enfer m'engloutisse.* Il ne manquoit jamais de faire ce serment sur tout ce qu'il déclaroit au Saint-Office.

Il a dit encore qu'il étoit théologien ; qu'il avoit professé la théologie dans son ordre ; qu'il étoit missionnaire apostolique ; qu'il avoit un peu étudié la théologie mystique ; que c'étoit par cette raison qu'il assuroit que les choses qu'il avoit déclarées venoient du bon esprit , quoiqu'il avouât que quelquefois le démon y mêloit ses illusions , & lui-même son propre esprit.

Lui ayant été remontré que les fruits du bon esprit sont la charité , la paix , la patience , la continence , la douceur & les autres caractères énoncés dans le chap. 5 de l'épître aux Galates , où l'Apôtre fait aussi l'énumération des fruits de la chair ; qu'il pouvoit voir lui-même par ce passage que ces fruits & œuvres de la chair se trouvoient en lui , comme on l'en avoit convaincu dans tous les interrogatoires ; & qu'on n'avoit jamais manqué de les lui faire remarquer dans les avertissemens qu'on lui avoit donnés pour l'empêcher de se perdre , ainsi qu'il devoit s'en souvenir.

Il répondit qu'il s'avouoit plein de défauts comme on le lui reprochoit , mais qu'il pouvoit dire avec Saint-Paul : *Jesus-Christ est venu dans ce monde pour racheter les pécheurs dont je suis le premier. C'est pour cela que Dieu m'a choisi pour montrer en moi toutes les richesses de sa miséricorde & de sa patience.* Aussi déclara-t-il tout de suite que ce matin même la Sainte Vierge lui avoit donné l'absolution à haute voix , en l'appelant par trois fois , *Mon fils* , & qu'elle lui avoit dit de se tranquilliser , parce que ni elle , ni son fils ne pouvoient permettre au démon de contrefaire un si grand Sacrement ; que la même répétition de paroles sensibles en forme d'absolution se faisoit depuis que l'in-

quifiteur lui avoit dit que toutes les choses dont il avoit rendu compte provenoient de la tromperie du démon.

On l'exhorta de nouveau à ne point ajouter foi à ces paroles & à ces voix qui ne pouvoient être formées que par le démon ; & s'il lui arrivoit de les entendre encore , à y résister en s'affermissant dans la foi ; comme le recommande le Prince des Apôtres au chap. 5 de sa premiere épître.

Il répondit qu'il avoit toujours grande attention à fuivre Saint Pierre & Saint Paul ; & que si Saint Pierre avoit dit les paroles qu'on venoit de lui citer , Saint Paul de son côté avoit dit : *Ne méprifez pas les Prophetes* , & qu'il faisoit tout ce qui lui étoit possible pour supporter avec patience & avec joie les peines qu'il plaisoit à Notre-Seigneur de lui envoyer & à son ordre.

Ainsi le Criminel continuoit à marcher dans le chemin de l'abyme , ou le conduisoit le monde , le Diable & la chair , sans vouloir ouvrir les oreilles à la vérité. Car lui ayant été remontré que ses Ouvrages avoient été vu par des hommes habiles , même dans la Théologie mystique , qui avoient jugé qu'ils contenoient plusieurs erreurs & absurdités , des propositions mal-sonantes , téméraires , scandaleuses , & plusieurs hérésies contraires aux Textes de la Sainte - Ecriture ; ce qui faisoit voir que les révélations qu'il affirmoit dans ses Œuvres , ne pouvoient procéder du bon Esprit :

Il répondit que ses Livres étoient Divins , *quant à la substance* ; que s'il y avoit quelques erreurs , elles ne touchoient point le fond de l'Ouvrage ; que son Compagnon les avoit corrigées dans une copie qu'il en avoit tirée , & qu'il avoit cachée ou envoyée hors de la prison dans laquelle ils avoient été renfermés tous les deux ; que ces erreurs étoient échappées à lui Déclarant , à cause de la vitesse avec laquelle on lui dictoit , & pour n'avoir pas demandé ,

comme il le devoit , plus de lumiere & de clarté ; qu'au reste les propositions qu'on lui reprochoit ne méritoit pas la censure qu'on en faisoit ; & que ce que l'on opposoit à ses révélations ou à ses propositions , étoient sans force & sans solidité ; qu'il répondoit suffisamment aux passages de l'Ecriture, en les entendant suivant les instructions qui lui étoient données d'en-haut : mais qu'après tout , s'il y avoit quelqueune de ses propositions qui fût jugée hérétique , il la rétractoit , comme il l'avoit déjà déclaré au Tribunal du Saint-Office. C'est pourquoi il supplioit qu'on abrégât son procès & qu'on le punit comme on le voudroit : avertissant au surplus ses Juges que s'ils vouloient un homme à condamner , il étoit tout prêt ; mais que s'ils cherchoient un coupable , ils ne le trouveroient pas , parce qu'il n'y avoit pas une seule de ses propositions qui contint quoi que ce soit de contraire à la foi ; qu'il y en avoit qu'on devoit entendre dans un sens *tropologique* ou figuré , comme lorsque Dieu avoit dit : *Je me repens d'avoir créé l'homme ; je suis touché au fond du cœur.* Et encore comme lorsque Jesus-Christ avoit donné à Saint Pierre le nom de Satan , en lui disant : *Retire-toi de moi , Satan , car tu m'es un sujet de scandale ;* qu'on savoit bien que Dieu ne pouvoit pas se repentir , & que Saint Pierre n'étoit pas un Démon , & encore moins le Prince des Démons.

Il dit encore qu'il avoit écrit que la vertu se communiquoit avec plus de facilité que le vice , parce le Saint-Esprit avoit enseigné la même chose dans ces paroles : *Cum Sancto Sanctus eris : vous serez Saint avec les Saints ;* & que d'ailleurs les Saints qui possèdent les vertus dans l'état héroïque , ne courent aucun péril ; de sorte que lorsqu'on commet un acte charnel contre le sixieme précepte du décalogue , en présence d'un homme qui passe pour un Saint , on n'est tenu que de confesser simplement qu'on a commis ce péché , sans dire qu'on l'a com-

mis en présence d'un témoin ; parce qu'alors il n'y a point de scandale ou de danger pour le prochain comme il y en a ordinairement si le péché se commet en présence de personnes d'une vertu moins relevée.

Quant aux paroles qui dans son ouvrage attribuent à Dieu plus d'une Majesté ou d'une nature, on devoit, disoit-il, les prendre dans un sens orthodoxe, & non matériellement, parce qu'il falloit faire attention qu'elles sont dites de Notre-Seigneur Jesus-Christ dont l'ame étoit séparée du corps après sa mort, en demeurant unie à la divinité ; comme elle avoit pu s'unir à une goutte de sang du cœur de la Sainte Vierge, au tems de l'incarnation du verbe, avant que l'ame fût unie au même corps. C'est ainsi qu'il expliquoit son sentiment sur quelques-unes de ses propositions. Il ajoutoit encore que le texte de Salomon où il est parlé de la femme forte, étoit appliqué par quelques-uns à la Vierge, & par d'autres à l'Eglise ; que pour lui, il l'avoit appliqué à Sainte Anne, parce que cela lui avoit été révélé ; & qu'il lui avoit aussi été dit que la même Sainte prioit pour les chœurs des anges, parce qu'ayant le plus ardent desir de voir la bonté infinie de Dieu honorée comme elle le méritoit, la grande gloire qu'ils lui rendoient lui paroissoit peu de chose ; qu'au reste s'il s'étoit écarté en quelque point de ce que la foi nous enseigne, il se soumettoit au Saint-Office, mais seulement à l'extérieur, jusqu'à ce qu'on lui donnât des raisons qui lui parussent meilleures que celles qu'il entendoit d'en-haut, quand on lui expliquoit l'Apocalypse, dont on lui donnoit la clef d'une manière bien supérieure à tout ce qu'ont dit les Commentateurs de ce livre. Pour conclusion, il assuroit qu'il n'étoit point obligé de mettre au jour ses pensées, parce que l'Eglise ne juge point de l'intérieur, & n'avoit pas droit d'exiger de lui qu'il déclarât s'il avoit fait



toutes ses actions pour être loué des hommes, ou pour une autre fin.

Il déclara encore que l'endroit de son ouvrage où il dit que les démons se retirent & s'éloignent des âmes qui sont élevées à la contemplation passive ou à la haute contemplation, & qu'alors elles ne sont plus tentées que par les saints ou par les anges, n'est point contraire à la foi; qu'on en voit la preuve dans l'Ecriture-Sainte elle-même dans ces paroles du Saint-Esprit : *Le Seigneur vous tente pour voir si vous l'aimez, ou non*; & dans cet autre endroit : *Le Seigneur les tentera & les éprouvera comme l'or dans le creuset* : qu'au reste si la manière dont il avoit parlé là-dessus paroïssoit mauvaise, il étoit prêt à la modifier & à la réformer; que, quant aux effets que produisoient les mouvemens qu'on lui avoit reprochés, ils lui avoient dans le commencement fait beaucoup de peine, parce qu'il lui sembloit qu'ils venoient du démon; mais qu'il lui avoit été dit d'en-haut qu'il n'y avoit point de péché, parce que ce n'étoit que l'effet naturel d'une agitation à laquelle il n'avoit point eu de part, & qu'il y méritoit autant que dans l'oraison. Lui ayant été représenté que les textes de l'écriture qu'il avoit allégués ne devoient pas se prendre dans le sens qu'il leur donnoit, & que Dieu ne nous éprouve pas lui-même par de semblables moyens, quoi-qu'il permette que nous soyons tentés par le démon, auquel nous devons résister; qu'il devoit se rappeler ces paroles de Saint Jacques : *Que celui qui est tenté ne dise point que c'est Dieu qui le tente, car Dieu ne nous porte point au mal. Il ne tente personne; mais chacun est tenté par sa concupiscence.*

Il répondit que l'âme dont il avoit parlé est celle à qui une bagatelle paroît un monstre; qu'on pouvoit ôter de son ouvrage les paroles obscènes & mal-honnêtes, si elles ne paroïssent pas bien; mais que ses révélations étant semblables à celles de plu-

seurs saintes ames, il n'y avoit point de raison pour approuver les unes, & rejeter les autres; sur-tout si l'on faisoit attention qu'il avoit quitté pere & mere, & observé les commandemens de de la loi de Dieu & ceux de l'église, en s'exposant sur tant de mers: que s'il déclaroit ainsi ses bonnes œuvres, c'est qu'il y étoit obligé pour ramener à Dieu les pécheurs, qui ne se convertissent que lorsqu'ils ont une bonne idée du missionnaire; & qu'en agissant ainsi, il ne faisoit qu'accomplir le commandement de Notre-Seigneur dans ces paroles de l'évangile: *Que votre lumiere luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, & qu'il glorifient votre Pere qui est dans les Cieux.* Que ces paroles devoient servir de réponse à celles qu'on lui avoit citées du Chap. 17 de Saint Luc: *Lorsque vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites: Nous sommes des serviteurs inutiles; nous avons fait ce que nous avons dû faire.*

Il dit encore que jusqu'au tems de sa révélation, il avoit pensé que la Sainte Vierge avoit conçu le Verbe Divin dans ses sacrées entrailles, étant déjà mariée à Saint Joseph, mais que depuis que le contraire lui avoit été révélé, il avoit avancé comme une chose certaine que l'Incarnation du Verbe s'étoit faite avant les fiançailles de la Saint Vierge, & que les paroles du premier Chapitre de Saint Matthieu n'y étoient pas opposées; qu'au contraire elles favorisoient son sentiment & sa nouvelle doctrine. Et comme on lui eut objecté ces paroles du premier Chapitre de Saint Luc: *L'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans la ville de Nazareth à une Vierge mariée à un homme qui s'appeloit Joseph, de la maison de David; & cette Vierge s'appeloit Marie:*

Il répondit que la Sainte Vierge avoit conçu après la mission de l'Ange; mais que ce n'étoit pas la même Ambassade que celle dont parle Saint Luc, que la Sainte Vierge lui avoit dit à lui déclarant;

qu'avant l'Ambassade dont il est parlé dans cet endroit de l'évangile , elle en avoit reçu vingt ; ce qu'il affirma à son ordinaire avec son jurement imprécatoire dont on ne pouvoit le faire abstenir. Et comme on lui dit qu'il ne devoit point ainsi ajouter foi à de nouvelles doctrines , suivant ces paroles de Saint Paul dans l'épître aux Hébreux , Chap. 13 : *Ne vous laissez point emporter à des doctrines nouvelles & étrangères.* Il répondit que Notre-Seigneur Jesus-Christ avoit dit : *J'ai beaucoup de choses à vous dire , que vous ne pouvez pas encore porter.*

Il déclara encore que la Sainte Vierge demouroit à Jérusalem , dans le tems que Notre-Seigneur quitta sa compagnie , & fut trouvé dans le temple. On lui objecta les paroles de Saint Matthieu , chap. 2. Il répondit que par le nom de Jérusalem , il falloit entendre la ville , les fauxbourgs & la banlieue , comme le nom de Lisbonne comprend tous les environs de cette ville ; que les évangélistes ne disent rien qui puisse empêcher de croire que la Vierge a demeuré à Jérusalem quelque tems ; qu'après tout , il ne s'opposoit point à ce qu'on réformât ce qu'il y avoit de peu assuré dans son ouvrage , quoiqu'aucune de ses révélations ne fût contraire à l'évangile. Car il n'étoit point impossible que Jesus-Christ fût en même tems dans le temple avec les docteurs , & présent à la mort de Sainte Anne ; & qu'à l'exemple des docteurs qui varient dans leur opinion , il pouvoit aussi varier lui-même , & interpréter les passages de l'écriture , puisqu'il étoit théologien.

Quoique tous les efforts que l'on faisoit pour le porter au repentir , parussent de plus en plus inutiles , puisque son opiniâtreté croissoit à mesure qu'on lui parloit , par un effet de l'orgueil excessif dont il étoit possédé , néanmoins on le reprit encore une fois de la haute idée qu'il avoit de lui-même , de sa vertu , de sa science , de son érudition.

tion. On lui cita ces paroles du Chap. 10 du livre des Proverbes : *Les sages cachent leur science, mais la langue de l'insensé est proche de la confusion ; & l'on termina cette remontrance par ces paroles de l'Apôtre Saint Jude : Malheur à ceux qui marchent dans la voie de Cain & qui se laissent entraîner par l'espoir de la récompense de Balaam. Ce sont des nuées sans eau, qui sont emportées par les vents, & , comme les flots d'une mer furieuse, ils jettent l'écume de leur ignominie, &c.*

Il répondit qu'il pouvoit alléguer plusieurs autres passages contraires à ceux qu'on venoit de lui citer, & qu'il n'avoit aucun sujet de se reconnoître pour convaincu, sans dire ce que Jesus-Christ avoit dit de Saint Pierre, & des Scribes & des Pharisiens. Mais qu'il y avoit un tems pour parler, & un autre pour taire ce que Dieu lui avoit commandé.

Ayant encore été appelé, entendu & admonesté, il dit qu'il pensoit que les révélations dont il avoit rendu compte, étoient conformes aux regles de la vie mystique, assurant que quoiqu'elles fussent contraires au sentiment des Catholiques, elles n'étoient point opposées à celui de l'Eglise. Il ajouta qu'avant d'écrire la vie de l'Antechrist, il avoit pensé qu'il n'y en avoit qu'un, d'après les Ecritures & le sentiment commun des Saints Peres qui nous enseignent qu'Elie & Enoch, & selon quelques-uns, Saint Jean l'Evangéliste, étoient vivans pour venir à la fin du monde défendre la foi & combattre cet Antechrist; mais que depuis la révélation qu'il avoit eue à ce sujet, il avoit assuré comme chose certaine qu'il devoit y avoir trois Antechrists, d'autant plus qu'il est impossible qu'un seul puisse assujettir & ruiner le monde entier; que cela lui paroissoit indubitable; que le premier devoit commencer l'empire, le second l'étendre, & le troisieme faire les maux horribles pré-

dits

dits par l'écriture & par l'apocalypse , dont les Saints Peres n'avoient point donné une explication suffisante & aussi bonne que la sienne. Sur cela on lui cita ce que dit Saint Paul , Chap. 1 de l'Epi-tre aux Galates , où il ordonne de dire anathême à ceux qui avancent des choses contraires à ce qui est clairement révélé dans les Saintes-Ecritures , & enseigné par l'Eglise. Il répondit que , dans un sens bon & moral , on pouvoit fort bien dire qu'il n'y auroit qu'un seul Antechrist , parce que le fils , & le petit-fils du premier doivent opérer par un effet de sa puissance , & comme ses instrumens ; mais que cela n'empêche pas qu'il ne doive y avoir réellement trois Antechrists.

Il ajouta que quoiqu'il eût quitté sa patrie pour l'amour de Dieu , il n'avoit pourtant point perdu l'affection naturelle qu'il avoit pour elle ; qu'il n'avoit d'ailleurs aucun intérêt à la diffamer , en disant qu'elle seroit le lieu de la naissance d'un monstre tel que l'Antechrist , qui devoit être le fléau du monde entier ; qu'il n'auroit par conséquent pas écrit que la ville de Milan seroit la patrie de ce monstre , ni expliqué les qualités de la mere de laquelle il devoit naître , s'il ne lui avoit pas été révélé d'en-haut ; que tout cela se trouvoit prouvé dans son ouvrage , & qu'il ne pouvoit y avoir d'erreur qu'à l'égard des années , à cause de la vitesse avec laquelle il avoit écrit ; que l'Eglise ne défend la manifestation affirmative de choses si cachées , que lorsqu'elle se fait par notre propre esprit ; mais qu'elle ne la défend pas quand elle provient de la communication de l'Esprit de Dieu , comme il lui étoit arrivé , Dieu lui ayant donné une grande connoissance de l'Apocalypse , nécessaire pour la composition de son ouvrage ; que quand même il seroit un hypocrite plein de défauts , & qu'il feindroit des vertus , ainsi qu'on l'en avoit accusé , ce n'étoit qu'une hypocrisie

très-impropre & fort convenable à son état de Missionnaire.

Ces réponses & autres semblables , dont plusieurs étoient fort injurieuses à l'état Religieux , & sur-tout aux Monasteres & Communautés de filles , faisoient le fond des discours du Criminel dans les divers examens faits de ses œuvres & de ses propositions. Le refus constant qu'il avoit fait de se rétracter , fit ordonner qu'on lui feroit voir des hommes doctes pour conférer avec lui sur ses écrits & ses révélations , & tâcher de le désabuser. Mais il n'en résulta point le bon effet qu'on desiroit. Au contraire , non-content de persister dans ses premiers refus , il avança d'autres propositions fausses ; savoir , qu'il étoit permis de mentir pour préserver son prochain de quelque grand mal , & lui procurer un grand bien , & qu'il y avoit un certain lieu mitoyen entre le Ciel & l'Enfer , où vont après la mort les Sauvages , tels que les Américains Antropophages , parce que , disoit-il , il n'est pas possible que Dieu condamne au feu éternel de l'Enfer ces Sauvages qui ne le connoissent pas , & qui n'ont pas même la parfaite lumière de la raison.

Il assura encore qu'il n'avoit plus voulu de l'absolution de la Sainte Vierge , depuis que les Peres avec qui il avoit conféré lui avoient dit que c'étoit une illusion diabolique ; mais que Jesus-Christ lui-même étoit venu l'absoudre , en lui disant ces propres paroles : *Moi qui suis le Seigneur ton Dieu , qui t'ai créé & t'ai racheté par mon sang , je t'absous de tous péchés & de toutes peines , au nom du Pere , & du Fils , & du Saint-Esprit ;* qu'en cela , l'intention de Notre-Seigneur étoit de détromper les Peres , & d'ôter tout doute à l'égard de l'absolution donnée par la Sainte Vierge qui avoit à cet effet un pouvoir non-seulement délégué , mais ordinaire & beaucoup plus grand que celui du Pape même.

Voyant donc l'opiniâtreté de ce Criminel qui se croyoit fort supérieur à tous les autres hommes en vertu & en science, & qui, semblable aux Pharisiens, ne vouloit faire aucune réflexion sur ce qu'on lui disoit pour son amendement, ni considérer comme il le devoit les paroles de Jesus-Christ qu'on lui avoit rapportées, il fut ordonné qu'on feroit les informations nécessaires au sujet de l'état de son esprit, par audition de témoins ordonnée d'office. Par cette information, il demeura pour constant & avéré qu'il jouissoit de toute la liberté de son esprit & de son jugement, ainsi qu'il avoit déjà assez paru par les réponses qu'il avoit faites dans les examens & les interrogatoires multipliés qu'il avoit subis dans le Saint-Office.

En conséquence, le Promoteur-Fiscal du Saint-Office présenta contre lui son Réquisitoire en forme d'accusation, dont il lui fut donné acte *sic & in quantum*. Et le criminel n'y ayant opposé que ses dits & ses déclarations portées au procès, sans proposer d'autre défense, il en fut pris acte; mais son Procureur étant venu dire qu'il ne tenoit plus pour véritables ses révélations & ses prophéties, qu'il les rétractoit pour s'en tenir aux décisions de l'Ecriture-Sainte, aux Décrets du Saint Siege Apostolique, & à ce qui seroit déterminé par le Saint-Office, qu'il confessoit qu'il avoit été dans l'illusion, & que ce n'étoit que par un effet des tentations du Démon ou par ignorance qu'il les avoit crues véritables, il fut cité devant le Tribunal pour y être interrogé sur sa rétractation, & vérifier si elle avoit été faite avec sincérité.

Il répondit qu'il regardoit ses propositions comme très-catholiques; qu'il ne les avoit rétractées que parce que son Avocat lui avoit dit qu'elles avoient été jugées & reconnues pour hérétiques; qu'il le faisoit encore au cas qu'elles le fussent effectivement, ou qu'on lui montrât qu'elles l'étoient, &c.

qu'on n'avoit point fait encore ; de sorte qu'on ne pouvoit tout au plus le regarder que comme un hérétique matériel , sans qu'il y eût de sa faute ; puisque par des pénitences & des prières telles que Dieu & son Eglise les prescrivent , il avoit fait tout ce qui dépendoit de lui pour obtenir la lumière que Dieu s'est obligé lui-même de donner , ainsi qu'il est marqué dans l'Épître de Saint Jacques : *Si quelqu'un manque de sagesse , qu'il me la demande , & je la lui donnerai avec abondance : & qu'ainsi il n'avoit encore pu se convaincre que ses propositions étoient fausses.*

Dans cet état , les témoins ayant été juridiquement récolés dans leurs dépositions , on lui fit la notification de ces dépositions dans les formes de droit , & suivant le style du Saint-Office , & n'y ayant fourni aucun contredit , il en fut pris acte ; & pour procurer encore au Criminel le moyen de se repentir , de rentrer dans le sein de l'Eglise , & de ne pas perdre son ame en mourant obstiné & endurci dans ses crimes & dans la mauvaise habitude de ces actions honteuses & lascives qu'il pratiquoit sur lui-même , comme il en avoit été pleinement convaincu dans le Saint-Office par les témoins qu'il avoit lui-même demandé qu'on entendit pour sa défense , & pour la justification des actes de vertu qu'il disoit avoir pratiqués , il fut ordonné de nouveau qu'il communiqueroit & conféreroit encore avec des personnes doctes. Le résultat de ces nouvelles conférences fut qu'il demanda une Audience , dans laquelle il dit qu'il se rétractoit par soumission pour le Tribunal de l'Eglise , avec la vénération & le respect qu'il avoit toujours eu pour lui ; se ressouvenant , disoit-il de ces paroles par lesquelles le Seigneur avoit recommandé le respect pour les Ministres de la Synagogue : *Les Scribes & les Pharisiens sont assis sur la Chaire de Moïse , faites tout qu'ils vous diront.*



Depuis ayant demandé encore une Audience ; il dit qu'il avoit fait de nouveaux efforts par des prières , des pénitences , & même par des exorcismes , pour rejeter les voix , les visions & les révélations dont Dieu le favorisoit ; qu'il avoit pris ce parti pour obéir aux Juges du Saint-Office , qui , après lui avoir dit que toutes ces actions ne procédoient point du bon Esprit , l'avoient assuré que , venant du Démon , Dieu ne manqueroit pas de les éloigner de lui , s'il en prenoit les moyens ; mais , ajouta-t-il , comme c'est Dieu même que me parle , il a continué de le faire , & continuera encore , afin que je sois moi-même assuré , & que les Juges de l'Inquisition n'ayent plus de doute que je n'ai commis aucune faute. Il protesta que c'étoit à quoi il avoit résolu de s'en tenir , parce que les Peres & les Théologiens avec qui il lui avoit été ordonné de conférer , ne lui avoient rien dit qui pût le convaincre du contraire. Ils lui avoient dit à la vérité que c'étoit un blasphème d'avancer que la Sainte Vierge lui avoit donné l'absolution ; mais il déclara qu'il ne pouvoit être de leur sentiment à cet égard ; parce qu'encore que les hommes , dans l'état actuel de la Providence , soient les Ministres ordinaires du Sacrement de Pénitence , & qu'il n'y eût encore eu personne à qui une grace pareille à la sienne eût été faite , il ne s'ensuivoit nullement qu'il ne l'eût pas reçue par l'effet d'une Providence extraordinaire , Dieu étant indépendant dans la distribution de ses dons , & pouvant en accorder aux uns qu'il n'accorde point aux autres ; comme il étoit arrivé à l'égard de quelques Saints ; que les Apôtres même n'avoient point été égaux en mérite , & qu'outre tout cela , il y avoit des histoires qui nous apprennent que des Anges avoient administré le Sacrement de l'Eucharistie en quelques occasions ; qu'ainsi il n'y a aucune raison de douter & encore moins de nier absolument que la

Sainte Vierge & Jesus-Christ même ne fussent venus lui donner l'absolution, & que ces Peres & ces Théologiens avoient eu tort de nier la vérité du récit fidelle qu'il leur avoit fait.

Il ajouta qu'il avoit des preuves décisives de la réalité de cette absolution qu'il avoit reçue; savoir, qu'il étoit Jésuite & Missionnaire Apostolique; qu'il avoit plusieurs fois passé les mers uniquement pour l'intérêt de la gloire de Jesus-Christ; qu'il étoit entré chez les Nations les plus barbares qu'il y ait au monde; qu'il avoit couru le péril le plus évident d'être tué & mangé; que les autres serviteurs de Dieu n'avoient jamais eu plus de raison que lui pour faire ajouter foi à leurs paroles; qu'il confirmoit les siennes par les plus redoutables sermens qui donnoient une nouvelle force à ses preuves; qu'il prioit d'ailleurs qu'on considérât qu'il avoit enduré de plus grands travaux qu'aucun autre pour le service de Dieu, & qu'il étoit élevé à un plus haut degré de science: que tout cela suffisoit pour le dispenser de s'autoriser par des miracles; qu'il en avoit néanmoins fait, & même dans la prison où il avoit été renfermé; qu'il avoit connu surnaturellement l'état de la conscience d'un homme qui le servoit, & à qui en conséquence il avoit fait des remontrances paternelles, lesquelles avoient produit un si heureux effet, que cet homme avoit fait une bonne confession, ce qui avoit porté lui déclarant, à qui Dieu le révélat encore, à l'embrasser plein de joie du bon état où il voyoit son ame.

Sur quoi ayant été représenté au Criminel que sa malice & son orgueil l'avoient réduit à un si déplorable état, qu'il méprisoit tous les avertissemens qui lui avoient été donnés, & tous les efforts que le Saint-Office avoit faits pour procurer sa conversion; que cela venoit de ce qu'il avoit conçu une si haute opinion de lui-même, qu'il se jugeoit

supérieur à tout le monde en vertu & en science ; que chaque fois qu'on lui parloit , il se rendoit plus incapable de vaincre le Démon qui travailloit à le perdre ; qu'il auroit dû faire réflexion que , pour profiter de tous les moyens de salut qu'on lui avoit procurés , & connoître la vérité qu'on lui disoit , il falloit qu'il s'humiliât , & qu'il demandât à Dieu avec beaucoup de soumission qu'on lui ouvrît les yeux , qu'enfin on lui faisoit savoir que dans peu son Procès seroit vu & jugé au Tribunal du Saint-Office , selon qu'il le méritoit , ainsi que lui-même l'avoit demandé plusieurs fois ; & que si l'événement étoit contraire à ses espérances , c'étoit à lui seul qu'il devoit s'en prendre pour n'avoir pas voulu se soumettre à tout ce qu'on lui avoit dit pour le salut de son ame. Sur cela , on lui rappela les paroles de Jesus-Christ dans le 18e. Chapitre de Saint Luc , à l'occasion de la priere du Pharisien , & de celle du Publicain.

Il répondit qu'avant qu'on lui fit cette exhortation , il avoit déjà entendu ce qu'on lui vouloit dire , & qu'en même tems il avoit ouï ces propres paroles qu'il falloit ajouter à l'exhortation qu'on venoit de lui faire : *Et moi , lorsque j'en aurai fait venir le tems , je jugerai ces Justices. Ta captivité est un mystere , ton Procès est un mystere , ta délivrance sera un mystere.* Enfin , que Dieu Notre-Seigneur l'avoit assuré qu'il avoit permis tout ceci pour de très-profonds desseins , pour le bien de lui déclarant , pour son humiliation , pour sa mortification , pour accumuler sur lui une abondance de mérites.

Ce Criminel n'ayant donc pas voulu renoncer à son opiniâtreté , à son orgueil , à son hypocrisie , par laquelle il avoit voulu se procurer une haute réputation de Sainteté , réputation qu'il prétendoit conserver même après avoir été convaincu de la fausseté de ses récits , & de la réalité des impostures sur lesquelles il avoit voulu l'établir ; à quoi , pour tâcher d'en im-

poser & de se faire croire , il ajoutoit souvent de lui-même , & sans en être requis , les sermens & les imprécations les plus terribles , jusqu'à dire avec la plus étonnante hardiesse , qu'il vouloit qu'un des clous de l'image de Jesus-Christ se changeât en foudre & vînt l'écraser & le précipiter dans l'Enfer , & qu'étant Théologien & Docteur de son Ordre , il savoit quand les juremens étoient permis , il fut arrêté qu'on procéderoit incessamment à son Jugement définitif.

Le Tribunal du Saint-Office ayant donc vu le Procès du Criminel , les citations à lui faites , ses réponses & déclarations , les avertissemens qui lui avoient été donnés , il fut arrêté & décidé que ledit Criminel étoit convaincu par les preuves judiciaires & par ses propres déclarations du crime d'hérésie , d'avoir feint des visions , des paroles sur naturelles & autres faveurs particulieres de Dieu , pour être tenu & réputé Saint ; & pour raison de ce , il fut jugé & déclaré hérétique , ennemi de notre Sainte Foi Catholique , hypocrite & imposteur confessant , renouvelant & enseignant plusieurs hérésies.

Le Criminel ayant ensuite appris que les nouvelles réjouissances dont il avoit entendu le bruit , étoient des démonstrations de la satisfaction inexprimable des fideles Portugais pour le bienfait signalé que la bonté Divine a accordé à ce Royaume , en lui donnant un héritier mâle dans la maison de ses Augustes Monarques , il demanda une Audience dans la vue de se servir encore de cette occasion pour accréditer ses fictions ordinaires. Il fit de grandes plaintes de ce que le Tribunal du Saint-Office n'avoit pas voulu croire ses prophéties , & l'avoit traité comme un hérétique & un imposteur , sans avoir daigné faire attention que les Saints qui ont eu de vraies révélations , ont été aussi trompés quelquefois , comme il confessoit l'avoir été lorsqu'il annonçoit la mort du Roi. Et dans

la résolution où il étoit des'efforcer de donner encore du crédit à ses fictions, à ses fausses prophéties & à ses révélations, il eut encore la témérité de dire que Dieu lui avoit révélé l'heureux accouchement de Son Altesse Royale la Princesse du Brésil, pour faire connoître que les deux Sérénissimes Epoux étoient en état de donner à la Maison Royale un héritier mâle qui étoit l'objet de tous les desirs : il ajouta tout de suite, que la même révélation lui avoit appris qu'il sortiroit plusieurs Princes de cette Alliance Royale.

Afin que la crainte de la rigueur & de la sévérité de la Justice pût opérer sur lui l'heureux effet que n'avoient pu produire les exhortations, la douceur & les autres moyens que le Saint-Office avoit employés pour le ramener au vrai chemin du salut, on lui donna connoissance du Jugement rendu contre lui ; mais ayant persévéré dans son obstination, dans son orgueil & dans son opiniâtreté, sans vouloir ni reconnoître, ni confesser ses crimes, il fut cité pour comparoître à l'acte public de la Foi, & y entendre prononcer la Sentence par laquelle il étoit ordonné qu'il seroit livré à la Justice Séculière. Dans ces circonstances, étant déjà sur l'échafaud, il demanda encore une Audience ; mais il n'y dit rien de nouveau qui fût capable de faire changer le Jugement qui avoit été arrêté, & dont voici la teneur :

TOUT VU ET CONSIDÉRÉ avec les actes & les preuves qui résultent du Procès, & de la disposition du Droit, & examen fait de la qualité des fautes du Criminel, avec toute l'attention que mérite l'importance de la matiere ; vu aussi l'obstination opiniâtre avec laquelle le Criminel a persisté jusqu'à cette heure dans son aveuglement & son impénitence.

Le Saint Nom de Dieu invoqué. les Inquîsi-

teurs déclarent le Pere Gabriel Malagrida atteint & convaincu du crime d'hérésie, pour avoir affirmé, enseigné, écrit & défendu des propositions & doctrines opposées aux vrais dogmes & à la doctrine que nous propose & enseigne la Sainte Mere Eglise Romaine; & qu'ayant été & étant encore hérétique, ennemi de notre Sainte Foi Catholique il a encouru, en vertu de la présente Sentence, l'excommunication majeure & les autres peines établies par le Droit contre de semblables Criminels : Ordonnent que comme hérétique, & auteur de nouvelles hérésies, convaincu faux, hypocrite, confessant, réitérant & professant opiniâtrément les mêmes erreurs, il soit actuellement déposé & dégradé de ses Ordres, suivant la disposition & la forme des Saints Canons, & livré avec le bâillon, le bonnet d'infamie, & l'écriveau d'hérésie, à la Justice Séculière qu'ils supplient instamment de traiter ledit Criminel avec bonté & indulgence, sans prononcer contre lui peine de mort, ni d'effusion de sang.

LOUIS PÉDRO DE BRITO CALDEIRA, JÉRÔME ROGADO DE CARVALHAL SYLVA, JOACHIM JANSEN MULLER, LOUIS BARATA DE LIMA.

C'est-là tout ce que contient ladite Sentence, telle qu'elle se trouve dans lesdits actes, lesquels ayant été portés à la *Relation*, ce Tribunal à prononcé l'Arrêt suivant :

### *ARRET DE LA RELATION, &c.*

Vu la Sentence des Inquisiteurs Ordinaire & Députés du Saint-Office, qui déclare le Criminel Gabriel Malagrida, ci-devant Religieux Prêtre de la Compagnie de Jesus, hérétique, ennemi de notre Sainte Foi Catholique, &c.; & ordonne que,

comme tel, il sera livré à la Justice Séculière, après avoir été dégradé de ses Ordres; ce qui a été fait publiquement & juridiquement. Vu pareillement la disposition du Droit & de l'Ordonnance sur ce sujet, Nous condamnons ledit Criminel à être livré à l'Exécuteur de la Haute-Justice, & conduit la corde au cou par les grandes rues de cette ville, jusqu'à la Place du Roëio, pour y être étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuive, & son cadavre être jetté au feu & réduit en cendres, afin qu'il ne reste rien de lui, ni de sa sépulture. Et payera les dépens.

A Lisbonne, le 20 Septembre 1761.

GAMA, CASTROS, LEMOS, XAVIER DE SYLVA, GERALDES, SYABRA, CARVALHO, SYLVA FREIRE.

Et n'est rien contenu de plus dans ledit Arrêt de la *Relation*, qui se trouve dans lesdits actes, auxquels je me réfère en tout & pour-tout. Et en vertu du même Arrêt de la *Relation* a été mandé l'Exécuteur de la Haute-Justice, pour être ledit Arrêt exécuté suivant sa forme & teneur sur la personne dudit Criminel. En foi de quoi a été par moi sousscrit, signé & revu le présent acte.

A Lisbonne, le 24 Septembre 1761.

Signé, FRANÇOIS DE MAGALHAENS & BRITO.



N<sup>o</sup>. I I I.

# REQUISITOIRE

## DU PROCUREUR - GÉNÉRAL DE LA COURONNE.

Contre la Bulle *Apostolicum pasceudi munus*.

SIRE,

La défense naturelle d'un des droits les plus précieux de votre Couronne, les plus essentiels au maintien de votre Souveraine autorité, du repos public de vos Etats, & de la tranquillité particuliere de chacun de vos fideles sujets, m'oblige de dénoncer à Votre Majesté une entreprise également reprehensible & pernicieuse, & de la supplier d'en prévenir efficacement les conséquences. C'est l'étrange artifice avec lequel se sont répandus dans cette Cour & dans les Provinces de ce Royaume une infinité d'exemplaires, tant en Latin qu'en Espagnol, imprimés, à ce qu'on assure, sur un autre exemplaire intitulé : *Sanctissimi in Christo Patris & Domini Nostri, Domini Clementis Divina Providentia Papæ XIII, Constitutio, quæ Institutum Societatis Jesu denuò approbatur. M DCC LXV.* Pour les introduire clandestinement dans ce pays, on les a insérés dans la malle des Couriers ordinaires venant des Etats étrangers, divisés en paquets adressés à divers Particuliers, mais sans que rien indiquât le lieu d'où ils étoient partis, ni les personnes qui les envoyoient.

A l'aide de la furtive introduction de ces Im-



primés, les Religieux de la Compagnie de Jesus ont prétendu, selon leur fausse & criminelle politique, étayer leur Institut d'une nouvelle confirmation, qu'ils ont jointe avec emphase à celles que les Souverains Pontifes ont précédemment accordées dans des Brefs ou Indults, moins obtenus qu'extorqués en faveur de ladite Compagnie. Ce dernier Bref porte le nom respectable de Notre Très-Saint Pere le Pape Clément XIII, aujourd'hui Vicaire de Jesus-Christ & Chef de son Eglise; mais les termes dans lesquels il est conçu ne permettent pas de penser que ce Pontife y ait eu la moindre part, ou du moins qu'en lui donnant son approbation, il ait eu connoissance des matieres qu'on y traite, & des téméraires prétentions de ceux qui ont sollicité & obtenu ce rescrit. Pour mettre cette vérité dans tout son jour, nous allons faire quelques réflexions sur la forme extérieure & sur le sens littéral de ce Bref.

Il est évident que les Religieux nommés ci-dessus, qui ont demandé & surpris cette nouvelle confirmation, ne pouvoient ignorer qu'à raison des termes vagues & généraux dans lesquels elle est conçue, elle ne peut s'appliquer qu'à l'Institut même de Saint Ignace, & à ce qu'il contient de substantiel; qu'elle suppose par conséquent que cet Institut n'a point dégénéré quant à la substance des Vœux & des Regles, à l'aide desquelles ce Saint Patriarche s'est proposé de conduire ses Enfans à la perfection chrétienne. C'est-là uniquement ce qu'ont entendu confirmer les Souverains Pontifes; ils ont toujours dans leurs Brefs exigé ou supposé l'exacte observation & l'intégrité de ces Vœux & de ces Regles, comme tendantes au salut des ames & au bien de la Religion.

Or, les Jésuites impétrans devoient bien savoir que cette supposition ne pouvoit leur convenir. Tout ce que Saint Ignace présenta au Pape Paul III,

lors de la première formation de la Compagnie, ne fut qu'un abrégé très-succinct de son Institut, dont il n'avoit encore tracé qu'une légère ébauche, sans entrer dans le détail des Statuts qu'il devoit faire, conformément à ce précis. Quant au Pape Jules III, qui conforma cet institut, Il est aisé de voir par sa Bulle même que cette confirmation ne porte que sur l'abrégé présenté par Saint Ignace; & il étoit bien impossible que la chose fût autrement, puisque cette Bulle est datée du 2 Juillet 1550, & que le premier recueil des constitutions ne parut qu'en 1553. Tous les autres Papes, dans leurs Bulles en faveur de la Société, ont suivi celles de Paul III & Jules III, que nous venons de citer, & qui ont précédé le premier recueil des constitutions. Ainsi elles ne peuvent avoir plus de force & d'étendue que ces deux premières auxquelles elles se rapportent.

Tout le monde fait d'ailleurs que c'est sous le Gouvernement du Général Lainez & de ses Successeurs, qu'ont été successivement introduits, par eux & par leurs Casuistes, tous les abus, les profanations & stratagemes politiques qui ont excité des troubles si funestes, tant dans le régime spirituel de l'Eglise Universelle & des Diocèses particuliers, que dans l'Administration temporelle des divers Etats de l'Europe, & parmi les peuples qui les habitent. Ces abus ont été rassemblés dans deux gros volumes *in-folio* imprimés à Paris en 1757, par l'ordre du Général de la Compagnie, & qui sont comme le code de ses loix : on les trouve encore dans les ouvrages volumineux des auteurs de cette Société, Ouvrages assez connus dans la République des lettres.

Ces Religieux ne pouvoient pas ignorer qu'ayant eu l'imprudence de mettre sous les yeux du Parlement de Paris ce pernicieux recueil, cette sage, religieuse & auguste assemblée, composée de tant

de personnes respectables par leurs connoissances & leur dignité, jugea que la Compagnie de Jesus, bien éloignée de l'Institut que Saint Ignace avoit eu l'intention de fonder, n'étoit qu'une Monarchie concentrée dans le gouvernement & dans la dépendance absolue de son Général, qui, au lieu d'observer ses vœux de Religion, & de suivre la voie étroite de la perfection intérieure, s'étoit entièrement abandonnée à ces détestables abus, profanations & inventions politiques, clairement prouvées par les citations précises & authentiques tirées de ce recueil & des Ecrivains Jésuites, par l'énumération des auteurs de cette Société qui ont enseigné cette Doctrine abominable, & par le texte formel des passages de ces auteurs, où ce que chacun d'eux regarde comme licite & permis, est précisément ce qu'il peut y avoir de plus nuisible à la Société civile & à l'union Chrétienne.

Le Ciel a voulu que Votre Majesté en eût elle-même une preuve bien évidente en 1762, l'année où le Parlement de Paris rendit son célèbre Arrêt. Car ce n'est pas sans une disposition particulière de la Providence, que parvint entre vos mains cette caisse de papiers jetée à la mer par le Galion Espagnol l'*Hermione*, au moment où il se rendit à un vaisseau Anglois, poussée par les flots sur la côte voisine, pêchée & expédiée à Votre Majesté par le Marquis de Lourçal, Vice-Roi d'Algarve. Elle fut ouverte en votre présence, & entre autres dépêches du Provincial des Jésuites du Pérou au Général de la Compagnie, on y trouva un paquet que vous daignâtes décacheter de vos propres mains, & qui découvrit le plus important, le plus pernicieux & le plus secret mystère des intrigues de cette Société.

Ce paquet contenoit en original les Professions de quatre Prêtres, Bonaventure de Paredes, Jean-Joseph de Marienzo, Ignace de Toledo, Ferdinand

de Castro , & celle du Coadjuteur temporel Georges Expoxex , faites en 1760 , dans diverses maisons de cette Province , & toutes conçues dans les termes suivans :

» Moi , Bonaventure de Paredes , Religieux pro-  
 » fès de la Compagnie de Jesus , je promets au  
 » Dieu Tout-Puissant , devant la Vierge sa Mere ,  
 » & en présence du R. P. Michel d'Eyzaguirre ,  
 » comme tenant la place de notre R. P. Supérieur  
 » Général Laurent Ricci , que jamais , quoi qu'il  
 » puisse arriver , je ne m'écarterai en rien de ce  
 » qui est prescrit par les constitutions de la Com-  
 » pagnie , relativement à la pauvreté , si ce n'est  
 » que , pour quelque raison juste & pressante , il  
 » ne parût convenable de la rendre encore plus  
 » rigide.

» Je promets en outre de ne jamais aspirer , ni  
 » concourir , même indirectement , à être élu ou  
 » élevé à aucune Prélatrice ou dignité de ladite  
 » Compagnie.

» Je promets encore de ne Jamais rechercher ni  
 » prétendre aucune Prélatrice ou Dignité hors de  
 » la Compagnie , & de ne point consentir , autant  
 » qu'il dépendra de moi , à ce qu'une semblable  
 » élection se fasse en ma personne , à moins que  
 » je n'y sois contraint par l'obéissance que je dois  
 » à qui peut me commander , sous peine de péché.

» Si j'apprends qu'aucun Membre de la Com-  
 » pagnie recherche ou prétende quelque'une desdites  
 » Prélatrices ou Dignités , je promets de le dénon-  
 » cer , avec tout ce qui sera venu à ma connoissance ,  
 » ou à la Société elle-même , ou au Supérieur  
 » immédiat de ce Religieux.

» Je promets de plus qu'au cas où je serois moi  
 » même élu Prélat de quelque Eglise , pour l'inté-  
 » rêt que je dois attacher au salut de mon ame ,  
 » & au meilleur exercice de mon ministère , je  
 » considérerai toujours que le Supérieur Général se

» trouve à ma place , afin de ne point hésiter à  
 » recevoir les avis qu'il daignera me donner ou  
 » directement , ou par l'organe de quelqu'autre  
 » Membre de la Société , son légitime Représen-  
 » tant. Je promets de les suivre & de les regarder  
 » comme préférables à tous ceux que mon enten-  
 » dement pourroit me suggérer ; le tout conformé-  
 » ment aux constitutions & déclarations de la So-  
 » ciété de Jesus. Fait dans la Sacristie de l'Eglise  
 » de la Transfiguration du Sauveur , au College  
 » du Potosi , le 2 Février 1760.

## BONAVENTURE DE PAREDES.

A la suite de cette Profession , étoit contenue  
 séparément dans une autre demi-feuille l'addition  
 suivante :

» Moi , Bonaventure de Paredes , je voue &  
 » promets au Dieu Tout-Puissant , en présence de  
 » la Vierge sa Mere , de toute la Cour céleste , &  
 » de tous ceux qui sont ici , ainsi qu'à vous , mon  
 » R. P. Michel d'Eyzaguirre , Recteur de ce Col-  
 » lege , comme exerçant les fonctions de notre  
 » R. P. Laurent Ricci , Supérieur Général de la  
 » Société de Jesus , & à ses Successeurs , Lieute-  
 » nant de Dieu , de garder une perpétuelle pau-  
 » vreté , chasteté & obéissance , & de me consa-  
 » crer spécialement à l'instruction de la Jeunesse ,  
 » suivant les regles contenues dans les Lettres Apô-  
 » toliques de la Société de Jesus , & dans ses cons-  
 » titutions.

» Je promets en outre obéissance particuliere au  
 » Souverain Pontife , en ce qui regarde les Missions ,  
 » ainsi qu'il est prescrit par les Lettres Apostoli-  
 » ques de la Compagnie de Jesus & par ses cons-  
 » titutions. Fait dans l'Eglise de la Transfiguration  
 » du Sauveur , au College du Potosi , le 2 Fé-  
 » vrier 1760.

BONAVENTURE DE PAREDES.

Il résulte de la première partie de cet acte, que chaque Profès s'oblige à devenir délateur de ses Confrères, & s'engage, au cas qu'il soit élu Prélat de l'Eglise, (dénomination qui comprend les Evêques & les Archevêques,) à demeurer toujours dans la dépendance du Général de la Société; en sorte que l'Ordre Episcopal, établi par Jesus-Christ lui-même, se trouve soumis à ce Général, contre tous les principes, & les droits de son Institution.

Dans l'addition, ce Général est qualifié de Lieutenant du Dieu Tout-Puissant, tandis que le Pape lui-même ne prend que le titre de Vicaire de Jesus-Christ sur Terre. Les Lettres Apostoliques ne sont pas celles qui émanent des Souverains Pontifes, mais *les Lettres Apostoliques de la Société de Jesus*. L'obéissance vouée au Pape n'est pas une obéissance générale, illimitée, semblable à celle que chaque Fidelle rend au Chef visible de l'Eglise dans tout ce qui regarde le spirituel; c'est une obéissance particulière, restreinte, limitée & réduite au seul objet des Missions; obéissance du reste qui ne doit pas être réglée par les Lettres Apostoliques des Souverains Pontifes, mais seulement par *les Lettres Apostoliques & les Constitutions de la Société*, ou de ce Lieutenant de Dieu qui en est le Chef.

La découverte de ces Professions a fait voir par quels secrets motifs les Impétrans n'ont jamais observé aucune Bulle des Papes, destinée à apporter quelque remède au relâchement de leur Doctrine, & opposée à leurs intérêts. Cette désobéissance formelle aux Souverains Pontifes s'est répétée si souvent que, jusqu'à nos jours, il y a eu de ces Bulles inutilement émanées du Saint Siege. Ces faits sont de notoriété publique, & appuyés sur le témoignage de toutes les personnes éclairées qui

ont vu & lu ce qui s'est passé à cet égard en Europe, en Asie & en Amérique.

Les impétrans ne pouvoient ignorer, attendu l'évidence de ce que nous venons de dire, que la confirmation générale & relative dont il s'agit, n'étant applicable qu'à la substance de l'institut, elle n'auroit aucune force pour détruire les imputations justement faites à la société de profanation, de stratagemes politiques, de rebellions contre la Sainte Eglise, & d'avoir visiblement dégénéré de cet Institut ainsi que nous l'avons prouvé ci-dessus d'une manière authentique & irréfragable. Ils devoient voir qu'après des faits aussi avérés, aussi indubitables, c'étoit de leur part un sacrilège horrible, & qu'on ne manqueroit pas de leur reprocher, de vouloir abuser le peuple ignorant, les personnes simples & crédules sur le pouvoir qu'a l'Eglise de confirmer les statuts des ordres religieux, quant à leur substance, c'est-à-dire, quant aux vœux & aux règles dont l'observation conduit à la perfection chrétienne; de vouloir leur persuader que ce pouvoir ne permettoit pas de douter que le Bref qu'ils avoient obtenu ne dût s'étendre à la confirmation des abus, profanations, stratagemes politiques & rebellions, dans lesquelles il est si évident, & , en quelque sorte, physiquement certain que la société est tombée depuis long-temps.

Si c'est un principe incontestable, que l'Eglise ne peut pas décider qu'une action louable en elle-même soit criminelle, ni qu'une action vicieuse soit honnête, il n'est pas moins évident qu'elle ne peut pas approuver, par un rescrit ou une loi quelconque, ce qui est contraire à la raison & à l'Evangile. Ce seroit offrir aux fideles un funeste poison, & attaquer, jusque dans ses fondemens, la Foi, qui approuve toutes les vertus & condamne tous les vices. Telle est la nature & l'étendue de la Toute-Puissance Apostolique, qu'elle peut tout,

comme on dit , *ad ædificationem* , & rien *ad destructionem*.

Les mêmes impétrans devoient encore savoir que , quand ils n'auroient pas eu contre eux toutes les raisons que nous venons de leur opposer , il ne suffisoit pas que cette prétendue confirmation fût publiée & répandue sous le nom toujours respectable de Notre Très-Saint Pere Clément XIII , Chef actuel de l'Eglise de Dieu ; attendu que , par une fatale influence , il est depuis quelque tems ( ainsi que' chacun fait ) sorti malheureusement de la Cour de Rome , par subreption ou obreption , une foule de Brefs semblables à celui dont nous parlons ; Brefs dont la publication nous a saisis & pénétrés d'une douleur d'autant plus vive , que , quant à notre respect & à notre attachement pour le Vicaire de Jesus-Christ , le Successeur de S. Pierre , le Chef visible de l'Eglise , à notre obéissance & à notre soumission pour cette même Eglise , & le Pere commun des Fideles , nous avons le bonheur de suivre les pieux exemples de Votre Majesté , qui a surpassé tous ses augustes Prédécesseurs dans l'exercice de toutes les vertus , & dans son zèle à en maintenir la pratique par ses loix & ses ordonnances.

Ils ne pouvoient pas , dis-je , ignorer qu'indépendamment des raisons ci-dessus , ce n'étoit pas assez que ce Bref subreptice & clandestin parût sous un nom véritablement sacré & respectable , ni qu'il fût présenté à cette Cour d'une maniere authentique & légale , pour , que Votre Majesté fût obligée de le recevoir , & d'en permettre l'exécution dans ses Royaumes & Domaines. Nous ne devons pas supposer que dans leur état ils n'aient eu aucune connoissance de ce que la sainte Théologie enseigne sur ce point avec tant de certitude & de clarté.

Melchior Canus , l'ornement de l'Espagne , Evê-



que des Canaries , appelé par antonomasie le Maître des Théologiens , Auteur cher à la Religion & aux lettres , dont tous les efforts de l'envie n'ont pu entamer la réputation , traite expressément cette matiere , & y répand une lumiere à laquelle il est impossible de résister. Il établit la vérité sur des fondemens inébranlables , & combat par des argumens sans réplique la fausse Doctrine qu'on cherchoit à introduire de son tems. Voici ses paroles , Liv. 5 , Chap. 5 de *Locis Théologicis*.

» Quand à ceux qui prétendent qu'on doit regarder comme infaillibles toutes les Décisions des  
 » Souverains Pontifes , en quelque matiere que ce  
 » soit , sans distinction , ni interprétation , je dis  
 » que ces auteurs , loin de soutenir & de fortifier  
 » l'Autorité du Saint Siege , l'ébranlent & la ren-  
 » versent. La Chaire de Saint-Pierre n'a pas be-  
 » soin de nos mensonges & de nos adulations  
 » Cela posé , l'approbation ou la réprobation des  
 » Ordres Religieux n'est pas un des points sur les-  
 » quels le Souverain Pontife ne puisse quelquefois  
 » se tromper , parce que cela dépend non-seulement  
 » de la science , mais encore de la prudence. On  
 » pensoit déjà , lors du Concile de Latran , que le  
 » grand nombre d'Ordres Religieux que nous  
 » voyons subsister , étoit un véritable fardeau pour  
 » l'Eglise de Jesus-Christ. Le Concile de Lyon en  
 » reconnut semblablement l'abus , par les sollici-  
 » tations de quelques Réguliers qui , à force d'im-  
 » portunités , extorquoient la confirmation des dé-  
 » crets de leurs Chapitres. Ce motif le détermina  
 » à en abolir plusieurs comme inutiles & nuisibles  
 » à l'Eglise , quoiqu'ils eussent été approuvés par  
 » le Saint Siege , & à défendre d'y faire Profes-  
 » sion à l'avenir. Le Pape Célestin V avoit con-  
 » firmé , par un Bref ou Indult , l'Ordre des Fraticel-  
 » les , ce qui n'empêcha pas Jean XXII de déclara-  
 » rer cette confirmation nulle , & le Pape Boni-

» face de détruire , pour des raisons trop légitimes ,  
 » les Religieux qui l'avoient obtenue. Paul III ( le  
 » même qui confirma la Société de Jesus ) avoit  
 » également approuvé par ses lettres Apostoliques  
 » l'Ordre fondé en Italie par Frere Jean-Baptiste  
 » de Grema ; & cependant nous avons vu dans  
 » un court espace de tems , un Edit du Sénat de  
 » Venise bannir cet Ordre des Etats de la Répu-  
 » blique , & Rome condamner la Doctrine de son  
 » Fondateur.

» On voit par-là combien sont absurdes & mal-  
 » fondés les raisonnemens de ceux qui , s'appuyant  
 » sur de prétendus privileges , presque toujours ex-  
 » torqués à force d'instances & d'importunités ,  
 » osent mettre en fait que les Ordres Religieux ,  
 » en vertu des Indults Apostoliques qui les con-  
 » firmement , doivent être reçus comme s'ils venoient  
 » du Ciel , & étendre cette assertion jusqu'aux or-  
 » dres qui ne suivent aucune des regles approu-  
 » vées par les Souverains Pontifes , & à qui leurs  
 » Fondateurs n'en ont point données. Ce qu'il y  
 » a de certain , c'est que ces Privileges de confir-  
 » mation Papale , ne sont , en aucune maniere ,  
 » compris parmi les décisions du Siege Apostoli-  
 » que , auxquelles tout fidele est obligé de se sou-  
 » mettre. C'est assez de leur attribuer la même au-  
 » torité qu'on a coutume de donner aux Décréta-  
 » les , dont plusieurs ont été judicieusement rejet-  
 » tées parce qu'elles n'étoient pas appuyées sur  
 » une décision authentique , mais sur l'opinion par-  
 » ticuliere des Pontifes respectifs dont elles étoient  
 » émanées. Avant Saint Thomas d'Aquin , les  
 » nouveaux Ordres Religieux n'étoient admis qu'a-  
 » vec beaucoup de restrictions & de difficultés. Ce  
 » Saint Docteur nous atteste lui même qu'on ne  
 » croyoit pas pouvoir apporter dans cette affaire  
 » trop de prudence & de circonspection. Mais au-  
 » jourd'hui (c'étoit précisément l'époque de la fon-

» dation des Jésuites ) il y a tant d'Ordres Reli-  
 » gieux confirmés par les Souverains Pontifes , que  
 » qui voudroit entreprendre de démontrer qu'ils  
 » sont utiles & nécessaires à l'Eglise , seroit jus-  
 » tement taxé d'imprudence , pour ne pas dire de  
 » folie ».

Et , comme quelques Membres ou Partisans de la Compagnie ont voulu entreprendre de combattre la décision de ce sage Prélat sur l'idée précise qu'on doit se former des rescrits Pontificaux qui confirment les Statuts des Ordres Religieux , un autre célèbre Théologien , le P. Hyacinthe Serry , l'a vengé des vaines attaques de la calomnie , dans l'édition qu'il donna à Bassano de son *Traité des lieux Théologiques*. Il mit à la tête de cet Ouvrage un discours préliminaire intitulé : *Apologie de Melchior Canus*. On trouve dans le 1<sup>er</sup> Chapitre , un catalogue des hommes illustres qui ont rendu témoignage à la vaste érudition & aux rares vertus de l'Evêque des Canaries ; & dans le onzieme une réfutation lumineuse de ce qu'on avoit objecté à ce Prélat sur le point en question.

Le P. Serry ne se contente pas d'appuyer cette Réfutation sur des argumens invincibles tirés de la lumière naturelle ; il y joint le témoignage d'une foule de Théologiens , quoiqu'il convienne que dans aucun cas ce témoignage ne doit l'emporter sur ce que demontre évidemment la raison. A l'égard de ces autorités , celle d'un autre Théologien non-moins respectable , Dominique Bannès , seroit sans doute suffisante. Il est très-possible , dit ce Docteur , que le Souverain Pontife , ou par négligence , ou par défaut de lumières , ou pour avoir été mal-instruit , peche contre la prudence , en approuvant divers Ordres Religieux , dont le nombre excède de beaucoup les besoins de l'Eglise. Cette erreur cependant ne peut jamais tourner au préjudice de l'Eglise elle-même , quoiqu'elle puisse être nuisible

à quelques Particuliers. Je prouverai aisément l'une & l'autre partie de cette proposition, qu'on doit entendre en ce sens, que l'erreur où peut tomber le Pape dans la confirmation des Ordres Religieux, n'est pas plus grande que celle qui peut résulter de la multiplication des loix Ecclésiastiques dans des choses qui ne sont pas nécessaires au salut, & pour lesquelles il n'y a d'autre obligation que celle qui est imposée par ces loix. Or comme, d'après la commune opinion des Docteurs, les Souverains Pontifes peuvent manquer de prudence dans la publication des loix de cette nature, nous ne devons pas craindre d'avancer que dans la confirmation de tant d'Ordres Religieux, capables, par leur nombre & leur diversité, de mettre la confusion dans l'Eglise, & d'altérer la tranquillité de son Gouvernement, *ainsi que nous les voyons en effet arriver de nos jours*, le Pape peut manquer de prévoyance, & en approuver ou en confirmer trop légèrement quelqu'un, &c.

Bannès, après avoir ensuite copié les propres paroles de François Suarès, de la Compagnie de Jesus, & cité l'exemple de l'Ordre des Humiliés, abolis par le Saint Pape Pie, V & de quelques autres également supprimés dans l'Eglise, conclut en ces termes : » Je ne vois donc pas que sur cette » matiere, Melchior Canus ait rien dit qui ne soit » entièrement conforme à l'opinion commune des » Théologiens ».

Mais, quand tout ce qu'on vient de dire ne seroit pas aussi clairement démontré, les Impétrans ne pouvoient du moins manquer de savoir que l'Eglise ayant pour principe, dans tout ce qu'elle fait, une sainte & innocente simplicité qui exclut tout mélange de tromperie, & une extrême attention à suivre constamment la lumière dont on ne peut jamais s'écarter sans qu'il n'en résulte des suites funestes, ce nouveau Bref confirmatif ne devoit point  
entrer

entrer dans le Royaume sous le voile ténébreux de ses adresses anonymes, ni s'introduire furtivement par le moyen des courriers & des particuliers qui l'ont reçu sans savoir & sans pouvoir soupçonner ce que c'étoit ; mais qu'il falloit le présenter directement à la Cour & à ses tribunaux. Cette introduction par des voies illégales & détournées, ressemble bien plus à une attaque de brigands qu'à une notification régulière des décisions du Vicaire de Jesus-Christ. Notre Divin Maître n'a point annoncé sa parole en secret, mais à découvert, en public, & non-seulement dans le Temple, mais dans la Synagogue elle-même.

De-là résulte une nouvelle démonstration des étranges & pernicieux complots des Impétrans. Car, puisqu'ils ne pouvoient ignorer que dans ces introductions & distributions clandestines dudit Bref, ils agissoient contre l'esprit de l'Eglise & de l'Evangile, qu'en qualité d'ecclésiastiques ils sont obligés de connoître & de suivre avec plus d'exactitude ; il est clair qu'ils n'ont eu d'autre but que d'inquiéter & d'alarmer dans ce Royaume les personnes simples & crédules, ainsi que celles auxquelles a manqué la lumière de l'instruction.

Cette démonstration acquiert un nouveau degré de force, si l'on considère qu'il y a parmi les Impétrans un grand nombre de gens éclairés, qui n'ont pu se tromper sur les suites inévitables de leurs dangereux artifices ; sur le trouble & les perplexités où ils jeteroient les esprits foibles & privés des lumières nécessaires. Où trouver en effet des personnes un peu instruits qui ignorent que, selon l'usage & les règles établies, afin que ce rescrit fût reconnu par Votre Majesté, & mis à exécution par vos tribunaux, il falloit le concours de deux choses indispensables ; la première, qu'il entrât dans le Palais avant de se répandre à la Cour, & qu'il fût présenté à Votre Majesté d'une

maniere claire, authentique & légitime, telle que la prescrivent le droit & les formes usitées dans ce Royaume à l'égard des rescrits émanés de la Cour de Rome; la seconde, qu'avant d'être publié, ce rescrit eût été muni de l'approbation & du consentement de Votre Majesté?

Quoique les affaires purement spirituelles & ecclésiastiques soient indépendantes de la juridiction des Princes Séculiers, & que, par cette raison, on ne prétende pas s'établir juge du mérite des Brefs, Bulles & Rescrits de la Cour de Rome sur ces matieres, pour les confirmer ou les révoquer; cependant les Souverains n'en sont pas moins indispensablement obligés de veiller à tout ce qui peut intéresser la tranquillité de leurs Royaumes, & doivent par conséquent être instruits de la teneur des ordres qui viennent des Pays étrangers; de peur qu'ainsi qu'on l'a fait dans cette circonstance, on ne se serve de ce moyen pour introduire & répandre de dangereuses suggestions, capables de troubler le repos public. De-là le droit qu'ont les Princes de se faire représenter & d'examiner toutes les Bulles, Brefs & Rescrits, quels qu'ils soient, envoyés dans leurs Etats par la Cour de Rome, & de s'opposer à leur exécution jusqu'à ce qu'ils y aient donné leur agrément; droit incontestable, essentiel, inhérent à la Souveraineté des Princes, qui ne reconnoissent aucun Supérieur dans le temporel; droit qu'ils ne peuvent aliéner, qui n'admet aucune prescription, & qu'il n'a besoin ni de concordats avec le Saint Siege, ni de privileges accordés par cette Cour.

Telle est la décision générale & constante de tous les Docteurs les plus pieux, les plus versés dans l'un & l'autre droit, & dans la théologie scolastique & morale, qui ont écrit sur cette matiere. On ne peut en excepter qu'un petit nombre de Casuistes adulateurs, dont l'opinion, destituée

des solides principes de la raison & du droit, ne peut avoir aucune autorité.

Tel est encore l'usage universel & invariable de toutes les Monarchies & Etats Souverains de la Chrétienté, comme l'attestent également les Jurisconsultes & les Théologiens; en France, Pierre de Marca, Paul de Frusfalde, Camille Borellus, Stockmans, Justin Frebonius, & plusieurs autres; en Espagne, Covarruvias, Bellugno, Saldage, Giannone, &c. Une consultation faite sur ce sujet pour le Roi Philippe III, le 14 Décembre 1605, dit en termes exprès : » Que ce droit est semblable à la prunelle de l'œil, qui est ce que l'homme, » a de plus délicat & de plus précieux; que Sa » Majesté ne doit pas permettre d'y toucher, ni » souffrir qu'on s'en écarte, conformément aux » instructions du Roi Philippe II d'immortelle mémoire ». C'est sur ce droit & sur cet usage qu'est fondée la Pragmatique de Charles III, du 18 Février 1762, publiée avec une solennité extraordinaire sur la Place de Buen Ritiro, le 21 du même mois.

A l'égard de l'Angleterre, il est certain que dans le temps de son union à l'Eglise Romaine, quoique Guillaume Ier, surnommé le Conquérant se fût emparé de ce Royaume par la faveur & le secours du Pape, il ne souffrit jamais qu'on publiât dans ses Etats aucun Rescrit Pontifical, qui n'eût reçu auparavant le sceau de son approbation. Les Ordonnances de Richard II & d'Edouard III sur ce point, sont formelles & décisives.

La Flandre & le Brabant, les Royaumes de Naples & de Sicile, le Piémont & les autres Etats d'Italie, ont suivi constamment cette règle, malgré leur proximité de la Cour de Rome.

Si de ces Etats étrangers nous passons au Portugal, nous verrons que cet usage y a été observé de tems immémorial, sans aucune interruption ni

variation. C'est ce qu'il est facile de prouver par les monumens les plus authentiques & les plus respectables de ce Royaume, principalement par l'article 32 du Concordat du Roi Dom Pedre I<sup>er</sup>, déposé en original dans les Archives de la Tour de Tombo, & transcrit dans la Monomachie de Gabriel Péreira; par l'article 82 d'un autre Concordat du Roi Jean I<sup>er</sup>, & la protestation solennelle que firent au Concile de Constance Gilles Martin, & Pierre de Vélasco, Ambassadeurs de ce Prince. Cette maxime de Jurisprudence fut suivie avec la même exactitude sous le regne de Jean II, pour les raisons invincibles rapportées par Van Espen, dans son traité de *Placito Regio*; elle fut soutenue par Justin Febronius, qui s'appuie de l'autorité de l'Evêque Covarruvias; elle acquit enfin un nouveau degré de force & de clarté par la sage consultation du Cardinal d'Althan, qui est la première du Tom. III de la Collection de d'Argentré sur le *Regium exequatur*.

Elle est encore aujourd'hui pleinement en vigueur dans ce Royaume; & quoiqu'il n'y ait rien de plus secret dans les Cours que les Instructions des Ambassadeurs, & sur-tout celles des Nonces qui arrivent en Portugal munis de Brefs & autres Rescrits Pontificaux, l'usage constamment suivi sur cette matière n'en est pas moins entièrement conforme à ce que les Docteurs que nous venons de citer assurent s'être pratiqué sous les Regnes de Jean I<sup>er</sup>. & de Jean II. C'est ce qui est parfaitement connu de tous les Tribunaux, Cathédrales & Ordres Religieux de cette Cour & de ces Royaumes, dans lesquels il n'y a personne qui ignore les formalités suivantes.

Dès qu'un Nonce Apostolique est arrivé à Lisbonne, il va trouver le Secrétaire d'Etat qui a le département des Affaires Etrangères, & lui présente les originaux des Brefs de sa Commission



Votre Majesté ordonne qu'ils soient examinés par les membres du *Désembargo do Paço*, ses Conseillers nés, & par d'autres Officiers de même rang, ou d'un grade supérieur, dont Elle connoît les vertus, les lumières & la prudence. Après que ces Commissaires ont rendu compte à Votre Majesté de la teneur de ces Brefs, Elle prend les résolutions convenables, & le Secrétaire d'Etat en instruit le Nonce. Non-seulement il lui spécifie ce que ces Rescrits contiennent d'incompatible avec l'Autorité souveraine de Votre Majesté, & le repos public de vos Sujets, les loix & les usages de ce Royaume, afin qu'aucun des points désignés ne soit mis à exécution; mais il lui signifie encore que ses Brefs demeureront déposés dans la Secrétairerie d'Etat, jusqu'à ce qu'il ait déclaré qu'il est prêt à se conformer aux restrictions qui lui sont prescrites. Cette déclaration faite & remise au Secrétaire d'Etat qui rend alors les Brefs, ce Ministre l'envoie sur le champ au Tribunal de la Supplique, aux Parlemens de Lisbonne & de Porto, au Conseil du Roi, pour y être enrégistrés, & ensuite aux Supérieurs de tous les Ordres Religieux, pour leur servir de règle de conduite dans le gouvernement de leurs Communautés.

Le Suppliant pourroit, sur ce sujet, rapporter, s'il en étoit besoin, une longue suite d'actes extraits des registres de la Secrétairerie d'Etat; mais, pour ne pas entasser des citations peu nécessaires, il se contente de mettre sous les yeux de Votre Majesté ce qui s'est fait à l'arrivée des deux derniers Nonces en ce Royaume, l'Archevêque de Nicomédie, Luc Tempi, & l'Archevêque de Pétra, Philippe Acciajuoli.

Le Secrétaire d'Etat Marc-Antoine d'Azévédo Continho, écrivit le 14 Juin 1744, au premier de ces deux Nonces, la lettre suivante :

## » MONSEIGNEUR,

» Sa Majesté a donné ordre d'examiner en quelle  
» forme sont conçus les Brefs que Votre Excel-  
» lence m'a remis, & m'a chargé de vous dire de  
» sa part, que, nonobstant tous les pouvoirs ac-  
» cordés à Votre Excellence, vous ne devez faire  
» la visite d'aucune Eglise Cathédrale, ni prendre  
» connoissance d'aucune cause en premier instan-  
» ce, ni rien entreprendre qui puisse porter atteinte  
» à la tranquillité publique, & au bon ordre dans  
» l'Administration de la Justice; vu que l'inten-  
» tion de Sa Sainteté n'est pas de changer les loua-  
» bles coutumes, & d'enfreindre les loix, usages  
» & Concordats du Royaume, ni que les pouvoirs  
» du Nonce Apostolique puissent nuire au bien  
» commun & au repos des Sujets de Sa Majesté.  
» En conséquence, Votre Excellence doit se con-  
» former, dans l'exercice de ceux dont Elle est  
» revêtue, aux usages qu'elle trouvera convenable-  
» ment établis, & s'abstenir de toute innovation,  
» & de tout ce qui pourroit s'être abusivement  
» introduit au préjudice de la tranquillité & des  
» intérêts des Sujets de Sa Majesté. J'ai ordre de  
» prévenir Votre Excellence que, si Elle fait ou  
» permet de faire quelque chose de contraire, le  
» Tribunal de la Couronne le regardera comme  
» un acte de violence; que, nonobstant toute ap-  
» pellation & recours quelconque, toutes les pro-  
» cédures commencées demeureront suspendues, &  
» que les pieces en seront remises au Tribunal  
» ci-dessus nommé, pour juger s'il y a abus.

» De plus, pour ne rien innover dans les loix  
» & coutumes du Royaume, les Juges & Officiers  
» de la Nonciature ne percevront pas des droits  
» plus forts que ceux attribués aux Tribunaux de  
» la Cour; & pour l'expédition des Mandats  
» de Justice & de Grace, on observera la même

„ regle que dans les autres taxes , en évitant  
 „ avec soin toute occasion de plainte & de scan-  
 „ dale.

„ Sa Majesté m'ordonne encore d'avertir Votre  
 „ Excellence , qu'Elle doit nommer un Protecteur  
 „ National , conformément à l'usage suivi jusqu'à  
 „ présent , & choisir avec une attention particu-  
 „ liere pour cet emploi & pour tous ceux qui dé-  
 „ pendent de la Nonciature , des personnes d'une  
 „ naissance honnête , & recommandables par leur  
 „ intégrité , leurs lumieres & leur expérience ; afin  
 „ que les Prélats ordinaires n'ayent point à souf-  
 „ frir , ni à se plaindre des Sentences qui seroient  
 „ émanées des Juges dépourvus de qualités aussi  
 „ essentielles.

„ Sa Majesté instruite de l'abus fréquent que  
 „ font les Réguliers , des recours à la Nonciature ,  
 „ pour éviter par ce moyen la correction de leurs  
 „ Supérieurs , & se soustraire à l'obéissance qu'ils  
 „ leur doivent , sous le faux prétexte d'avoir des  
 „ permissions & exemptions contraires au bon or-  
 „ dre & à la discipline de la Communauté ,  
 „ ( d'où naissent , entr'autres maux , le relâchement  
 „ des Instituts , le trouble dans les Provinces , &  
 „ le scandale pour les peuples ; ) Sa Majesté , dis-  
 „ je , instruite de ces désordres , m'a chargé de  
 „ déclarer à Votre Excellence , qu'Elle n'ait à se  
 „ mêler d'aucune affaire relative au Gouverne-  
 „ ment économique des Réguliers de l'un & l'autre  
 „ sexe *inter claustra* , ni admettre aucun recours  
 „ de leur part , si ce n'est par la voie de l'appel.  
 „ Sa Majesté veut que ses intentions à cet égard  
 „ soient notifiées aux Supérieurs des différens Or-  
 „ dres Religieux , afin qu'ils les observent & les  
 „ fassent observer dans leurs Communautés respec-  
 „ tives.

„ Le Roi espere de la conduite de Votre Ex-  
 „ cellence , qu'il n'aura qu'à s'en louer , & qu'elle

„ confirmera Sa Mejesté dans ses sentimens de véné-  
 „ ration & d'obéissance envers le Siege Apostoli-  
 „ que, ainsi que dans l'estime particuliere qu'Elle  
 „ a pour Votre Excellence, tant à cause du ca-  
 „ ractere dont elle est revêtuë, que pour ses qua-  
 „ lités & vertus personnelles. Lorsque Votre Ex-  
 „ cellence aura répondu par écrit au contenu de  
 „ la présente, je rendrai les Brefs à la personne  
 „ qui viendra les demander de sa part. Je suis  
 „ prêt à la servir en toutes choses, & Dieu la con-  
 „ serve.

„ Du Palais, le 14 Juin 1744.

MARC-ANT. D'AZÉVÉDO CONTINHO.

Voici la réponse de l'Archevêque de Nico-  
 comédie.

„ E X C E L L E N C E ,

„ Je prie Votre Excellence de vouloir bien faire  
 „ remettre à l'Officier qui lui présentera ce bil-  
 „ let, les Brefs que Votre Excellence a eu la bonté  
 „ de faire expédier avec tant de diligence & de  
 „ célérité. Je lui en rends de très-humbles actions  
 „ de grâces, & la supplie d'assurer Sa Majesté que  
 „ la vénération & le respect dont je suis pénétré  
 „ pour sa personne Royale, me feront toujours  
 „ attacher ma gloire à exécuter avec ponctualité  
 „ ses ordres suprêmes, & à me conformer à ses  
 „ justes sentimens. En attendant l'occasion de pou-  
 „ voir obéir aussi à Votre Excellence, je suis avec  
 „ un parfait dévouement,

„ De Votre Excellence, &c.

LUC, Archev. de Nicomédie.

„ Le 16 Juin 1744.

On avoit le 15 du même mois expédié au Président du Parlement l'Edit usité en pareil cas. Par cet Edit, il étoit enjoint aux Juges de la Couronne, & au Procureur de Sa Majesté au Parlement, de se conduire, dans les recours Ecclésiastique du Nonce, des Evêques & des Religieux, de manière qu'en réprimant les violences avec soin, ils évitassent tous les abus, & ne donnaient ni au Nonce, ni aux Prélats, aucun sujet fondé de plaintes. On expédia le même jour une lettre du Roi au Chancelier du Parlement de Porto, & une autre circulaire aux premiers Supérieurs des Ordres Religieux. On a constamment observé la même règle jusqu'à la fin du regne de Jean V, l'auguste pere de Votre Majesté. Toutes les fois qu'on s'est apperçu qu'il s'étoit glissé quelque abus, on a expédié aussi-tôt de nouvelles lettres circulaires, portant défense d'exécuter aucun rescrit de la Cour de Rome qui n'auroit pas d'abord été présenté à Sa Majesté, & examiné par ses Ministres.

La conduite qu'on a tenue dans la suite envers l'Archevêque de Pétra, le premier & le seul Nonce qui soit venu dans ce Royaume sous le très-heureux regne de Votre Majesté est précisément semblable à celle qui avoit eu lieu pour son prédécesseur immédiat.

Les Impétrans ne pouvant donc ignorer ni ce point de droit public, incontestable & connu de tout le monde, ni cet usage généralement observé dans tous les Royaumes & Etats Catholiques, ni l'exactitude avec laquelle on s'y est conforiné dans tous les tems, ni par conséquent l'inutilité pour eux d'un Bref que toutes sortes de raisons doivent faire regarder comme nul & de nul effet, relativement à cette Cour & à ses Tribunaux, & qui le sera pour toute personne éclairée & circonspecte, il n'est plus possible de douter que dans l'introduction qu'ils en ont faite d'une manière si étrange &

si irrégulière, ils n'ayent eu pour unique but, d'inquiéter & de troubler les esprits simples, que le défaut de lumieres & d'instructions rend plus faciles à séduire.

Cette conduite scandaleuse, & les pernicieux desfeins qu'elle suppose, combinés avec les circonstances critiques dans lesquelles ce Bref a été introduit & répandu dans le Royaume, forment la démonstration complete de ce que nous avons avancé dans le commencement, qu'il ne peut y avoir personne, qui, sans manquer de respect au Saint Pere dont le nom a été si sacrilègement compromis, ose penser que ce Bref soit émané de la pleine délibération & du libre consentement de Sa Sainteté.

En effet, ces circonstances étoient telles que, d'une part, la Compagnie de Jesus avoit été déclarée, en présence d'une nombreuse assemblée la plus autorisée qu'il y ait jamais eu en Portugal, par treize Juges choisis dans les premiers & les plus respectables Tribunaux de cette Cour, sur les preuves les plus fortes & les moins équivoques, manifestement & juridiquement convaincue (ainsi qu'il résulte de la Sentence rendue contre elle le 12 Janvier 1759) d'avoir été la premiere instigatrice & motrice de l'infâme conjuration, qui, par la plus noire & la plus horrible scélératesse, attenta à l'innocente & précieuse vie de Votre Majesté, dans la nuit du 3 Septembre 1758; & que, d'un autre côté, cette même Compagnie avoit été par l'Edit de Votre Majesté du 3 Septembre 1759, exterminée & chassée de vos Royaumes & Domaines, & tout commerce avec elle, tant de vive voix que par lettres, interdit à jamais à vos sujets : en quoi Votre Majesté n'avoit fait qu'user de cette sage économie que les droits divin, naturel & des gens accordent à tout pere de famille, pour éloigner de la maison ceux qui nuisent à sa personne & trou-

bient le repos des siens. Le respect de Votre Majesté pour le Souverain Pontife (respect inoui dans des cas aussi atroces) l'engagea à suspendre, même à l'égard des membres les plus coupables de cette Compagnie la peine de mort que votre justice étoit autorisée à leur faire subir, non-seulement par le droit divin, le droit naturel, le droit des gens, & les exemples de plusieurs Cours distinguées par la pureté de leur Foi, & leur zèle pour la Religion, mais encore par les exemples domestiques de vos glorieux & religieux prédécesseurs, & en particulier du Roi Emmanuel. Ce Prince, malgré sa profonde vénération pour le Saint Siege, ne laissa pas de faire brûler publiquement à Lisbonne deux Réguliers qui avoient excité une sédition dans cette capitale.

C'est dans ces circonstances, qui devoient si justement faire espérer à Votre Majesté que ladite Compagnie seroit éteinte & entièrement abolie, comme l'avoient été plusieurs Ordres Religieux qui l'avoient bien moins mérité, que s'introduit & se répand en Portugal un Bref, où l'on prodigue sans pudeur les plus pompeux éloges à ces assassins de Votre Majesté, convaincus, jugés & pros crits comme tels.

De-là résulte, comme nous l'avons dit, une preuve évidente que le Saint Pere n'a aucune part aux dispositions de ce Bref; car enfin, comment concilier les lumieres de Sa Sainteté & la pureté de ses vues paternelles, avec l'étrange idée de se servir de cet artifice pour faire naître des doutes sur la Sentence du 12 Janvier 1759, qui, sur des preuves incontestables, & des aveux non-moins convaincus, déclare la Société de Jesus premiere instigatrice & motrice de l'exécrable attentat dont il y est question? Comment supposer que le Saint Pere ait ainsi voulu attaquer la justice de l'Édit de Votre Majesté du 3 Septembre de l'année der-

re , par lequel ladite Société est à jamais expulsée de ce Royaume , puisqu'il est certain que la connoissance des Jugemens rendus par les Tribunaux des Souverains , n'appartient qu'aux Princes mêmes dont dépendent ces Tribunaux , & que les loix des Monarques , qui ne reconnoissent aucun supérieur temporel , ne peuvent être jugées que par le Souverain Seigneur du Ciel & de la Terre , par qui régner les Rois ? Dieu lui-même ordonne aux peuples d'obéir aux Maîtres qu'il leur a donnés , sans se permettre d'examiner & de censurer leurs décisions. En s'écartant de cette obéissance , on ne cesseroit de troubler la société civile & le genre humain , dont la tranquillité dépend de l'autorité des Jugemens & de la soumission aux Loix de chaque Etat.

Les lumieres de Sa Sainteté , & la droiture de ses intentions , ne sont pas moins incompatibles avec la dureté des termes dans lesquels est conçu le Bref dont il s'agit. Il est impossible que ces expressions soient sorties de la bouche du Pere commun des Fideles , d'un Pontife respectable par la Sainteté de sa vie & ses éclatantes vertus , à l'égard d'un Fils si respectueux envers le Saint Siege , si zélé & si attentif à protéger la Sainte Eglise ; qualités qui distinguent Votre Majesté , même parmi les plus augustes les plus religieux de ses Prédécesseurs. Nous n'outragerons pas jusqu'à ce point le Vicaire de Jesus-Christ , de ce Maître du Ciel & de la Terre qui est venu au monde pour y apporter la paix ; qui , quoique Tout-Puissant , a voulu se désigner par le nom de Pasteur de Brebis , symbole de patience & de charité , & par celui d'Agneau , image encore plus touchante d'innocence & de douceur ; qui , jusque dans ses saluts , n'a cessé de recommander aux hommes la paix qu'il étoit venu leur donner ; & dont enfin un des préceptes les plus formels est d'apprendre de lui à être doux & hum-



ble de cœur : *Discite à me quia mitis sum & humilis corde.*

De toutes ces preuves & autorités rassemblées, découlent démonstrativement les conséquences suivantes :

1°. Que, vu la conduite irrégulière & reprehensible des Religieux Impétrans, vu la découverte des cinq professions dont nous avons parlé, il est évident, d'une part, que le vénérable Evêque D. Juan de Palafox de Mendoza a eu les plus justes raisons de s'élever contre les secrets impénétrables que renferment les Constitutions de la Compagnie, opposées en cela à l'esprit de l'Eglise & à la Doctrine de l'Evangile, qui réprouvent tout ce qui est caché & clandestin ; & de l'autre, que le Saint Pere Clément XIII n'a pu confirmer l'Institut des Impétrans, par un Bref conçu dans des termes aussi extraordinaires.

2°. Que ce Bref est notoirement obreptice, subreptice & nul, parce que Sa Sainteté n'en a pas effectivement connu la teneur.

3°. Qu'il est visiblement l'effet non-seulement des funestes obstacles, qui, comme le fait tout le monde Chrétien, ferment encore à la vérité l'accès du Trône Pontifical, mais encore du désespoir que cause à la Compagnie le juste & nécessaire abaissement où elle est tombée, depuis que les secrets de ses Constitutions, jusqu'alors impénétrables, ont été exposés au grand jour, & dénoncés à tous les Etats & Royaumes de l'Europe ; abaissement avoué par les Impétrans eux-mêmes, dans le Bref contre lequel notre Ministère nous force de réclamer.

4°. Que les Impétrans ont abusé de ces obstacles ( que la bonté Divine & la tendre vénération de Votre Majesté pour le Chef suprême de l'Eglise, nous font espérer de voir bientôt détruits, ) pour solliciter & extorquer par leurs artifices or-

dinaires le Bref en question, pour les fins pernicieuses que nous avons alléguées, & que nous allons continuer à vous dénoncer.

5°. Que leur unique objet, dans cette circonstance, a été de se servir de ce Bref, comme d'un nouvel instrument de discorde, pour semer la division entre des Princes & des Peuples Chrétiens, distingués par leur attachement à l'Eglise & au Siege Apostolique : comme s'il étoit bien difficile de séparer le respect & l'amour filial qu'ils ont pour le Saint Siege & le Pere commun des Fideles, Vicaire de Jesus-Christ sur Terre, des projets politiques, des innovations temporelles, des intrigues profanes auxquelles prend part la Cour de Rome, & dont gémissent tant de doctes & pieux personnages qui habitent cette Capitale du Monde Chrétien.

6°. Enfin, qu'en usant de voies aussi extraordinaires, les Impétrans ont voulu, d'un côté, forcer vos fideles sujets, trompés par la suscription des paquets glissés furtivement dans les malles des Courriers, à enfreindre votre loi du 3 Septembre 1759, qui défend tout commerce avec ces Religieux, & de l'autre, séduire les esprits foibles & privés de lumieres, & faire naître, au sein de vos Etats, ces séditions que leur damnable politique, aujourd'hui trop bien connue, à coutume d'exciter dans de semblables circonstances.

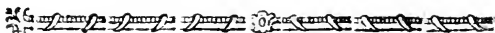
Et comme il n'y eut jamais d'objet plus digne de l'attention de Votre Majesté que celui que le Suppliant vient de mettre sous vos yeux, il finit par réclamer votre Autorité suprême & votre Royale protection, pour la défense naturelle & indispensable d'un des droits les plus précieux & les plus sacrés de votre Couronne, pour la conservation du repos public de vos Royaumes & de vos Sujets, pour le maintien de votre absolue & parfaite indépendance dans les affaires temporelles, & afin que les

Etats & Peuples soumis au Gouvernement de Votre Majesté puissent continuer à goûter en paix les fruits de l'heureuse union qu'ont jusqu'à présent maintenue entre eux la foi pure & sans tache qu'ils ont héritée de leurs ancêtres & à laquelle ils sont encore plus fortement attachés, leur amour filial pour la Personne de Votre Majesté, & leur respect inviolable pour ses loix.

Ces considérations doivent déterminer Votre Majesté à sévir contre cette nouvelle entreprise des Impétrans, de manière à les mettre désormais hors d'état d'en former d'autres; & à employer, pour cet effet, les moyens que vous suggéreront votre sagesse incomparable, votre amour paternel pour vos peuples, votre continuelle attention à leur procurer tous les avantages possibles, & à les défendre de tout ce qui pourroit troubler l'harmonie religieuse, fraternelle & constante qui regne entre eux.

E. R. M.





Nº. IV.

# É D I T

## DE SA MAJESTÉ

### TRÈS-FIDÈLE,

*Qui défend l'introduction & l'usage dans toute l'étendue de ses Etats, des Patentes d'Agrégations, aux Confréries des Jésuites, ainsi que toutes Professions & Associations avec ces Religieux; proscriit la Bulle Animarum salutis, la déclare obreptice, subreptice & nulle; & enjoint à ceux des Membres de la Compagnie de Jesus qui se trouveroient encore dans le Royaume, & qui y étoient tolérés en vertu de l'Edit du 3 Septembre & des Ordonnances postérieures, d'en sortir sans délai.*

**J**OSEPH, par la grace de Dieu, Roi de Portugal & des Algarves, Seigneur de Guinée, de la Navigation, Conquêtes & Commerce d'Ethiopie, d'Arabie, de Perse & des Indes, &c.

A tous ceux qui le présent Edit verront : SALUT.

Le Procureur Général de notre Couronne Nous a représenté (entre autres objets importants) non-seulement l'abus que la Compagnie de Jesus a fait,

depuis plus de deux siècles , pour les fins mondaines & pernicieuses , du grand nombre de *Confréries* par elle imaginées , dans le dessein de soumettre imperceptiblement tous les fideles à l'autorité de son Général , & leur faire recevoir les ordres émanés de lui avec l'obéissance aveugle & matérielle dont elle fait profession ; mais encore l'entreprise également abusive & tendante au même but , que ce Général vient de former & de mettre à exécution (non toutefois sans une nullité d'elle-même assez notoire ,) en extorquant & faisant expédier , sous le nom respectable du Très-Saint Pere Clément XIII , Chef actuel de l'Eglise Universelle , une Bulle obreptice & subreptice , datée du 10 Septembre 1766 , & qui commence par ces mots : *Animarum saluti*. Cette Bulle contient un grand nombre de privileges extraordinaires accordés à ladite Compagnie sans fondement , & contre les droits évidens du Tiers , tels que sont les droits de notre Couronne , des Inquisitions , des Evêques Diocésains , du Tribunal de la Bulle de la Croisade , & de tous nos Royaumes & Vassaux , dont ces privileges tendent à troubler le repos public , sans que de semblables concessions aient été autorisées par notre consentement , ni que , pour l'introduction de cette Bulle dans nos Royaumes & Domaines , auxquels elle étoit adressée , on ait demandé & attendu notre aveu , conformément aux loix & aux louables coutumes établies dans lesdits Royaumes. A CES CAUSES , voulant remédier à ce désordre , après mûre délibération & de l'avis non-seulement de plusieurs Théologiens , Canonistes & Jurisconsultes recommandables par leurs lumieres , par leurs vertus , & par leur zèle pour le service de Dieu & le notre , mais encore des Membres de notre Conseil & de celui d'Etat , Nous avons , de notre propre mouvement , science certaine , Royale , pleine & sur-

prême autorité , par ce présent Edit général & irrévocable , statué & ordonné , statuons & ordonnons ce qui suit.

### A R T I C L E P R É M I E R.

AUCUN de nos Sujets , Prêtre , Régulier ou Laïque , de l'un & l'autre sexe , de quelque rang , grade , condition qu'il puisse être , ne pourra demander ni recevoir des patentes de confraternité , d'Agrégation ou communication de privilèges , du Général de la Compagnie de Jesus , ni d'aucune autre personne par lui déléguée ou subdéléguée , & cela sous les peines portées contre les criminels de lèze-majesté ; étendant contre les infracteurs de cette loi , l'usage des preuves de droit privilégiées , à cause de la nécessité publique & urgente d'extirper des délits aussi abominables.

### I I.

Tous ceux qui se trouveroient avoir de ces Patentes , & qui les auroient reçues avant le présent Edit , ( sans doute dans l'opinion qu'elles n'ont rapport qu'à des choses purement spirituelles , tandis qu'au contraire ceux qui les envoient ont coutume de les diriger à des fins profanes & pernicieuses , ) seront tenus de les remettre , savoir , les Habirans de la ville de Lisbonne & de son Ressort , au Tribunal de l'Inconfiance , dans le terme péremptoire de dix jours consécutifs , à compter du jour de la publication du présent Edit ; ceux des Provinces de ces Royaumes , & des Isles Açores & de Madère ; aux Présidens & Juges de leurs Tribunaux respectifs , dans le même terme de dix jours ; & ceux des Capitaineries de l'Afrique Occidentale & Orientale , de l'Amérique & des Indes , aux Officiers de ces Districts ,

dans les termes qui leur seront fixés par nos ordres particuliers publiés & affichés à cet effet. Ceux de nos Juges & Officiers auxquels auront été remises lefdites Patentes, les enverront sur le champ au Tribunal de l'Inconfiance, pour être conservées dans la forme qui sera prescrite ci-dessous.

## I I I.

Tous & chacun des Naturels ou Habitans de nos Royaumes & Domaines, de tout sexe, état ou condition, qui ( dans la persuasion qu'on ne s'y occupoit que de spiritualité ) se trouveroient ou incorporés à la susdite Compagnie, appelée de Jesus, ou Profès dans icelle, ou associés à quelque Confrérie établie sous sa direction, seront également tenus, sous les mêmes peines, de se présenter pardevant nos susdits Juges & Magistrats, dans les termes respectif ci-dessus fixés, après lesquels ils seront irrémissiblement soumis auxdites peines, & il sera sommairement procédé contre eux suivant toute la rigueur des Loix.

## I V.

Tous les Jésuites externes, incorporés seulement à la Compagnie de Jesus par des Patentes d'Association ou par des Professions secretes, de la maniere ci-dessus expliquée, qui le déclareront ainsi de bonne foi dans le terme prescrit, ne devront point être inquiété pour cet objet. On gardera sur leurs noms un éternel silence, afin que, dans aucun temps, ils ne puissent être notés d'infamie, ni souffrir quelque autre dommage, pour avoir fait lefdites Professions ou reçu lefdites Patentes, qui seront remises le plus secrettement que faire se pourra, au Tribunal de l'Inconfiance, pour y être conservées avec soin.

## V.

COMME l'expérience a démontré par une longue fuite d'événemens , que jamais il n'y a eu de bonté ni de bienfaits capables de vaincre l'ingratitude & la méchanceté du commun des membres de la Société de Jesus , dans l'esprit desquels s'est enracinée profondément cette indomptable obstination qui forme le caractère de ladite Société , expliquant & é-tendant notre édit du 3 Septembre 1759, Nous déclarons tous les membres publics & secrets de la susdite compagnie foi-disant de Jesus , inséparables de leur chef, incorrigibles, ennemis communs de toute puissance temporelle, de toute autorité légitime & suprême immédiatement émanée du Dieu Tout-Puissant, de la tranquillité & de la vie des Souverains , du repos public des Royaumes & des Etats: nous voulons que tous & chacun des susdits membres publics & secrets de ladite compagnie demeure privés du bénéfice à eux accordé par notre-dite loi du 3 Septembre 1759, & par nos ordonnances postérieures: nous leur ordonnons sous les peines rigoureuses portées par cette loi, de sortir de ces Royaumes & Domaines, dans le terme & la forme qui leur seront prescrits par les Juges & Officiers respectifs chargés de faire exécuter la présente disposition, nous n'entendons cependant pas priver les particuliers qui ont renoncé à ladite compagnie, des pensions que nous leur avons accordées; Nous voulons au contraire que ces pensions continuent à leur être exactement payées leur vie durant, ou jusqu'à un nouvel ordre de notre part, dans tous les lieux où ils établiront leur demeure; à la charge de présenter, à la fin de chaque année, leur certificat de vie à nos ministres ou consuls des lieux les plus voisins de leur résidence, auxquels nous aurons soin de faire fournir les fonds nécessaires pour ces paiemens.



## VI.

Nous exceptons pour ce moment ceux de ces particuliers *sortis* de la compagnie qui obtiendront notre permission spéciale & personnelle signée de nous, pour demeurer dans ce Royaume; à condition qu'ils ne pourront désormais y enseigner, prêcher, ni confesser. A cet effet, il seront tenus de prêter devant le Chancelier du parlement de leur ressort respectif, un serment de fidélité, par lequel ils prometteront que, ni publiquement, ni en secret, il n'entreprendront aucun commerce avec les membres de ladite compagnie, ni avec son Général; qu'ils ne feront ni directement ni indirectement, aucune insinuation ou démarche en faveur de la compagnie: qu'en conséquence ils abjurent & detestent tous les preceptes d'incompétence & de restrictions mentales, imaginées par les écrivains de la société pour éluder la sainteté & la foi du serment; qu'ils renoncent de la même manière à la soumission & à l'obéissance aveugle & matérielle aux ordres du Général de ladite Compagnie, à toute communication avec lui & à toute dépendance de son autorité. Voulons que ceux qui auront ainsi obtenu notre aveu pour demeurer dans le Royaume, ne puissent sortir des lieux qui leur seront assignés pour leur résidence, sans notre permission ou celle des personnes que nous aurons déléguées à cet effet: à défaut de quoi, ils seront poursuivis comme perturbateurs du repos public, & soumis à toute la rigueur des peines ci-dessous prononcées.

Nous exceptons pareillement les particuliers non encore profès de ladite Société, qui, après en être sortis, seroient entrés dans d'autres ordres Religieux de ce royaume, & y auroient fait solennellement profession: Voulons qu'ils demeu-

rent incorporés à leurs Communautés respectives ; & les dispensons de prêter le serment prescrit ci-dessus.

## V I I.

AUCUN des Individus , Membres de la Compagnie dite de Jesus , déjà expulsés de ces Royaumes & Domaines , ou qui , en vertu des présentes , seront tenus d'en sortir , ne pourra désormais y rentrer , soit seul , soit avec d'autres. Il ne pourra être reçu aucune requête tendante à obtenir pour les susdits expulsés , la permission de revenir ou demeurer en Portugal , ni par des particuliers , à l'effet de les présenter , ni par nos Magistrats & Tribunaux , pour y faire droit ; sous peine , contre lesdits particuliers , qui recevraient ou présenteraient de semblables requêtes ( à moins que ce ne fût à titre de dénonciateurs , ) d'être poursuivis , ensuite de simples Procès-verbaux , & soumis aux peines portées par le droit contre les perturbateurs du repos public ; voulant qu'on regarde comme suffisantes à leur égard les preuves réputées telles par les loix & les Jurisconsultes , envers les criminels de lèze-majesté ; & pour ceux de nos Magistrats & Officiers qui recevraient lesdites requêtes , & ne procéderaient pas sur le champ contre ceux qui les auroient présentées , d'être privés de leurs offices & emplois , & déclarés à jamais incapables d'en remplir aucun à notre Royal service , sans préjudice des autres peines qu'ils pourront mériter relativement à la gravité du délit dont ils seront trouvés coupables.

## V I I I.

LA même chose s'observera & sous les mêmes peines , à l'égard de toutes & chaque personne qui introduiroient dans ces Royaumes & Domaines

quelqu'un des Membres de ladite Compagnie expulsée , ou qui , sachant qu'il s'en trouve dans les terres desdits Royaumes & Domaines , ne les dénonceroient pas dans le terme de vingt-quatre heures aux Juges de leurs districts respectifs à l'effet de les faire arrêter & traduire avec toute la sûreté & diligence convenable au Tribunal de l'Inconfidance ; pouvant employer pour cette translation le secours successif des différentes Communautés ; à moins que les circonstances n'exigent de plus grandes précautions : auquel cas , le Magistrat , qui aura fait la capture , sera tenu d'accompagner son prisonnier , jusqu'à ce qu'il l'ait remis entre les mains dudit Tribunal : Voulons que les frais de ces translations soient mis sur le compte de nos Finances , & payés des deniers de la caisse la plus voisine , laquelle prendra quittance de sommes fournies pour cet objet , & , moyennant ce , en demeurera déchargée.

## I X.

LES défenses & peines ci-dessus statuées auront leur effet , non-seulement contre tous ceux desdits Jésuites expulsés de ces Royaumes , qui seront trouvés avec leur habit ordinaire , mais encore contre tous ceux qui voudroient faire croire qu'ils sont du nombre des Particuliers sortis de la compagnie , ou qui sous quelque prétexte de permission par eux obtenue , seroient en effet sortis de ladite Société soi-disant de Jesus , & auroient pris ou l'habit Ecclésiastique , ou celui de quelque Ordre Religieux , ou celui de Séculier. Ce sera assez qu'ils aient été Membres de ladite Société expulsée , & qu'ils soient trouvés dans ces Royaumes & Domaines , pour être punis comme criminels de lèze-majesté dans la forme ci-dessus prescrite , ainsi que ceux qui leur donneroient asile dans leurs maisons , ou qui , en ayant connoissance , ne les dénonce-

roient pas aux Tribunaux, de la maniere qui vient d'être expliquée.

## X

TOUT ce que Nous avons dit s'observera de la même maniere à l'égard de toutes personnes, de quelque état & condition qu'elles soient, qui, coupables de professions, incorporations & associations susdites, ne se seroient pas présentées dans les termes prescrits, avec les déclarations ci-dessus exprimées ainsi qu'à l'égard de ceux qui, ayant connoissance de ces faits, ne les dénonceroient pas. Voulons que si les Dénonciateurs sont complices du même delit, la dénonciation qu'ils feront des autres coupables les mettre à couvert de la peine qu'ils auroient méritée.

## X I.

TOUTES & chaque personne, de quelque état & condition qu'elles puissent être, qui auront déformais communication, & entretiendront correspondance de vive voix ou par écrit avec les Religieux de la Compagnie dite de Jesus, ou avec quelqu'un de ses Membres expulsés de ces Royaumes, ou avec quelque Confrere ou Profès caché de ladite Société, de quelque état & condition qu'il soit, qu'elles auront connu pour tels, seront punies pas un exil de huit ans dans quelque'une des Garnisons d'Angola, pourvu que dans lescdites communications ou correspondances, ne se trouvent pas des fautes qui, selon le présent Édit ou les autres loix du Royaume, demandent des peines plus graves.

## X I I.

Tous les Officiers & Magistrats territoriaux & locaux de ces Royaumes & Domaines, auront, dans

dans leurs Territoires respectifs & districts de leur compétence, des procédures toujours ouvertes, en vertu desquelles, au commencement des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre de chaque année, ils rechercheront avec la plus grande exactitude s'il se trouve quelqu'un qui ait enfreint ce qui est ordonné par le présent Édit, ou qui ayant connoissance de quelque correspondant, fauteur & partisan desdits Jésuites notoires ou cachés, ne les dénoncerait pas, au préjudice de notre Royal service & du repos public, manqueroit par-là au devoir de bon & fidel Sujet, & au zèle qu'il doit avoir pour le bien commun de l'Etat & pour la tranquillité de ses Concitoyens.

## X I I I.

CONFORMÉMENT à l'avis de nos susdits Conseillers & Ministres, & à ce qui a été constamment pratiqué dans des cas semblables par les Monarques les plus religieux & les plus distingués par leur vénération pour le Saint Siege Apostolique & les Souverains Pontifes, nous déclarons le Bref qui commence par les mots *Animarum saluti*, ainsi que tous les exemplaires d'icelui (en ce qui concerne nos Royaumes & Domaines,) obreptice, subreptice & comme tel nul & incapable de produire aucun effet, ou d'apporter aucun obstacle à ce qui aura été jusqu'à présent, ou fera dans la suite jugé par nos tribunaux, ou qui se trouve établi par les louables coutumes de ce Royaume, ou par les Concordats entre notre Cour & le Saint Siege Apostolique : Ordonnons à tous nos sujets & habitans de ces Royaumes & Domaines, de quelque état & condition qu'ils soient, sous peine de notre indignation Royale, de confiscation de tous leurs biens à notre profit, & des autres punitions décernées par les loix contre ceux qui cherchent à offenser notre Ma-

jesté Royale, & à troubler le repos public de nos fideles vassaux, non - seulement de ne point observer le contenu dudit Bref, mais encore d'en porter & remettre, sous les mêmes peines, & dans le terme de trente jours, à compter de la publication de cet Édit, tous les exemplaires qui se trouveroient entre leurs mains; savoir, ceux de cette capitale & de la Province d'Estramadure, au Juge de l'Inconfidance, ou à celui qui tiendra sa place; & ceux des autres Provinces de ces Royaumes & Domaines, aux Présidens & Juges de leurs ressorts respectifs à l'effet de les envoyer au susdit Juge de l'Inconfidance. Enjoignons auxdits Présidens, tant de cette Cour que des Provinces, aux Juges Criminels, Juges Civils & autres Officiers desdits Royaumes & Domaines, de prendre acte sur le champ de cette rémission, & d'avoir des procédures toujours ouvertes pour poursuivre ceux qui feroient usage de ladite Bulle & de ses exemplaires, ou les retiendroient en leur pouvoir. Voulons que les dénonciations faites au sujet de ces transgressions soient tenues secretes, & qu'on procede de même secrètement jusqu'à la saisie réelle desdits exemplaires & de leurs propriétaires: de tout quoi il nous sera rendu compte par la voie dudit tribunal de l'Inconfidance, pour être par nous statué ce qui nous paroîtra convenable à l'exigence des cas, & aux personnes qui y seront impliquées. Ordonnons à toutes & chaque personne qui auroient entre leurs mains, ou qui sauroient ailleurs quelqu'un desdits exemplaires inséré dans quelque cahier, ou livre manuscrit ou imprimé, bien que ces cahiers & livres traitassent de matieres entièrement différentes, de les remettre ou dénoncer, dans la forme susdite & le terme de trente jours, sous les mêmes peines qu'ils auroient encourues en communiquant ou retenant lesdits exemplaires en feuilles volantes.

## X I V.

ET quant à ce qui concerne l'introduction furtive & clandestine de toute autre Bulle, Bref, Décret, Ordonnance, Jugement & Rescrit quelconque émané de la Cour de Rome, ou venant de quelque autre pays étranger, Nous déclarons que notre volonté Royale est non-seulement qu'il ne soit rien innové ni altéré dans ce qui a été par Nous statué sur ce point par notre Édit du 6 Mai 1765, mais encore que cet Édit soit mis pleinement à exécution, & acquiere une nouvelle force & autorité, comme en effet nous les renouvelons & confirmons par notre présente ordonnance.

## X V.

ET sera le présent Édit exactement observé suivant sa forme & teneur. Enjoignons aux membres de notre Conseil, au Président du tribunal de la supplique, ou à celui qui le remplacera, au tribunal de l'inconfiance, au Conseil de nos Finances & Domaines d'Outremer, au Conseil de conscience & des ordres, à la Chambre du Commerce, à celle du dépôt public, aux Capitaines Généraux, Gouverneurs, Présidens, Juges & autres Officiers de Justice & de Guerre, auxquels appartiendra la connoissance de cet Édit, de l'exécuter & faire exécuter en tout & par-tout, sans délai ni empêchement, nonobstant toutes Loix, Réglemens, Alvara, dispositions & ordonnances contraires, auxquelles toutes, & seulement dans les points ci-dessus spécifiés, Nous dérogeons par le présent Édit, comme s'il y en étoit fait une mention expresse & individuelle. Ordonnons au Docteur Pierre Gonçalve Cordeiro Pereira, de notre Conseil & Grand-Chancelier de nos Royaumes, de le faire publier dans la Chancellerie, & d'en envoyer à

tous les tribunaux des copies authentiques , qui seront enrégistrées par-tout où ont coutume de l'être de semblables Édits. Voulons que l'original de celui-ci soit & demeure déposé dans les Archives de la tour de Tombo.

D O N N É au Palais de Notre - Dame d'Ajuda ,  
le 28 Août 1767.

L E R O I,

L E C O M T E D'O E Y R A S.

» Édit par lequel Votre Majesté , faisant droit  
» au Réquisitoire du Procureur de sa Couronne sur  
» l'état critique de ces Royaumes depuis l'expul-  
» sion des Jésuites de France & d'Espagne , &  
» depuis l'expédition de la Bulle *Animarum salutem*  
» du 10 Septembre 1766 , défend l'introduction  
» & l'usage , dans toute l'étendue de ses États ,  
» des patentes d'agrégation aux Confréries desdits  
» Jésuites , ainsi que toutes professions & associa-  
» tions avec ces Religieux ; proscriit ladite Bulle ,  
» & enjoint à ceux des membres de la Compagnie  
» de Jesus qui se trouveroient encore dans le  
» Royaume , & qui y étoient tolérés en vertu de  
» l'Edit du 3 Septembre & des ordonnances posté-  
» rieures , d'en sortir sans délai ; le tout dans la  
» forme & sous les peines spécifiées ci-dessus.

» Pour que Votre Majesté le voie , ANTOINE  
» DOMINIQUE DO PACO l'a rédigé.

» Registré dans la Secrétairerie d'Etat des af-  
» faires du Royaume , au Livre II des édits ,  
» Alvara , & Patentes , fol. 65. A Notre-Dame  
» d'Ajuda , le 29 Août 1767.

J E A N - B A P T I S T E D' A R A N J O . P I E R R E  
G O N S A L V E S C O R D E I R O F E R E I R A .

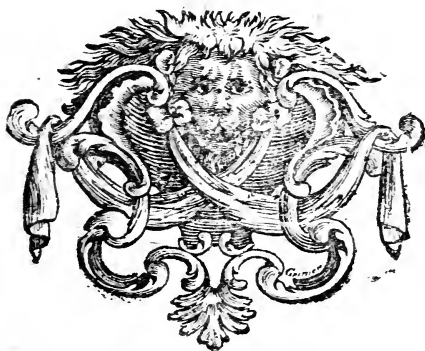


» Le présent Edit a été publié dans la Grande  
» Chancellerie du Royaume, le 24 Septembre 1767.

D. SÉBASTIEN MALDOUADO.

» Registré dans la Grande-Chancellerie de la  
» Cour & du Royaume, au Livre des Loix, fol.  
» 32. A Lisbonne, le 24 Septembre 1767.

ANTOINE-JOSEPH DE MOURA



N.<sup>o</sup> V.

É D I T  
DE SA MAJESTÉ  
TRÈS-FIDÈLE  
JOSEPH I,

*Adressé au Chapitre de l'Eglise Cathédrale  
de Coimbre.*

Aux Doyen, Dignités & Chapitre de l'Eglise  
cathédrale de Coimbre; MOI LE ROI : SALUT.

Sur ce qui m'a été représenté que l'Évêque D. Michel de l'Annonciation, par une violation manifeste de mes Édits du 6 Mai 1765, & des 2 & 5 Avril de la présente année, a fait répandre sous de faux titres dans ce Diocèse & cette capitale, divers écrits séditieux qui attaquent les droits les plus sacrés de ma Couronne, & le repos public de mes États; qu'il les a envoyés clandestinement aux Curés, pour jeter le trouble dans les consciences de leur paroissiens respectifs; qu'il l'a fait non-seulement sans m'en prévenir & me demander, comme il le devoit, mon consentement, mais qu'il a usé de toutes sortes d'artifices pour m'en dérober la connoissance; que dernièrement encore il a fait courir en manuscrit un Mandement daté du 8 Novem-

bre de cette année, contre l'usage constant des Evêques de ce Royaume, qui lui défendoit de rendre ce Mandement public avant qu'il fût imprimé muni du sceau de mon approbation; précaution nécessaire pour éviter de moindres désordres que ceux auxquels s'est laissé entraîner ledit Evêque : que, dans la composition, le but & l'usage de ce Mandement, non moins que dans sa teneur & sa clandestine distribution, il s'est rendu coupable de plusieurs crimes de lèse-majesté, & a encouru immédiatement les peines portées dans lesdits Édits, & notamment dans celui du 2 Avril, qui prononce contre les infraçteurs (au nombre desquels est ledit Evêque) les peines de ma Royale indignation, de confiscation de tous leurs biens au profit de ma Couronne, de privation perpétuelle & irrévocable de tous les droits & privilèges de Citoyens dans mes Royaumes & Domaines; qu'outre cela, il est encore soumis aux peines encourues par ceux qui conspirent contre ma Royale Majesté, ou trament la ruine de cet Etat & de la tranquillité publique; que ces peines doivent être infligées irrémissiblement & cumulativement aux transgresseurs, dans tous & chacun des cas déterminés, sans qu'il soit nécessaire qu'ils concourent tous ensemble; que vu la notoriété du crime de lèse-majesté que cet Evêque a commis, crime dont la nature exclut tout privilège, tout recours à d'autres Tribunaux que ceux de ma dépendance immédiate, il a encouru lesdites peines au moment même où il est devenu coupable, & qu'il n'y a pas besoin de Jugement à cet égard; que par conséquent il a dû dès ce même moment être réputé mort, & le gouvernement de cette Eglise regardé comme vacant & privé de son Pasteur. Tous ces motifs considérés; en qualité de Protecteur de mes Royaumes & Domaines, & me conformant aux dispositions du saint Concile de Trente, j'ai jugé à propos de

vous signifier, comme en effet par le présent Edit je vous signifie, que, suivant ce qui a été statué par ledit Concile, vous ayiez à élire un Vicaire-Général Capitulaire, pour gouverner ladite Eglise, & à lui donner à cet effet une Jurisdiction sans réserve, jusqu'à la nomination d'un nouvel Evêque & Pasteur légitime. Et, comme je suis pleinement instruit de la vertu, science & autres qualités de François de Lemos Paria, Membre du Tribunal de la Supplique, Juge Général des Ordres, & Député du Saint-Office, vous m'obligerez de faire choix de sa personne pour le susdit gouvernement, persuadé qu'il en remplira avec soin tous les devoirs.

D O N N É au Palais de Notre-Dame d'Ajuda,  
le 9 Décembre 1568.



N<sup>o</sup>. V I.

## M A N D E M E N T

D E

L' É V Ê Q U E

D E C O I M B R E.

**D**OM MICHEL DE L'ANNONCIATION, Chanoine Régulier de Saint-Augustin, de la Congrégation réformée de Sainte-Croix, par la permission Divine & l'autorité du Saint Siege Apostolique, Evêque de Coimbre, Comte d'Arganil, Seigneur de Coixa, du Conseil de Sa Majesté Très-Fidèle, &c.

Au Clergé Séculier & Régulier, & à tous les fideles de notre Diocese: SALUT ET BÉNÉDICTION EN NOTRE-SEIGNEUR.

L'obligation indispensable où nous sommes de veiller sur le dépôt que la Divine Providence a daigné nous confier, & la douleur avec laquelle nous voyons l'Ennemi du Salut semer sans cesse l'ivroie des Esprits pervers & scandaleux, parmi le bon grain des dogmes de la Foi, des maximes de l'Evangile & de la Morale de Jesus-Christ, nous engagent à faire tous nos efforts pour opposer une digue impénétrable au torrent de doctrines diverses & étrangères qui ont inondé cette ville, & qui de là ne tarderont pas à se répandre dans tout notre Diocese, au grand préjudice des mœurs & de la foi des fideles. Les craintes que nous ins-

pirent pour vous ces Ouvrages de ténèbres sont d'autant plus vives, qu'outre une infinité de propositions contraires à la pureté de la Foi & à la sainteté de l'Evangile, ils contiennent des maximes entièrement corrompues, destructives de la Religion, de la discipline & de la piété, & capables d'introduire l'abomination dans le lieu saint, qui est l'Eglise. Pour vous préserver d'un poison si funeste, Nous avons donc cru, Nos Très-Chers Freres, devoir vous en indiquer les sources, afin que vos cœurs ne soient point souillés par le commerce de ces esprits immondes. Si, comme l'enseigne l'Apôtre, nous devons nous éloigner avec soin de tous ceux qui marchent dans le désordre, & dont la vie n'est pas réglée par les principes d'une pure & saine morale, à plus forte raison devons-nous éviter la lecture de ces Auteurs qui, par d'ingénieuses applications, par des paradoxes soutenus avec art, par la force & les graces de leur style, persuadent plus efficacement leurs abominations, leurs erreurs & leurs mensonges. Voici les principaux de ces Ouvrages composés dans ces derniers tems, contre la Religion révélée, la pureté des mœurs & l'obéissance due aux Souverains :

L'Espion Turc dans toutes les Cours des Princes Chrétiens, ou Lettres & Mémoires d'un Envoyé secret de la Porte, dans les Cours de l'Europe.

Lettres Cabalistiques.

Lettres Chinoises.

Lettres Juives.

Lettres sur la Religion essentielle à l'homme.

Œuvres du Philosophe de Sans Souci.

Tableau du Siecle.

Essai sur l'Histoire Générale, par M. de Voltaire.

La Henriade, du même.

Précis de l'Ecclesiaste & du Cantique des Cantiques.

l'Esprit de M. de Voltaire.

Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Arts & Métiers.

De l'Esprit.

L'Espion de Thamas - Koulikan, dans le Cours de l'Europe.

Le Contrat social.

La Philosophie de l'Histoire.

Discours sur l'inégalité des hommes, par M. Rousseau.

Dictionnaire Philosophique.

Le Despotisme Oriental.

Dupin de *antiqua Ecclesiæ disciplinâ*.

*Dissertationes Historicæ*, à la suite desquelles se trouve l'Ouvrage de Justin Febronius de *statu Ecclesiæ & legitimâ potestate Romani Pontificis*.

La Pucelle d'Orléans, par M. de Voltaire.

Bélisaire, par M. Marmontel, de l'Académie Française.

Les coupables Auteurs de ces pernicieuses productions semblent ne s'y être proposé d'autre but que de déraciner du cœur des fideles les plus saintes maximes de la morale & de la Religion, & d'y substituer l'indifférentisme & le fatalisme; doctrines également criminelles & funestes, propres à faire faire à plusieurs naufrage dans la Foi, à exposer aux plus grands dangers les précieuses vies des Rois & des Princes, à détruire les fondemens de toute légitime Administration, en altérant l'harmonie qui doit régner entre l'Empire & le Sacerdoce. „ Car „ dit Isidore de Péluſe, c'est de l'accord du Sa- „ cerdoce & de l'Empire que résulte la perfection „ du Gouvernement. Quelque différence qu'il y „ ait entre ces deux Autorités, elles concourent

„ cependant au même but , qui est le salut des „ ames (1) “.

Ces téméraires & sacrileges Ecrivains , cachés sous le voile d'une fausse & spécieuse Philosophie , mettent tout en œuvre pour séduire les Peuples & corrompre la jeunesse , ou moins affermie dans la Foi , ou moins éclairée dans la Morale , ou moins constante dans les voies du Seigneur , & par conséquent plus docile aux impressions de l'erreur & du vice. De là les ravages que ces apôtres du mensonge ont faits dans la Cité sainte ; ravages plus terribles que ceux des Païens dans les premiers siècles , & des Hérétiques dans les suivans : car la paix apparente dont l'Eglise jouit de nos jours ; lui est bien plus funeste que la guerre qu'elle avoit à soutenir. Cette guerre couronnoit les Martyrs , multiplioit les fideles , & la remplissoit par-là d'une douce alégresse ; au lieu que cette paix perfide lui offre à chaque instant le douloureux spectacle d'enfans ingrats & rebelles , voués à l'iniquité , à l'erreur , & à la plus audacieuse impiété , qui , dans leurs détestables Ecrits , semblables à des chasseurs infernaux , tendent des rets à la piété & des lacs à l'innocence , & vérifient ainsi d'une manière trop réelle & trop déplorable la triste Prophétie de Jérémie , Chap. 5 , vers. 26 : *Inventi sunt in populo meo impii insidiantes quasi aucupes , laqueos ponentes & pedicas ad capiendos viros.*

Ces faux Prophetes , il est vrai , ne renversent pas les Autels , mais ils en écartent , par leurs pernicieuses doctrines , les adorateurs du vrai Dieu , qui veut qu'on l'adore en esprit & en vérité. Ils

---

(1) *Ex Sacerdotio & Regno rerum Administratio conflata est ; quamvis enim permagna sit differentia horum , ad unum tamen & unum finem tendunt , hoc est , ad animarum salutem.* Isidor. Pelus. Lib. 3. Ep. 239.



ne viennent pas, armés de glaives, ôter aux Fideles la vie du corps; mais, par le mortel poison de leur science, ou, pour mieux dire, de leur ignorance ils s'attachent à les priver d'une autre vie infiniment plus noble & plus importante, de celle de l'ame. A force d'altérer leur foi, de pervertir leurs mœurs, de les animer d'une folle audace contre la doctrine & la science de Dieu, ils parviennent à leur faire préférer au nom de Chrétiens celui de Philosophes; à leur faire traiter de superstition, de petitesse d'esprit & de défaut de lumieres, la fidele observation de la Loi; à leur faire regarder comme autant d'ignorans & d'insensés les véritables Chrétiens qui, attaqués ainsi de toute part, se réfugient sous les ailes du Seigneur jusqu'à la fin de cette nouvelle persécution. Destructeurs, autant qu'il est en leur pouvoir du seul & vrai Dieu, ils s'en font un au gré de leurs caprices & de leurs passions; un Dieu aveugle; sans providence, sans discernement, sans justice dans la distribution des peines & des récompenses.

C'est ainsi qu'après avoir nié, ou travaillé à obscurcir, ou mal-entendu les principes de la Révélation, ils cherchent à confondre l'unité de ses mysteres avec les rameaux qui s'écartent du centre de cette même unité; des points de pure discipline, avec la vérité de la Foi; les droits imprescriptibles de la Morale, avec des devoirs de convention; l'Autorité bien ordonnée du Sacerdoce & de l'Empire, avec l'abus qu'en ont fait quelquefois ceux qui en étoient revêtus. Que dis-je? ils ne craignent pas de mettre en parallèle les Sectes les plus abominables avec la Religion Catholique, cette Religion si pure & si sainte; comme si on pouvoit associer la lumiere aux ténèbres, le Temple de Dieu à l'Idole de Bélial. Mais ces Auteurs, ministres & victimes de l'En-

nemi du genre humain, s'épuisent en efforts inutiles. La guerre qu'ils font à la vérité les prive eux-mêmes de la paix, & ils se percent de leurs propres armes. » Telle est la nature des mensonges, » a dit avec raison un docte & pieux Écrivain, » qu'il ne peut jamais y avoir d'accord réel entre eux. *Hæc mendaciorum natura est, ideo hæere non possunt* ».

Mais, comme tout ce que nous avons dit dans ce Mandement ne produiroit pas l'effet que nous en espérons, si nous n'y ajoutions la sanction des peines canoniques, qui sont le nerf de la discipline, & l'unique barrière que nous puissions opposer à l'iniquité; nous défendons, au nom du Saint-Esprit, & en vertu de la sainte obéissance; à tous les fideles de notre Diocèse, de lire & entendre lire les ouvrages ci-dessus énoncés, s'ils n'ont pas d'ailleurs la permission légitimement obtenue de lire les Livres défendus: leur recommandons de fuir comme la peste ces perfides & contagieuses lectures: avertissons les Confesseurs, tant Séculiers que Réguliers de différer l'absolution dans le tribunal de la Pénitence, à l'égard de ceux qui refuseroient d'obéir à la voix de Dieu, dont nous sommes l'organe dans ce Mandement, & qui ne voudroient pas renoncer à lire ou entendre lire ces pernicious écrits, mille fois plus funestes que les lettres d'Urie, puisque, si elles ne tuent pas le corps, elles ôtent à l'ame une vie incomparablement plus noble & plus précieuse.

Que pouvez-vous attendre, Nos très-chers Freres, dans le chemin de l'Égypte, si ce n'est de vous y abreuver d'eaux troubles & bourbeuses? Qu'apprendrez-vous de ces Docteurs d'iniquité, qu'il ne vous soit plus avantageux de ne jamais savoir? N'y a-t-il parmi vous aucun Sage, & Galaad manque-t-il de remèdes & des Médecins? Revenez donc aux sources pures qui seules décou-

lent de la vérité , & donnent la vie éternelle , je veux dire à l'écriture , à la tradition , aux Saints Peres & aux Conciles. Quittez ces citernes empestées où vous ne boiriez que la mort de leurs eaux venimeuses & corrompues.

C'est-là , nos très-chers Freres , la Doctrine conforme à la piété , que nous avons cru devoir vous enseigner , pour ne pas devenir , par notre silence & notre dissimulation , complices de ces ténébreux & criminels Écrivains. Placés dans le lieu saint pour y être votre guide , nous sommes obligés de ne point rougir de l'Évangile , de le défendre hautement contre les attaques de l'impiété , & de montrer aux fideles confiées à nos soins , les pièges que l'ennemi commun fait tendre à leur innocence par ces Ministres d'iniquité dont il semble qu'ait voulu parler le Prophete Jérémie , lorsqu'il a dit , Chap. 8 , v. 8 : *Quomodo dicitis ; Sapientes nos sumus , & lex Domini nobiscum est ? Vère mendacium operatus est.*

D O N N É dans notre Palais Episcopal , sous notre sceau , le 8 Novembre 1768.

D. MICHEL , Ev. Comte , &c.

Moi , JÉRÔME SARAÏBA DE LOS SANTOS , Greffier de la Chambre Ecclésiastique je l'ai fait écrire.



N<sup>o</sup>. VII.

# L E T T R E

## D U R O I

### D E P O R T U G A L ,

*Au Vice-Recteur de l'Université de Coimbre.*

**J**OSEPH-ANTOINE DE SOUZA PÉREIRA;  
Vice-Recteur de mon Université de Coimbre;  
M O I L E R O I : S A L U T.

Il est de notoriété publique dans tout ce Royaume que depuis plusieurs années l'esprit d'orgueil, d'ambition & de cupidité a corrompu divers ordres Religieux, dont les Membres ont cherché à couvrir ces vices abominables du voile prétendu d'une plus grande perfection Religieuse. Dans ce dessein, ils se sont éloignés de la vie commune, conforme à leur Profession, & par conséquent des règles de leurs Constitutions respectives, qui ont placé tant & de si grands Saints sur les Autels de l'Eglise de Dieu. Ces Religieux, ainsi dégénérés de leur saint institut, se sont donnés par excellence les noms de *Béats* de *Jacobites* & de *Réformés*. Ils ont imaginé de nouvelles formes de vêtemens & de chaussures, de nouvelles tonsures, de nouvelles Oraisons & Prières non-approuvées par l'Eglise, comme s'ils pouvoient être plus pieux que l'Eglise elle-même, ou que celle-ci eût besoin de ces étran-

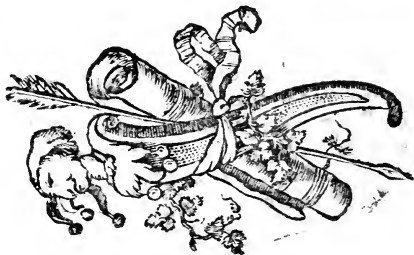
ges accroissemens de dévotion, Par ces pernicieuses innovations, il ont causé dans leur ordre des séditions & des schismes, non-seulement contre la paix que Jesus-Christ Notre-Seigneur est venu apporter au monde, mais encore contre la charité & l'union fraternelle qui doit régner spécialement entre des enfans du même Patriarche. La Criminelle & incorrigible obstination des chefs & fauteurs de ces désordres est telle, que les remèdes que j'ai plusieurs fois appliqués à un mal si pernicieux, au lieu de le faire cesser n'ont servi qu'à l'aggraver & à le rendre plus opiniâtre. Après avoir, pendant plusieurs années, détruit les biens, la discipline régulière & le crédit de leurs communautés, ils en sont venus à cet excès d'audace, d'attaquer la tranquillité publique de mes Etats, comme on l'a vu dernièrement dans cette ville & dans celle de Brague, de la maniere la moins équivoque & la plus scandaleuse.

Dans des circonstances aussi urgentes, convaincu par tant d'inutiles épreuves que toutes les voies de conciliation & de douceur ne serviroient qu'à fortifier & à répandre une si dangereuse contagion, au grand détriment de la Religion & de l'État; considérant, en qualité de Seigneur & Protecteur de cette Université, le déshonneur & l'opprobre qui réjailliroient sur elle, si elle conservoit dans son sein des Religieux qui ont si indignement abusé des grades de Docteurs & de Professeurs en théologie qu'elle leur avoit conférés, abus dont se sont sur-tout rendus coupables ceux des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin qui ont été, par mes ordres, exclus des dignités & offices de leur congrégation, comme impositeurs, & défenseurs d'une réforme qui n'en fut jamais une; ceux des Hermites de Saint-Augustin, qui, jusqu'à présent, ont affecté les mêmes singularités de noms & d'habits, & ceux des Moines de Saint-Benoît qui se

trouvent notoirement dans le même cas, (car c'est principalement de ces trois Ordres que sont sortis ces énormes scandales :) Je veux & ordonne que tous & chacun de ces Religieux soient & demeurent à jamais exclus de cette Université; que leurs noms soient incessamment effacés de ses registres, & qu'ils soient déclarés incapables d'y remplir à l'avenir aucun emploi, & même d'assister à ses assemblées, attendu qu'on doit désormais, & de toute manière, les réputer morts, & comme s'ils n'avoient jamais existé.

Vous ferez exécuter & enregistrer le présent ordre dans les livres où s'enregistrent les ordonnances Royales, & en certifierez la Secrétairerie d'État.

Du Palais de Notre-Dame d'Ajuda, le 14 Décembre 1768.



N<sup>o</sup>. VIII.

# É D I T D U R O I

D E P O R T U G A L ,

*Qui ordonne de donner désormais au Tribunal du Saint-Office le titre de Majesté.*

**M** O I L E R O I , à tous ceux qui le présentent  
Édit verront : SALUT.

Sur ce qui Nous a été représenté que , malgré l'usage établi de tout tems , & constamment observé dans ce Royaume , de donner le titre de *Majesté* à tous les tribunaux qui composent notre Cour , comme dépositaires de notre Autorité , & représentant dans tous les cas , de la maniere la plus efficace , notre Royale Personne , au nom de laquelle ils expédient les causes & les affaires de leurs départemens respectifs ; cependant , par un abus extraordinaire , on ne donne au tribunal-Général du Saint-Office , un de ceux , qui par leur établissement & leurs fonctions , tiennent de plus près à notre Personne Royale , d'autre titre que celui qu'on donne à son Président , à l'exemple de ce qui se pratique à l'égard de l'Hôtel-de-Ville de Lisbonne , sans considérer que les députés qui composent ce tribunal sont tous membres de notre Con-

seil, exerçant dans ledit tribunal-Général notre Royale Jurisdiction, non-seulement en ce qui concerne les affaires criminelles & la recherche des délits qui intéressent la Religion, mais encore pour l'expédition des causes civiles des Privilégiés qui y ont leur *Committimus*; instruits d'ailleurs que cet abus a été un des moyens dont les soi-disant Jésuites ont voulu se servir dans leurs intrigues, pour réprimer l'autorité dudit tribunal du Saint-Office; nous voulons & ordonnons, pour faire cesser ce désordre, que dorénavant dans tous les Discours, lettres & requêtes adressées audit tribunal-Général, on lui donne le titre de *Majesté*, ainsi qu'il s'est toujours pratiqué & se pratique encore à l'égard du tribunal de conscience & des ordres, & de celui de la Bulle de la Croisade, dans l'exercice & la réunion de leur double Jurisdiction. Voulons pareillement que ledit tribunal-Général laisse sans réponse toute lettre ou requête où on ne lui donneroit pas le susdit titre de *Majesté*; vu qu'il doit savoir que, semblable aux deux tribunaux ci-dessus nommés, & à tous les autres de notre Cour, c'est en notre nom qu'il juge les affaires dépendantes de la Jurisdiction temporelle dont nous lui avons confié l'exercice. En conséquence nous ordonnons, &c. &c.





N<sup>o</sup>. I X.

# DISCOURS DU P A P E CLEMENT XIV,

*Au sujet de l'accueil distingué fait à son  
Nonce par la Cour de Portugal.*

V É N É R A B L E S F R E R E S ,

Ce que Nous désirions depuis si long-tems & avec tant d'ardeur, ce que Nous n'avons cessé de demander au Ciel par d'instantes prières, ce qui a été constamment l'objet de nos pensées & de notre sollicitude, vient enfin de nous être accordé par la Divine miséricorde. A peine Nous étions-nous abandonnés aux premiers mouvemens de notre affection paternelle envers Notre Très-Cher Fils en Jesus-Christ, Joseph, Roi Très-Fidèle de Portugal & des Algarves, que ce Prince s'est hâté de nous donner des témoignages authentiques de son respect & de sa piété filiale. Fidèle imitateur de ses augustes Ancêtres, il nous a prouvé que cette antique dévotion pour notre Siege Apostolique qu'ils lui ont transmise comme leur plus précieux héritage, n'a fait que s'accroître & s'affermir dans leur glorieux Successeur. Ces sentimens

ne sont point demeurés renfermés dans son cœur : il vient de les faire éclater d'une manière bien sensible, en accueillant avec des marques particulières d'estime & de bonté notre Vénérable Frere Innocent, Archevêque de Tyr, que Nous lui avions député en qualité de notre Nonce Apostolique. Dès que ce Prélat s'est montré sur les Frontières de Portugal, il a été reçu avec des honneurs extraordinaires, qui ont ajouté un nouvel éclat à celui de sa dignité. La première fois qu'il a été admis à l'Audience de Sa Majesté Très-Fidele, ce Prince lui a prodigué les témoignages les moins équivoques de sa bienveillance pour lui, de ses égards & de son attachement pour Nous. Dans la joie que Nous inspire un événement si désiré, Nous nous hâtons d'en rendre au Dieu Tou-Puissant d'immortelles actions de grâces; de le remercier de ce que par l'heureuse combinaison des tems des choses & des volontés, il a voulu que les commencemens de notre Pontificat fussent marqués par un succès si important, & un bienfait si signalé envers l'Eglise. Nous sommes d'autant plus obligés d'en témoigner au Très-Haut notre vive reconnoissance, que Nous avouons qu'il n'y a rien en Nous qui puisse faire attribuer ce succès à nos soins & à notre habileté. Mais le même amour de la vérité qui Nous défend de nous en arroger le mérite, Nous fait reconnoître & confesser qu'il ajoute infiniment à la gloire du Roi Très-Fidele, dont la Religion & la piété envers Nous ont éclaté d'une manière si authentique & si extraordinaire. Les justes éloges que Nous lui devons à cet égard sont pour Nous un nouveau motif d'alegresse, puisque Nous voyons un Prince que notre cœur n'a cessé d'embrasser avec une affection paternelle, dont la gloire & la prospérité ont été constamment l'objet de nos plus ardens desirs, acquérir aujourd'hui des titres si incontestables à notre reconnois-

fance & à celle de l'Eglise. Que ne devons-nous pas espérer de cet heureux début ! Ne doutons pas , Vénérables Freres , qu'il ne soit bientôt suivi de nouvelles preuves des sentimens qu'a pour notre Personne notre Très - Cher Fils en Jesus - Christ , de son attachement au Saint Siege , de son zele pour le bien & le repos de l'Eglise , & que sa conduite constante ne soit pour Nous un sujet perpétuel d'éloges & de consolation.



Nº. X.

# É D I T

## D U R O I

### D E P O R T U G A L ,

*Pour rouvrir le Tribunal de la Nonciature.*

**J**OSEPH, par la grace de Dieu, Roi de Portugal, &c.

Aux Membres de notre conseil (el Desembargo do Paço) : SALUT.

Ayant jugé à propos de rétablir l'ancienne communication entre notre Cour & celle de Rome , pour l'expédition des affaires relatives à cette dernière , sauf les loix , les louables coutumes & les privilèges de nos royaumes , & après avoir fait examiner les brefs facultatifs qui nous ont été présentés de la part du Nonce Apostolique , nous lui avons fait savoir que nous l'autorisons à rouvrir ;

dans le terme par nous fixé, le tribunal de la Nonciature, où s'expédieront désormais toutes les affaires qui en dépendent. En conséquence, nous avons fait adresser à tous les Prélats, Métropolitains & autres, ainsi qu'aux Supérieurs des communautés régulières, des lettres semblables, signées du Comte d'Oeyras, Ministre & Secrétaire d'Etat, auxquelles nous voulons qu'on ajoute la même foi qu'aux originaux.

Notre Conseil exécutera & fera exécuter le présent Edit, par lequel nous avons, pour de justes motifs, suspendu les effets de ceux expédiés le 4 Août 1760; & pour cela, il aura soin de donner les ordres nécessaires, enfin que chacun puisse en être instruit.

Du Palais de Notre-Dame d'Ajuda, le 23 Août 1770.

Sera le présent Edit imprimé & affiché dans tous les lieux ordinaires pour que personne n'en prétende cause d'ignorance.

Lisbonne, le 25 Août 1770.

Par ordre de Sa Majesté,

ANTOINE-PIERRE VERGOLINI,



N.º XI.

# DISCOURS DU PAPE

CLÉMENT XIV,

*Au sujet du rétablissement de la Nonciature  
en Portugal.*

VÉNÉRABLES FRÈRES,

CE n'est pas sans une disposition particulière de la Providence , que les circonstances nous ont forcé de différer jusqu'à ce jour de vous annoncer des événemens dont nous avons résolu de vous faire part dès le 20 de ce mois. Ce jour est celui où Nous entrâmes, il y a trente ans, dans cette ville , envoyés par l'ordre de ceux qui étoient alors nos Supérieurs ; c'est celui où , malgré notre indignité , & contre nos désirs , nous fûmes associés à ce Sacré College des Cardinaux de la Sainte Eglise Romaine ; c'est celui enfin où Dieu Nous a choisis pour goûter dans son sein les plus pures consolations.

Ce que nous avons espéré & prévu , Vénérables Freres , que notre très-cher Fils en Jesus-Christ, Joseph Roi très-fidèle de Portugal & d'Algarve , acquerroit chaque jour , par de nouveaux témoignages de piété & de zèle envers l'Eglise, de nouveaux titres à sa reconnaissance, vient de se

Tome III.

K

vérifier de la maniere la plus authentique & la plus complete. Ce Monarque Religieux a même été dans cette occasion au-delà de notre attente. Peu content de rétablir l'ancienne & étroite union entre le Portugal & le Siege Apostolique, il en a resserré les nœuds, & l'a appuyée sur des fondemens déformais inébranlables. Lorsque nous vous annoncions il y a quelque mois cet heureux avenir, cette prédiction ne portoit pas sur des conjectures vagues & hasardées : elle avoit une base plus réelle & plus solide : notre confiance étoit fondée sur le cœur & les vertus de notre très-cher Frere en Jesus-Christ, sur sa religion, sa foi, sa piété, dont, à l'exemple de ses glorieux Ancêtres & de sa Royale maison constamment attachée au Saint Siege, il a donné des preuves si éclatantes.

Mais quoique ces justes considérations rendissent en quelque sorte déjà présens à nos yeux des événemens si désirés, cependant la nouvelle qui nous en a été apportée en dernier lieu de Portugal, a fait sur nous une si vive impression, que notre joie n'eût pas été plus grande, quand nous n'aurions eu aucun sujet de nous y attendre. Tout concouroit à nous faire regarder ce jour comme le plus beau, le plus heureux de notre vie : la haute & incomparable vertu de cet auguste Monarque, l'accroissement de gloire ajouté à son nom immortel, l'avantage de l'Eglise, la dignité du Siege Apostolique, la joie de tous les gens de bien, celle qui ne pouvoit manquer de remplir vos cœurs. Que si chacun de ces motifs eût suffi seul pour nous pénétrer d'une vive allégresse, quels transports ne devoit pas nous faire éprouver leur réunion ! Laifons-les donc éclater avec notre juste & immortelle reconnoissance. Redoublons nos vœux pour la gloire & la prospérité d'un Prince dont la sagesse, la religion & la piété filiale ont versé dans notre cœur de si douces consolations : ne mettons

plus de bornes à nos éloges, à nos témoignages d'estime envers l'auteur d'un bienfait si signalé.

Mais que les justes louanges que nous lui prodiguerons ne nous fassent pas oublier celles que nous devons à son auguste & digne compagne, notre très-chère Fille en Jesus-Christ, Marie-Anne-Victoire, Reine très-fidèle. Son ardeur à seconder les desseins de son Royal Époux, son zèle à servir l'Eglise & le Saint Siege, les preuves éclatantes qu'elle nous a données dans cette occasion de son attachement & de sa piété, ont un droit égal à nos éloges & à notre reconnoissance.

Nous devons le même tribut à toute la maison Royale, qui, à ses anciennes & héroïques vertus, vient de joindre un nouveau degré de gloire, & de nouveaux titres à notre tendresse paternelle.

Nous le devons encore à notre cher Fils, le noble Comte d'Oeyras, Secrétaire d'État de Sa Majesté très-fidèle, qui, entre autres vertus, a fait briller avec tant d'éclat dans cette circonstance son attachement au Saint Siege, son affection pour nous, son zèle & sa fidélité pour son Souverain; à notre cher Fils le noble Commandeur d'Almada, Ministre Plénipotentiaire du même Prince auprès de nous, que plus d'une fois nous avons entendu avec une vive satisfaction nous rendre compte des sentimens religieux du Roi, & dont nous ne pouvons assez louer l'intelligence & l'activité dans l'exercice de son Ministère; enfin à tous les ordres de citoyens de la royale ville de Lisbonne, qui, par leur ardeur à suivre l'exemple à jamais mémorable de leurs augustes maîtres, par l'alégresse extraordinaire dont ils ont fait publiquement éclater les transports, ont donné des preuves si convaincantes de leur attachement religieux à notre personne & à la Chaire de Saint-Pierre.

L'étroite union qui regne entre nous, Vénérables Freres, ne nous permettoit pas de différer plus

long-tems à vous faire partager notre joie ; l'action héroïque du Roi très-fidèle vous impose sans doute la douce obligation de lui témoigner publiquement votre gratitude ; mais vous vous acquitterez encore mieux de ce devoir , en ne cessant d'implorer le Dieu Tout-Puissant pour la conservation de sa personne royale , la gloire de son auguste Maison , & la prospérité de son regne.

De notre côté , nous n'oublierons rien pour lui prouver chaque jour , par de nouveaux effets , toute l'étendue de notre affection paternelle. Nous commencerons par rendre incessamment au Dieu des miséricordes de publiques actions de graces pour le bienfait signalé qu'il a daigné accorder dans cette circonstance à son église & à nous. C'est-là que notre vive tendresse s'épanchera en humbles & ferventes prieres ; c'est-là que nous offrirons au Ciel nos vœux ; vœux de cette capitale , non-moins empressée que nous à célébrer la piété du Roi très-fidèle & de toute la nation Portugaise , pour que la félicité de ce Prince & celle de ses sujets égalent leur religion ; & qu'aidé de la grace divine , il puisse jouir des plus précieux fruits d'une véritable & solide gloire.

*Fin du troisieme Volume.*





# SOMMAIRES

## DES LIVRES

Contenus dans le troisieme Volume.

---

### LIVRE SEPTIEME.

*Principaux Evénemens jusqu'à la Rupture  
avec l'Espagne.*

- I. **L**E Comte de Saint-Laurent est arrêté , page 2
- II. Le Vicomte de Ponte-Lima a le même sort , 3
- III. Exil des Freres naturels du Roi , 4
- IV. Craintes continuelles du Roi de nouvelles conspirations contre sa Personne , 6
- V. Exil du Secrétaire d'Etat Dom Joachim de Costa Corte-Real , 7
- VI. Satisfaction donnée publiquement par la Cour de Londres à celle de Lisbonne , pour une insulte faite à son autorité , 9
- VII. Diverses Ordonnances qui ôtent toute espérance d'un prochain accommodement avec la Cour de Rome , 10

VIII. Tentatives de Carvalho pour persuader aux Etrangers l'état florissant du Portugal ,	11
IX. Il s'occupe avec chaleur du projet de rebâtir Lisbonne ,	13
X. Intrigues de Carvalho pour faire chasser les Jésuites des autres Etats ,	15
XI. Edit qui confisque au profit du Roi tous les biens des Jésuites ,	16
XII. Protection accordée par Carvalho à l'Imprimeur Pagliarini & au Pere Norbert ,	17
XIII. Nouveaux bruits d'un accommodement prochain avec le Pape ,	18
XIV. Divers Edits contraires au bien public ,	20
XV. Procès & supplice du célèbre Malagrida.	21

## LIVRE HUITIEME.

### *Guerre contre l'Espagne.*

I. <b>L</b> E Comte d'Oeyras dans la crainte d'une prochaine rupture avec la France & l'Espagne, demande des secours à l'Angleterre ,	29
II. Il refuse de s'unir avec l'Espagne ,	30
III. Les Ambassadeurs de France & d'Espagne partent de Lisbonne sans prendre congé ,	31
IV. Les Espagnols commencent les hostilités ,	32
V. Déclaration de guerre, contre l'Espagne ,	33

- VI. *Les Portugais , sous le commande-  
ment du Comte de la Lippe , font  
tête aux Espagnols ,* 34
- VII. *Divisions des Ministres Espagnols  
relativement à la guerre ,* 36
- VIII. *Traité de paix entre la France , l'Es-  
pagne & l'Angleterre. Le Portugal  
y accede.* 37
- IX. *Prise de la Colonie du Saint-Sacre-  
ment ,* 38
- X. *Le Comte de la Lippe travaille à met-  
tre le Portugal en état de défen-  
se ,* ibid.
- XI. *Lettre de remerciement écrite par le Roi  
de Portugal à Sa Majesté Britan-  
nique ,* 39
- XII. *Rétablissement de la Marine ,* ibid.
- XIII. *Inquiétudes de la Cour d'Espagne au  
sujet des préparatifs de guerre du  
Portugal ,* 40
- XIV. *Elles sont dissipées par l'arrivée du  
nouvel Ambassadeur Portugais à  
Madrid ,* 41
- XV. *Départ du Comte de la Lippe pour  
l'Angleterre. Lettre qu'il écrit aux  
Chefs des Troupes ,* 42



## L I V R E N E U V I E M E.

*Principaux événemens jusqu'à l'élévation de  
Carvalho au titre de Marquis de Pombal.*

- I. **D**ISGRACE d'Alvarès de Sylva ,  
Membre du Parlement de Lisbonne , & de quelques autres particuliers , 43
- II. Conspiration formée à Angola contre  
le Gouverneur & les Officiers de  
la Garnison , 44
- III. Emprisonnement du Comte d'Ega , 45
- IV. Terreurs excessives qu'inspirent aux  
Habitans de Lisbonne les cruautés  
de Carvalho , ibid.
- V. Désfiance & précautions du Roi dans  
les audiences publiques , 46
- VI. Peril que court le Roi en traversant  
le Tage , ibid.
- VII. Attaque d'apoplexie de Carvalho bien-  
tôt suivie de son rétablissement , 47
- VIII. Nombre prodigieux de voleurs occa-  
sionnés par la misère , 48
- IX. Auto-da-fé , 49
- X. On casse le Régiment Royal-Etran-  
ger. Son Colonel est condamné au  
dernier supplice , 50
- XI. Punition de la Prieure du Saint-Sa-  
crement , & de quelques Ecclésiasti-  
ques , 52
- XII. Fondation du College Royal des No-  
bles , 53
- XIII. Edit favorable à la Navigation , 54

- XIV. *Proscription de la Bulle Apostolicum pascendi munus*, 55
- XV. *Dom Sampajo, Prélat de la Patriarchale, est arrêté*, 59
- XVI. *L'Impératrice-Reine demande & obtient la liberté de quelques-uns des Jésuites prisonniers*, 60
- XVII. *Lettre écrite par le Pape à Sa Majesté Très-Fidelle, pour l'exhorter à se prêter à un accommodement entre les deux Cours*, 61
- XVIII. *Nouvelles faveurs accordées par le Roi au Comte d'Oeyras*, 62
- XIX. *Dispenses de mariage accordées aux Portugais sans le consentement de la Cour de Rome*, 63
- XX. *Exil du Cardinal Patriarche*, 64
- XXI. *Son rappel*, 65
- XXII. *Suppression de la Bulle In Cœna Domini*, 66
- XXIII. *Erection du Conseil Royal de Censure*, ibid.
- XXIV. *Carvalho fait partir pour une Contrée déserte de l'Amérique une nombreuse Colonie de libertins des deux sexes, mariés de force*, 67
- XXV. *Désir qu'il a de s'allier avec les Grands du Royaume*, 68
- XXVI. *Réglemens peu favorables au commerce*, 71
- XXVII. *Permission accordée à divers Ordres Religieux de recevoir quelques Sujets, malgré l'Edit de 1764*, 72
- XXVIII. *Plusieurs personnes de distinction sont de nouveau arrêtées, sous prétexte de trahison & de complots contre la vie du Roi*, 73
- XXIX. *Motifs de la détention de l'Evêque de Coimbre*, ibid.

- XXX. *Le Siege de Coimbre est déclaré vacant ,* 75
- XXXI. *Découverte de la Secte des Jacobites , & leur punition ,* 76
- XXXII. *Edit qui enjoint de donner au Tribunal du Saint-Office le titre de Majesté ,* 78
- XXXIII. *Réforme du Régiment des Volontaires Royaux ,* 79
- XXXIV. *Erection d'un nouveau Tribunal pour examiner les titres des fonds aliénés de la Couronne ,* ibid.
- XXXV. *L'administration des biens de la Patriarchale est unie à celle des Finances ,* 80
- XXXVI. *Etablissement de l'Imprimerie Royale ,* 82
- XXXVII. *Perte de la place de Mazagan ,* ibid.
- XXXVIII. *Le Commandeur d'Almada retourne à Rome sous le nouveau Pape Clément XIV ,* 85
- XXXIX. *Le Prélat Conti est nommé Nonce à la Cour de Portugal ,* 86
- XL. *Mort des deux freres de Carvalho ,* ibid.
- XLI. *Nouveau danger que court Joseph I ,* 88
- XLII. *Vif intérêt que le Pape paroît y prendre ,* 90
- XLIII. *Le fils aîné de Carvalho est fait Président du Conseil , l'Archevêque d'Evora Inquisiteur-Général , & Dom Martin de Mélo Secrétaire d'Etat ,* ibid.
- XLIV. *Honneurs extraordinaires rendus au nouveau Nonce lors de son arrivée à Lisbonne ,* 92
- XLV. *Joie que le Pape en ressent ,* 93
- XLVI. *Restrictions mises à la Jurisdiction du Nonce ,* 94

- XLVII. *Mandement du Cardinal-Patriarche ,  
à l'occasion du Jubilé universel ,* 96
- XLVIII. *Carvalho est fait Marquis de Pom-  
bal ,* 99
- 

## P I E C E S

## J U S T I F I C A T I V E S .

- N<sup>o</sup>. I. *ÉDIT du Roi de Portugal , portant  
confiscation de tous les biens possédés  
par les Jésuites dans les terres de la  
Domination Portugaise ,* 101
- N<sup>o</sup>. II. *Sentence du Tribunal de l'Inquisition ,  
& arrêt du Parlement ou de la Cour  
Souveraine de Lisbonne appelée  
Relaçao , contre Gabriel Malagrida  
Jésuite ,* 104
- N<sup>o</sup>. III. *Réquisitoire du Procureur-Général de  
la Couronne , contre la Bulle Apos-  
tolicum pascendi munus ,* 148
- N<sup>o</sup>. IV. *Edit de Sa Majesté Très-Fidelle , qui  
défend l'introduction & l'usage dans  
toute l'étendue de ses Etats , des Pa-  
tentes d'Agrégation aux Confréries  
des Jésuites , ainsi que toutes Profes-  
sions & Associations avec ces Reli-  
gieux ; proscriit la Bulle Animarum  
saluti , la déclare obreptice , subrep-  
tice & nulle ; & enjoint à tous ceux  
des Membres de la Compagnie de  
Jesus qui se trouveroient encore dans  
le Royaume , & qui y étoient tolé-  
rés en vertu de l'Édit du 3 Septem-*

- bre & des ordonnances postérieures,  
d'en sortir sans délai ,* 176
- N<sup>o</sup>. V. *Edit de Sa Majesté Très-Fidelle Jo-  
seph I, adressé au Chapitre de l'E-  
glise Cathédrale de Coimbre ,* 190
- N<sup>o</sup>. VI. *Mandement de l'Evêque de Coimbre ,* 193
- N<sup>o</sup>. VII. *Lettre du Roi de Portugal au Vice-  
Recteur de l'Université de Coimbre ,* 200
- N<sup>o</sup>. VIII. *Edit du Roi de Portugal , qui ordonne  
de donner désormais au Tribunal du  
Saint-Office le titre de Majesté ,* 203
- N<sup>o</sup>. IX. *Discours du Pape Clément XIV , au  
sujet de l'accueil distingué fait à  
son Nonce par la Cour de Portu-  
gal ,* 205
- N<sup>o</sup>. X. *Edit du Roi de Portugal , pour rou-  
vrir le Tribunal de la Nonciature ,* 207
- N<sup>o</sup>. XI. *Discours du Pape Clément XIV , au  
sujet du rétablissement de la Noncia-  
ture en Portugal ,* 209

Fin de la Table.



*Neumann.*

# MEMOIRES

DE SÉBASTIEN-JOSEPH

DE CARVALHO

*E T M É L O,*

COMTE D'OEYRAS,

M A R Q U I S

DE POMBAL,

*Secrétaire d'État & premier Ministre du  
Roi de Portugal JOSEPH I.*

T O M E Q U A T R I E M E.

---

Documentum posteris, homines cum se permisere  
fortunæ, etiam naturam dediscere.

Q. CURT. Lib. 3.

---



A L I S B O N N E;

*Et se trouve à BRUXELLES,*  
Chez B. LE FRANÇO, Imprimeur-Libraire;  
rue de la Magdelaine.

---

M. D C C. L X X X I V.

---

See C\*\* damn'd to ever-lasting fame !  
POPE, *Ep. IV.*

---



# MÉMOIRES

D U

MARQUIS DE POMBAL.

---

## LIVRE DIXIEME.

*Suite des Événemens jusqu'à la mort de  
Joseph I.*

**L**ES six années qui s'écoulerent depuis l'élévation de Carvalho à la dignité de Marquis de Pombal jusqu'à la mort de Joseph I, sont peut-être les plus glorieuses à sa mémoire. Il semble qu'en changeant de titre, il ait en même tems changé de caractère, qu'il ait enfin senti que la conduite injuste & violente qu'il avoit tenue jusqu'alors, étoit moins propre à lui attirer l'admiration de la postérité, qu'à dévouer son nom à une éternelle exécution, & que la seule route ouverte à un Ministre pour parvenir à l'immortalité, étoit de travailler, par des loix sages & bienfaisantes, au bonheur des peuples confiés à ses soins. Divers réglemens qui signalerent cette dernière partie de sa vie publique

*Tome IV.*

A

sont une preuve incontestable de cette heureuse révolution dans ses idées & ses sentimens. Le Législateur semble n'y avoir eu en vue que le bien de l'humanité & les intérêts de la nation. Ce n'est pas cependant que toutes les ordonnances publiées à cette époque portent ce caractère de bienfaisance & de patriotisme. On doit s'attendre encore à en trouver plus d'une digne du génie oppresseur & sanguinaire que nous avons peint jusqu'à présent. En vain cherche-t-on à réformer la nature, elle ne perd jamais entièrement ses droits. Mais il est tems de reprendre le fil des événemens.

I.  
*Arrivée à  
Lisbonne  
du prélat  
Lambertini, En-  
voyé du  
Pape.*

Selon l'usage de la Cour Romaine de députer un jeune Prélat pour porter aux nouveaux Cardinaux résidans hors d'Italie, les marques de leur dignité, Clément XIV chargea de cette commission auprès de l'Archevêque d'Evora qu'il venoit d'élever à la pourpre, César Lambertini petit-neveu du Pape Benoît XIV. Cet Envoyé, accompagné du Prélat Tioli, arriva sur les bords du Tage le 3 Décembre de l'année 1770. Là, ils furent complimentés par Nicolas Pagliarini Secrétaire de Légation, & l'Abbé Backer Secrétaire du Nonce, que le Marquis de Pombal avoit envoyés pour les recevoir & les conduire à Lisbonne. Les deux prélats furent logés dans le Palais de l'Archevêque d'Evora, connu depuis sous le nom de Cardinal d'Acunha, & dès le lendemain le Nonce les présenta au Ministre qui eut avec eux une longue conférence.

Quelques jours après, le Roi voulut donner lui-même le chapeau au nouveau Cardinal. Cette faveur singulière fut suivie d'une audience de cérémonie accordée au Nonce à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la Princesse du Brésil. Ce Prélat offrit dans cette circonstance au Roi & à la Famille Royale divers présens, qui consistoient en tableaux & autres effets d'une valeur propor-

tionnée à la dignité des personnes auxquelles ils étoient destinés. Il donna au Marquis de Pombal, & à chacun des deux autres Secrétaires d'Etat, D. Louis d'Acunha & D. Martin de Mélo, deux bas-reliefs en argent, plus précieux encore par la beauté du travail que par la richesse de la matière. Le Cardinal Patriarche, le Cardinal d'Acunha, D. Juan de Bemposta, & le Marquis d'Alvitto, Conseillers d'Etat, eurent également part à ses largesses. Lambertini, de son côté, reçut du Cardinal d'Acunha & de toute sa famille de magnifiques présens, aux-quels le Roi joignit une pension annuelle de 1400 cruzades, malgré l'Edit qui avoit été publié sur ce sujet peu d'années auparavant.

Quelque peu d'estime qu'eût en général pour les 1771.

Réguliers le Marquis de Pombal, qui ne cessoit de se plaindre de leur nombre & de leur inutilité, cependant il ne dédaignoit pas de se mêler de leurs affaires, d'entrer dans leurs querelles, & d'en tirer sous divers prétextes des sommes considérables qu'il ne manquoit guère de s'approprier. Tout cela n'empêchoit pas que dans le même tems on ne débitât publiquement à Lisbonne, de l'aveu du Ministre, & quelquefois par ses ordres, une foule d'ouvrages pleins d'invectives contre les malheureux Moines. Il dispoisoit dans leurs chapitres des places & des dignités en faveur de ses créatures. Il en fit nommer plusieurs supérieurs perpétuels de leurs maisons & de leurs Provinces, & entr'autres le P. Dom Emmanuel de Mendoza Bénédictin, son parent & son ami intime. Celui-ci ne se contenta pas de dépouiller toutes les Eglises soumises à sa Jurisdiction de l'argenterie & des autres richesses qui pouvoient s'y trouver, pour en faire présent à son Protecteur, ou les employer à des usages profanes, il porta l'esprit de déprédation jusqu'à donner à sa famille des immeubles appartenant à son ordre, au grand scandale de tous les gens de bien.

II.  
*Divers  
Régle-  
mens con-  
cernant  
les Ré-  
guliers.*

## M É M O I R E S

Parmi ces Religieux qui, par leur dévouement aux volontés du Ministre, avoient acquis des droits à sa protection, on en vit plusieurs se charger sans scrupule de fonctions purement séculières, & regardées jusqu'alors comme incompatibles avec la Sainteté de leur état. C'est ainsi, par exemple, que le P. François de Mansilha Dominicain, fut revêtu dans le même temps de deux Emplois bien opposés : il fut fait Directeur de la Compagnie des Vins de Porto, & Provincial perpétuel de son Ordre.

Le Marquis de Pombal n'exigeoit pas seulement des Réguliers qu'ils se conformassent à ses vues dans l'élection de leurs Supérieurs, il alloit jusqu'à leur prescrire la méthode qu'ils devoient suivre dans leurs études. Il publia un Edit sur la manière d'enseigner des Mineurs Observantins, & le fit enrégistrer à la Secrétairerie d'Etat, au Conseil du Roi & au Conseil de Censure, comme si c'eût été une loi dont dépendit le bonheur général de la nation. Il sollicita & obtint un Bref du Pape qui ordonnoit la suppression de neuf Couvens de Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, & en transféroit les revenus au magnifique Monastere de Mafra, déclaré dans cette occasion du Patronage de la Couronne, & destiné à servir désormais de Maison d'études aux Chanoines du même Ordre. Le Pape, par ce Bref, accordoit à Sa Majesté le droit de nommer le Prieur & les Aîstians de ce Monastere, & de choisir les sujets qui devoient y résider. Ce Couvent de Mafra, fondé par Jean V, avoit été jusqu'alors habité par des Religieux de Saint-François. On leur laissa le choix d'entrer parmi les Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, ou de se retirer dans d'autres Maisons de leur Ordre. Le but que se proposoit Carvalho dans cet établissement est digne sans doute de tous nos éloges : il vouloit former une Congrégation spécialement con-

facrée à la culture des Lettres, & qui pût le disputer un jour à celle qui est devenue si célèbre en France sous le nom de Saint - Maur ; mais plus de dix ans se sont déjà écoulés sans que ces germes préparés avec tant de soin ayent produit aucun des fruits qu'on en attendoit.

La suppression de plusieurs Confréries causa aux Portugais un extrême chagrin. Le Peuple, accoutumé à nourrir sa piété de pratiques extérieures, & trop peu éclairé pour les distinguer de l'essentiel de la Religion, ne se voit jamais qu'à regret forcé d'y renoncer. Il y avoit sur-tout pour les hommes un grand nombre de ces Associations pieuses où les Portugais, entraînés par leur penchant naturel à la dévotion, s'empressoient de se faire recevoir. Les Exercices en étoient différens, selon l'objet & la fin de leur institution ; mais comme ceux qui s'y rassembloient n'avoient d'autre vue que de travailler plus efficacement à leur salut, il n'en pouvoit résulter aucun inconvénient pour la tranquillité publique. Le seul reproche fondé qu'on pût leur faire, c'est que plusieurs Artistes négligeoient quelquefois pour ces Exercices les devoirs de leur état & le soin de leurs affaires domestiques. Cette raison parut sans doute assez forte au Marquis de Pombal pour l'engager à publier au mois d'Avril 1771 un Edit qui supprimoit toutes ces Confréries, à l'exception de celles du Saint-Sacrement, de Notre-Dame du Mont-Carmel, du Tiers-Ordre de Saint-François & de la miséricorde. Par cet Edit, les revenus des Compagnies supprimées devoient être partagés entre de pauvres familles.

Bientôt après, sous prétexte qu'il s'étoit glissé quelques abus dans les Couvens de Filles, il fit venir de Rome un Bref de Réforme adressé au Cardinal Patriarche, avec les pouvoirs les plus étendus pour supprimer ou réunir divers Monastères, toujours néanmoins de l'avis & du consen-

tement de la Cour. L'exécution de ce Bref fournit à l'habile Ministre une occasion de donner à sa sœur Religieuse Dominicaine une nouvelle autorité. Cette Religieuse, connue sous le nom de la Mere Marie - Magdelaine, avoit été, lors du

III. Tremblement de Terre de 1755, nommée par son frere lui-même Supérieure Générale des trois Couvens de son Ordre, appelés Sainte - Marie de la Rose, l'Annonciade & le Sauveur, & réunis à cette fatale époque dans le vaste enclos de Sainte-Jeanne. Elle avoit depuis lors gouverné toutes ces Maisons, sans en habiter aucune. Elle logeoit dans le Palais de son frere, qui lui avoit obtenu de Rome une permission de demeurer hors du Cloître pour raison de santé. Bien des gens doutoient de l'existence de cette permission, & il paroît que la Sœur Magdelaine n'y croyoit pas trop elle-même. Dans les commencemens, pensant avoir besoin de se justifier auprès des personnes qui alloient la voir, elle leur disoit avec franchise : » Mon « frere m'assure qu'il a un Bref du Pape qui me » permet de demeurer hors de mon Monastere ; » cependant il n'a jamais voulu me le montrer ». Quelques années après, elle se brouilla avec Carvalho, qui l'engagea sous quelque prétexte à aller visiter ses Religieuses de Sainte-Jeanne ; mais à peine fut-elle entrée dans le Couvent, qu'on lui signifia un ordre du Roi qui lui défendit d'en sortir. Elle y demeura jusqu'à l'époque de la réforme générale dont nous venons de parler : elle se reconcilia alors avec son frere ; & tandis que les autres Religieuses voyoient resserrer leurs chaînes, & ajouter de nouvelles rigueurs à celles de la Regle qu'elles pratiquoient, elle obtint seule plus de liberté & de privileges.

Cependant Carvalho, plus ombrageux que jamais, vivoit dans une inquiétude & des alarmes continuelles. Sa défiance ne se bornoit pas aux



personnes qui avoient eu à se plaindre de ses violences & de ses injustices, elle s'étendoit à ses créatures elles-mêmes, & jusqu'à ses plus intimes confidens. Le nombre des heureux qui ont conservé jusqu'à la fin de son Ministère son amitié & sa faveur, est bien petit, lorsqu'on le compare à celui des infortunées victimes immolées à ses soupçons. Le propos le plus indifférent, l'action la moins équivoque, étoient presque toujours mal-interprétées. La disgrâce du Chevalier Verney Secrétaire d'Ambassade à Rome, en est un exemple trop frappant pour n'en pas mettre tous les détails sous les yeux de nos Lecteurs.

Cet homme, également distingué par ses talens & ses lumières, avoit été, dans tous les tems, un des plus fideles serviteurs du Marquis de Pomбал. Il avoit donné à ce Ministre des preuves non-suspectes de son zèle & de son habileté dans plusieurs affaires qui lui avoient été confiées, & s'y étoit conduit de maniere à mériter publiquement ses éloges & son approbation. Cependant dans les premiers jours de Juin il fut tout-à-coup dépouillé ignominieusement de son emploi, enlevé du Palais qu'habitoit le Commandeur d'Almada, conduit par des Archers au tribunal du Gouverneur de Rome, qui lui signifia au nom du Pape l'ordre de sortir incessamment de ses Etats. Les mêmes Archers l'accompagnerent jusque sur les confins de la Toscane, où l'illustre exilé s'arrêta, & choisit pour sa demeure la petite ville de Saint-Miniato. C'est-là qu'il a attendu avec patience que des circonstances plus favorables lui permissent de reparoitre à Rome. Nous savons qu'il y est enfin retourné, & qu'il y a reçu l'accueil le plus flatteur, non-seulement du Marquis de Louriçal Ministre de Sa Majesté très-fidèle, & d'autres personnes de la premiere distinction, mais encore du Pape aujourd'hui régnant. Ce Pontife instruit de son mérite,

IV.  
*Disgrâce  
du Chevalier  
Verney,  
Secrétaire  
d'Ambassade.*

& vivement touché de ce qu'il a souffert pendant ce long exil, en a réparé l'injustice par les témoignages les plus obligeans de son estime & de son affection.

Parmi les divers motifs auxquels on attribua la disgrâce du Chevalier Verney, celui qui prévalut dans l'opinion publique fut son attachement aux Jésuites. Cette opinion étoit fondée principalement sur le témoignage du Commandeur d'Almada, qui avoit écrit à la Cour de Lisbonne que Verney étoit un traître, qui, moyennant 30,000 écus qu'il avoit reçus du Général Ricci, s'étoit engagé à lui révéler tous les secrets du cabinet. Mais ce n'étoit-là qu'un prétexte fort éloigné des véritables causes de cet événement; & quelque effort que fit d'abord Almada pour en imposer au public & mettre à couvert son propre honneur, il étoit trop peu réservé pour ne pas se trahir lui-même quelquefois.

Cet ambitieux Ministre, également ignorant & présomptueux, ne pouvoit souffrir ni conseils ni représentations. Il s'étoit persuadé; & le disoit ouvertement, qu'il n'avoit besoin d'emprunter des lumières de personne, & que les siennes lui suffisoient pour conduire avec succès les négociations les plus épineuses; mais la Cour de Rome & les Ministres étrangers qui y résidoient étoient bien éloignés d'en avoir la même opinion. L'imprudence, l'incapacité, la précipitation, qui, lors de la rupture entre les deux puissances, avoient caractérisé toutes ses démarches, n'étoient pas propres à donner une haute idée de son talent pour les affaires. Verney, au contraire, étoit un génie vraiment supérieur, qui joignoit à une rare pénétration une prudence consommée & les plus vastes connoissances.

Il étoit bien difficile que deux esprits d'une trempe aussi inégale eussent constamment les mêmes principes & les mêmes idées. Le Marquis de Pombal, qui

connoissoit à fond le caractère de son cousin, & combien il étoit dépourvu des qualités indispensables dans un négociateur, lui avoit donné, lorsqu'il le renvoya en Italie en 1768, le Chevalier pour conseil & pour guide, & l'avoit attaché à sa personne en qualité de Secrétaire d'Ambassade. Mais au lieu de profiter des lumières de cet homme estimable, le Commandeur se sentoît humilié de sa supériorité. Les éloges continuels qu'il en entendoit faire à Rome, & par-tout où il étoit connu, lui paroissoient autant de satires indirectes de sa propre conduite, qui bleissoient cruellement son orgueil. Fier de sa qualité de Ministre Plénipotentiaire, & croyant qu'à ce titre sublime étoient attaché tous les talens nécessaires pour en soutenir l'éclat, il ne voyoit pas sans un dépit mortel les regards se porter sur un autre que lui, & un subalterne lui enlever le mérite de ses opérations. De là l'éloignement qu'il prit bientôt pour son Secrétaire dont la présence seule le fatiguoit. Il ne recevoit qu'avec mépris ses plus sages conseils; cherchoit même à les tourner en ridicule, & ne laissoit passer aucun ordinaire, sans se plaindre à Carvalho de l'autorité excessive que le Chevalier s'arrogeoit dans les affaires.

Cette aversion en vint au point, qu'Almada défendit à ses Domestiques d'avoir aucune communication avec ceux de Verney, d'obéir à ses ordres, & même de répondre à ses questions. A la table d'état, il mettoit sans cesse la conversation sur des matières également odieuses & délicates, dans l'espérance que Verney, poussé à bout, laisseroit échapper quelque propos équivoques, qui, mal-interprétés, pût le perdre auprès du Marquis de Pom-  
bal. L'Ambassadeur avoit à son service une fille nommée Flavia dont il avoit fait sa maîtresse, & qu'il finit par épouser. Pour vivre avec elle, du moins pendant quelques jours, avec plus de liberté qu'à

ne lui en permettoit la gêne de la représentation , il feignit d'être malade , & dans cet intervalle , il voulut que , contre l'usage de la décence , son maître - d'Hôtel mangeât à la table d'état , dans la seule intention de mortifier le Secrétaire d'Ambassade.

Almada étoit entouré de complaisans & de flatteurs qui , en fomentant ses passions , en se présentant à tous ses goûts , avoient eu l'art d'obtenir sa confiance , mais qui d'ailleurs aussi ignorans que lui , l'engageoient souvent dans les plus fausses démarches. A leur tête étoient deux moines Portugais , le P. Azévédo Théatin , & le P. François de Monsanto cordelier de l'Observance. Ces deux hommes dévorés d'une ambition peu convenable à leur état , étudioient avec soin tous les moyens de s'infinuer dans l'esprit du Commandeur , & y étoient si bien parvenus , que , par son crédit , ils avoient déjà secoué presque entièrement le joug de la discipline régulière. Le premier avoit été obligé de quitter sa patrie par une aventure très-désagréable. Il avoit osé frapper au visage son supérieur le P. Lima , ami de Carvalho , & commis de la Secrétairerie d'état ; & le Ministre irrité l'avoit fait bannir , à son de trompe , de tous les Etats de Portugal. Quant au P. Monsanto , il rendoit à l'Ambassadeur des services qui ne pouvoient guere manquer d'exciter sa reconnoissance.

Ces Religieux étoient depuis long - tems les ennemis secrets du Chevalier Verney , dont le mérite trop éclatant offusquoit leur vue , & dont la dangereuse pénétration pouvoit déconcerter leurs projets. Dès qu'ils se furent apperçus de l'éloignement du Commandeur pour son Secrétaire , ils travaillèrent de tout leur pouvoir à l'augmenter , en déclamant sans cesse contre le Chevalier , en empoisonnant tous ses discours , & ne laissant échapper aucune occasion de calomnier sa conduite. Azé-

védo étoit encore plus ardent que son confrere à flatter sur ce point la passion de son Protecteur, dans l'espérance d'obtenir par son crédit quelque *Évêché in partibus*, ou de succéder du moins à l'emploi de l'infortuné Verney. Grace aux soins charitables de ces deux moines, la discorde augmentoit chaque jour dans le Palais d'Almada, qui ne s'occupoit plus que des moyens d'enlever à son Rival l'estime & la considération qu'on ne pouvoit lui refuser. Enfin ce Ministre ayant épousé, par l'entremise du P. Monsanto, cette Flavia dont nous avons parlé plus haut, & qui étoit la fille d'un Barbier du canton d'Orto, il lui donna l'appartement contigu à celui qu'occupoit le Secrétaire, bien sûr que ce voisinage seroit pour celui-ci un nouveau sujet de chagrin.

Pendant les huit derniers mois, le Commandeur poussa encore plus loin le mépris qu'il affectoit d'avoir pour Verney. Non-seulement il dédaignoit de prendre ses conseils, mais il ne vouloit pas même signer ses dépêches. Il lui répondoit qu'il avoit déjà écrit, & marquoit à son cousin qu'il ne se servoit pas du Chevalier, parce que c'étoit un homme suspect. Le Marquis de Pombal, instruit de ces divisions continuelles, &, malgré le penchant aveugle qu'il avoit pour le Commandeur, sentant bien qu'il ne pouvoit se passer des lumieres de son Secrétaire, écrivit à celui-ci, » qu'il » ne devoit pas chercher à jouer le premier rôle, » & affecter de paroître indépendant de l'Ambas- » sadeur, mais agir de concert avec lui, sans quoi » Sa Majesté ne tarderoit pas à lui faire sentir tout » le poids de son indignation; qu'Almada, de son » côté, ne devoit rien faire sans le conseil de Ver- » ney, & que, lorsque dans ses conférences avec » les Ministres de la maison de Bourbon il se » trouvoit embarrassé, il falloit qu'il demandât du » tems pour revoir ses instructions & prendre l'avis

» de son Secrétaire ; que chargés l'un & l'autre  
» du même ministère, quoique dans des rangs &  
» sous des titres différens, ils devoient partager la  
» gloire du succès, ou la honte d'avoir échoué,  
» & qu'il en écrivoit autant, par le même ordi-  
» naire, au Commandeur «.

Le Chevalier Verney, très-content de cette lettre, se hâta d'en faire part au P. Monfanto, & le pria de la communiquer à l'Ambassadeur. Monfanto s'acquitta de la commission, & demanda en même tems au Commandeur s'il avoit effectivement reçu une semblable instruction. Almada répondit que non, & que rien ne l'empêchoit de suivre à cet égard le plan qu'il s'étoit tracé. Cette réponse rendue à Verney lui fit juger que sa perte étoit certaine, & il en attendit le moment avec le courage & la tranquillité d'un homme de bien. Ce moment ne tarda pas : le Commandeur aigri plus que jamais par la lettre du Ministre, & animé par Azévêdo, Monfanto, & Joseph Pereira Santiago, un autre de ses confidens, après avoir inutilement tenté plusieurs moyens pour venir à bout de ses sinistres projets, s'arrêta au suivant qui eut enfin tout l'effet qu'il s'en étoit promis.

Almada étoit étroitement lié avec le Prélat Macédonio, Secrétaire des Mémoires de Clément XIV, & très-connu lui-même du Marquis de Pombal à qui il avoit été utile dans quelques occasions, & qui, en reconnoissance, lui avoit fait une fois présent de 6000 cruzades. Ce Macédonio étoit né avec une complaisance sans bornes pour ses amis, & de quelque nature que fussent les services qu'on lui demandoit, il n'y avoit ni obstacles, ni scrupules capables de l'arrêter. Vivement touché du chagrin que cauçoit au Commandeur l'inutilité de ses tentatives contre Verney, il lui promit son secours pour déterminer le Marquis de Pombal à priver de son emploi cet odieux Secrétaire. Il leur

fallait une occasion ; elle se présenta , & ils la mirent habilement à profit.

Le Prélat reçut ordre du Pape d'écrire à l'Ambassadeur Portugais, un billet concernant quelque affaire de peu d'importance , mais dont ce Ministre devoit cependant faire part à sa Cour. Macedonio , en écrivant ce billet , y ajouta de concert avec Almada , » de n'en communiquer le contenu à » aucune personne de sa maison , de quelque caractère qu'elle fut revêtue “. Almada envoya ce billet à Carvalho , lui manda qu'il étoit de la main même du Pape , & conclut de la dernière phrase , qu'il falloit absolument se défier du Chevalier Verney ; comme si , dans la supposition que Clément fût en effet l'auteur de ce billet , un simple soupçon , ou plutôt un excès de précaution de sa part , eût été contre l'infortuné Secrétaire une preuve sans réplique des crimes qu'on lui imputoit.

Rien n'étoit plus facile au Marquis de Pombal que de vérifier si cette prétendue pièce de conviction étoit effectivement de la main du Pape. Il en avoit reçu plusieurs lettres , une entre autres où , pour gagner sa confiance & l'attacher au Saint Siege , ce Pontife lui donnoit le titre glorieux de *Défenseur de la Religion*. Mais ce Ministre dont le caractère étoit , comme nous l'avons vu tant de fois , de décider d'abord , sauf à délibérer ensuite , crut son honneur intéressé à soutenir son parent ; & sans examen , sans information , il se hâta de faire partir pour Rome un courier chargé d'un ordre qui privoit Verney de son emploi. Cet ordre , signé du Secrétaire d'état D. Louis d'Acunha , contenoit en substance ,, que Sa Majesté très-fidèle » avoit entre les mains , & que Verney lui-même » ne pouvoit l'ignorer , des preuves suffisantes » pour le faire condamner à mort par le Tribunal » de l'Inconfiance ; mais qu'écoutant sa clémence » plus que sa justice , elle vouloit bien , dans ce

» moment du moins , ne pas faire procéder à son  
» jugement ; qu'Almada eût à se rendre dans l'ap-  
» partement de Verney , pour y prendre les sceaux  
» & les papiers de la Cour , & qu'ensuite il le fit  
» sortir de son hôtel “.

Le courier porteur de ces dépêches arriva à Rome le 4 de Juin , & reçut du Commandeur 150 écus , en reconnoissance de la bonne nouvelle qu'il lui apportoit. La joie qu'elle causa à ce Ministre étoit trop vive pour qu'il pût la contenir. Il résolut , de concert avec ses confidens , de rendre incessamment la disgrâce de son rival aussi éclatante , & sur-tout aussi ignominieuse qu'il lui seroit possible. Par le moyen de son ami Macédonio , & d'un moine intrigant qui aspirait aux plus hautes dignités , & qui n'en obtint aucune , il parvint à engager le Pape & le Gouverneur de Rome à lui envoyer , non des soldats , mais des Archers dont il avoit besoin , disoit-il , pour l'exécution de quelques ordres secrets. Le 6 de Juin , Verney étant rentré sur le soir à l'hôtel , fut mandé par Almada qui , en sa présence , & au milieu de tous ses Domestiques rassemblés à dessein , lui fit lire par Pereira Santiago l'ordre de sa destitution. Verney , sans se troubler , sans répliquer un seul mot , présenta ses clefs au Commandeur. Celui-ci , après les avoir prises , lui ordonna de sortir à l'heure même de l'hôtel , ajoutant qu'on lui avoit préparé un logement dans le voisinage. Le Chevalier obéit , mais au moment où il montoit en carrosse , les Archers apostés par Almada , fondirent sur lui , l'arrêterent comme un vil assassin , & le conduisirent , ainsi que nous l'avons dit , au palais du Gouverneur. Toutes ses lettres , mémoires & papiers quelconques , parmi lesquels se trouvoient des compositions purement littéraires , & qui supposoient autant de génie que d'érudition , furent envoyés à Lisbonne , en sorte que le courier partit de Rome avec trois chevaux chargés.



Almada écrivit à son cousin qu'il avoit fait arrêter Verney par des Archers plutôt que par des soldats, pour prouver aux Romains combien ce Secrétaire infidèle étoit en effet coupable. Du reste, comme il prétendoit que c'étoit l'aveugle attachement du Chevalier pour les Jésuites, qui étoit la première cause de sa perte, il le fit représenter dans un tableau qu'il joignit à sa fameuse galerie, connue à Rome sous le nom de *Galerie Jésuitique de Raphaël*. On sait que cette singulière collection étoit composée des portraits d'une infinité de Jésuites peints dans des costumes & des attitudes moins plaisantes que puériles, & qui n'étoient propres qu'à faire regarder en pitié leur plat & grotesque inventeur. Tel étoit sur-tout le portrait du Général Ricci, vrai chef-d'œuvre d'indécence, de sottise & de ridicule. Les Romains, admirateurs éclairés des productions immortelles dont le goût & le génie ont enrichi les somptueux Palais d'une Ville Reine du Monde, ne voyoient pas sans indignation qu'on osât leur associer de misérables caricatures dont une dégoûtante obscénité faisoit le principal mérite, & qui déshonoroient à jamais l'infortuné palais où on les avoit rassemblées. Fiers, à juste titre, de leurs nombreuses & superbes galeries, ils disoient, en parlant de celle d'Almada : „ Ce n'est pas notre ouvrage, c'est celui d'un Ultramontain “.

Le Marquis de Pombal n'approuva que par son silence la conduite du Commandeur envers le malheureux Verney. Les Prétendus crimes de celui-ci ne furent ni constatés, ni punis juridiquement. En le dépouillant de son emploi, on ne flétrit point sa personne; ses biens ne furent point confisqués; il conserva tous les droits attachés à la qualité de Citoyen. Carvalho se contenta de défendre sous main aux universités & aux collèges de faire désormais aucun usage des ouvrages de Verney; ce qui priva le Chevalier d'un revenu considérable. Il l'empê-

cha aussi de toucher diverses sommes qui lui étoient dues en Portugal, & dont il eut connoissance par ses lettres qu'il ne se fit aucun scrupule d'ouvrir.

Après la disgrâce du Marquis de Pombal, Verney supplia la Reine aujourd'hui régnante de lui donner des juges pour examiner sa conduite. Le résultat de cet examen fut la justification complète du Chevalier. La Reine ordonna au commandeur de Menezès d'en faire part aux Ministres de la maison de Bourbon, d'en rendre compte à Sa Sainteté elle-même, & de lui demander si elle permettoit que Verney retournât à Rome. Le Pape répondit que non-seulement il n'avoit aucun sujet de plainte à former contre le Chevalier Verney, mais qu'il le reverroit avec le plus grand plaisir, & chargea en même tems le Nonce de remercier Sa Majesté très-fidèle de cette marque d'attention pour sa personne.

Peut-être trouvera-t-on que nous nous sommes trop arrêtés sur les causes & les circonstances de cet événement; mais le bruit qu'il fit dans le tems, le mérite du personnage illustre qu'il intéresse, la juste estime que nous avons pour ses talens, & plus que tout cela sans doute, l'amour de la vérité qui doit caractériser un historien, sembloient exiger de nous de ne rien cacher au lecteur des lumières que nous avons pu acquérir.

V. L'époque de la disgrâce de l'infortuné Verney fut celle de l'élévation d'un homme employé comme lui par Carvalho dans diverses affaires, mais dont les services furent mieux récompensés, le célèbre Nicolas Pagliarini. Nous avons vu avec quel empressement cet Imprimeur, ennemi déclaré des Jésuites, & banni de sa patrie par le Pape Clément XIII, avoit été recherché, accueilli, protégé par le Marquis de Pombal. Ce Ministre ne cessa de lui donner de marques éclatantes de son amitié : il obtint pour lui de Clément XIV un bref honorable

*Hon-  
neurs ac-  
cordés à  
l'Impri-  
meur Pa-  
gliarini.*

de réhabilitation, & le fit créer Chevalier de l'Éperon d'or.

Si Carvalho s'intéressa si vivement en faveur d'un étranger qui, après tout, ne lui avoit pas rendu des services bien essentiels, on peut juger qu'il ne travailla pas avec moins de chaleur à l'avancement du plus cher de ses favoris, de celui qui lui avoit prouvé le plus utilement son zèle & sa fidélité, le docteur Joséph de Siabra de Sylva. Il l'avoit déjà revêtu de la charge importante de Procureur-Général de la Couronne, avoit voulu le faire nommer Ministre de la Marine, à la mort de son frere Mendoza, & à force de sollicitations, obtint enfin du Roi un édit daté du 5 de Juin, qui déclaroit Sylva adjoint du Marquis de Pombal lui-même dans l'emploi de Secrétaire d'état.

Un événement imprévu redoubla la défiance qu'inspiroient en général à Carvalho tous ses compatriotes & le confirma dans l'usage où il étoit depuis long-tems de ne paroître en public qu'au milieu d'une compagnie de Gardes à cheval. Le 6 Septembre, il fallit à être assassiné par un misérable Payfan. Cet homme, que personne ne connut, & dont les habits annonçoient l'extrême pauvreté, lança avec tant de force une pierre énorme contre le carrosse où étoit le Ministre, qu'il en brisa un des panneaux. La surprise que cette attaque inattendue causa à tous les assistans donna le tems à l'assassin de jeter une seconde pierre avant d'être arrêté par les gardes du Marquis, l'auroient taillé en pieces, si Carvalho ne leur eût fait signe de se saisir de sa personne, mais de ne lui faire aucun mal. Il subit un long interrogatoire, sans qu'on ait jamais pu savoir, ni quel motif l'avoit porté à cet attentat, ni pour quelle raison on laissa son audace impunie.

Le dernier Dimanche de Novembre, on fit à Lisbonne, par ordre du Gouvernement, la-célé-

VI.

*Danger  
que court  
Carval-  
ho d'être  
assassiné  
à coups  
de pierre  
par un  
Payfan.*

VII.

*Procès-*

*fon so-*  
*lemnelle*  
*pour la*  
*Bulle de*  
*la Croi-*  
*sade.* bre procession de la bulle connue en Portugal & dans quelques autres royaumes, sous le nom de *Bulle de la Croisade*. On donna à cette procession, ordinairement très-solemnelle, un appareil & un éclat qu'elle n'avoit point encore eu jusqu'alors. Elle fut composée de tous les corps séculiers & réguliers de la capitale, de tous les officiers attachés à la cour, & du Marquis de Pombal lui-même, à la tête de tous les membres du Ministère. Le Cardinal d'Acunha portoit la bulle avec les mêmes marques de dévotion & de respect qu'il auroit porté le Saint-Sacrement. La marche étoit fermée par 162 carrosses, dont la richesse ne laissoit rien à ajouter à la pompe de cette cérémonie.

Cette bulle étoit vraiment intéressante pour Carvalho : il ne doutoit pas que les fideles, persuadés que leur argent devoit servir à exterminer les ennemis du nom chrétien, ne s'empressassent d'en faire l'emplette, & que ce pieux empressement ne produisît des sommes immenses. De là, la chaleur qu'il mit à en solliciter le renouvellement, & le soin qu'il eut de recommander aux Evêques d'exhorter leurs diocésains à se la procurer. On ne manqua pas depuis de faire tous les ans cette procession avec la même solennité, pour rechauffer le zèle & la piété de la nation.

A l'égard des autres bulles, comme le Marquis de Pombal n'avoit rien à gagner à leur exécution, il y attacha toujours fort peu d'intérêt. On peut dire que ces Ordonnances Pontificales, n'étoient pour lui que des especes d'armes défensives & offensives dont il ne se servit jamais que pour l'accomplissement de ses desseins particuliers.

1771. Nous voici de nouveau parvenus à une de ces époques trop rares dans la vie du Ministre dont nous écrivons l'histoire, où, par des lois plus douces, des réglémens plus sages, il prouvoit enfin à la nation qu'il étoit digne de la Gouverner. Ce

n'est pas que quelques personnes n'en ayant voulu faire honneur aux conseils de Siabra, ou du Secrétaire d'état D. Martin de Mélo ; mais, quoi qu'il en soit, on ne peut du moins contester à Carvalho le mérite d'en avoir senti l'utilité & procuré l'exécution.

La premiere de ces loix fut un édit très-sévère concernant un abus auquel la superstition & le tems avoient fait jetter de profondes racines, & qui causoit dans l'état les plus funestes désordres. Cet abus étoit l'odieuse distinction que faisoient les Portugais des *vieux* & des *nouveaux* Chrétiens. Ceux-ci, dévoués par le malheur de leur origine à l'opprobre & au mépris, étoient encore exposés à des vexations continuelles. Non-seulement ce nom de nouveau Chrétien, dont le tems ne pouvoit effacer la tache, éloignoit des emplois publics & de toute alliance honorable quiconque descendoit d'ancêtres ou Juifs ou Hérétiques, il suffisoit encore pour autoriser les dénonciations les moins fondées, & faire renfermer une foule de malheureux dans les horribles cachots de l'Inquisition.

VIII.  
*Edit qui supprime toute distinction entre les vieux & les nouveaux Chrétiens.*

On conçoit aisément combien cet abus, également contraire aux maximes d'une saine politique & à l'esprit du Christianisme, loin de servir à propager la Foi, devoit nuire à ses progrès ; combien il devoit détourner ceux qu'une lumière supérieure éclairoit sur leurs erreurs & appelloit à la véritable Religion, de suivre cet heureux mouvement de la grace. L'édit dont nous venons de parler supprima toute distinction, & rétablit entre les sujets du même Prince & les enfans de la même Eglise, une égalité dont on n'auroit jamais dû s'écarter.

Déjà quelques années auparavant, le Marquis de Pombal s'étoit élevé contre une coutume qui tenoit au même abus, & qui n'étoit ni moins absurde, ni moins préjudiciable à l'état. On gardoit dans quelques dépôts publics une liste exacte de

toutes les personnes condamnées par une sentence du Saint-Office, & on réputoit infâmes tous ceux qui avoient eu quelqu'un de leurs aïeux inscrit sur cet odieux catalogue. Carvalho proscrivit cet usage qui peut servir à caractériser une Nation où l'honneur de chaque particulier dépend de la croyance plus ou moins pure de ses ancêtres.

IX. Cet édit fut suivi d'un autre dont on sentoit depuis long-tems la nécessité, & qui eut pour objet les mariages contractés sans le consentement des parens. Jusques-là une simple promesse signée des deux parties, & présentée aux supérieurs ecclésiastiques avoit suffi pour autoriser ceux-ci à procéder à la célébration. Le Roi, dans l'édit dont nous parlons, défendit aux Evêques d'accorder désormais aucune permission d'épouser, à moins qu'on ne leur produisît le consentement exprès & authentique des peres & meres des contractans. Par-là on conserva tout à la fois & les biens & l'honneur des familles, & l'on ne vit plus, comme auparavant, des fils déshérités pour un caprice dont ils ne tardoient pas à se repentir.

X. L'industrie nationale dont le Marquis de Pombal avoit d'abord paru s'occuper avec chaleur au commencement de son Ministère, mais que depuis il avoit presque entièrement perdue de vue, reçut enfin dans le courant de 1772 quelques nouveaux encouragemens. Des divers réglemens dont elle fut l'objet, le plus important fut celui qui défendoit l'introduction & l'usage de toutes les productions des manufactures étrangères, & obligeoit les Portugais de se borner à celles du pays. Peut-être cependant ce réglemant juste & sage en lui-même, cessa-t-il de l'être dans son exécution. Il est certain du moins qu'on y mit une rigueur plus convenable au caractère du Ministre qu'aux principes d'une politique éclairée. On fit briser publiquement par l'exécuteur de la justice des boutons de métal qui n'a-

*Divers Réglemens concernant l'industrie nationale.*  
1772.

voient point été fabriqués dans le royaume; on déchira de même sur le corps de ceux qui les portoient des habits faits d'étoffes prohibées. Des procédés qui réunissoient ainsi la violence à l'ignominie devoient naturellement aigrir les esprits, les révolter contre le Législateur, & empêcher, du moins en partie, l'effet de ses louables intentions. Les Ministres étrangers firent au sujet de cet édit, quelques représentations qui n'eurent aucun succès : Carvalho fut inébranlable, & les prohibitions dont ils se plaignoient subsisterent dans toute leur étendue.

Malgré le long intervalle qui s'étoit écoulé depuis la fin tragique du Duc d'Aveiro & de ses prétendus Complices, le Marquis de Pombal n'avoit point perdu de vue Joseph-Polycarpe d'Azévédo, ce Valet de chambre du Duc, qui s'étoit dérobé par la fuite au supplice qui l'attendoit. Toutes les recherches du Ministre n'avoient pu l'instruire du lieu de sa retraite. Il crut enfin l'avoir découvert dans les premiers jours de Juillet 1772. Un Esclave negre vint lui dénoncer un pauvre portugais qui portoit le même nom & qui habitoit la Province d'Estramadure. La joie de Carvalho fut extrême : il promit au délateur les plus magnifiques récompenses, & se hâta d'expédier des ordres pour arrêter ce malheureux. On l'amena chargé de fers à Lisbonne, où il fut presque aussitôt interrogé par le Tribunal de l'Inconfiance; mais on ne tarda pas à reconnoître qu'il n'avoit avec le véritable Azévédo d'autre ressemblance que celle du nom. Le Ministre fut obligé de renoncer aux nouveaux projets que méditoit sa barbarie, & le Negre aux récompenses dont il s'étoit flatté. Celui-ci étoit un Esclave fugitif qui avoit assassiné son Maître, & qui, moyennant cette découverte, espéroit bien s'affranchir tout à la fois de la servitude & de la misère (1).

---

(1) Le véritable Azévédo est mort au mois de Décembre 1782 dans un Hôpital de Lisbonne. Il a déclaré

XII. Les Jésuites, presque oubliés en Portugal, n'en causoient pas moins à Carvalho un trouble & des alarmes continuelles. Leur seule idée étoit une épine qui ne cessoit de déchirer cette ame haineuse & vindicative, & les traits de ressentiment qui lui échappoient par intervalles faisoient bien voir combien cette blessure étoit profonde. Dix ans écoulés depuis le supplice du fameux Pere Malagrida n'empêchoient pas que son souvenir ne fût encore pour l'implacable auteur de sa perte un tourment insupportable. Une foule d'écrits publiés par l'ordre de ce Ministre, & où Malagrida étoit représenté comme un hypocrite, un traître, un imposteur, un régicide, un hérésiarque qui, sous de faux dehors de mortification & de sainteté, séduisoit les peuples, & répandoit les plus funestes erreurs, avoient produit leur effet sur ceux qui ne connoissoient que par ces livres ce malheureux Jésuite, & dont la plupart le regardoient depuis comme un second Savanarole. Mais son célèbre ouvrage *sur les vraies causes du tremblement de terre de 1755*, trouvoit encore un grand nombre de lecteurs ; & l'impression que pouvoit faire cette lecture sur des esprits non-prévenus, ne laissoit au Marquis de Pombal aucun moment de tranquillité. Nous avons vu que cet écrit imprudent avoit été la première source de la haine du Ministre contre Malagrida, haine qui eut pour cet infortuné des suites si terribles. Après avoir fait périr l'auteur d'une mort infâme & cruelle, Car-

---

dans ses derniers momens qu'il ne s'étoit jamais éloigné de cette Capitale, n'ayant d'autre ressource pour vivre que celle de vendre de l'encre à écrire de rue en rue. Ainsi le Marquis de Pombal avoit sous ses yeux & a peut-être vu cent fois le même homme pour lequel il a fait pendant tant d'années des recherches si multipliées & si pénibles.



valho travailla dix ans après à faire proscrire l'ouvrage, & obtint du Roi un édit qui le chargeoit des qualifications les plus odieuses, & ordonnoit qu'il seroit brûlé publiquement par la main du Bourreau sur la place du commerce.

Nous avions d'abord pensé à imprimer cet écrit en entier parmi nos pieces justificatives, pour mettre nos lecteurs à portée de juger par eux-mêmes s'il fut en effet l'ouvrage d'un Hérésiarque fanatique & séditieux. La crainte qu'il n'y eût trop de singularité à insérer ainsi un livre dans un autre nous a détournés de ce dessein. Nous nous sommes bornés à rapporter (No. I.) l'édit de proscription dont nous venons de parler. Et à propos de cet édit, qu'on nous permette d'observer combien il est étonnant qu'une production aussi impie, aussi scandaleuse, aussi condamnable à tous égards qu'on nous la peint, n'ait été, ni avant ni depuis cette époque, censurée par aucun tribunal ecclésiastique. Il est vrai que l'étonnement cesse, lorsqu'en parcourant cet ouvrage si décrié, on n'y trouve que les mêmes maximes, les mêmes raisonnemens qu'ont employés, d'après les Livres Saints, tous les auteurs de spiritualité, pour inviter les peuples à la pénitence, & faire servir à leur conversion les calamités même dont ils sont affligés.

Cet inexplicable acharnement contre un infortuné que le tombeau du moins auroit dû mettre à l'abri de ses persécuteurs, nous fournit une occasion de rapporter ici quelques anecdotes relatives au procès de Malagrida, & que, malgré la distance où elles sont placées de l'histoire de sa condamnation & de son supplice, on ne doit pas trouver plus hors de propos qu'un édit destiné, dix ans après sa mort, à flétrir sa mémoire. On peut se rappeler que la principale, ou plutôt l'unique preuve que fit regarder ce Religieux comme

auteur ou complice de la conjuration , fut sa fameuse lettre écrite de Sétaval à Donna de Lorena ; pour la prier d'avertir Sa Majesté du danger qui la menaçoit *au mois de Septembre*. C'est du moins avec cette extension que cette lettre est citée dans l'article 26 de la sentence du 12 Janvier 1759 , quoique , ainsi que nous l'avons observé dans le tems , il n'y fût question que du péril auquel étoit exposée la personne du Roi , sans en fixer l'époque. Carvalho n'eut pas plutôt entre les mains cette piece victorieuse , qu'il résolut la mort de celui qui l'avoit écrite. Il ne cessoit d'en parler au Roi , & de lui représenter combien cet exemple étoit nécessaire pour mettre un frein à l'audace des ecclésiastiques : mais l'horreur qu'avoient inspirée à ce Prince les terribles exécutions du 13 Janvier , la déclaration qu'il avoit faite en conséquence à Carvalho lui-même *qu'il ne vouloit plus d'effusion de sang* , un reste d'égards pour le caractère de Ministre des Autels , l'empêcherent de se rendre à ces pressantes sollicitations. Le Marquis de Pombal fut donc obligé , non de renoncer au but que s'étoit proposé sa haine , mais de prendre une autre route pour y parvenir. Il imagina de forcer l'esprit religieux du Monarque à consentir au supplice de Malagrida , en faisant condamner celui-ci comme hérétique par le tribunal de l'inquisition.

L'élévation de son frere Paul à la dignité de Grand-Inquisiteur sembloit lui donner pour l'exécution de ce projet , toutes les facilités qu'il pouvoit désirer ; cependant il y trouva des obstacles de la part d'un des principaux membres du Saint-Office , le P. François de Saint-Thomas Dominicain , aussi distingué par ses lumieres que par son incorruptible probité. Dans la premiere assemblée qui se tint en présence de l'inquisiteur-Général , & de Nugno Alvarès Pereira , & après que Malagrida eut subi son interrogatoire , le P. de Saint-Thomas , à qui  
on

on n'avoit laissé ignorer , ni les intentions des deux freres , ni ce qu'il avoit à craindre de leur ressentiment , n'en déclara pas moins avec une noble fermeté „ qu'il ne vouloit point concourir „ à la condamnation de cet infortuné Jésuite , parce „ qu'il ne voyoit pas qu'on fournit contre lui „ aucune preuve des crimes dont on l'accusoit “. L'Inquisiteur Paul répondit que le Roi désiroit qu'il fût condamné comme hérétique. „ Non, répliqua le Dominicain , je ne me persuaderai jamais que „ ce soit là l'intention de Sa Majesté , & qu'elle „ veuille intervertir jusqu'à ce point l'ordre judiciaire établi dans ce Saint Tribunal “. L'imbécille Prélat , d'autant plus irrité de cette résistance , qu'il n'avoit rien de solide à y opposer , se mit à crier comme un forcené : „ Le Roi le veut , le „ Roi le veut , il faut obéir “. Le bon Dominicain sentit bien qu'il n'empêcheroit pas un jugement déjà porté d'avance ; mais ne voulant pas charger sa conscience d'une injustice dont les suites devoient être si funestes à celui qui en étoit l'objet , il sortit sur le champ de l'assemblée , en sorte qu'on ne put rien conclure ce jour là contre Malagrida.

L'Inquisiteur se hâta d'aller rendre compte de cette scene à son frere , & celui-ci , pour éloigner le P. de Saint-Thomas , & l'empêcher par-là de nuire à ses desseins , lui fit expédier un billet de la Secrétairerie d'état , où il étoit nommé à l'Évêché d'Angola. Le modeste Religieux voulut se dérober aux honneurs qui venoient ainsi le chercher. Il s'excusa sur son grand âge , sur sa mauvaise santé , & sur l'impossibilité d'obtenir de Rome les Bulles nécessaires. Mais Carvalho ne voulut rien entendre. Il répondit que son départ étoit utile au service du Roi ; que Sa Majesté lui donnoit , dès ce moment , toute l'autorité dont il avoit besoin pour gouverner l'Eglise confiée à ses soins ,

& que lorsque les différens qui divisoient les deux cours seroient terminés, on feroit venir de Rome les Bulles qu'il désiroit. Le P. de Saint-Thomas répliqua que cette maniere de penser étoit trop éloignée de ses principes, pour qu'il pût s'y conformer, & supplia de nouveau le Roi & son Ministre de ne pas lui imposer un fardeau au-dessus de son âge & de ses forces; mais cette réponse mit Carvalho en fureur. Il lui dit » que s'il ne » vouloit pas aller à Angola comme Evêque, il » l'y enverroit comme Moine «, & le fit aussitôt embarquer sur un bâtiment prêt à mettre à la voile pour ces contrées. L'infortuné Dominicain, épuisé de fatigue, & consumé par le chagrin, mourut dans la traversée même, victime de sa fermeté & de son amour pour la justice.

Dans l'intervalle, on donna à Malagrida pour compagnon de captivité, un prêtre arrêté pour des crimes infames, & que l'Inquisiteur-Général chargea d'épier avec soin les actions de ce religieux, l'assurant que ses Juges lui feroient un mérite de toutes ses dénonciations. Les prisons du Saint-Office n'étoient pas pour ce prêtre impudique un séjour nouveau. Un libertinage scandaleux l'y avoit déjà conduit, pendant que l'Infant D. Joseph étoit Grand-Inquisiteur. Il essaya de corrompre Malagrida par l'exemple & le spectacle des désordres les plus honteux, & courut ensuite l'accuser de s'être abandonné lui-même aux infamies qu'on peut lire dans le Procès-verbal de sa condamnation.

Cette dénonciation fit un plaisir extrême au Prélat-Inquisiteur. Il en récompensa l'auteur par le don de la liberté, & un Arrêt authentique qui le déclaroit innocent. Mais par un juste Jugement de Dieu, ce misérable frappé peu de mois après d'aveuglement, expia dans de longues douleurs ses détestables & calomnieuses accusations.

Cependant Paul aidé des conseils & des lumie-

res du fameux P. Mansilha Provincial des Dominicains, & directeur de la compagnie des vins de Porto, s'occupoit avec chaleur à instruire le procès de Malagrida. Quel fruit pouvoit attendre le public des travaux réunis de ces deux illustres personnages ? celui qu'on a pu voir dans le cours de cette histoire : une production où brillent à l'envi des talens supérieurs, une rare pénétration, une logique lumineuse, une scrupuleuse impartialité..... Quittons l'ironie dont le ton convient mal à un sujet fait pour soulever toute ame honnête & sensible. Qu'attendre, je le répète, de deux hommes ainsi vendus à l'iniquité & à la faveur, si ce n'est un amas d'impostures, un tissu de contradictions, un recueil d'inepties & d'absurdités, destinées à en imposer au public, & à donner une apparence de justice au supplice rigoureux, préparé depuis long-tems à l'infortuné Malagrida; un arrêt que nous n'avons vu lire à personne sans indignation & sans dégoût, sans qu'on s'étonnât qu'on eût osé le produire aux yeux de l'Europe éclairée; un arrêt enfin que Carvalho lui-même ne daigna pas insérer dans la magnifique collection qu'il publia sous le titre de *Recueil des Décrets Apostoliques & des ordonnances du Roi de Portugal, au sujet des crimes commis par les religieux de la compagnie de Jesus, extrait de la Secrétairerie d'état, & imprimé par l'ordre exprès de Sa Majesté*. Ce Ministre sentoît bien le tort que cette étrange piece ne pouvoit manquer de faire à sa gloire.

La Sentence rendue contre Malagrida ne fut signée que par les Inquisiteurs ordinaire & députés, au nombre de quatre, & non par le tribunal entier du Saint-Office dont on craignoit que tous les membres n'eussent pas la même docilité. On procéda sans délai à son exécution, pendant laquelle des espions mêlés dans la foule furent chargés d'observer tout ce qui se disoit, pour en rendre compte au

Ministre. On ne vit pas sans étonnement des gentils - hommes s'abaisser dans cette circonstance jusqu'à jouer l'infâme rôle de délateur. Malagrida, un bâillon à la bouche, ne put jamais obtenir la permission de dire un mot pour sa défense, quoique, par ses gestes, il sollicitât, à diverses reprises, cette légère faveur. Les deux bénédictins qui lui avoient été donnés pour l'assister, au lieu de le consoler, de soutenir, de ranimer son courage, l'accabloient de reproches continuels. L'un d'eux étoit le P. Dom Jean-Baptiste, connu en Portugal par l'approbation qu'il a donnée à l'ouvrage très-peu catholique du P. Antonio Pereira Oratorien de Lisbonne, dans lequel on prétend démontrer l'indépendance des Métropolitains.

Quant à l'Inquisiteur Nugno Alvarès Pereira qui, le jour même de l'exécution de Malagrida, donna en signe d'alégresse, le splendide festin dont nous avons parlé dans le tems, peut-être nous saura-t-on quelque gré de tracer ici une légère, mais fidelle esquisse de son caractère. C'étoit un bâtard du Duc de Cadaval, remarquable par son ignorance, sa stupidité, son goût pour la débauche, & un embonpoint qui lui laissoit à peine la liberté de se mouvoir. Son dévouement aux volontés des deux freres Carvalho étoit sans bornes, jusqu'à n'avoir dans les délibérations du Saint-Office, d'autre avis que celui qui lui dictoient.

Peu de jours après le supplice de Malagrida, Pereira fut attaqué d'une maladie grave, triste fruit de ses dérèglemens, & qui changea bientôt tout son corps en un amas de corruption, d'où s'exhaloit une odeur insupportable. Abandonné de ses amis, & même de ses domestiques, il ne lui resta, pour le servir, qu'une femme depuis long-tems la compagne de ses désordres. Cependant le mal qui empirait à vue d'œil le réduisit en peu de tems à l'extrémité. On résolut alors d'éloigner de

lui son infâme concubine, pour sauver au moins les apparences, & lui administrer les derniers Sacremens. Mais ce malheureux qui, dès le commencement de sa maladie, étoit tombé dans le désespoir, & n'avoit jamais voulu entendre parler de confession, persista dans ses refus jusqu'à son dernier soupir. Déchiré par ses remords, en proie à des terreurs trop bien fondées, il expira dans des transports de rage, & avec tous les caractères d'un réprouvé. Voilà ce que l'amour de la vérité exigeoit que nous ajoutassions à ce que nous avons dit ailleurs sur le procès & la mort de Malagrida.

Le Marquis de Pombal s'étoit proposé depuis long-tems de réformer la célèbre Université de Coimbre. On y suivoit encore dans quelques ma-  
XIII.  
Réforme  
de l'Uni-  
versité de  
Coimbre.
tieres de Philosophie & de Théologie des sentimens introduits ou soutenus autrefois par les Jésuites, & tout ce qui tenoit à cette odieuse Société portoit aux yeux du Ministre le sceau de la proscription. Pour préparer les esprits à l'importante révolution qu'il méditoit, il fit publier un ouvrage intitulé : *Histoire abrégée de l'Université de Coimbre, depuis le tems que les soi-disant Jésuites s'y sont introduits, où l'on voit combien les intrigues & les innovations de ces Religieux ont été funestes aux Sciences, & aux Beaux-Arts qui fleurissoient auparavant dans cette Université.*

L'auteur de cet écrit opposoit l'ancienne splendeur de l'Université à l'état de décadence où elle étoit tombée depuis cette fatale époque, décadence qui devenoit chaque jour plus sensible; il nommoit tous les grands-hommes sortis de son sein, & qui avoient répandu dans l'Europe entière les lumieres qu'ils y avoient puisées; il détaillait sur-tout avec complaisance les manœuvres & les efforts des Jésuites pour diminuer un éclat qui bleffoit leur vue, & alarmoit leur jalousie; il montrait comment ces Religieux avoient abusé

du crédit qu'ils avoient auparavant dans le Ministère, pour faire élire Présidens & Visiteurs de l'Université des hommes indulgens & dévoués à leur Compagnie, afin que les divers Colleges qu'ils avoient dans le Royaume, mit en parallele avec leur rivale, pussent soutenir cette comparaison.

Peut-être l'auteur de cette nouvelle satire contre les Jésuites, eût-il trouvé une cause plus réelle de la décadence qu'il déplorait, dans l'indolence & l'engourdissement universel qui depuis long-tems sembloient caractériser la nation. Les esprits étoient sans ressort, les talens sans émulation, les études sans encouragement. Le petit nombre de ceux qui se distinguoient encore dans les lettres, n'obtenoient pas même du Gouvernement cette considération, la première & la plus flatteuse récompense du savoir. De-là l'oubli profond où toutes les sciences étoient plongées, oubli dont on eût même rougi au milieu des siècles d'ignorance. Un nouvel obstacle s'opposoit encore à leur progrès. Quoique par-tout ailleurs, & long-tems même avant cette époque, on eût commencé à secouer un joug ridicule, & à mettre la raison à la place de l'autorité, le Portugal voyoit toujours ses écoles asservies aux absurdes & inutiles opinions du Péripatétisme, qui sembloit s'y être retiré comme dans son dernier & plus sûr asyle. L'éloignement & la crainte de toute nouveauté, peut-être même l'exemple des écarts trop réels où une fausse Philosophie avoit entraîné quelques esprits, éteignoit chez les Portugais jusqu'au desir d'apprendre; comme si l'abus des talens devoit en faire proscrire l'usage, & que, pour aspirer à la science, il fallût nécessairement renoncer à tout principe de religion & de morale.

Après avoir répandu dans le Public l'ouvrage dont nous venons de parler, & qui ne servit qu'à mettre dans tout son jour la haine implacable de Carvalho contre les Jésuites, il forma une assem-



blée d'ecclésiastiques qui avoient à la vérité quelque réputation de lumieres & de savoir, mais trop jaloux de faire leur cour, trop dévoués au Ministre, pour opposer la moindre résistance à ses volontés. Il prit leur avis sur la maniere d'exécuter la réforme qu'il se proposoit, & résolut d'aller lui-même à Coimbre pour consommer ce grand ouvrage. Le Roi, persuadé que les désordres de l'Université étoient tels qu'on les lui représentoit, & que la présence seule de son fidele Ministre pouvoit y apporter des remedes convenables, fit expédier des lettres-patentes adressées au Marquis de Pombal, où il le déclaroit son Lieutenant-Général pour cette réforme, lui conféroit les pouvoirs les plus amples, & enjoignoit aux divers membres de l'Université d'obéir aveuglément à tous ses ordres, & de se conformer sans réserve à toutes ses décisions. (*Voyez Pieces Justificatives No. II.*)

Ainsi revêtu de toute l'autorité Royale, Carvalho partit de Lisbonne le 15 de Septembre 1772, suivi d'un cortège nombreux; & arrivé à Coimbre, il changea en peu de jours toute la face de l'Université. Il priva de leurs chaires plusieurs professeurs qui les avoient remplies longtems avec distinction, & leur en substitua d'autres dont les talens n'étoient pas aussi généralement reconnus. Mais son suffrage suffisoit sans doute pour donner à quiconque avoit le bonheur de lui plaire la portion de mérite qui lui manquoit.

Cependant il faut être juste : quoique, des réglemens faits dans cette occasion par le Marquis de Pombal, la plupart fussent inutiles, & quelques-uns même entièrement contraires au but qu'il se proposoit, il y en eût d'autres qui méritent & obtinrent l'approbation universelle. Par un abus très-condamnable, les leçons publiques ne duroient que quatre mois, sous prétexte qu'un grand nombre d'étudiens venoient de pays éloignés. Il fut décidé

que le tems des vacances seroit désormais borné à deux mois. On enjoignit aux étudiants d'assister régulièrement à toutes les leçons : ceux qui s'absenteroient sans cause légitime devoient être punis, les deux premières fois par une amende, & la troisième par la prison. Cette utile sévérité parut d'abord insupportable à ceux qui en étoient l'objet. Plusieurs d'entr'eux accoutumés à l'oisiveté, ennemis de la contrainte & de l'application, sans lesquelles cependant on ne peut faire de solides progrès dans les sciences, abandonnerent l'Université. De près de cinq mille écoliers qu'on y comptoit auparavant, à peine y en a-t-il eu six cents depuis la réforme. Nous devons encore un juste tribut d'éloges au statut qui défendoit d'admettre désormais au doctorat aucun étudiant en théologie, à moins qu'il n'eût donné des preuves suffisantes de ses connoissances dans les langues Latine, Grecque & Hébraïque.

1773. Le plus grand avantage que produisit cette opération, fut de faire sentir au Marquis de Pombal combien, depuis l'expulsion des Jésuites, le Royaume étoit dépourvu de Maîtres de Grammaire, de Rhétorique & de Philosophie. En conséquence il établit quelques nouveaux droits sur divers objets de consommation, & en destina le produit à l'entretien de sept cents quatre-vingt-huit maîtres chargés de donner des leçons publiques & gratuites. Il y en eut quatre cents soixante-dix-neuf pour apprendre à lire, à écrire & à calculer, deux cents trente-six pour la langue Latine, trente-huit pour la Grecque, & trente-cinq pour la Rhétorique & la Philosophie. Par-là, après tant d'années de négligence & d'abandon, les Villes & les lieux un peu considérables de chaque Province eurent enfin les maîtres les plus indispensables ; & quoique l'espece de léthargie où la nation étoit plongée, ne permit pas d'attendre d'eux des connoissances bien étendues,

leur présence déterminoit du moins les parens à s'occuper de l'éducation de leurs enfans , & leur faisoit supporter plus patiemment les nouveaux impôts dont on les avoit chargés.

La réforme de l'Université de Coimbre , & l'établissement des écoles publiques dans tout le Royaume , méritèrent au Marquis de Pombal la reconnaissance & les justes éloges de ses concitoyens. Les Poètes s'empressèrent de les célébrer dans divers ouvrages , & Carvalho lui-même , accoutumé à ne point confier à d'autres que lui le soin de sa renommée , n'oublia pas d'en faire répandre la nouvelle dans tous les états soumis à la Domination Portugaise , & jusque dans les Pays étrangers. Il ne doutoit pas que des événemens si glorieux à sa mémoire ne portassent au plus haut degré le respect & la vénération des peuples envers l'incomparable Ministre , ainsi destiné par le Ciel à faire leur bonheur.

Ce fut à cette époque que Carvalho vit enfin ses vœux remplis par l'entière abolition des Jésuites. La conclusion d'une affaire à laquelle il travailloit depuis si long-tems , & avec tant de chaleur, qu'il se glorifioit d'avoir osé entreprendre le premier , & dont il n'attribuoit l'heureux succès qu'à son zèle & à son inflexible fermeté , lui causa une joie qu'il ne put contenir. Il crut que la nation entière devoit solennellement remercier Dieu de la destruction de ses prétendus ennemis. Les autres Cours de l'Europe n'avoient guere eu moins de part que celle de Lisbonne à ce mémorable événement. Cependant elles ne jugerent pas qu'il fut de leur honneur de se réjouir publiquement d'une victoire remportée par l'Europe entière sur des hommes sans défense. Mais le Marquis de Pombal , dont toutes les actions devoient porter l'empreinte de la singularité , ne se contenta pas de recevoir dans cette circonstance les complimens de ses amis , il

XIV.

Te

Deum

solemnel-

lement

chanté à

l'occa-

sion de

l'entière

abolition

des Jésui-

tes.

voulut que toutes les églises rendissent au Ciel de publiques actions de grâces. En conséquence le 29 Septembre , on chanta dans la Patriarchale un *Te Deum* solennel qui fut entonné par le Cardinal Patriarche , & auquel assistèrent le Parlement de Lisbonne , les principaux membres de la noblesse , ceux du Ministère , & un concours immense de personnes de tout état. Le Parlement & le Patriarche ordonnerent de faire des illuminations publiques pendant les trois nuits suivantes , & obligerent par-là tous les habitans de Lisbonne à montrer une allégresse qu'intérieurement la plupart d'entr'eux étoient bien loin de partager. Tous les efforts du Ministre n'empêchoient pas qu'ils ne conservassent un tendre attachement pour les infortunées victimes de sa haine.

Le Cardinal Nonce voulut dans cette occasion seconder les desirs de Carvalho. Il fit illuminer son Hôtel pendant les trois soirées désignées , & chanter par une musique nombreuse & choisie , une Messe & un *Te Deum* solennels dans l'Eglise de Notre-Dame de Lorette , soumise à sa juridiction & affectée à la nation Italienne. Nous avons cru que l'Edit publié par le Marquis de Pombal au sujet de l'extinction des Jésuites , & où il se déchaîne à son ordinaire contre les misérables restes de la Société , méritoit par cet acharnement même d'être conservé. Nous y avons joint la lettre qu'écrivit le Roi Très-Fidèle au Cardinal Patriarche , pour lui annoncer cet événement , & lui ordonner d'en faire rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. (*Voyez Pièces Justificatives N.º III. & IV.*)

Le Marquis de Pombal , fidele au plan qu'il s'étoit tracé dès le commencement de son Ministère , de profiter de toutes les occasions d'abaisser l'orgueil des grands , saisit avec empressement celle que lui fournit la mort du Marquis d'Alvitto , arrivée le premier de Juin de cette année 1773. Cette mort fai-

soit vaquer la charge de Commandant Général des troupes de l'Estramadure, qui, par sa dépendance immédiate du Souverain, passoit avec raison pour un des premiers emplois de la Monarchie. La haute Noblesse la regardoit en quelque sorte comme son apanage, & l'avoit effectivement possédé jusqu'alors. Le Marquis d'Alvito avoit succédé au Marquis de Marialva, un des Seigneurs les plus qualifiés du Royaume, & dont nous avons fait mention dans quelques endroits de cet ouvrage. Tous les grands comptoient bien qu'on la donneroit encore à quelqu'un d'entr'eux : cette attente fut trompée. Le Ministre y nomma le Lieutenant - Général Maiclanc, officier Ecoislois, moins distingué par le vain éclat des titres que par ses profondes connoissances dans l'art militaire.

Il en fut de même de la Vice-Royauté des Indes. Jusques - là cette place avoit été occupée par les grands du Royaume, qui ne manquoient pas d'y déployer une magnificence ou plutôt un faste vraiment Royal. Carvalho supprima cet usage ou cet abus. Cet emploi important étant venu à vaquer, il choisit pour en remplir les fonctions, Dom Joseph de Gamara, avec le simple titre de Gouverneur de Goa.

Il y avoit déjà quelque tems que le Marquis de Pombal s'occupoit avec chaleur d'un ouvrage qui devoit tout à la fois accroître ses richesses & sa réputation. C'étoit la construction du célèbre Canal d'Oeyras, qui fut enfin cette même année, achevé & rendu navigable. Cette construction, où on n'avoit rien épargné, avoit été faite toute entière aux dépens du Roi, à qui Carvalho avoit aisément persuadé qu'elle étoit nécessaire. Il est cependant vrai que lui seul en devoit retirer les plus grands avantages. Le nouveau Canal, qui, par une communication de quatre milles d'étendue, amenoit la mer jusqu'à Oeyras, lui donnoit tou-

XV,  
construc-  
tion du  
célèbre  
Canal  
d'Oeyras

tes les facilités qu'il pouvoit désirer soit pour l'exportation de ses vins, soit pour l'introduction de ceux de la Compagnie de Porto. Un terrain naturellement inégal & montueux obligea souvent d'employer le secours de la mine, & l'on poussa ces travaux avec tant de vigueur, que la nuit même ne les suspendoit pas. La clarté du jour étoit remplacée par celle des flambeaux. Le Ministre enfin déploya dans cette circonstance une activité proportionnée aux grandes vues qu'il se proposoit, & qui ne tarderent pas en effet à être remplies.

Le transport des vins, rendu par cette opération plus facile & moins dispendieux augmenta les bénéfices d'un commerce devenu depuis long-tems pour le Marquis de Pombal une source intarissable de richesses. On en voyoit toujours dans un vaste magasin d'immenses provisions, mais qui causoient encore moins d'étonnement que le nombre & la grandeur des vaisseaux destinés à les contenir. Il y en avoit d'un volume si prodigieux, qu'il entroit dans chacun d'eux autant de vin que dans trente tonneaux ordinaires. Pour leur donner toute la solidité dont ils étoient susceptibles, ils étoient entourés de gros cercles de fer marqués aux armes du Ministre.

D'après cette courte description, il est aisé de juger des sommes immenses que cet établissement coûtoit à l'état ; car lui seul en faisoit tous les frais. Aussi n'y avoit-il jamais de fonds dans le Trésor Royal pour payer les oppointemens des officiers & le salaire des domestiques attachés à la Cour, & qui souvent étoient réduits à la plus extrême misère. Nous n'en citerons pour preuve que le trait suivant choisi parmi beaucoup d'autres, & qui mérite d'être lu.

Un jour que le Roi alloit de Bélem à Mafra, le cheval d'un de ses gens s'abattit. Le Monarque en colere reprit aigrement le cavalier de n'avoir

pas su, en tenant la bride de son cheval, prévenir sa chute. „ Manques-tu de forces ? ajouta-t-il, ne manges-tu rien ? Oui, sire, répondit l'infortuné domestique, je suis sans forces, parce que je suis sans pain. Je n'ai pour me nourrir & m'habiller d'autres ressources que mes gages. On me doit ceux de plusieurs années, & malgré mes pressantes sollicitations, & mes besoins bien plus pressans encore, je ne puis obtenir d'en être payé. A ces mots, pour prouver au Roi la vérité de ce qu'il avançoit, il entr'ouvrit son habit & lui montra qu'il étoit sans chemise. Joseph attendri de l'état où il voyoit ce malheureux, lui donna une piece d'or de la valeur de 6400 reis (40 liv.), en lui disant : „ Tiens, mon ami, fais-toi du moins une chemise. Le cavalier releva son cheval, se remit en selle, & le Roi poursuivit sa route.

Ce qu'on trouvera sans doute fort extraordinaire, c'est qu'après un événement de cette nature, si propre à éclairer le Monarque, & qui sembla d'abord faire sur lui une si vive impression, il n'ait paru aucune ordonnance destinée à corriger un abus également contraire à la justice & à l'humanité. Le domestique dont nous venons de parler & un grand nombre de ses camarades qui étoient dans le même cas, ne furent pas payés dans la suite avec plus d'exactitude, & furent encore obligés d'étouffer leurs plaintes, de peur d'irriter contre eux le premier Ministre qui ne cessoit de vanter sa paternelle & vigilante Administration.

1774.

Au commencement de 1774, on fit dans les troupes une réforme générale qui plongea dans la misère & le désespoir une foule de malheureux. On supprima vingt hommes par compagnie. Les soldats hors d'état de servir par leur âge ou leurs infirmités, furent inhumainement renvoyés, sans que le Gouvernement daignât s'occuper de leur

subsistance, ni leur assurer même la modique retraite des invalides. Tous ceux qui se trouverent coupables de quelques désordres, ou de quelques fautes contre le service, furent enfermés dans d'étroites prisons, jusqu'à ce qu'on pût les transporter aux Indes, où ils devoient former les garnisons de places que les Portugais y possédoient.

Carvalho, également accoutumé à prouver sa puissance par l'élévation & l'abaissement de ses créatures, donna cette année un nouveau trait de ce double & singulier despotisme. Le Commandeur d'Almada, & Siabra de Sylva lui avoient rendu l'un & l'autre des services importans dont ils avoient été récompensés par d'éclatantes dignités. Mais dans le même tems que le premier fut élevé à la grandesse sous le titre de Vicomte de Villanova de Souza qui devoit passer à son neveu Antoine d'Almada fils du Commandant de Porto, le second se vit, dans les derniers jours de Janvier 1774, privé inopinément de tous ses emplois, & exilé à cinquante-cinq lieues de la Cour. L'ordre du Roi étoit adressé au *Dofteur Joseph de Siabra*, & le dépouilloit par-là de tous les titres dont il avoit été en très-peu de tems successivement décoré, & qui lui convenoient comme Secrétaire d'état & adjoint du premier Ministre qu'il avoit l'espoir de remplacer un jour.

# XVI.

*Disgrace  
& exil de  
Siabra de  
Sylva.*

On sent assez combien l'infortuné Siabra dut être accablé de ce coup aussi imprévu que terrible. Jamais il n'avoit cru sa faveur plus assurée, jamais il n'avoit porté ses espérances plus loin, ni avec plus d'apparence de les voir réaliser. Mais le Marquis de Pombal qui avoit travaillé avec tant de chaleur à se l'associer, fut bientôt offusqué de la supériorité de ses lumieres. Malgré la déférence sans bornes que Siabra affectoit d'avoir pour ses volontés, il craignit qu'il ne tentât d'éclairer le Monarque sur une affaire importante dont nous allons bientôt parler. Il chercha donc à se débarrasser d'un



adjoint qui avoit trop de talens pour son amour-propre , & trop de pénétration ou d'intégrité pour ses desseins.

Le bruit que fit dans le tems la disgrâce de Siabra, le vif intérêt que parut y prendre la plus saine partie de la nation, l'estime sincere que nous avons pour ses talens, malgré ce que nous avons dit dans le cours de cette histoire de l'usage que son tyranique protecteur exigea trop souvent qu'il en fit, & que l'amour de la vérité ne nous permettoit pas d'approuver ; toutes ces raisons, dis-je, nous ont engagés à faire des recherches sur les causes de cet événement. Nous allons rendre compte au public de nos découvertes, après lui avoir donné quelques détails sur la naissance & la vie de cet illustre exilé. Nous aimons à croire que cette digression ne paroîtra déplacée ni à nos lecteurs, ni à Siabra lui-même, dont elle ne peut que relever la gloire, & rendre le nom encore plus cher aux Portugais.

Joseph de Siabra & Sylva eut pour pere Luc de Siabra, membre des Conseils du Roi & des Finances. Après avoir fini son cours de droits à l'université de Coimbre, il vint à Lisbonne où, dans l'examen public qu'ont coutume de subir tous ceux qui aspirent à la Magistrature, il donna des preuves si marquées de ses connoissances & de ses talens, que le Roi ordonna qu'il seroit admis sans délai à l'examen *de jure aperto*, qui embrasse toutes les matieres de jurisprudence. Joseph voulut y assister lui-même, & partagea l'admiration que causoient à tout l'auditoire la sagacité, la justesse, la clarté, la profonde doctrine qui brilloient à l'envi dans les réponses du jeune Siabra. Ce Prince conçut dès-lors des espérances bien fondées qu'il pourroit devenir un Ministre très-utile à la Monarchie.

Les circonstances de la mort du pere de Siabra,

arrivée précisément à cette époque , ne contribuèrent pas peu à son avancement & à celui de son frere Luc. Parmi les divers artifices employés par Carvalho pour forcer le Roi d'approuver ses plus injustes projets , le suivant étoit un de ceux dont il faisoit le plus d'usage. » Que Votre Majesté , » lui disoit-il , ne s'en rapporte pas à moi ; qu'elle » consulte ceux de ses Conseillers qui ont le plus de » sagesse & de lumiere ». Il lui en désignoit alors adroitement quelques - uns qu'il avoit eu la précaution de prévenir. Le crédule Joseph ne manquoit pas de donner dans le-piege , ni les Conseillers de répondre conformément aux instructions qu'ils avoient reçues du Ministre dont ils ambitionnoient la faveur & craignoient le ressentiment. Le Roi s'adressa dans une de ces occasions à Luc Siabra , & lui demanda son avis sur une affaire également importante & difficile. Celui-ci pria Sa Majesté de lui accorder quelque tems pour y réfléchir ; il l'obtint , & en profita pour aller prendre les ordres de Carvalho. Le Ministre , affectant pour le service du Roi un zèle qu'il n'avoit réellement que pour ses intérêts , reprocha durement à Siabra son infidélité à révéler les secrets que lui confioit son maître ; & après lui avoir dit de répondre tout ce qu'il lui plairoit , il le congédia avec l'air du mépris & de l'indignation. Le malheureux Conseiller , qui ne comprit pas l'artifice de Carvalho , fut si étourdi & si mortifié de cet accueil , qu'en rentrant chez lui il fut saisi d'une fièvre violente qui l'emporta en peu de jours.

Carvalho instruit de son état en parut vivement touché. Il alla le voir , fit venir en sa présence ses deux fils Joseph & Luc , & , pour adoucir leur douleur , les assura qu'il vouloit désormais leur servir de pere. En effet , dès ce moment , il s'occupa du soin de leur fortune. Joseph fut presque aussitôt pourvu d'une charge de Conseiller au Parle-

ment de Porto, & dispensé de la résidence par divers emplois honorables qu'il obtint en même tems, & dont les fonctions l'attachoient à la Cour. Lorsqu'on établit la nouvelle *Junta* ou chambre du Commerce, il en fut déclaré Procureur - fiscal.

Le Ministre, qu'une haine furieuse animoit dès-lors à la perte des Jésuites, comptant avec raison sur l'attachement & la reconnoissance de Siabra, jetta les yeux sur lui pour l'aider dans l'exécution de ses projets destructeurs. Dans cette vue, il le fit passer du Parlement de Porto à celui de la Capitale, & nommer Procureur-Général de la couronne. Siabra revêtu de cette nouvelle dignité ne trompa pas l'attente de celui à qui il la devoit. Il écrivit & imprima, ou plutôt laissa écrire & imprimer sous son nom divers réquisitoires & représentations adressées au Roi, & en particulier, le fameux *Tableau Chronologique & Analytique*. Il n'y eut personne qui en reconnût dans ces ouvrages la maniere d'écrire de Carvalho, trop différente de celle de Siabra, pour qu'on pût s'y méprendre. A l'élévation des idées, à la force des raisonnemens, Siabra joignoit un style clair & précis, qualités dont nous avons vu que le Ministre étoit bien éloigné.

Du reste, la foiblesse qu'il eut de prostituer ainsi, sinon sa plume, du moins son nom, lui valut la faveur & l'entière confiance du Marquis de Pombal, qui résolut dès-lors de ne point mettre de bornes à son élévation. Le Roi, à la sollicitation du Ministre, nomma Siabra membre de son Conseil, &, malgré ce nouveau titre, voulut qu'il conservât toujours celui de Procureur de la Couronne. Peu de tems après il réunit à ces divers emplois celui de premier garde de la tour de Tombo, où sont les archives de l'état, & la place encore plus importante de Chancelier du Parlement de Lisbonne. Siabra y fit les fonctions de Président dans l'absence du Cardinal d'Acunha, chef suprême de la

Justice. Enfin en 1771, dans la cérémonie publique du baise-main qui eut lieu le 6 de Juin, jour de la naissance du Monarque, Siabra fut nommé Secrétaire d'état adjoint au Marquis de Pombal dans le département des affaires du royaume.

Cette faveur qui portoit à son plus haut degré d'élévation la fortune de Siabra, devint la source de ses disgraces. Carvalho ne pouvoit se tromper sur le caractère & les inclinations de la Princesse héréditaire & de l'Infant Dom Pedre. Il prévoyoit avec douleur que ces augustes époux, animés pour la Religion & la Justice d'un zèle d'autant plus ardent, qu'il auroit été plus long-tems contenu, ne lui pardonneroient jamais ses impiétés, ses violences, ce despotisme oppresseur qu'il avoit comme érigé en système pendant sa longue administration. Il craignoit en conséquence que leur premier acte d'autorité ne fût de l'exclure du gouvernement des affaires. Dévoré plus que jamais de la soif de dominer, il forma le dessein de changer l'ordre inviolablement observé jusqu'alors dans la succession à la Couronne. A l'aide de ses artifices ordinaires, & de ses éternelles protestations d'attachement & de zèle pour le bien public, il étoit presque parvenu à obtenir du foible Joseph une loi conforme à ses coupables intentions. Il fit part de ses vues à Siabra, bien persuadé qu'il y concourroit avec empressement, & lui ordonna de rédiger la loi qui devoit les remplir. Celui-ci, quelque accoutumé qu'il fût à plier sans résistance sous les volontés d'un Ministre auteur de sa fortune, & dont le ressentiment pouvoit le perdre, n'écouta qu'avec horreur cette odieuse confidence. L'amour de la justice l'emporta dans son cœur sur toute autre considération. Il crut qu'il ne pouvoit sans crime se dispenser d'avertir les personnes intéressées de ce qu'on méditoit contre elles. La Princesse & l'Infant se hâtèrent de profiter de cet avis & parvin-

rent à éclairer le Monarque sur les dangers d'une innovation plus funeste encore à l'état, que nuisible à leurs propres intérêts.

Le Marquis de Pombal n'ignora pas long-tems ce qui avoit ainsi déconcerté ses projets, & renversé ses plus cheres espérances. Il fut que Siabra avoit parlé, & furieux de se voir trahi par un homme sur qui il croyoit avoir tant de droit de compter, il résolut sa perte. Le 18 de Janvier, jour fixé pour le voyage de la Cour à Salvaterra où le Roi alloit chasser tous les ans, Carvalho manda l'infortuné Siabra, & lui fit lire en sa présence l'ordre du Roi qui le dépouilloit de tous ses biens, emplois & dignités, & l'exiloit, comme nous l'avons dit, dans un chétif village à cinquante-cinq lieues de la Cour. Cet éloignement même ne suffit pas au ressentiment du Ministre; Siabra fut bientôt après transporté à Angola, afin qu'en le perdant de vue, la Nation n'en conservât pas même le souvenir.

Son frere Luc qui avoit partagé sa faveur, partagea sa disgrâce. Il étoit membre du Conseil du Roi; il fut destitué & eut ordre de quitter la Cour. Ce fut pour la Princesse du Brésil une injustice de plus à réparer, lorsqu'elle monta sur le Trône. Elle rappella les deux freres, reconnut hautement leur innocence, & tâcha par ses bienfaits de leur faire oublier les torts du Gouvernement précédent.

Presque à la même époque, un autre Protégé du Marquis de Pombal, à qui ce Ministre avoit donné jusqu'alors les marques les plus éclatantes de son affection, fut obligé d'abandonner le Portugal. Ce fut le faux Abbé Platel, dont il a souvent été question dans le cours de cette Histoire. Accoutumé à lire dans l'esprit de Carvalho, le changement qu'il apperçut dans sa conduite envers lui, lui fit juger que le terme de sa faveur n'étoit pas

XVII.

*Disgrâce de l'Abbé Platel.*

éloigné. Ne pouvant détourner l'orage, il se hâta de le prévenir, &, malgré la vigilance du Ministre, il eut le bonheur d'échapper par la fuite à son ressentiment. Il se retira en Lorraine, & de là en Hollande où il mourut peu de tems après.

Le principal motif de la disgrâce de l'Abbé Platel fut un propos imprudent qui lui échappa pendant les brouilleries de la Cour de Portugal avec le Saint Siege. Il dit, dans une occasion, que si on l'eût envoyé à Rome, il auroit bientôt terminé à la satisfaction des deux Cours les différens qui les divisoient. Cette expression offensa vivement le Marquis de Pombal, qui crut y trouver une critique injurieuse de sa conduite & de celle du Commandeur d'Almada. Il commença dès-lors à ne plus faire autant de cas de la personne & des avis de Platel, à l'éloigner sous divers prétextes de sa table, & à lui fermer peu-à-peu l'entrée de sa maison.

Cet Abbé Platel, ci-devant le Pere Norbert, devenu si célèbre par l'énorme compilation qu'il dédia à Carvalho sous le titre de *Mémoires historiques concernant les entreprises des Jésuites contre le Saint Siege*, s'étoit déjà fait connoître long-tems auparavant par d'autres *Mémoires historiques concernant les Missions des Indes Orientales*, ouvrage condamné par un Bref de Benoit XIV du 1 Avril 1745. Des écrivains vendus à l'iniquité ont fait de ce Moine Apostat de magnifiques éloges, qui n'ont servi qu'à faire partager à leurs auteurs la honte & l'opprobre de celui qui en étoit l'objet. On est frappé, en les lisant, de leur contraste avec les plaintes trop bien fondées des Supérieurs Ecclésiastiques & Séculiers des Missions & des Capucins eux-mêmes; car Platel porta long-tems leur habit avec indignité, & le quitta depuis avec scandale. C'étoit un esprit entreprenant, inquiet; factieux, qui, tant qu'il fut employé aux Missions de

l'Inde, ne cessa de les troubler par ses intrigues & son indocilité. Le Pere Thomas de Poitiers, Supérieur Général des missionnaires Capucins de Madras & de Pondichery, écrivit plusieurs lettres à M. Dumas Gouverneur de Pondichery, pour lui demander son secours contre les coupables entreprises du Pere Norbert. Voici les termes d'une de ces lettres, en date du 21 Décembre 1739 :

„ J'ai reçu en dernier lieu de notre Pere Norbert  
 „ une lettre *in-fol.* rempli de contradictions. C'est  
 „ un homme capricieux, inconséquent, d'une hu-  
 „ meur intraitable, à qui l'orgueil a entièrement  
 „ tourné la tête. Si on le laisse aux Indes, il n'y  
 „ causera que du trouble, & fera échouer les pro-  
 „ jets les plus utiles & les mieux concertés. -- Qu'at-  
 „ tendre, (disoit le même Religieux dans une au-  
 „ tre lettre du 29 Décembre, ) qu'espérer d'un  
 „ homme qui s'est mis dans la tête, & qui le  
 „ publie hautement, de ne reconnoître aucun Su-  
 „ périeur ni ecclésiastique ni Séculier? .... Pufqu'il  
 „ ne veut reconnoître aucune Autorité spirituelle,  
 „ il faut, Monsieur, que vous ayez la bonté de lui  
 „ faire sentir qu'il en existe une temporelle dont  
 „ vous êtes revêtu & à laquelle il est soumis. C'est  
 „ ainsi que nous avons coutume d'en user avec  
 „ ceux qui, comme lui, n'ont pas l'esprit de leur  
 „ vocation.... J'ai pris mes précautions pour qu'on  
 „ ait continuellement les yeux sur lui, de peur qu'il  
 „ ne nous joue quelque nouveau tour, car il n'y  
 „ a rien dont il ne soit capable.... Il faut absolu-  
 „ ment nous défaire de cet esprit brouillon & en-  
 „ treprenant. S'il demeure ici, nous sommes per-  
 „ dus. J'ai écrit à Rome pour y faire connoître  
 „ le caractère de ce bon Pere, & les motifs qui  
 „ nous forcent à le renvoyer dans sa Province „.

Ce seroit trop nous éloigner de notre sujet que d'entrer dans le détail exact de tous les événemens de sa vie après son retour en Europe. Chassé de

Rome en 1745, il parcourut l'Angleterre, la Hollande & divers autres pays, en changeant sans cesse d'habit, de nom & d'état, au gré de ses caprices ou de ses passions. Tantôt c'étoit le Pere Norbert de Lorraine ou de Bar-le-Duc, tantôt un Abbé, un Hollandois, un Suisse, un Commerçant, un Aubergiste. Il reprenoit un jour le titre de Missionnaire, & devenoit le lendemain un Marchand de soie, un Portugais, un Anglois, &c. On ne le vit constant que dans son goût pour les plaisirs ou plutôt pour la débauche. Jamais sous ces divers déguisemens il ne parut ce qu'il devoit être. Au détachement du monde, à la vie pénitente & mortifiée qu'exigeoit de lui l'ordre austere où il avoit fait profession, succéderent une dissipation continuelle, une conduite souvent scandaleuse & toujours peu réguliere.

Plusieurs Evêques de France indignés de l'impudence de ce favori du Marquis de Pombal, nous ont laissé dans divers ouvrages une juste idée de son caractère & de ses mœurs. Nous nous contenterons de rapporter ici ce qu'en dit l'Evêque de Sisteron dans son Mandement du 24 Avril 1745 : „ C'est un  
 „ rebelle, un séditionnaire, aveuglé par l'orgueil, &  
 „ privé de jugement ; un de ces hommes audacieux  
 „ qui n'ont jamais eu l'esprit de leur vocation ; un  
 „ débauché qui est la honte de ses confreres ; un  
 „ fou à qui il échappe à chaque instant de nouvel-  
 „ les extravagances ; un indocile qui proteste for-  
 „ mellement qu'il ne reconnoît aucun supérieur ni  
 „ ecclésiastique ni séculier ; un cœur double & faux  
 „ qui n'a ni honnêteté ni bonne-foi ; un esprit  
 „ dangereux sur qui il faut sans cesse avoir les  
 „ yeux ouverts ; un homme, en un mot, capa-  
 „ ble de tout ”. Le Pere Norbert a survécu long-  
 tems à ce portrait peu flatteur, mais fidele : sa  
 conduite ne l'a jamais démenti.



Après l'entière extinction des Jésuites le Conseil XVIII;  
 de Censure fut chargé de veiller avec soin sur tous *Divers*  
 les mouvemens de leurs partisans ; mais l'activité *édits pu-*  
 & l'attention continuelle de D. Manuel du Cénacle , *blés par*  
 Evêque de Béja & Président de ce tribunal, ne *le Con-*  
 purent empêcher qu'il ne se répandit furtivement *seil de*  
 deux brochures en faveur de cette malheureuse So- *Censure.*  
 ciété : la première intitulée : *Joie des Pasteurs* ; &  
 la seconde : *Lettre écrite par D. Clément-Joseph Col-*  
*lazo-Leitao Evêque de Cochin, à D. Salvador de*  
*Reys Archevêque de Cranganor.* Le premier de ces  
 ouvrages étoit une de ces productions obscures dé-  
 vouées à l'oubli dès leur naissance , & auxquelles  
 on fait trop d'honneur en en concevant quelques  
 alarmes ; mais le second étoit une satire amère &  
 piquante contre le procès & le jugement du fameux  
 Pere Malagrida. Carvalho persuadé que ces deux  
 écrits sortoient encore de la plume des Jésuites ,  
 ne les lut qu'avec un dépit inexprimable. Le se-  
 cond sur-tout lui causa des véritables transports  
 de rage , & il se hâta de faire rendre par le Conseil  
 de Censure un arrêt qui le condamnoit à être brûlé  
 publiquement par la main du bourreau , ce qui fut  
 exécuté le 30 Avril 1774.

Il y eut également contre *la Joie des Pasteurs*  
 un arrêt de proscription, mais moins rigoureux. Le  
 Conseil de Censure, après avoir déclaré cette mi-  
 sérable Brochure, séditieuse, schismatique & héréti-  
 que, se contenta de défendre à tous les sujets du  
 Roi d'en retenir aucun exemplaire, soit en Portu-  
 gais, soit en quelqu'autre langue. (*Voyez ces deux*  
*arrêts, Pieces Justificatives N°. V. & VI.*)

Cette double condamnation ne surprit personne.  
 Le tribunal dont elle étoit émanée connoissoit la  
 haine implacable du Ministre contre les Jésuites ,  
 & en particulier contre la mémoire de Malagrida.  
 On s'attendoit bien qu'il ne laisseroit pas échapper  
 cette occasion de concourir à ses desseins. Mais ce

qui étonna tous les Politiques , ce fut de voir le même Conseil de Censure déclarer nul & subreptice un Bref du Pape Clément XIV , en date du 20 Juillet 1773 , qui accordoit un Jubilé & beaucoup d'Indulgences à des Cénobites , connus sous le nom d'*Hermites du Bon Jesus*, & qui habitoient sur une montagne aux portes de la ville de Brague.

XIX.  
Nouvel-  
les preu-  
ves du  
peu de  
progrès  
qu'a-  
voient  
fait les  
Sciences  
sous le  
Gouver-  
nement  
de Car-  
valho.

Bientôt après ce tribunal exact & sévère donna une preuve éclatante de son attention à veiller à la conservation des bonnes mœurs & de la pureté de la foi , eu proscrivant deux productions du XVIIe. siècle , oubliées depuis long-tems , & trop ridicules pour être dangereuses. Ces deux ouvrages qui durent à leur condamnation l'avantage d'être ainsi tirés de leur profonde obscurité , étoient un livre écrit en latin sous le titre de *Anacephaleosis de Monachid Lusitanæ*, & un autre en Portugais intitulé : *Triple Cordon d'amour à Jesus-Christ dans les Sacrement de l'Eucharistie au Roi de Portugal déjà né, mais inconnu, à son Royaume rétabli, &c.* On peut juger par ce seul exposé du goût qui régnoit dans ces étranges compositions, vrais chefs-d'œuvre d'ineptie & de puérilité. Le Conseil de Censure étoit certainement le seul tribunal au monde dont elles pussent fixer l'attention ; mais il ne cherchoit qu'à faire sa cour au Ministre , qui , pour lui prouver sa reconnoissance , & étendre sa juridiction , réduisit presque à rien celle de l'inquisition & des Evêques. L'unique effet qui en resulta fut d'introduire dans le Royaume des Nouveautés dangereuses , & d'en bannir également le bon goût & la saine doctrine.

Le Marquis de Pombal aimoit à se vanter que par ses soins & sur-tout par son exemple , il avoit fait renaître en Portugal le goût de la belle littérature. Il est vrai qu'il avoit lu quelques-uns des ouvrages modernes sur la religion , le commerce , les sciences & les arts ; mais cette lecture , au lieu de l'avoir éclairé , n'avoit servi qu'à redoubler la confusion

fusion naturelle de ses idées , en sorte qu'il lui étoit impossible de soutenir pendant long-tems une conversation un peu profonde. Il avoit montré quelque amour pour les lettres , & croyoit de bonne foi y avoir fait de rapides progrès ; ces progrès cependant bien appréciés se réduisoient à un style empouillé , à des réflexions ou triviales ou déplacées , capables tout au plus d'en imposer à des esprits superficiels. On trouve une preuve évidente de ce que nous avançons dans quelques éloges d'Académiciens composés par ce Ministre , & qu'il lut à l'Académie Royale d'Histoire.

De là la remarque trop bien fondée d'un grand nombre de judicieux Observateurs , que malgré les réglemens multipliés que Carvalho publia au sujet des études nationales , malgré la réforme faite avec tant d'éclat dans l'Université de Coimbre , le goût des Sciences , bien loin de s'accroître en Portugal , y devint tous les jours plus foible , & finit par s'y éteindre presque entièrement. Certainement un Historien impartial ne regardera jamais ce long Ministère comme une époque favorable aux lettres , & ne pourra s'empêcher d'en rejeter le blâme sur le Ministre lui-même , qui profita si peu des lumières du siècle où il vivoit , & de l'exemple que lui donnoient à cet égard les nations voisines. Car peut-on le louer d'avoir publiquement autorisé par son aveu , encouragé par ses biens-faits une Société d'écrivains , moins éclairés qu'audacieux , à traduire les ouvrages les plus licencieux des soi-disant Philosophes de nos jours ? tels furent cependant à peu près tous les fruits que produisit la singulière protection que le Marquis de Pombal accorda aux lettres.

Aussi les Ecclésiastiques eux-mêmes , à qui leur état faisoit un devoir plus indispensable de l'étude , cessèrent-ils de s'en occuper. C'étoit peu de voir leurs travaux sans récompense : par une contradiction inexplicable , ce même homme qui faisoit tra-

duire des ouvrages enfantés par une licence criminelle plutôt que par une estimable liberté de penser, punissoit comme hérétique tout Ecclésiastique qui osoit s'élever au-dessus des vaines subtilités de l'école, & aspirer à des connoissances plus réelles & plus utiles. L'exil ou la prison étoient, en pareil cas, les moindres châtimens auxquels on dût s'attendre. Un Religieux de l'Ordre de Saint-Paul premier Hermite, en fit la triste expérience. Il présidoit à des Theses publiques qui ne contenoient pas une seule proposition contraire à la Foi, ou à la discipline de l'église : il n'en fut pas moins, en descendant de chaire, arrêté par l'ordre du Conseil de Censure, & condamné à une longue captivité. Le Soutenant n'auroit pas manqué sans doute d'avoir le même sort, s'il n'eût eu le bonheur de s'y dérober par une prompte fuite. Un autre, pour avoir embrassé & défendu une opinion très-commune dans les autres Etats Catholiques, fut renfermé dans les horribles cachots de l'Inquisition.

Par un contraste bien frappant, les protégés des Censeurs, & sur-tout du Ministre, avoient le droit de publier & de soutenir les plus dangereuses nouveautés. Nous n'en citerons pour preuve que le trait suivant. Un Professeur de Droit civil dans l'Université de Coimbre, soutint publiquement des Theses qui n'étoient, disoit-il, qu'un extrait de la Doctrine du Marquis de Pombal à qui elles étoient dédiées. (A quels ridicules excès ne se porte pas une basse & sotte adulation !) Ces Theses contenoient une foule de propositions erronées & scandaleuses qui révolterent tous les esprits. Les membres seuls du Conseil de Censure, ou ne les comprirent pas, ou respectèrent les opinions de ce nouveau Docteur, trop puissant pour être impunément contredit. Le Nonce d'Espagne en envoya un exemplaire au Pape Clément XIV, qui les fit examiner. Ceux que le Pontife chargea de cet exa-

men s'accorderent tous à juger les Theses insoutenables, & dignes à tous égards d'être publiquement condamnées. Cependant le Pape ne voulut point donner cette mortification à Carvalho : il suspendit l'affaire, & remit cette condamnation à un autre tems.

Mais la preuve la plus convaincante de la décadence des sciences & des lettres sous ce funeste Gouvernement, est la proscription des deux ouvrages dont nous avons parlé plus haut. Il regne dans les deux arrêts du Conseil de Censure un style si singulier, qu'il excite à la fois la pitié & l'indignation. On y voit en même tems par quels artifices la cause de la religion & de la vérité peut devenir celle des passions mêmes de leurs défenseurs. C'est ce qui nous a engagés à en insérer la traduction dans cet ouvrage. Ces pieces importantes servoient trop à caractériser le Ministre dont nous écrivons l'histoire, pour en priver nos lecteurs (*Voyez Pieces Justificatives N<sup>o</sup>. VII. & VIII.*)

Après ces absurdes & inutiles condamnations, on est surpris sans doute de voir le même tribunal porter ses regards sur des objets dignes en effet de son attention, & sévir contre des ouvrages véritablement nuisibles au bien public. Un arrêt du 22 Décembre 1775 proscrivit avec autant de justice que de sévérité un livre impie publié sous le nom & après la mort du célèbre Helvétius, sous le titre de *Vrai sens du Système de la nature*.

Du reste, dans les divers écarts que l'amour de la vérité nous a forcés de reprocher au Conseil Royal de Censure, il seroit excusable, si un tribunal pouvoit l'être de n'agir que d'après des impulsions étrangères. Quel autre effet pouvoit-on attendre de l'influence continuelle qu'avoit sur ses décisions un Ministre également despotique & soupçonneux, un Ministre à qui tout faisoit ombrage, & que sa défiance rendoit sans cesse injuste & cruel?

XX.  
Lois &  
Règle-  
mens  
utiles.

Cependant nous voici encore arrivés à une époque, où, supérieur à lui-même, le Marquis de Pombal sembla vouloir réparer ses torts envers la nation en lui donnant des lois utiles, dirigées au bien de l'état, & dignes en effet de sa reconnoissance. Parmi ces lois, celle qui obtint le plus d'applaudissement, fut un édit destiné à faire rentrer dans les mains des légitimes possesseurs les biens que leur avoient arrachés la fraude & l'injustice. Peut-être cependant dans cet édit encourageoit-on par des promesses trop magnifiques les dénonciateurs secrets. Il étoit à craindre que l'appât des récompenses joint au silence qu'on leur promettoit de garder sur leurs délations, n'engageât des hommes peu délicats à profiter de cette occasion pour satisfaire leurs haines particulières.

On donna aux établissemens Portugais dans les Indes Orientales une nouvelle forme de Gouvernement, qui fut alors reçue par la nation avec des grandes éloges & une vive allégresse. On supprima pour cet effet quelques tribunaux de Goa, qu'on remplaça par d'autres. Mais les tems & l'expérience ont prouvé sans doute que ces changemens n'étoient pas aussi avantageux qu'on l'avoit d'abord imaginé, puisqu'un des premiers soins de la Reine actuelle à son avènement au trône, a été de remettre les choses dans leur premier état.

Une loi qui a été plus durable, parce qu'elle avoit pour base la justice & l'humanité, fut celle qui défendoit de faire désormais aucune exécution contre les débiteurs vraiment insolvable. Plusieurs particuliers détenus en prison, les uns pour cause d'insolvabilité, les autres pour n'avoir pu payer quelques amendes prononcées contre eux, furent compris dans les dispositions favorables de cette loi, & obtinrent leur liberté.

Divers Edits concernant le tabac, ranimerent le commerce de cette importante denrée, en la déga-

geant des entraves fiscales auxquels elle étoit plus qu'aucune autre assujettie. L'extraction & le débit en furent désormais permis à tous les Citoyens. Le Ministre remit aux négocians en ce genre des sommes considérables dont ils étoient débiteurs envers le trésor royal, & peu de tems après il déclara la sortie du tabac pour l'étranger franche de toute imposition. Des lois semblables furent destinées à faire fleurir l'agriculture dans la province d'Alentejo, où, faute des bras ou d'activité, les meilleures terres demeuroient en friche.

Ces soins, vraiment dignes d'un Ministre éclairé & bienfaisant, firent penser à la nation que Carvalho avoit enfin changé de caractère; que, touché de l'état déplorable où le Portugal gémissoit depuis si long-tems, il alloit travailler sérieusement à l'en tirer, à réparer ses pertes, à y ranimer l'industrie, à y rouvrir les sources de l'opulence & du bonheur.

Tout sembloit confirmer de si douces espérances : il avoit dès 1772 établi une foire publique dans sa terre d'Oeyras. Il voulut cette année la rendre encore plus célèbre & plus lucrative pour les négocians qui s'y rendoient de toutes les Provinces du Royaume. Dans cette vue, il y invita un grand nombre de Seigneurs, auxquels il donna pendant toute la durée de la foire des fêtes magnifiques. Le peuple de son côté y accourut en foule, attiré par les divertissemens & les spectacles qui s'y succédoient sans interruption, & dont le Ministre fit presque seul tous les frais. Des magasins amplement pourvus de toutes sortes de denrées y entre tinrent l'abondance; & entr'autres marchandises, il s'y débita une quantité prodigieuse d'ouvrages en soie, en laine & coton.

Le Marquis de Pombal donna, cette même année, une preuve encore plus frappante de l'intention où il étoit de ranimer enfin le commerce &

XXI.  
Examen  
public  
de deux  
cents  
jeunes  
Élèves  
pour le  
Commer-  
ce.

l'industrie nationale. Il fit subir à deux cents jeunes élèves, dans la grand'salle du commerce, un examen public auquel il voulut assister lui-même, ainsi que le Cardinal d'Acunha, plusieurs autres Seigneurs du premier rang, & tous les membres qui composoient la chambre du commerce. Les Candidats furent interrogés sur les points les plus difficiles de l'arithmétique politique & mercantile, sur le change des différentes places, sur la maniere de tenir les livres, sur la navigation & d'autres objets relatifs au commerce. On leur fit tirer au sort divers problèmes sur ces matieres, qu'ils résolurent tous avec une exactitude & une intelligence peu communes.

Cette utile école fondée en 1765, est sans doute un des établissemens les plus propres à immortaliser leur auteur. Il n'est pas douteux qu'avec d'excellens maîtres, elle n'eût fourni à l'état des sujets distingués pour ses comptoirs, pour ses maisons de commerce, & même pour tous les emplois qui ont rapport à l'administration des finances. Cependant il faut convenir que, quelle qu'en soit la cause, les avantages qu'on en a retirés, n'ont pas encore répondu aux espérances qu'on en avoit conçues.

La paix qui se conclut cette année entre le Roi de Portugal & celui de Maroc, offrit au commerce de nouvelles ressources qu'il se hâta de mettre à profit. Après de longues négociations, les deux cours parvinrent enfin à se rapprocher, & on vit arriver à Lisbonne un Ambassadeur Marocain chargé de riches presens pour Sa Majesté très-fidèle.

Parmi tant de réglemens dirigés au bien public, on est fâché d'en trouver un qui ne paroît pas avoir eu le même but. C'est celui qui étendoit la juridiction des officiers chargés d'empêcher la contrebande. On enjoignit à chaque employé de veiller avec soin sur toutes les fraudes qui pouvoient



se commettre, même pour les objets qui ne feroient pas de son département. On encouragea les délateurs, en leur promettant un secret inviolable, & le tiers des confiscations (1).

Cependant il est vraisemblable que le Marquis de Pombal ne tarda pas à reconnoître les inconvéniens ou l'injustice de cette loi fiscale, puisque, immédiatement après sa publication, c'est-à-dire dans les premiers jours de 1775, nous le voyons traiter avec une douceur inattendue plusieurs infortunés renfermés dans les prisons pour cause de contrebande. Ainsi, par une singularité bien digne de son caractère, tandis qu'il poursuivoit sans pitié, qu'il punissoit sans ménagement des actions regardées par-tout ailleurs comme innocentes, il affectoit de n'avoir que de l'indulgence pour un délit auquel les autres états infligent quelquefois des châtimens trop sévères. Il suspendit ou annulla les procédures faites contre la plupart des ces malheureux, & leur rendit la liberté.

C'est au commencement de cette même année 1775, que se répandirent les premiers bruits des nouveaux différens qui s'étoient élevés dans l'Amérique Méridionale entre l'Espagne & le Portugal, différens qui fournirent aux politiques une ample matière de raisonnemens & de conjectures, sans qu'on ait été mieux instruit de leurs véritables causes. Ces divisions, secrètement fomentées par Carvalho qui avoit ses vues particulières, éclatèrent enfin en une guerre ouverte entre les sujets

1775.

XXII.

*Commer-  
cemens  
des trou-  
bles de  
l'Améri-  
que Mé-  
ridionale*

---

(1) Au moment où nous écrivons ceci, nous apprenons que le Grand-Duc de Toscane, Prince né pour le bonheur de ses sujets, vient d'abolir la Loi qui privoit de tous leurs biens les malheureux Contrebandiers. Il na pas cru que cette peine rigoureuse fût proportionnée à un délit si léger de sa nature.

des deux couronnes qui habitoient cette partie du monde. Le Marquis de Pombal se hâta de faire les préparatifs nécessaires pour la pousser avec vigueur. Il compléta les régimens, donna ordre d'armer plusieurs vaisseaux, & d'y embarquer des troupes & des munitions de guerre destinées pour l'Amérique. On travailla à réparer les fortifications, & les marchandises venant d'Espagne furent assujetties à de nouveaux droits.

D'après ces dispositions, tous les politiques crurent la rupture inévitable entre les deux Cours; ils se tromperent. Dom François de Souza fut nommé Ambassadeur en Espagne, à la place de Dom Ayres de Saà & Mello, que le Marquis de Pombal avoit choisi, après la disgrâce de Siabra, pour son Adjoint dans l'emploi de Secrétaire d'état des affaires du Royaume. L'arrivée à Madrid de ce nouvel Ambassadeur dissipa tous les bruits qui s'étoient répandus d'une guerre prochaine. Les deux nations continuèrent à vivre en Europe avec tous les dehors d'une parfaite intelligence; mais elles ne cessèrent pas de se battre en Amérique, où les Cours de Lisbonne & de Madrid, amies de près, & cherchant de loin à s'écraser, faisoient passer à l'envi des armemens considérables.

Un abus criant, né de l'ignorance & d'une piété mal-entendue, fixa à cette époque l'attention du Marquis de Pombal. Il ne fit cependant que suivre à cet égard l'exemple des autres états de l'Europe qui déjà depuis long-tems avoient commencé par des loix sages à en arrêter les progrès. En Portugal, comme ailleurs, les gens de main-morte envahissoient presque toutes les propriétés. Le Ministre publia le 21 Février un édit qui permettoit à la vérité de tester en faveur de la maison de Miséricorde de Lisbonne & des hôpitaux publics, exhortoit même les citoyens à cette bonne œuvre; mais restreignoit à l'avenir les legs faits en faveur de tous les au-

tres lieux pieux , ou gens de main - morte , au tiers des biens du testateur.

Nous avons vu le vif intérêt que Carvalho avoit pris dans tous les tems à sa chere Compagnie des Vins. Son affection pour elle ne s'étoit jamais démentie , & il n'avoit laissé échapper aucune occasion d'accroître ses privileges & d'étendre ses bénéfices. Il lui donna cette année un nouveau gage de son utile protection , en ordonnant d'arracher toutes les vignes plantées dans le territoire de Sima. Le prétexte de cet édit étoit sans doute très-spécieux. Le vin , disoit le Ministre , abondoit en Portugal , & le bled y manquoit ; il étoit juste de prendre une partie du terrain destiné à la premiere de ces cultures , & de le consacrer à la seconde , celle de toutes dont on peut le moins se passer. Mais le véritable motif de cette innovation étoit l'avantage qu'en devoit retirer la Compagnie de Porto , par la nécessité où feroient désormais les propriétaires de ces vignes arrachées de recourir à elle par leur approvisionnement.

Par un emploi qu'on ne sauroit assez louer , le **XXIII.** Marquis de Pombal avoit , comme nous l'avons *Ouvertu-* dit , donné au grand hôpital de Lisbonne les bâ- *redan ou* timens de la principale maison qu'occupoient les *vel Hô-* Jésuites dans cette capitale. Après qu'on y eut fait *pital.* les réparations convenables , les malades y furent transportés dans les premiers jours d'Avril avec un appareil extraordinaire & un concours immense de personnes de tout état. La plus haute noblesse , les citoyens les plus distingués , plusieurs corps de religieux se firent un devoir d'y assister , & de conduire eux-mêmes dans leurs carrosses & dans leurs chaises les pauvres malades au nombre de plus de huit cents. Leur zele ne se borna pas là ; ils firent porter au nouvel hôpital une grande quantité de linge & d'autres effets destinés à rendre ce séjour plus commode & plus utile aux malheureux qui l'habitoient. Pom-

bal anima par sa présence ce noble enthousiasme de bienfaisance & de charité. Il reçut avec complaisance les applaudissemens qu'on s'empressa de lui prodiguer, & qu'il méritoit sans doute pour un établissement si précieux à l'humanité & à la religion.

**XXIV.** Ce Ministre désiroit depuis long-tems de signaler son administration par quelque grand monument qui pût faire passer son nom à la postérité, & rendre sa mémoire moins odieuse à une nation dont ses violences & ses cruautés lui avoient trop justement attiré la haine. Pour remplir cet objet, il résolut d'ériger en bronze une magnifique statue au Roi son maître & son bienfaiteur, à ce Prince qui, dès les premiers jours de son regne, n'avoit cessé de le combler de biens & de se conduire par ses conseils. Il chargea de cet ouvrage Barthelemi de Costa Lieutenant-Général d'Artillerie, qui par ses talens & son activité conduisit, en peu de tems, au point d'être mise en place, une grande & belle statue équestre de 32 palmes de hauteur (1). On y employa 83,100 livres de métal, & la fonte fut achevée en huit minutes.

Le Roi voulant récompenser le zele & l'habileté que Costa avoit montrés dans cette importante opération, le fit Brigadier avec double paye, c'est-à-dire 2800 cruzades d'appointemens. Il joignit à cette faveur la croix de l'ordre de Christ, une pension de 800 cruzades & la surintendance générale de toutes les fonderies du Royaume. Joachim Machado, Sculpteur Portugais, qui avoit fait le modele de la statue, & l'Architecte Reinaldi, furent déco-

---

(1) Nous supposons qu'il s'agit ici du palme romain, qui, compare au pied de Roi, a 8 pouces 3 lignes & demie de longueur. Ainsi les 32 palmes font 22 pieds 1 pouce 4 lignes.

rés de la même croix , & obtinrent chacun une pension de 400 cruzades.

Lorsqu'on eut mis la dernière main à la statue , ainsi qu'à divers emblèmes qui devoient en orner le piédestal , & parmi lesquels étoit un superbe Médaillon de Carvalho , elle fut élevée dans la grande place du Commerce , & découverte au public le jour même de la naissance du Roi , c'est-à-dire , le 6 de Juin. Cette inauguration se fit avec beaucoup de magnificence & de solennité. Il y eut pendant trois jours des réjouissances publiques , des feux d'artifice , des illuminations , & une course de chars de triomphe représentant divers personnages emblématiques. Le Parlement donna dans une des salles du palais un concert public , suivi d'un splendide festin auquel assistèrent le Marquis de Pombal , les Ministres étrangers & la principale noblesse. On distribua une grande quantité de médailles frappées à l'occasion de cet événement , & destinées à en perpétuer la mémoire ; & , afin que tout le monde pût prendre part à la commune allégresse , on accorda une amnistie générale à tous les malheureux , innocens ou coupables , renfermés dans les prisons. On n'excepta de cette grace que les criminels d'état qui , à la vérité , étoient encore en grand nombre , & qui furent resserrés aussi étroitement que jamais.

Le Marquis de Pombal étoit au comble de ses vœux. L'inauguration de la statue qu'il venoit d'élever au Roi avoit fait sur les esprits toute l'impression qu'il s'en étoit promise. Il aimoit à se contempler dans ce Médaillon qui devoit éterniser sa mémoire , & le placer au-dessus des Ministres les plus célèbres. Combien il étoit loin de prévoir que peu d'années après , le Gouvernement le feroit ignominieusement enlever , aux acclamations de ce même peuple qui avoit paru voir avec des applaudissemens si universels ériger à sa gloire ce superbe monument.

Cependant, même alors, sa joie n'étoit pas sans quelque mélange de trouble & d'inquiétude. Quelques jours avant l'inauguration, un certain Louis-Joseph de Figuereido étoit venu l'alarmer, en lui dénonçant un malheureux Genoïs nommé Jean-Baptiste Pele. Cet homme jusqu'alors inconnu, avoit, disoit son accusateur, formé le dessein d'attenter à la vie du Ministre, & devoit l'exécuter par le moyen d'une mine secrètement pratiquée au fond du carrosse dont Carvalho devoit se servir le jour de la cérémonie. Il fut arrêté sur le champ & subit un long interrogatoire. Au bout de quatre mois des traitemens les plus rigoureux, le tribunal de l'inconfiance le condamna à être écartelé, après qu'on lui auroit coupé les deux mains. Cette terrible sentence fut exécutée le 9 Octobre 1775.

XXV.  
*Punition  
terrible  
d'un mal-  
heureux  
accusé  
d'avoir*

*voulut  
attenter à  
la vie  
de Car-  
valho,*

L'impitoyable Ministre vit avec joie périr dans ces affreux tourmens un malheureux qui, s'il eut en effet de coupables desseins, ne les avoit pas mis du moins à exécution, n'avoit pas été pris sur le fait, nous osons ajouter, n'en avoit pas même été pleinement convaincu. De simples conjectures, de vagues probabilités appuyées sur des faits indifférens de leur nature, forment la base de cet étrange procès. Lorsqu'on pèse au poids de l'équité & de la raison les preuves qui en résultent contre l'accusé, on ne peut s'empêcher de souhaiter que cette sentence, également injuste & cruelle, soit à jamais effacée de la mémoire des hommes, de peur qu'en y pensant, on ne se croie encore rappelé à ces tems de barbarie où d'exécrables tyrans se jouoient, au gré de leurs caprices ou de leurs passions, de l'honneur & de la vie de leurs semblables.

Ce qui mérite d'être remarqué, c'est que tandis que l'infortuné Pele subissoit un supplice infiniment plus rigoureux que celui auquel avoient été condamnés les prétendus auteurs de l'horrible attentat

du 3 Septembre 1758, on laissoit sans punition, comme nous l'avons dit ailleurs, deux scélérats dont le crime étoit incontestable, le sacrilege Assassin qui avoit voulu tuer le Roi à coups de bâton, lorsqu'il alloit à la chasse, & celui qui avoit attaqué à coups de pierre Carvalho lui-même. Nouvelle preuve de l'opinion où étoit ce Ministre que les loix ne servoient à rien, & que dans l'Administration de la Justice, on ne devoit suivre pour regles que ses volontés : nouveau sujet aux Politiques de penser que, pour comprendre le caractère du Marquis de Pombal, il falloit d'abord écarter de son esprit toutes les idées communes de justice, de sagesse & de raison. (*Voyez l'Arrêt rendu contre Pele, Pieces justificatives N<sup>o</sup>. IX.*)

Du reste, si cet événement ne rendit pas Carvalho plus cher à la nation qu'il gouvernoit, il servit du moins à le rendre plus redoutable. Personne n'osoit plus prononcer son nom, dans la crainte que de vils délateurs ne courussent en instruire le Ministre, & n'eussent l'art de trouver dans les propos les plus indifférens la preuve d'une nouvelle conspiration.

Ces terreurs trop bien fondées s'accrurent encore par la certitude qu'on eut alors que le Marquis de Pombal étoit accoutumé depuis long-tems à ouvrir sans scrupule les lettres de la poste, à quelques personnes qu'elles fussent adressées. Il en analysoit toutes les phrases, en commentoit toutes les expressions. La moindre proposition équivoque suffisoit pour exciter ses soupçons, & lui donner lieu d'exciter ses vengeances. Cette découverte éclaira le public sur les véritables causes de la détention & de l'exil des personnes de tout état que le Gouvernement faisoit chaque jour disparaître. Et, à ce propos, nous ne devons pas passer sous silence la disgrâce des deux Evêques, arrivée à cette époque, & dont on ne connut jamais les mo-

tifs. Le premier des ces Prélats étoit un Augustin Evêque du Maragnon , & nommé Antoine de Saint-Joseph. Il fut rappelé en Portugal par les ordres du Ministre , & renfermé à Leiria dans une maison de son ordre. Le second, Mineur observantin & Evêque de Faro, s'appeloit Longin de Sainte-Marie. On le traita avec un peu moins de rigueur : on se contenta de le suspendre de ses fonctions , & de lui ôter le Gouvernement de son diocèse.

**XXVI.** Outre l'inquiétude que causa au Marquis de *Mort de Pombal* la découverte du prétendu complot tramé contre sa vie par le malheureux Pele, il eût encore, pendant les fêtes de l'Inauguration, un autre sujet de chagrin & d'alarmes. Dom Louis d'Acunha fut attaqué d'une dangereuse maladie, qui après plusieurs jours de souffrances très-aiguës l'emporta vers la fin du mois de Juin. Carvalho sentit vivement cette perte. Acunha avoit toute sa confiance, & la méritoit par son entier dévouement. Cet ami fidele & sûr l'avoit servi vingt ans dans l'emploi de Secrétaire d'état des affaires étrangères, avec une soumission à ses volontés, un attachement à ses maximes qu'il lui étoit difficile sans doute de retrouver dans un autre. Il lui donna pour successeur Dom Ayres de Saà & Mello.

**XXVII.** Cependant les Espagnols & les Portugais con- *Suite des troubles de l'Amérique méridionale.* tinuoient à se faire en Amérique une guerre très-vive, au grand étonnement des politiques, qui ne pouvoient concilier les continuelles protestations d'amitié du cabinet de Lisbonne avec les justes plaintes des Espagnols. Tandis qu'on amusoit la Cour de Madrid par la promesse de mettre fin à ces hostilités, elle apprit que les Portugais faisoient dans ces contrées de nouveaux préparatifs pour s'emparer de quelques forts, & que le Marquis de Pombal y avoit envoyé des forces considérables. Voyant alors que l'affaire devenoit tous les



jours plus sérieuse, elle arma une flotte respectable, destinée à réprimer les insultes des Portugais, & donna ordre à quelques régimens de s'avancer vers les frontières. Une division de cette flotte, <sup>xxviii.</sup> composée de quatorze vaisseaux de ligne; sous le <sup>Arme-</sup> commandement de Dom Michel Gaston, parut à <sup>mens de</sup> la vue de Lisbonne dans les premiers jours de Juil- <sup>l'Espa-</sup> let, & fut reçue avec tous les témoignages d'a- <sup>gne & du</sup> mitié que se doivent réciproquement deux peuples <sup>Portu-</sup> unis par une ancienne alliance. Le Commandant & <sup>gal,</sup> tous les officiers furent présentés au Roi & à la Reine qui leur donnerent des marques particulières d'estime & de bienveillance. Rien ne transpira dans le public des motifs qui avoient amené cette escadre à Lisbonne. Elle n'y demeura que quelques jours, après lesquels elle retourna à Cadix.

Carvalho de son côté ne négligeoit rien pour se mettre en état de résister à l'orage qui le menaçoit. Il exerçoit les troupes, complétoit les ré- <sup>1776.</sup> gimens, & équipoit une flotte très-inférieure à la vérité à celle d'Espagne, mais avec laquelle cependant il espéroit de lui faire tête. Il ne cessoit d'envoyer en Amérique de nouvelles munitions de guerre, & d'expédier aux Commandans de ces contrées des ordres dont il étoit impossible de pénétrer le secret.

Au milieu de tous ces préparatifs, on parloit toujours d'accommodement, mais sans pouvoir ou vouloir rien conclure. Chaque jour on faisoit de nouvelles propositions, & on élevoit de nouvelles difficultés. Les Ambassadeurs des deux puissances avoient avec les Ministres des Cours où ils résidoient des conférences continuelles dont on ignoroit le résultat. Tout ce qu'on savoit, c'est que l'Espagne demandoit une satisfaction authentique, & la punition des officiers qui avoient donné naissance aux hostilités, & que le Portugal rejetoit hautement cette proposition.

La conduite du Marquis de Pombal dans cette circonstance fut une énigme politique qu'on chercha vainement à expliquer. Les troupes Portugaises consistoient alors en trente-six mille hommes d'Infanterie & quatre mille de Cavalerie. Toute la Marine se réduisoit à douze vaisseaux de ligne, avec un nombre proportionné de frégates & d'autres moindres bâtimens. Comment avec ces foibles moyens de défense, Pombal pouvoit-il se flatter de résister à l'Espagne, que ses forces de terre & de mer mettoient au rang des premières puissances de l'Europe ?

Quoi qu'il en soit, la Cour de Madrid indignée du peu d'égard qu'on continuoît d'avoir à Lisbonne pour ses justes représentations, & instruite de l'accord secret qui régnoit entre les officiers Portugais d'Amérique & le Ministre, pour la continuation des hostilités, fit partir de Cadix six vaisseaux de ligne, huit frégates, deux galiotes à bombes & deux brûlots, formant avec les bâtimens de transport cent vingt-deux voiles, chargées de dix mille hommes des troupes de terre, de deux mille soldats de Marine, d'armes & de munitions en abondance, & de vivres pour six mois. Cette puissante Escadre mit à la voile dans les premiers jours de 9bre 1776, sous le commandement de D. Pedre de Cevallos que le Roi Cath. nomma Vice-Roi, & Capitaine Général de toute la Province de Buenos-Ayres, avec ordre de faire respecter le nom Espagnol dans ces contrées, & de réprimer les insultes des Portugais. Ce brave officier répondit parfaitement aux vues & à la confiance de son Souverain. Il vengea avec éclat les Espagnols des premiers échecs qu'ils avoient reçus, par la prise de toutes les Places qui leur avoient été enlevées, & la défaite de toutes les troupes qui osèrent lui faire face en divers rencontres. Ces revers, dont la nouvelle se répandit bientôt en Portugal, y causèrent une vive dou-

leur à la partie la plus éclairée de la Nation, qui ne pouvoit comprendre les motifs de cette guerre.

La santé de Joseph, chancelante depuis long-tems, le devenoit tous les jours davantage. Il pre-  
noit des bains continuels, changeoit fréquemment  
d'air, & consultoit sans cesse de nouveaux médé-  
cins. Mais tous les efforts de l'art ne purent arrê-  
ter les progrès du mal. La nation qui aimoit ce  
Prince, flotta quelques mois entre la crainte de le  
perdre, & l'espérance de le conserver; & tout le  
monde remarqua qu'à mesure qu'il tendoit à sa fin,  
Carvalho travailloit avec plus d'activité à augmen-  
ter les troupes, laissant soupçonner à ses ennemis  
que ce n'étoit pas sans des desseins secrets qu'il  
faisoit ces armemens extraordinaires.

Ce Ministre perdit le 10 de Novembre un ancien  
& fidele ami dans la personne du Cardinal Pa-  
triarche François de Saldanha, qui lui avoit donné  
en tant d'occasions des preuves éclatantes de son  
zele & de son attachement. Le Roi nomma à cette  
éminente dignité le Prélat de Sylva & Pereira des  
Comtes de Santiago, Vicaire Capitulaire de la Pa-  
triarchale.

Il est vraisemblable que la mort du Cardinal  
contribua beaucoup à aggraver les maux du Roi,  
qui avoit pour le Prélat une singuliere affection,  
& vouloit l'avoir sans cesse auprès de lui. En effet,  
deux jours après, c'est-à-dire le 12 de Novembre,  
il eut une attaque d'apoplexie qui lui ôta l'usage  
de la parole, qu'il ne recouvrâ plus depuis. Mais  
il conserva toute sa tête, & voulut qu'on conti-  
nuât à lui rendre un compte exact de toutes les  
affaires. Il sembla même s'en occuper avec plus  
d'ardeur qu'il n'avoit fait depuis qu'il étoit monté  
sur le trône. Comme il ne pouvoit s'expliquer de  
vive voix, il le faisoit par écrit. Il signa le 29 No-  
vembre un édit qui fut publié le 4 Décembre sui-  
vant, & par lequel il déclaroit la Reine Régente

xxix.  
*Dépérif-  
sement de  
la santé  
du Roi.*

xxx.  
*Mort du  
Cardinal  
de Sal-  
danha.*

du royaume pendant sa maladie. (*Voyez Pièces Justificatives N<sup>o</sup>. X.*)

XXXI. C'est à cette époque qu'il faut rapporter le déclen de la faveur & de l'autorité du Marquis de Pombal, parce que, quelque opinion qu'eût la Reine des talens de ce Ministre & de son zèle pour le service du Roi, elle céda au desir si naturel de gouverner seule, & de jouir dans toute leur étendue des droits & des douceurs de la Souveraineté. Sans le heurter de front, elle sut adroitement éluder tous ses projets. Elle défendit entre autres choses aux deux Médecins (1) qui traitoient le Roi, d'instruire Carvalho du danger que couroit ce Prince : elle leur ordonna de l'assurer au contraire qu'il pouvoit vivre encore long-tems.

Le motif de ces précautions étoit sans doute un bruit qui s'étoit répandu (2), que le Marquis de Pombal n'avoit d'autre but, dans les armemens auxquels il travailloit, que de placer sur le trône le jeune Prince de Beira, pour continuer à gouverner sous son nom, & de priver ainsi des droits de sa naissance la légitime Héritière de la couronne. Quoique plusieurs personnes n'aient pas balancé à attribuer à Carvalho cet odieux projet, nous n'osons assurer qu'il l'ait en effet formé. Tout ce que nous voyons de certain, c'est que dans cette

(1) MM. Laurent Huet Anglois, premier Médecin, & O-Parmbo Portugais.

(2) « Des avis de Madrid lui attribuent le dessein  
» d'élever au Trône le Prince de Beira, fils de la Reine  
» régnante. Ils prétendent que ce Ministre avoit déjà  
» mandé à Lisbonne plusieurs Régimens pour l'exécution  
» de ce projet, qui n'a manqué que par la mort  
» du Roi, arrivée quelques jours plutôt qu'on ne s'y  
» étoit attendu ». *Nouvelles extraordinaires du mardi 1. Avril 1775 N<sup>o</sup>. XXVI, dat. de Leyde 31 Mars.*

occasion , comme dans une infinité d'autres , il manqua de prudence ou de pénétration. Son Ambition même exigeoit qu'il s'attachât sur-tout à se rendre agréable à une Princesse que la nature & les loix appeloient au trône , & qu'il devoit bien prévoir que tous ses efforts ne sauroient en écarter. Il comptoit sur le nombre & la reconnoissance de ses créatures ; il avoit eu soin d'en remplir les premières places de l'état , & il ne doutoit pas que leur attachement ne lui fût d'un grand secours , au cas que , sous un nouveau Gouvernement , la fortune cessât de lui sourire ; mais quand cette espérance auroit été fondée , combien d'ennemis plus nombreux & non-moins puissans n'avoit-il pas intéressés à sa perte par ses vexations & sa tyrannie ?

Pour s'assurer de nouvelles ressources en multipliant ses bienfaits , il engagea la Reine , sur la fin de Janvier 1777 , à signaler sa régence par une Promotion générale tant dans le Civil que dans le Militaire , & eut grand soin d'y faire comprendre ceux dont l'appui pouvoit lui devenir un jour plus utile. Le Comte de Prado fut fait dans cette occasion Marquis de la Mina , & Dom Antoine de Marialva , Comte d'Atalayá. Le Comte de Baron prit le titre de Marquis d'Alvitto qu'avoit eu son pere ; le Comte de Calaschede obtint celui de Marquis de Marialva avec une riche commanderie , & on en donna un autre de 4000 cruzades au Marquis de Valenza. Du reste , l'expérience de tous les tems & de toutes les cours auroit dû éclairer le Marquis de Pombal sur l'espece d'attachement qu'inspirent d'ordinaire les bienfaits d'un Ministre à ceux qui en sont l'objet , sur la reconnoissance qu'il peut en attendre , dès que sa fortune est changée , & qu'il ne leur reste plus rien à espérer de sa faveur ou à craindre de son ressentiment.

Le Roi eut le 4 de Février une nouvelle atta-

XXXII.  
Grande  
Promo-  
tion Ci-  
vile &  
Militai-  
re.

que qui annonça qu'on ne le conserveroit pas longtemps ; mais on continua à cacher soigneusement son état à Carvalho. Ce Prince se sentant affoiblit de jour en jour, fit appeller la Reine dans la matinée du 20 Février, & lui témoigna l'ardent desir qu'il avoit de voir, avant de mourir, le mariage de son petit-fils le Prince de Beira, avec sa fille l'Infante Donna Marie-Bénédictine, mariage pour lequel il avoit eu soin d'obtenir de Rome les dispenses nécessaires. La Reine lui répondit que ses volontés étoient les siennes, & qu'il n'avoit qu'à fixer le jour. Joseph indiqua le lendemain même. La Reine donna sur le champ les ordres convenables ; & le jour suivant, sur les trois heures après midi, les augustes Epoux reçurent la Bénédiction Nuptiale des mains du nouveau Patriarche D. de Sylva, dans la Chapelle domestique du palais, en présence des Ambassadeurs, des Ministres & des principaux membres de la noblesse. Ils passèrent ensuite dans la grande Chapelle Royale, où ils assistèrent à un *Te Deum* solennel qui fut chanté au son des cloches, & au bruit de plusieurs décharges d'artillerie. De là ils se rendirent dans la chambre du Roi dont cette vue parut ranimer les forces, & qui les reçut avec toutes les marques de satisfaction que son état pouvoit lui permettre.

Les politiques s'accorderent à regarder ce mariage inattendu comme l'ouvrage de la Reine. Cette Princesse, disoient-ils, avoit eu autrefois des sujets personnels de plainte contre la cour de France ; elle ne les avoit point oubliés, & , dans son ressentiment, elle se hâta de profiter du court intervalle de sa régence pour renverser les projets du Ministère François qui vouloit faire épouser au Prince de Beira Madame Elisabeth sœur de Louis XVI. Nous nous garderons bien de décider jusqu'à quel point pouvoient être fondées ces conjectures.

Le 23, le Roi se trouva à l'extrémité, & après

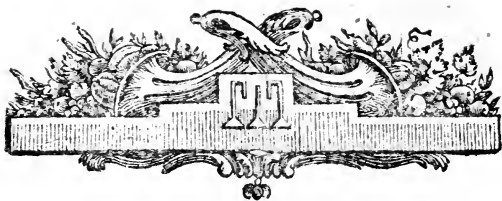
xxxiii.  
Mariage  
du Prin-  
ce de  
Beyra  
avec l'in-  
fante  
Donna  
Marie-  
Bénédic-  
tine.

avoir reçu la bénédiction apostolique du Nonce du Pape, qu'il fit lui-même appeler, il rendit le dernier soupir, à une heure du matin, entre les bras du Patriarche. Ce Prince étoit né le 6 de Juin 1714; ainsi il étoit âgé de soixante-deux ans huit mois & dix-sept jours. Il avoit régné un peu plus de vingt-six ans & demi.

XXXIV  
*Mort du  
Roi.*

Dès que le Marquis de Pombal fut instruit de cette nouvelle, il courut au Palais, & fit de vifs reproches aux deux médecins, qui s'excusèrent sur les ordres supérieurs qu'ils avoient reçus. Cette réponse annonça à l'ambitieux Ministre le sort qui l'attendoit, & lui causa une douleur mortelle. Il vit qu'il touchoit au terme de sa puissance, & qu'il falloit qu'il renonçât à l'exécution de ses vastes desseins. Dès-lors son esprit ne s'ouvrit plus qu'à des idées tristes, & à de funestes pressentimens. L'orage en effet ne tarda pas à fondre sur lui, & sa disgrâce fut aussi éclatante que l'avoit été sa faveur.





# MÉMOIRES

D U

MARQUIS DE POMBAL.

---

## LIVRE ONZIEME.

*Retraite du Marquis de Pombal , & autres  
événemens jusqu'à la révision du Procès  
du Duc d'Aveiro.*

**L**ES événemens dont jusqu'à présent nous avons rendu compte , en piquant la curiosité du lecteur , ont trop souvent fait gémir sa sensibilité ; ceux qui nous restent à raconter ne méritent pas moins d'attention , & sont plus consolans. C'est avec une douce satisfaction que nous nous voyons parvenus à la dernière époque des Mémoires que nous écrivons ; époque où ont enfin commencé à se fermer les plaies sanglantes faites à la justice & à l'humanité par l'iniquité & la tyrannie. Aussi avons-nous redoublé de soins & d'activité pour nous procurer des détails exacts & aussi sûrs qu'il étoit possible



d'en attendre des récits contradictoires publiés à dessein par les amis & les ennemis du Marquis de Pombal.

Dès que le Roi eut expiré, son confesseur remit entre les mains de la Princesse du Brésil l'écrit suivant, contenant quelques avis dictés à ce Prince par sa tendresse paternelle & la bonté naturelle de son cœur. 1777.

## A V I S D U R O I

*A sa Fille bien-aimée LA PRINCESSE  
DU BRÉSIL.*

EN PREMIER LIEU, j'attends de ses lumières & de ses vertus qu'elle gouvernera mes peuples avec douceur, sagesse & justice; qu'elle s'occupera du soin de leur bonheur temporel & éternel, en veillant avec zèle à l'exact observation des loix divines & humaines; qu'elle protégera la véritable Religion; qu'elle conservera les droits de ma Couronne; qu'elle maintiendra constamment la paix entre l'Empire & le Sacerdoce. I. *avis lais- sés par le Roi à la Princesse du Brésil.*

II. Je compte également qu'elle continuera à traiter la Reine sa mere avec respect, & ses sœurs avec amour, & qu'elle leur fera le même bien qu'elles avoient droit de se promettre de la tendre affection que je leur ai toujours portée.

III. Je lui recommande d'achever la construction de l'Eglise que j'ai commencé, en reconnoissance du bienfait éclatant que Dieu a daigné m'accorder, & dont le Royaume entier a eu connoissance.

IV. Qu'elle ait soin de payer mes dettes, ce que la perspective d'une guerre prochaine & les préparatifs immenses qu'elle a occasionnés ne m'ont pas permis de faire jusqu'à présent.

V. Qu'elle n'oublie pas mes domestiques, ceux

fur-tout qu'elle fait m'avoir servi avec plus de zèle & de fidélité.

VI. Qu'elle fasse grace aux criminels d'état qu'elle jugera dignes de sa clémence. Quant à l'offense dont ils se sont rendus coupables envers ma personne, je la leur ai déjà pardonnée, pour obtenir de Dieu la même indulgence.

## LE R O I.

II.  
*Liberté  
rendue à  
tous les  
Prison-  
niers  
d'Etat.*

La Reine lut avec un respect filial ces dernières volontés d'un Pere mourant, & résolut de n'en pas différer d'un moment la ponctuelle exécution. Elle y étoit encore portée par cet esprit de bienfaisance, de justice & d'humanité qui la caractérise & qui rend son Gouvernement si cher aux Portugais. En conséquence, elle ordonna qu'on rendit sur le champ la liberté à tous les prisonniers d'état. A la vue de ces illustres infortunés, soustraits depuis si long-tems à tous les yeux, le peuple ne put contenir son indignation. Il éclata en murmures, & demanda hautement vengeance contre l'auteur de tant d'injustices & de cruautés. L'état sur-tout où fut trouvé D. Michel de l'Annonciation, cet Evêque de Coimbre que sa naissance, sa dignité & ses vertus rendoient également respectable, fit sur tous les cœurs une impression profonde d'horreur & de pitié. Un obscur & étroit cachot lui servoit moins de prison que de tombeau; le désordre de ses vêtemens, une longue barbe, un visage pâle & défiguré, une foiblesse qui lui permettoit à peine de soutenir, annonçoient combien il avoit souffert. La Reine voulut qu'on lui rendit tous les honneurs dus à son rang, l'accueillit, ainsi que son auguste époux, avec des témoignages particuliers d'estime & d'affection, & donna ordre qu'on n'épargnât rien pour rétablir sa santé & lui faire oublier ses malheurs.

Le

Le Comte de Saint-Laurent & Antoine Freire d'Andrada d'Enferrabodès, personnages chers à la Nation, & qui depuis tant d'années gémissoient dans d'indignes fers, reparurent enfin aux yeux du public, & lui inspirèrent le même intérêt.

Mais de tous les infortunés dont cet heureux jour brisa les chaînes, celui dont la vue causa le plus d'émotion & d'attendrissement fut le jeune marquis de Gouvea, D. Martin Mascarenhas fils du feu duc d'Aveiro. Les cœurs les plus durs ne purent refuser des larmes au sort de cet unique rejeton d'une tige illustre, renfermé dès sa plus tendre enfance dans une horrible prison, pour les prétendus crimes de son pere; crimes dont il n'avoit point eu connoissance, & auxquels son âge même le rendoit incapable de prendre part. Il y avoit passé dix-huit ans privé de tout secours, de tout commerce humain, & ce long intervalle n'avoit laissé subsister dans son esprit presque aucune trace de sa première éducation. L'ame compatissante de la Reine fut vivement touchée de ce spectacle, & non-moins indignée contre l'auteur de tant de barbarie. Elle assigna à l'infortuné Marquis, pour son entretien, une pension annuelle de 600,000 reis (3750 liv.)

On ne vit pas sans une agréable surprise reparoitre plein de vie le Chevalier Gonzales de Melo, que tout le monde croyoit mort depuis long-tems, & dont nos Lecteurs n'ont pu oublier l'innocent badinage sur l'*Ours Portugais*; badinage qui eut pour lui des suites si sérieuses. Quoique d'un âge déjà avancé, nous savons qu'il a épousé depuis une Dame d'une naissance illustre, avec laquelle il s'est retiré à Villa-Reale où il vit encore, & qu'il en a eu un fils héritier de ses grands biens.

Le nombre des malheureux qui ce premier jour furent rendus à leur famille & à l'Etat, se montoit à près de cinq cents. Il fut bientôt porté jusqu'à huit cents qui remplirent tout Lisbonne du récit

III.  
Nombre  
prodi-  
gieux de  
ces infor-  
tunés.

de leurs souffrances , & de leurs justes plaintes contre leur barbare persécuteur. Leur vue devint pour lui un tourment inexprimable. Cet altier Despote s'étoit si fort accoutumé à se débarrasser par la prison ou l'exil de tous ceux qui lui faisoient ombre , qu'il y en avoit plusieurs dont il avoit oublié le nom & jusqu'à l'existence. La crainte d'en rencontrer quelqu'un sur ses pas , le dépit & la confusion que lui causoit cet odieux spectacle , l'empêchoient de se montrer en public. Il étoit encore retenu par l'horreur qu'inspiroit sa présence , & qu'on ne se donnoit plus la peine de dissimuler. Ce même peuple qui , peu de jours auparavant , soumis & prosterné , trembloit à son moindre signe , laissoit librement éclater son mépris & son indignation. De toutes parts s'élevoient des cris contre l'ennemi commun de l'honneur & de la liberté des citoyens. Les grands qu'il avoit cherché tant de fois à humilier , avoient repris à son égard toute la fierté qu'ils tenoient de leur naissance , & ne daignoient pas même le saluer.

Carvalho furieux de voir échapper à sa vengeance tant d'illustres victimes de sa haine ou de ses soupçons , le fut bien davantage lorsqu'il fut que de ce nombre étoient les PP. Clément & Illuminé , ces deux capucins Italiens arrêtés en 1757 avec Martin de la Rocca , pour les raisons que nous avons exposées dans le tems. Mais ce qui mit le comble à sa rage , ce fut la liberté qu'obtinent à leur tour de la clémence ou de la justice de la Reine soixante Jésuites que le Ministre regardoit comme ses mortels ennemis , & à qui il pouvoit , avec assez de vraisemblance , supposer l'intention de se venger de tout ce qu'il leur avoit fait souffrir. On a peine à concevoir à quel excès de barbarie il s'étoit porté contre eux. Une éternelle obscurité étoit la moindre incommodité des horribles cachots qu'ils habitoient. L'humidité , l'infection ,

mille insectes dégoûtans en rendoient le séjour aussi nuisible que désagréable. Le tems avoit usé leurs habits qu'on ne s'étoit pas donné la peine de remplacer. Ils parurent à demi-nuds, sans autres vêtemens que la paille qui leur servoit de lit, le teint livide, le corps enflé, si foibles qu'ils ne pouvoient ni marcher, ni presque se soutenir; plusieurs privés de l'usage de la vue par les ténèbres profondes où ils avoient été plongés, & de celui même de la parole par le silence forcé auquel ils étoient condamnés depuis si long-tems. Des gardiens aussi féroces, aussi impitoyables que le Ministre dont ils servoient la vengeance, au lieu d'adoucir leur misère, ne cherchoient, pour faire leur cour, qu'à la rendre chaque jour plus insupportable.

Telle étoit la déplorable situation de ces infortunés, dont plusieurs par leur naissance, non-moins que par leur innocence & leurs vertus, méritoient un meilleur sort. De ce nombre étoient le P. François de Portogallo fils du Marquis de Valenza, que nous avons vu dans un tems l'ami le plus chaud & le protecteur le plus ardent de Carvalho; le P. Diego de Camera, oncle du Comte de Ribeira, mort lui-même en prison; le P. Jean de Noronha, de la maison d'Arcos; & le P. Timothée Oliveira, ci-devant Précepteur & confesseur de la Reine. La vue de ces illustres malheureux fit une vive impression sur tous les Portugais. Elle réveilla dans le cœur de leurs partisans des sentimens que dix-huit ans entiers de calomnies & de persécutions n'avoient pu éteindre. Leurs parens, leurs amis les accueillirent avec transport; les grands eux-mêmes leur donnerent à l'envi des marques publiques d'estime & d'affection, dans le dessein d'accroître le dépit du Marquis de Pombal, à qui la place de premier Ministre dont il étoit toujours revêtu, rendoit ces mortifications encore plus sensibles.

Malgré la soif de dominer dont il étoit dévoré plus que jamais, il auroit dès-lors renoncé à tous ses emplois; mais la Reine voulut qu'il continuât du moins pendant quelque tems à en remplir les fonctions, & qu'il vint chaque jour au Palais recevoir ses ordres. C'est-là qu'en butte aux mépris d'une Cour dont jusqu'alors il avoit semblé être l'idole, son plus cruel supplice étoit de voir l'estime particuliere que la Reine affectoit d'avoir pour D. Ayres de Saa & Mello. Elle écoutoit avec plaisir ses conseils, les suivoit de préférence, & se servoit de son organe pour faire part aux autres Ministres de ses volontés.

Un des premiers soins de cette sage Princesse, fut de remettre les choses dans l'état où elles étoient avant l'indigne abus qu'avoit fait Carvalho du pouvoir sans bornes que le Roi son Pere lui avoit confié. Ce Ministre despote, dont les caprices étoient l'unique loi, avoit tout interverti dans l'ordre judiciaire. Il avoit dépouillé les anciens tribunaux de leur juridiction, pour en revêtir de nouveaux qui, plus dociles à ses impulsions, pouvoient mieux servir ses desseins. Tel étoit entr'autres ce fameux tribunal destiné par le Ministre à mettre à l'Autorité Pontificale des bornes jusqu'alors inconnues, & à l'examen duquel devoient être d'abord soumis tous les papiers relatifs à la

17. Nonciature. La Reine l'abolit, rendit solennelle-

*La Reine rend aux Tribunaux leur premiere autorité.* ment au Nonce tous les droits anciennement attachés à sa place, & voulut que le premier usage qu'il en feroit fût de sévir contre deux des plus chers confidens de Carvalho. C'étoient deux Religieux dont il a déjà été question dans cet Ouvrage, D. Emmanuel de Mendoza Supérieur-Général des Bénédictins, parent & ami intime du Ministre, & le P. François de Mansilha Provincial perpétuel des Dominicains. Ces deux moines, que le crédit de leur protecteur avoit rendus tout-puiss-

sans dans leur ordre, ne se contentoient pas d'en vendre publiquement les charges & les dignités, au grand scandale de tous les gens de bien; quiconque osoit blâmer leur conduite, ou résister à leurs volontés, étoit sûr d'éprouver leur vengeance. Ils furent l'un & l'autre dépouillés de leurs emplois. Nous avons vu qu'au titre de Supérieur de toutes les maisons de son ordre dans le Royaume, Mansilha en avoit joint un autre moins conforme sans doute à la sainteté de sa profession, mais infiniment plus lucratif, celui de directeur de vins de la Compagnie de Porto. Cette place lui valoit des sommes immenses, & ce ne fut pas celle dont la perte lui causa le moins de regret.

On renouvela pour Mendoza un genre de punition, usité jadis dans les cloîtres, & qui fournit une ample matière aux plaisanteries des courtisans. On le relégua dans un petit couvent de province, où les plus humbles fonctions de la vie monastique devoient être son partage, & où il lui fut enjoint d'assister une fois par semaine à une leçon qu'on lui feroit sur le catéchisme. Cette peine, sous une apparence de modération & de douceur, étoit peut-être la plus cruelle qu'on pût infliger à ce moine altier & ambitieux, honoré du titre de Grand-Aumônier du Roi, accoutumé à voir ses inférieurs plier sans résistance sous ses volontés, & à disposer, au gré de ses caprices, de tous les biens de son ordre.

Le Nonce traita avec la même rigueur, ou plutôt avec la même justice, la Mere Donna Marie-Magdelaine sœur du Ministre, & Supérieure-Générale de toutes les maisons des Dominicaines de Lisbonne. Il y avoit long-tems que les infortunées soumises à son gouvernement gémissaient sous son odieux despotisme; mais la crainte de s'exposer au ressentiment du plus implacable des hommes les avoit forcées d'étouffer leurs plaintes. Elles ose-

rent enfin les faire entendre , & furent écoutées. On dépouilla la Mere Magdelaine d'une autorité dont elle avoit fait un si étrange abus.

Le Provincial des Franciscains eut le même sort. Il étoit frère de l'Evêque de Béja précepteur & confesseur du Prince du Brésil : ils eurent tous les deux ordre de quitter la cour.

Le Nonce déposa encore quelques autres supérieurs élevés à ces places , non par leurs vertus ou leurs talens , mais par la faveur du Ministre qui récompensoit ainsi les services de ses créatures. Il y avoit peu de communautés où des esprits entreprenans , ennemis du joug monastique , ne se fussent emparés du gouvernement , pour vivre à leur mode , & se venger de ceux qui , par leur exactitude à remplir les devoirs de leur état , sembloient être de tacites , mais importuns censeurs de leur conduite. L'élection de nouveaux supérieurs , plus conforme aux regles de l'Eglise , rétablit dans la plupart de ces maisons la discipline & la régularité.

On rendit aux missionnaires & aux peres de Saint-Philippe le libre exercice des fonctions de leur ministère. Les derniers sur-tout avoient été cruellement persécutés par Carvalho qui avoit poussé la vexation jusqu'à faire fermer leurs églises. Une haine si furieuse n'avoit pas une cause proportionnée à ses terribles effets. Un de ces peres avoit eu l'imprudence , lors du tremblement de terre de 1755 , de blâmer quelque nouveau règlement publié par le Marquis de Pombal. Ce Ministre en avoit conservé un vif ressentiment , & avoit enveloppé dans ses projets de vengeance tous les confreres du prétendu coupable. Les peres de Saint-Philippe avoient gagné , sous le-regne de Jean V , un procès important : Pombal obtint qu'il seroit revu , & fit tant par ses intrigues , que ces infortunés religieux furent condamnés à une restitution de 200,000



cruzades , ce qui les ruina sans ressource. Il ne les avoit pas toujours ainsi traités en ennemis. Dans le tems que , tourmenté par son ambition , il cherchoit à la cour des appuis & des protecteurs , l'estime singulière que Jean V faisoit de ces peres l'avoit engagé à cultiver avec soin leur amitié ; mais il ne s'en souvint plus dès qu'il fut en place.

Aussi-tôt que la rupture avoit été décidée entre la cour de Lisbonne & le Saint Siege , Carvalho avoit ordonné qu'on effaçât du calendrier Portugais le Pape Grégoire VII , Saint Ignace de Loyola , Saint François Xavier , & Saint François de Borgia ; le premier , pour avoir défendu avec trop de chaleur les droits & l'autorité de l'Eglise ; & les trois autres , parce qu'ils avoient été chefs ou membres d'une odieuse société. La Reine , non-moins jalouse de signaler les commencemens de son regne par sa piété que par sa bienfaisance & sa justice , se hâta de replacer au rang des Saints ces noms chers à la religion , que l'Eglise elle-même avoit inscrits dans ses fastes , & qu'un impie & ridicule acharnement avoit pu seul en ôter. Elle fit encore déclarer nuls par le Nonce plusieurs mariages que Carvalho , guidé par ses vues particulières , avoit forcé divers Seigneurs de contracter.

Après avoir ainsi rétabli dans tous ses droits le tribunal de la Nonciature , Marie travailla à rendre au Parlement son ancienne juridiction. Dans cette vue , elle supprima le tribunal de l'Inconfiance , créé par le Marquis de Pombal pour juger les crimes de lèse-majesté , & composé de personnes dévouées sans réserve aux volontés de ce Ministre. Cette suppression priva le Cardinal d'Ancunha de l'autorité dont il étoit revêtu , en qualité de chef suprême de la justice. A cette éclatante dignité , ce Prélat en joignoit une autre dont tout le monde s'attendoit qu'il seroit de même incessamment dépouillé : c'étoit celle de Grand-Inquisi-

teur, possédé autrefois par l'Infant D. Joseph. Ce Prince, ainsi que son frere l'Infant D. Antoine, étoit demeuré jusqu'alors dans l'affreux désert de Bossaco, où nous avons vu que les intrigues de Carvalho les avoient fait reléguer; mais la Reine les avoit rappelés à la Cour, & on ne doutoit pas qu'elle ne leur rendit tous leurs emplois. Cependant le Cardinal consommé dans la politique, fit tête à l'orage, &, malgré des obstacles sans nombre, se maintint dans son poste, qu'il conserva encore.

Marie ne se contenta pas de supprimer l'odieux tribunal de l'Inconfiance : Elle s'occupa du soin de réparer ses injustices. Il avoit peuplé les garnisons d'Amérique, d'Afrique & d'Asie d'une foule de malheureux immolés aux soupçons ou à la vengeance du Ministre. La Reine donna des ordres pour leur retour. Elle en fit expédier un particulier en faveur du célèbre Joseph Siabra de Sylva. Cet ordre, adressé au gouverneur d'Angola, lui enjoignoit de briser sans délai les fers de cet illustre exilé, & de le traiter avec les égards dus à son mérite.

Dom Juan de Bragance, éloigné depuis si longtemps de sa patrie, obtint enfin à cette époque la permission d'y rentrer. La Reine le rappella avec d'autant plus d'empressement, que ses profondes connoissances, fruits de son application & de ses voyages chez les nations les plus éclairées de l'Europe, pouvoient le rendre plus utile à ses concitoyens. (1).

---

(1) Dom Juan de Bragance étoit alors à Vienne. L'Impératrice-Reine, qui avoit bientôt connu son mérite, avoit voulu se l'attacher, & lui avoit offert un régiment. La crainte d'irriter Carvalho, le desir & l'espoir qu'il conservoit toujours de rentrer dans sa patrie, l'avoient empêché d'accepter cette obli-

C'étoit beaucoup fans doute pour tant de mal- V  
 heureux, d'avoir recouvré une liberté qu'ils n'o- *Sage*  
 soient presque plus espérer : Marie ne crut pas que *Régle-*  
 ce fût assez pour sa justice. Elle ordonna qu'ils *mens de*  
 feroient rétablis dans leurs emplois, & remis en *la Reine.*  
 possession de tous leurs biens. Parmi eux se trouve-  
 rent sept Magistrats, non moins recommandables par  
 leurs lumieres que par leur intégrité, & que la nation  
 vit, avec une satisfaction infinie, reprendre leurs impor-  
 tantes fonctions. Le Chevalier de Miranda à qui Car-  
 valho avoit ôté l'emploi de Lieutenant-Colonel, en  
 fut amplement dédommagé par le régiment de Cas-  
 caës que la Reine lui donna. Le curé de Sainte-  
 Elisabeth, contre qui le même Ministre avoit fait  
 rendre une sentence infamante, obtint des lettres  
 de réhabilitation conçues dans les termes les plus  
 honorables. Il fut rappellé à la Cour, & rentra dans  
 tous les droits de citoyen dont il avoit été injuste-  
 ment dépouillé.

La Reine, toujours animée du même esprit de  
 bienfaisance & d'humanité, fit démolir les horri-  
 bles cachots où avoient été renfermés le Duc d'A-  
 veiro & les autres Seigneurs complices de sa pré-  
 tendue conjuration. Elle donna le même ordre à  
 l'égard des nouvelles prisons que le Marquis de  
 Pombal avoit commencé à faire construire peu de  
 tems avant la mort du Roi. Cette Princesse éclai-

---

geante proposition. Marie-Thérèse avoit eu la bonté  
 de se prêter à ses vues, & avoit daigné le recom-  
 mander elle-même au Marquis de Pombal, qui ne lui  
 avoit point répondu. Quelque tems après, elle fit  
 demander à ce Ministre, par son Ambassadeur à la  
 Cour de Lisbonne, les revenus des commanderies de  
 l'Ordre de Christ qui appartenoient à Dom Juan.  
 Pombal promit de les envoyer par le premier Cou-  
 rier, mais cette promesse demeura sans effet.

rée crut avec raison que ces odieux monumens de despotisme & de cruauté étoient moins propres à faire respecter la Puissance Souveraine, qu'à imprimer au nom Portugais une tâche ineffaçable.

Elle ordonna encore que l'administration des revenus de la Patriarchale, réunie par Carvalho à celle des Finances, en seroit de nouveau séparée, & remise comme auparavant entre les mains du chapitre.

On conçoit aisément l'effet que durent produire sur l'esprit du Marquis de Pombal des changemens si contraires à ses vues. En voyant ainsi renverser ses établissemens les plus chers, il craignoit, avec beaucoup de fondement, qu'on ne laissât subsister aucun de ceux qu'il avoit pris tant de soin à former, & que leur chute ne fût bientôt suivie de celle de ses meilleurs amis. Déjà dépouillé du pouvoir sans bornes dont il avoit joui pendant si long-tems, il ne pouvoit se dissimuler qu'il touchoit au moment où il devoit l'être encore de ses nombreux & brillans emplois. Jamais sujet n'en avoit réuni de plus honorables tout ensemble & de plus lucratifs. Il étoit Conseiller d'état, Surintendant-général des Finances & de la reconstruction de Lisbonne, protecteur de la Compagnie des Vins de Porto, Lieutenant-général de Sa Majesté pour la visite & la réforme de l'université de Coimbre, chef de toutes les troupes Portugaises, Secrétaire d'état des affaires du royaume, premier Ministre pour l'expédition générale des affaires, possesseur de plusieurs commanderies de l'Ordre de Christ, &c. &c.

VI. La Reine commença par lui ôter la Surintendance générale des Finances. Cette Princesse trouva dans les coffres quarante-huit millions de cruzades, & trente millions dans la caisse des décimes. Il sem-  
*Carvalho commence à être dépouillé*  
 ble d'abord qu'une somme aussi considérable dût faire honneur à l'administration de Carvalho; mais

elle ne servit qu'à aigrir encore davantage les es- *de ses*  
 prits contre ce Ministre, en mettant dans tout son *princi-*  
 jour la fausseté des prétextes qu'il ne cessoit d'al- *paux em-*  
 léguer depuis seize ans pour se dispenser de payer *plois.*  
 les appointemens des personnes attachées à la Cour,  
 & les pensions accordées par l'état aux veuves &  
 aux enfans des officiers morts à son service. Peu  
 touché de la misère où sa dureté les réduisoit, il  
 répondoit constamment à leurs sollicitations qu'il  
 n'y avoit point de fonds dans le trésor.

Pombal eut bientôt une nouvelle mortification.  
 Nous avons vu l'intérêt secret, mais très-vif qu'il  
 prenoit à la guerre inexplicable que se faisoient en  
 Amérique les Espagnols & les Portugais, avec  
 quel soin il travailloit à la prolonger, malgré les  
 vœux de la plus saine partie de la nation. La Reine  
 fit faire à la Cour de Madrid des propositions d'ac-  
 commodement, & pour en prouver la sincérité,  
 elle commença par rappeler les troupes qui étoient  
 sur les frontieres. Elle écrivit au Roi Catholique  
 son oncle une lettre affectueuse, où elle lui témoi-  
 gnoit l'ardent desir qu'elle avoit de voir renaître  
 la bonne intelligence entre les deux couronnes. Elle  
 s'en remettoit à lui pour le rétablissement de la paix,  
 & blâmoit ouvertement la conduite qu'on avoit  
 tenue jusqu'alors; conduite, disoit-elle, qu'il ne  
 falloit attribuer qu'aux desseins impénétrables du  
 Ministre.

- Tant de sujets de mécontentement accroissoient  
 chaque jour le dépit de Carvalho, qui commença  
 à s'occuper sérieusement des moyens de faire la ré-  
 traite la plus honorable qu'il lui seroit possible. Il  
 craignoit avec raison que, pour peu qu'il différât,  
 la fureur du peuple ne se portât contre lui à de fu-  
 nestes excès. Déjà, plus d'une fois les cris répétés de  
*Meure le Tyran* avoient frappé ses oreilles. Son  
 médaillon placé aux pieds de la statue du Roi avoit  
 été couvert de boue, & il avoit fallu y mettre

des gardes pour empêcher qu'on ne l'enlevât avec ignominie. Mais les outrages d'une multitude, toujours extrême dans ces mouvemens, n'étoient pas ce qui lui causoit le plus d'inquiétude & d'alarmes. Il avoit soulevé contre lui tous les ordres de l'état. Grands, nobles, ecclésiastiques, tous avoient presque également souffert de ses injustices & de ses violences, & quoique leur ressentiment éclatât moins au dehors, il n'en étoit que plus profond & plus dangereux. Leur libre accès auprès du trône les mettoit à portée d'y faire entendre leurs justes plaintes, & la Reine avoit, dès le premier jour, accueilli avec bonté celles de tous ses sujets contre leur commun oppresseur.

Ces considérations suffisoient sans doute pour déterminer le Marquis de Pombal à hâter le moment de sa retraite; mais on ne lui laissa pas la liberté de délibérer plus long-tems. On lui insinua qu'il falloit donner sa démission & quitter incessamment la Cour. En conséquence il demanda à la Reine la permission de se retirer à sa terre de Pombal, pour y terminer paisiblement ses jours, loin du tumulte & de l'embarras des affaires. Cette permission lui fut sur le champ accordée par un acte conçu en termes plus honorables qu'il ne devoit naturellement s'y attendre, La Reine lui conserva les appointemens de premier Secrétaire d'état & y joignit la commanderie de Saint-Jacques de Lanuzho de l'ordre de Christ. (*Voyez Pièces Justificatives N<sup>o</sup>. XI.*)

VII. *Il donne sa démission.*

VIII. *Joie universelle que cette nouvelle cause à la nation.* Cette nouvelle causa à tous les Portugais une joie inexprimable. La nation respira en voyant enfin briser le joug de fer sous lequel la tenoit assujettie depuis tant d'années un despote qui ne respectoit ni lois divines ni humaines, & accoutumé à se faire un jeu des droits les plus saints de l'humanité. Elle espéra trouver le dédommagement de ce qu'elle avoit souffert pendant ce long & odieux

Ministère, dans le Gouvernement d'une Reine également juste & bienfaisante, qui avoit signalé les premiers jours de son Administration par des traits si éclatans de modération, de clémence, & d'équité, & dont toutes les actions annonçoient un ardent désir de faire oublier à ses sujets leurs calamités passées.

La retraite de Carvalho ne fut un événement désagréable que pour le petit nombre des favoris de ce Ministre qui, imbus de ses principes, & fideles imitateurs de sa conduite, n'avoient fait servir la portion d'autorité qu'il leur avoit confiée, qu'à fouler les peuples, & à satisfaire leurs caprices, leur ambition & leur cupidité.

Après avoir donné sa démission, & remis en d'au-

IX.

*Retraite  
de Car-  
valho à  
sa Terre  
de Pom-  
bal.*

très mains les papiers relatifs à son Ministère, Pombal disposa tout pour son départ prochain, & quitta, deux jours après, Lisbonne, avec sa femme & sa famille. La Reine voulut bien lui permettre de se faire escorter pendant son voyage par sa garde ordinaire, pour le mettre à l'abri des insultes de la populace. L'événement prouva combien cette précaution étoit nécessaire. Le jour même du départ du Ministre, cette multitude irritée de voir échapper sa personne à sa vengeance, chercha à s'en dédommager sur son hôtel. Elle tenta d'y mettre le feu, & y auroit réussi, si le Gouvernement n'eût fait marcher des troupes pour dissiper ces furieux. Carvalho arrivé à Pombal, renvoya son escorte, & comme il n'avoit point dans cette terre de maison qui lui appartînt, il se logea dans celle du Comte de Caglietta.

L'aîné de ses fils, Comte d'Oeyras, demeura seul à Lisbonne. Son caractère le faisoit regarder avec indifférence des deux partis, qui le jugeoient également incapable & de les servir & de leur nuire. On crut d'abord qu'on lui ôteroit sa place de Président du Conseil; mais la Reine voulut qu'il

continuât à en remplir les fonctions jusqu'au tems où la loi prescrivoit de lui donner un successeur. Il n'en fut pas de même de son frere, le Comte de Redinha, gentil-homme de la chambre; il eut ordre de quitter la Cour avec son pere.

Ainsi dépouillé des titres éclatans qui, pendant plus de vingt années, avoient fixé sur lui les regards de toute l'Erope réduit désormais à la condition de simple particulier, il semble que Carvalho n'eût plus rien à attendre de la renommée, & que son nom dût demeurer enseveli dans l'asile obscur qu'il s'étoit choisi. Mais ce qui est arrivé à tant d'autres Ministres non-moins puissans que le Marquis de Pombal, & déplacés comme lui avant le terme de leur carriere, n'a point eu lieu pour celui dont nous écrivons l'histoire. Jetté par la destinée hors de la route commune, il a joui jusqu'à la fin de cette singuliere prérogative. Sa célébrité l'a suivi jusque dans sa retraite. Déjà plus de cinq ans se sont écoulés depuis qu'il vit éloigné de la Cour & des affaires; & loin que cet éloignement ait éteint ou refroidi la curiosité du public, de nouveaux événemens l'ont rendu plus que jamais l'objet de l'attention universelle. Ce sont ces événemens qui nous restent à raconter; &, indépendamment de l'impartialité dont nous avons fait jusqu'ici profession, les égards que nous devons aux personnes qu'ils intéressent, seront pour nos lecteurs un sûr garant de l'exactitude de nos recherches & de la fidélité de notre récit. Les faits publics en formeront la base, quelques circonstances moins connues, mais non moins certaines, leur serviront de preuves & de développemens: heureux, si placés à une plus grande distance du tems où ils se sont passés, un voile politique ne nous en cacheoit pas les détails les plus curieux!

X.

*Les di-  
vers Em.*

Pombal eut bientôt dans sa retraite la douleur d'apprendre que la Reine avoit partagé entre ses ri-



vaux les nombreux emplois que son ambition avoit réunis. Le Public n'étoit pas encore d'accord sur le choix de son successeur dans le Ministère des affaires du Royaume. Les uns croyoient que ce choix ne pouvoit regarder qu'Ayres de Saà, pour qui la Reine avoit, comme nous l'avons dit, une estime & des bontés particulières. D'autres le faisoient tomber sur Oliveira Leitao, Secrétaire du Roi Dom Pedre. Ils se tromperent tous dans leurs conjectures. Marie nomma à cette Place importante le Vicomte de Villeneuve de Cerveira, gentilhomme de la chambre du feu Roi, & qui réunissoit au plus haut degré toutes les qualités nécessaires à un premier Ministre. Cè Seigneur étoit fils de l'infortuné Vicomte de Ponte-Lima (1) dont nous avons parlé au livre septieme de cette histoire, & que son importune probité avoit rendu, comme tant d'autres, victime de la haine & de la vengeance de Carvalho.

Ce choix fut reçu par la nation avec des applaudissemens universels. Elle fonda dès-lors sur les talens & les vertus du nouveau Ministre de vastes espérances que le tems a réalisées. La sagesse & la douceur de son administration, les utiles ré-

---

(1) C'est sous ce nom, plus que sous celui de Vicomte de Villeneuve de Cerveira, que ce Seigneur a été connu en Portugal, quoique ce dernier soit le vrai titre de sa maison qui est une des plus illustres & des plus anciennes du royaume. L'erreur du peuple à cet égard vient de ce que les Cerveira ont été de tems immémorial Seigneurs & grands Alcades de Ponte-Lima. Le Ministre actuel est le quatorzieme Vicomte de Villeneuve, & les Portugais attachent à ce titre une si haute considération, que le Roi d'Espagne Philippe IV ayant proposé aux Seigneurs de cette maison de leur donner le titre de Comte, ils remercièrent ce Prince, & ne voulurent point quitter le leur.

glemens qui l'ont signalée, ont assuré au Vicomte de Cerveira, encore aujourd'hui à la tête de la Monarchie, les plus flatteuses récompenses qu'un sujet puisse attendre de ses travaux, l'estime & la confiance de son maître, & l'amour & la reconnaissance de ses Concitoyens.

Les Portugais apprirent avec la même satisfaction que la Reine avoit donné au Marquis d'Angéva la Surintendance générale des Finances, & celle de la reconstruction de Lisbonne au Comte de Ponte, distingué par ses lumières & son zèle pour le bien public. Les deux Secrétaires d'Etat, Dom Martin de Melo & Castro, & Ayres de Saà & Melo, furent confirmés dans leurs emplois, & conserverent les départemens, le premier de la Marine, & le second des affaires étrangères.

La Reine continua les jours suivans à remplir les premiers postes de la Monarchie par des choix peu conformes aux anciennes vues & aux sentimens actuels de Carvalho. Le Prince Dom Juan de Bemposta fils de l'Infant Dom François-Xavier, fut fait Grand-Maître de la Maison de Sa Majesté, & la Marquise Aja sœur du Vicomte de Villafior, sa première Dame d'honneur. On ôta au Cardinal d'Acunha la Présidence du Tribunal suprême de Grace & de Justice, & on la donna, avec les pouvoirs les plus étendus, au Comte de Valdereis Gentil-homme de la Chambre, que de rares connoissances, & une intégrité peut-être encore plus rare, rendoient digne plus que personne de cette éminente dignité.

Dom Juan d'Almada frere du Commandeur, jouissoit à Porto, depuis la sédition de cette malheureuse Ville, d'une autorité presque sans bornes, & l'exerçoit avec le plus odieux despotisme. Il étoit tout à la fois Président du premier Tribunal de la Province, & Commandant Général des troupes, au grand inécontentement de tout le Militaire qui,

de simple Cadet dans un régiment, l'avoit vu rapidement porté à ce haut point d'élévation. La Reine le dépouilla de ces deux emplois, dont le premier fut donné au frere du Comte de Caglieta, Seigneur d'une prudence consommée & d'une probité à toute épreuve; & le second à Dom Emmanuel de Menezès, de la Maison de Marialva: Dom Joseph François de Mendoza, des Comtes de Valdereis, Doyen de la Patriarchale, & qui à beaucoup d'esprit naturel joignoit un savoir profond, fut nommé réformateur & Président de l'université de Coimbre.

Lorsque la Reine eut appris que son ancien confesseur & précepteur, le P. Timothée Oliveira, vivoit encore, quoiqu'affoibli par l'âge & par tout ce qu'il avoit souffert dans son affreuse prison, elle lui fit dire avec bonté qu'elle seroit bien aise de le revoir, & il lui fut présenté au sortir de l'Eglise. L'ame compatissante de cette Princesse fut vivement attendrie de l'état où elle vit cet infortuné vieillard: elle eut avec lui un entretien d'un quart d'heure, & lui dit en le quittant qu'elle l'enverroit chercher quelquefois.

Quoique les ordres qu'avoit donnés Marie, des le premier jour de son avènement au trône, d'ouvrir les prisons d'Etat, s'étendissent indistinctement à tous ceux qui y étoient renfermés, quelques-uns cependant n'avoient pas voulu profiter de la grace qui leur étoit offerte. Le Marquis d'Alorna, sa femme, Dom Juan-Gaspard, Dom Emmanuel, & Dom Nugno de Tavora, freres du malheureux Marquis Dom François (1), avoient refusé obsti-

## XI.

*Le Marquis d'Alorna & les trois freres Tavora obtiennent, avec la liberté, la permission de se justifier.*

---

(1) Nous continuons à donner aux Seigneurs de la maison de Tavora le titre de *Dom*, quoique l'auteur nous assure, dans une note, qu'ils n'en jouissent pas en Portugal, où l'on est à la vérité bien plus scrupu-

nément de quitter leurs fers , & demandoient avant tout d'être jugés selon les loix du Royaume. Cette juste demande fut accueillie par Sa Majesté avec la faveur qu'elle méritoit. La Reine donna ordre à ces Seigneurs de sortir de prison , de s'éloigner de vingt lieues de la Cour , & y joignit la promesse de faire travailler sans délai au Jugement qu'ils sollicitoient. Ils sortirent en effet le 31 Mars ; & Marie forma sur le champ , pour examiner les accusations portées contre eux , un tribunal composé des trois Juges , Romain-Joseph , Emmanuel-Joseph de Sama , & Joseph-Albert Leitao , du Procureur-Général Joseph de Souza & Vasconcelos fils du Comte de Castel Melhor , & de l'Avocat Enferrabodès. Nous verrons plus bas quel fut le résultat de cet examen.

Cependant on faisoit pour le couronnement de la Reine de magnifiques préparatifs , dont le détail n'entre point dans notre plan , & nous écarteroit trop de notre objet. Nous dirons seulement que les fêtes extraordinaires auxquelles cette solennité donna lieu , furent des preuves non-équivoques de l'alégresse inexprimable qu'éprouva la nation , en voyant enfin succéder au despotisme oppresseur du Marquis de Pombal une administration plus régulière & plus douce. Mais avant le jour fixé pour cette cérémonie , on enleva , par ordre du Gouvernement , le superbe médaillon de Carvalho ,

## XII.

Le Gouver-  
nement.

---

leux que par-tout ailleurs sur les qualifications. Plusieurs autres familles , revêtues comme celle de Tavora de la grandesse , font , nous dit-il , dans le même cas. Il n'y a que les femmes à qui personne ne refuse le titre de *Donna*. Le seul rejetton qui reste aujourd'hui de l'illustre maison de Tavora est Donna Juanna , née le 14 Novembre 1747 du Marquis Dom Louis & de sa femme Donna Theresa fille du Comte d'Albor : Donna Juanna est par-là unique héritière des deux Maisons de Tavora & d'Albor.

placé aux pieds de la statue du feu Roi. La haine *ment* des Portugais contre ce Ministre , qui devenoit à *fait en-* chaque instant plus animée & plus furieuse , les *lever le* déclamations continuelles , les satires sanglantes *médail-* qu'on se permettoit sans scrupule contre sa per- *lion de* sonne , les fréquens outrages dont son image étoit *Carval-* l'objet , firent craindre avec raison que le peuple *ho.* ne se portât dans cette circonstance à de nouveaux excès. Pour prévenir même le désordre que cet enlèvement auroit pu occasionner s'il s'étoit fait en plein jour , la Reine ordonna qu'on prît pour ôter ce médaillon le tems de la nuit. On le remplaça par les armes de la ville.

Cet événement fut un nouveau sujet de triomphe pour les nombreux ennemis de Carvalho. Ils le regardèrent comme un présage certain des peines plus graves que l'équité de la Reine réservait à ce Ministre détesté , & se flatterent que pour donner plus d'éclat à sa condamnation , cette Princesse alloit le faire juger pendant les fêtes même de son couronnement. Mais soit que Sa Majesté crût devoir différer la punition jusqu'à ce qu'elle eût interrogé le coupable sur quelques points importants , soit qu'elle eût égard à son âge avancé , à l'estime & aux bontés dont l'avoit honoré le Roi son Pere , soit enfin qu'elle ne fût déterminée que par sa clémence naturelle , ces conjectures ne furent point réalisées.

La Reine fut couronnée le 3 de Mai avec les cérémonies prescrites par les Loix du royaume. On assure que les dépenses faites à cette occasion se monterent à deux millions de cruzades. Mais ce qu'il y eut dans cette solennité de plus digne de fixer notre attention , fut l'éloquent Discours qu'adressa à la Reine le Conseiller François Coelho de Silva. Ce discours , qui renferme un parallèle touchant de l'état déplorable où la tyrannie du Marquis de Pombal avoit réduit la Monarchie , avec les heureux commencemens du regne actuel ,

mérita à son Auteur les applaudissemens de toute la nation. Nous aimons à penser que nos lecteurs n'en porteront pas un autre jugement. (*Voyez Pieces Justificatives N<sup>o</sup>. XII.*)

Marie avoit signalé l'époque de son avènement au trône par des actes de clémence & de justice ; elle voulut que ses bienfaits gravassent à jamais dans le cœur des Portugais celle de son inauguration. Elle crut sur-tout qu'elle devoit à la noblesse , objet particulier de la haine & de l'oppression de Carvalho , plus de dédommagemens & de faveurs. En conséquence, elle accorda à divers membres de cet ordre illustre , persécutés par ce Ministre , dont la jalousie les avoit éloignés de la Cour & tenus dans un abaissement indigne de leur naissance , de nouveaux honneurs & de nouvelles pensions. Dom Juan de Bragance fut déclaré Duc de Lafons , & remis en possession de tous les biens & commanderies de sa maison. D. Michel de Mélo fut fait Duc de Cadaval ; le Comte de Vidiguerra , Marquis de Nizza ; D. Joseph de Portogallo , Comte de Lumiares ; D. Joseph Mascarenhas , Comte d'Obidos ; D. Salvador Correa de Sà Vicomte d'Asséca ; D. Antoine d'Almeida fils du Marquis de Lavradrio , Comte d'Avintes ; D. Pedre d'Almeida fils du Marquis d'Alorna , Comte d'Assumar , & D. François Furtado de Mendoza , Vicomte de Barbacena. Les fils aînés des Comtes de Saint-Payo , de Saint-Laurent , de Saint-Michel , de Rezende , de Redondo , de Villanuova , de Villafior & du Vicomte de Cerveira obtinrent le titre de leur pere. Sa Majesté donna à D. Fernando de Mélo deux commanderies & la charge de Grand-Vépeur ; à D. Philippe de Souza Calharis celle de capitaine des gardes & les commanderies de sa maison ; plusieurs autres commanderies aux Marquis de Marialva & d'Alvitto , au Comte de Virimiero , à D. Joseph de Camera Continho , & au frere du Comte

XIII.  
Promo-  
tion de  
plusieurs  
Grands  
du Roy-  
aume.

de Rezende. Les Marquis de Pensalva & de Nizza, les Comtes de Catenheda, d'Arcos, d'Atalaya, de Valdereis, de Saint-Laurent & de Povolide furent nommés gentilshommes de la chambre, & le Comte de Ponte, Grand-Maitre de la maison du Roi.

La nouvelle de cette promotion, portée au Marquis de Pombal dans sa retraite, lui causa un violent chagrin; mais la faveur dont continuoît de jouir à la Cour son fils le Comte d'Oeyras, qui, en qualité de Président du Conseil, avoit reçu le serment prêté à leur Sacre par le Roi & la Reine, fut pour lui un puissant motif de consolation. Cependant un bruit qui se répandit les jours même qu'on avoit fixés pour les fêtes du couronnement, vint bientôt renouveler toute sa douleur. On apprit que l'Espagne avoit enlevé au Portugal l'Île de Sainte-Catherine. Les détails de cet événement excitèrent la surprise & l'indignation universelle. Les ennemis avoient à peine débarqué dans l'Île, que le Gouverneur D. Antoine-Charles Furcado, & la garnison composée à peu près de quatre mille hommes de troupes réglées, avoient pris honteusement la fuite, & abandonné, sans coup férir, les Places qu'ils étoient chargés de défendre. Tous les reproches tombèrent d'abord sur la conduite du Gouverneur; mais on découvrit bientôt que cette fuite précipitée, ou plutôt cette lâche désertion, avoit été concertée avec le Marquis de Pombal lui-même, qui, pour ses fins particulières, avoit voulu livrer l'Île aux Espagnols.

Quelles pouvoient être les raisons d'une politique si contraire aux vrais intérêts de la Nation? c'est ce qu'il n'est pas facile de deviner. Les troubles de l'Amérique, secrètement fomentées par Carvalho, avoient été dès leur origine, pour les spéculateurs, une énigme inexplicable : la découverte, dont nous venons de parler, donna nais-

XIV.

*Prise de  
l'Île de  
Sainte-  
Catheri-  
ne & de  
la Colo-  
nie du  
Saint-  
Sacre-  
ment, at-  
tribuée  
à Car-  
valho.*

fance à de nouvelles conjectures, & aigrit plus que jamais tous les esprits contre la personne & l'odieuse administration de Pombal.

L'indignation générale fut portée à son comble, lorsqu'on apprit que l'importante Colonie du Saint-Sacrement s'étoit également rendue sans résistance le 4 de Juin, quoiqu'abondamment pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour une vigoureuse défense. Une Garnison de mille hommes de Troupes choisies, cent vingt-quatre canons ou mortiers de tout calibre, environ huit cens barils de poudre, devoient sans doute faire espérer qu'elle tiendrait plus long-temps, On répandit encore dans le Public que le Gouverneur de la Colonie avoit reçu de Carvalho des ordres secrets de ne point se défendre.

Il arrive souvent qu'un historien, dans l'impossibilité de lever aux yeux de ses lecteurs le voile mystérieux qui enveloppe les intrigues des Cours & les opérations des cabinets, tâche de suppléer à la certitude par des probabilités, & cherche dans ses conjectures la cause cachée des événemens qui le frappent. Mais qui osera se flatter, dans cette circonstance, de pénétrer les motifs d'une conduite toute irrégulière, de saisir la liaison & l'ensemble d'une suite d'actions presque toujours contradictoires? On a pu voir, dans le cours de cet ouvrage, combien de fois Carvalho porta dans son administration ce caractère d'inconséquence & d'obscurité, soit qu'on doive l'attribuer au nombre de ses projets, & surtout au peu de soin qu'il avoit de les digérer; soit qu'il faille en rejeter la faute sur la confusion naturelle de ses idées, & l'inquiétude de son esprit; soit enfin qu'on doive en faire honneur à la profondeur de sa politique. Mais, ainsi que nous l'avons remarqué, jamais il ne fut plus inexplicable que dans cette demi-rupture avec l'Espagne.

La cessation de ces singulieres hostilités, les avan-



tages que retira la Cour de Lisbonne du traité qui les termina, devinrent pour le public un nouveau sujet d'étonnement. On chercha vainement à concilier la fierté Espagnole, les justes prétentions du Ministère de Madrid avec sa condescendance pour une puissance inférieure dont il avoit réellement à se plaindre, & qui, dans cette occasion, avoit été la première à demander la paix. C'est ce qui fit croire alors assez généralement qu'il y avoit dans le traité des articles secrets dont on vouloit dérober la connoissance à la nation.

Quoi qu'il en soit, Carvalho, instruit de la double perte que venoit de faire le Portugal, & du soulèvement général qu'avoit excité contre lui cette fâcheuse nouvelle, ne vit pas sans une vive douleur exposer ainsi au grand jour ses coupables desseins contre une Monarchie qu'il se vantoit d'avoir élevée au plus haut point de prospérité & de grandeur. Plongé dans une mélancolie profonde, en proie à des craintes trop bien fondées, déchiré sans doute par ses remords, il affectoit en vain de paroître tranquille. Ses discours déceloient bientôt le trouble de son esprit & l'agitation de son ame. Il chercha au sein de la Religion des consolations qu'il ne pouvoit plus espérer du monde. Il se livra à des pratiques de dévotion qu'il avoit jusqu'alors fort négligées; il commença à faire d'abondantes aumônes, & à fréquenter assiduellement l'Eglise & la Maison des Religieux Observantins. Il tâchoit dans leurs pieux entretiens d'oublier ses chagrins; mais les nouvelles qu'il recevoit sans cesse de la Cour ne lui en laissoient pas le temps. Il fut sur-tout vivement affecté des deux Décrets qui déclaroient innocens & rétablissoient dans tous leurs biens, honneurs & prérogatives le Marquis d'Alorna & les trois freres du feu Marquis de Tavora. (Voyez, *Pieces Justificatives*, N<sup>o</sup>. XIII, celui de ces deux actes concernant le Marquis d'Alorna, & auquel le second est entièrement conforme.)

XV.

*Justification publique du Marquis d'Alorna & des trois freres Tavora.*

Ces décrets furent rendus ensuite de la décision unanime des Juges que la Reine avoit chargés d'examiner les accusations formées contre ces quatre Seigneurs. Marie ne se contenta pas de leur rendre leurs premiers Emplois, elle y en ajouta de nouveaux. Des trois freres Tavora, deux obtinrent le grade de Maréchal de Camp, D. Nugno fut fait Gouverneur d'Evora, & D. Juan, Commandant d'Elvas & du Royaume d'Algarve; juste dédommagement de ce qu'avoient souffert ces deux illustres personnages, & récompense non-moins juste de leurs services & de leurs talens.

On se rappelle que ces Seigneurs avoient été arrêtés, sous le Ministère de Carvalho, pour le même motif qui conduisit au supplice leur malheureuse famille. Si leur sang n'avoit pas coulé sur le même échafaud, ils ne devoient en remercier que le Roi qui avoit mis des bornes aux barbares fureurs de son Ministre. La déclaration publique de leur innocence acheva de lever les doutes que conservoient encore quelques esprits sur l'irrégularité & l'injustice de la sentence du 12 Janvier 1759. Elle fit naître un ardent désir de voir annuler un jugement, la honte éternelle du tribunal qui l'avoit rendu, & de la nation qui l'avoit souffert. Aux vœux des Portugais se sont joints ceux de l'Europe entière qui attend avec une égale impatience ce triomphe de l'innocence & de la vérité; & le tems n'est pas loin sans doute, où, surmontant enfin les vains obstacles qui s'opposent aux mouvemens de son cœur, la Reine rendra à la mémoire de ces illustres infortunés, la justice si cruellement refusée à leurs personnes.

**XVI.** Un autre décret en date du 17 Mai, justifia d'une manière éclatante Antoine Freire d'Andrada d'Enferrabodès, personnage respectable par ses lumieres & ses vertus, qui avoit servi utilement l'état dans divers emplois, & n'en avoit été récompensé que

*Décret  
honora-  
ble en  
faveur*

que par les horreurs inséparables d'une longue captivité, De nouveaux honneurs le dédommagerent de ce qu'il y avoit souffert. Il étoit membre du Conseil du Roi; la Reine ordonna qu'il y repréndroit sa place, le dispensa d'en remplir les fonctions, & le nomma Grand Chancelier du Royaume. (*Voyez Pièces Justificatives N<sup>o</sup>. XIV.*)

Ces marques flatteuses d'estime & de considération, prodiguées à un ancien rival de Carvalho, ne devoient pas être pour ce Ministre la mortification la moins cruelle qu'il eût encore effuyée. Dès les premiers tems de son Administration, Pombal s'étoit montré l'ennemi déclaré d'Enserrabodès. Jaloux du cas particulier que faisoit de sa personne & de ses talens l'Infant Dom Pedre dont il avoit été Secrétaire, il n'avoit rien oublié pour s'opposer à son avancement & se délivrer d'un concurrent redoutable. Enserrabodès, de son côté, relevoit sans scrupule les bévues & les contradictions où tomboit à chaque instant le nouveau Ministre. Il en parloit librement devant ses domestiques. Un d'entr'eux en instruisit Carvalho, à qui ce rapport causa les plus vives alarmes. Il craignit que ces propos ne parvinssent au Roi, qu'ils ne fissent sur son esprit une dangereuse impression, & que ce Prince, éclairé par Enserrabodès, ne prît en lui une confiance exclusive. Il résolut de le prévenir, & travailla avec tant d'ardeur à le perdre dans l'esprit du foible Monarque, qu'il réussit à en arracher l'ordre de le faire arrêter. Nous ignorons sur quoi portèrent ses accusations; mais l'estime universelle dont jouissoit Enserrabodès avant sa détention, celle qu'il s'est acquise dans l'exercice de ses nouveaux emplois, prouvent combien peu ces imputations étoient fondées.

Un personnage encore plus illustre, & non- moins cruellement persécuté, le respectable Evê- que de Coimbre, obtint bientôt après la même

Coimbre  
est déclai-  
ré inno-  
cent, &  
rétabli  
dans son  
Siege.

faveur ou plutôt la même justice. La Reine, pleinement informée de son innocence, crut qu'il étoit de son devoir de lui rendre un témoignage authentique, & d'effacer de tous les esprits les impressions qu'y avoient pu laisser les odieuses calomnies dont ce Prélat avoit été l'objet. Dans cette vue, elle lui écrivit & lui ordonna de faire transcrire sur ses registres une lettre conçue dans les termes les plus affectueux & les plus honorables, & qui prouveroit seule combien l'auguste Princesse qui l'a soussignée est digne par sa bienfaisance, par son amour pour ses sujets, de leur tendresse & de leur reconnoissance. La fidélité du Prélat envers ses Souverains n'y est pas moins louée que son zele & sa vigilance pastorale. (*Voyez Pieces Justificatives N<sup>o</sup>. XV,*)

Marie, après cette lettre écrite, se fit apporter les registres de l'Evêché de Coimbre, où étoit inscrite l'Ordonnance du Roi son Pere, qui déclaroit ce Siege vacant, & Dom Michel de l'Annonciation criminel de lèse-majesté. Elle daigna l'effacer de sa propre main, en présence du Secrétaire d'état le Vicomte de Villeneuve, & ordonna à ce Ministre d'écrire en son nom au chapitre de Coimbre, pour lui faire part de cette radiation. (*Voyez Pieces Justificatives N<sup>o</sup>. XVI.*)

Le Pape se joignit à la Reine pour dédommager de ses longues souffrances un Prélat qui honoroit l'Episcopat par ses vertus & un zèle vraiment apostolique. Il écrivit à son Nonce d'aller en cérémonie visiter l'Evêque de Coimbre, de l'assurer de l'estime particulière qu'il avoit pour sa personne, & de la part qu'il prenoit à la justice que la Reine venoit de lui rendre.

Après des témoignages si éclatans, qui ne sera indigné de lire dans deux ouvrages modernes (1),

---

(1) Lettres sur l'état ancien & moderne du Portugal, & Annales Ecclésiastiques de Florence,

que cet Evêque, traité par le Marquis de Pombal de criminel de lèse-Majesté & de perturbateur du repos public, privé ignominieusement de son Siege, renfermé dans une horrible prison, n'étoit qu'un *fanatique* digne de son sort par ses téméraires entreprises & sa coupable résistance aux ordres de son Souverain? Cette étrange assertion, si authentiquement démentie par les autorités les plus respectables, prouve le degré de foi que méritent certains critiques qui ont avancé que notre histoire n'étoit d'un bout à l'autre qu'un incroyable Roman. *Crimine ab uno disce.....* Nous ne nous arrêterons point à combattre une imputation suffisamment détruite par des faits incontestables & la conduite publique d'une grande Reine. Encore moins chercherons-nous à tirer ces injustes détracteurs d'une erreur volontaire & réfléchie : aveuglés par la passion, ils ferment trop obstinément les yeux à la lumière, pour que nous puissions espérer de les éclairer.

Dom Michel de l'Annonciation ne fut pas le seul Evêque que l'équité de Marie remplaça honorablement sur son Siege : ceux de Faro & de Saint-Louis du Maragnon furent rendus comme lui aux vœux de leurs Diocésains, & rétablis dans tous les droits de leur Dignité.

Ces actes de justice donnerent à tous ceux qui, XVIII  
sous le gouvernement de Carvalho, avoient été l'objet de ses calomnies & de ses persécutions, l'espérance de recouvrer un jour l'honneur que ce Ministre leur avoit enlevé. La Reine ne tarda pas à réaliser cette douce espérance. De nouveaux Décrets justifierent la personne du Comte de Saint-Laurent, & la mémoire du Vicomte de Villeneuve de Cerveira, & du Comte d'Ega, ci-devant Vice-Roi des Indes, morts l'un & l'autre dans les fers. Cette justification fut bientôt suivie de celle du Comte de Saint-Vincent, neveu du Cardinal d'A-

*Justification de plusieurs autres Seigneurs.*

cunha. Ce Seigneur avoit été dans un temps très-  
en faveur auprès du Marquis de Pombal, qu'il  
avoit utilement servi dans quelques circonstances;  
mais ayant été faussement accusé d'avoir fait as-  
sassiner un Colonel de Milice, dont on le suppo-  
soit jaloux, le Ministre, sans autre information,  
l'avoit exilé de la Cour, & rélégué sur les fron-  
tieres d'Espagne. Il obtint enfin de prouver son  
innocence, fut rappelé à la Cour, & reprit au-  
près de l'Infante Donna Marianna, au service de  
laquelle il étoit attaché, l'exercice de ses fonctions.  
Deux Bas-Officiers & quelques-uns de ses do-  
mestiques, arrêtés comme ses complices, furent  
élargis & déchargés de toute accusation.

Quelque temps après revinrent en Portugal ces  
nombreux exilés de tout rang & de tout état, dont  
un Ministre ombrageux & vindicatif peuploit de-  
puis tant d'années l'Afrique, l'Amérique & les  
Indes. La vue de ces malheureuses victimes de  
l'oppression & de la tyrannie souleva de nouveau  
la nation contre leur persécuteur. La Reine les  
accueillit avec bonté, reconnut hautement leur in-  
nocence, & les rétablit dans tous leurs Emplois.  
Les gens de bien ne virent pas sans une vive sa-  
tisfaction, rendus enfin à leur Patrie tant d'illustres  
Citoyens, qui presque tous, avoient par d'import-  
tans services mérité sa reconnoissance, & qu'un  
aveugle despotisme avoit pu seul en arracher. On  
publia par ordre du Gouvernement une lettre  
écrite de la Baye de tous les Saints, par le cé-  
lebre Joseph de Siabra de Sylva, en réponse à  
celle que lui avoit adressée le Secrétaire d'Etat  
D. Martin de Mélo, pour lui annoncer la fin de  
son exil, Cette lettre, où Siabra peint d'une ma-  
niere touchante les injustices qu'il a essuyées & les  
maux qu'il a soufferts, nous a paru trop intéressante  
pour en priver nos Lecteurs. (*Voyez Pieces Justi-  
ficatives N<sup>o</sup>. XVII.*)

Après les fatigues & les périls inséparables d'une XIX.  
 longue navigation, Siabra, parti du lieu de son *Arrivée à*  
 exil dans les premiers jours d'Octobre 1777, ar- *Lisbonne*  
 riva à Lisbonne le 28 Août de l'année suivante. *de Siabra*  
 Il y fut reçu avec un empressement universel. Les *de Sylva,*  
 Grands eux-mêmes allèrent à l'envi féliciter sur *& des*  
 son retour un homme dont ils honoroient le mé- *troi In-*  
 rite, & dont plusieurs d'entr'eux avoient partagé *fans, freres*  
 la disgrâce. La Reine voulut le voir, lui donna *natur-*  
 des marques particulières d'estime & de bienveil- *rels au*  
 lance, & ne négligea rien de ce qu'elle crut propre *son Roi.*  
 à lui faire oublier ses malheurs.

L'arrivée de ce Seigneur avoit été précédée de celle de trois Infans, Dom Joseph, Dom Antoine & Dom Gaspard, oncles naturels de la Reine. Les deux premiers de ces Princes, rappelés immédiatement après la mort du Roi, du désert de Bosfaco, où le Marquis de Pombal les avoit tenus si long-temps confinés, étoient demeurés jusqu'alors à Coimbre avec leur frere D. Gaspard, Archevêque de Brague. Leur retour dans la Capitale y causa une joie inexprimable. Ils y entrèrent au milieu des acclamations du peuple, & reçurent de la Reine & de son auguste Epoux l'accueil le plus gracieux & le plus tendre. Marie se hâta de les rétablir dans tous les honneurs & prérogatives attachées à leur naissance; & quoiqu'il n'y eût aucun décret publié pour leur justification, personne ne douta de leur innocence, assez clairement prouvée par leur conduite irréprochable avant & depuis leur exil.

Joseph Siabra, & son frere Luc, qui, entre autres Emplois, avoit été dépouillé par Carvalho de celui de Secrétaire du Tribunal de la Supplique, avoient obtenu la permission de se justifier des crimes dont on les avoit accusés. Ils y avoient pleinement réussi, & deux décrets honorables donnerent à cette justification tout l'éclat dont elle

étoit susceptible. (Voyez *Pieces Justificatives N<sup>o</sup>. XVIII*, celui qui concerne Joseph, auquel la bienfaisante Marie joignit le brevet d'une pension de 400,000 reis.

**XX.** Dans le même tems que la Reine s'appliquoit avec tant d'ardeur à réparer les injustices du Ministère précédent, & donnoit à ses fideles Sujets des marques si touchantes de sa bonté, elle éloignoit de son service quelques créatures du Marquis de Pombal, animées de son esprit, imbues de ses principes, & que leur conduite rendoit indignes des postes éminens, où la faveur seule de ce Ministre les avoit élevés. De ce nombre fut Saà, Capitaine-Général & Gouverneur du Brésil, accusé de despotisme & de divers autres crimes. Il fut destitué & exilé de la Cour.

Le Commandeur d'Almada, Ministre Plenipotentiaire en Cour de Rome, fut aussi privé de son emploi; mais, plus heureux dans sa disgrâce, il obtint une pension qu'il a toujours conservée.

Almada fut remplacé par le Commandeur Dom Henri de Menezès, depuis Marquis de Lourical, qui a exercé jusqu'à présent cet important ministère, à la satisfaction mutuelle des deux Cours. Au moment où nous écrivons, il vient d'être nommé Ambassadeur en Espagne, au grand regret de la Cour & du peuple Romain, à qui les vertus & les qualités aimables du Marquis de Lourical l'ont rendu également cher & respectable.

Le Commandeur d'Almada s'étoit toujours flatté qu'il ne seroit point déplacé. La nouvelle du départ de son successeur le plongea dans l'abattement & la consternation. Ses confidens chercherent à le consoler : quelques-uns d'entr'eux l'assurèrent qu'il pouvoit être tranquille, & qu'ils tenoient d'une devineresse que le Commandeur de Menezès n'arriveroit point en Italie. Le crédule & ambitieux Almada n'hésita pas à ajouter foi à cet étrange ora-



le : transporté de joie, il courut chez sa femme Flavia, & s'écria, en l'abordant : » Je suis encore » Ministre, je le serai jusqu'à ma mort ». Cependant Menezès, en débarquant à Genes, avoit fait prendre les devants à l'Intendant de sa maison, pour lui préparer le premier appartement du Palais de Saint-Laurent *in pane e perna*. L'arrivée de cet Intendant, qui démentoit avec tant d'évidence la prétendue prophétie sur laquelle Almada avoit compté, lui causa une si furieuse colere, qu'il fit fermer à cet Officier les portes de son Hôtel. Celui-ci fut obligé de chercher un logement chez Joseph Péreira Santiago.

L'espoir qu'avoit conçu le Commandeur de conserver sa place n'étoit pas sans quelque fondement. Quoique la disgrâce du Ministre son parent & son protecteur dût lui annoncer que la sienne n'étoit pas éloignée, il étoit parvenu, à force d'instances, & grace aux recommandations d'un personnage respectable, à obtenir de la Reine qu'elle le confirmât dans son Emploi. Mais le Pape Pie VI ayant prié Marie de le rappeler, cette Princesse qui avoit été mal instruite des sentimens de Sa Sainteté à l'égard d'Almada, nomma sur le champ un successeur à ce Ministre.

Du reste, pour diminuer son chagrin, Sa Majesté lui accorda, comme nous l'avons dit, une pension de quatre mille cruzades, & la permission qu'il lui fit demander d'établir son séjour à Venise. Almada n'en profita pas ; il changea d'avis & se fixa à Rome, où il se crut plus en sûreté contre les desseins de ses ennemis. Cependant il n'est pas entièrement tranquille : il craint sans cesse d'être empoisonné par quelque *Tierçaire* de la Société que son dévouement aux volontés de Carvalho lui a fait poursuivre avec tant d'acharnement. Cette crainte est le sujet ordinaire de ses entretiens avec ses domestiques, & sur-tout avec son favori le P.

Monfanto , qui lui rend de fréquentes viſites dans ſa maiſon de *Grotta Ferrata* , où il paſſe la plus grande partie de l'année.

La vie du Commandeur d'Almada a été ſemée de beaucoup d'événemens. Son nom eſt très-connu en Italie , & ſurtout à Rome , mais ſon caractère ne l'eſt peut-être pas autant. Il eſt né à Monſam en Portugal , d'un pauvre Gentilhomme , qui n'avoit pour vivre d'autre reſſource que les appointemens de Colonel de Cavalerie. Le jeune Almada ſervit lui-même quelque temps dans cette troupe ; mais l'eſpoir de trouver plus d'avantages dans la carrière de l'Egliſe que dans celle des Armes , le déterminâ bientôt à changer d'état. Les Jéſuites jouiſſoient alors en Portugal d'un crédit preſque ſans bornes : Almada leur fit aſſiduellement la cour , & ſe promettant tout de leur protection , il alla chercher à Rome quelque Bénéfice. Il en obtint effectivement un en 1740 , dont le revenu annuel étoit de trois cens écus Romains ; mais comme ſon pere ne lui donnoit d'ailleurs que vingt écus par mois , il étoit obligé de vivre avec une extrême économie. Il étoit réduit à un ſeul domeſtique , & à un très-petit appartement ſur la Place Barberin.

La recommandation du P. d'Eboſa , alors Miniſtre de Portugal , & depuis Evêque de Porto , le fit mettre par le Pape Benoit XIV , au nombre des Prélats domeſtiques de ſa maiſon. Dans l'impoſſibilité de fournir aux dépenses qu'exigeoit de lui ſa nouvelle dignité , il eut recours à un architecte portugais , nommé Emanuel d'Azévêdo , & cet obligeant compatriote lui prêta huit cents écus pour acheter un caroſſe & des chevaux , & l'aider la première année à ſubſiſter. Il vécut quelque tems avec ce ſecours ; mais la Cour Romaine ne lui payant pas avec exactitude les appointemens de ſa place , il fut contraint d'y renoncer & de vendre ſon caroſſe & ſes chevaux , dont le diſpendieux entre-

rien l'avoit déjà forcé à contracter des dettes considérables. Au lieu de travailler à éteindre ces dettes, pour lesquelles il avoit été assigné plus d'une fois devant l'Avocat Riozzi auditeur du Cardinal Colonel Majordome de Sa Sainteté, le désir de confirmer par sa dépense ce qu'il avoit avancé sur le rang & les richesses de sa famille, lui en fit faire de nouvelles qui le reduisirent en peu d'années à la plus facheuse extrémité.

Il étoit en 1750 sur le point de quitter Rome, lorsqu'il y fut retenu par une lettre de son cousin Carvalho, qui, à force d'intrigues, étoit enfin parvenu à entrer au Ministère, & qui lui promettoit de ne rien épargner pour son avancement. Cependant, malgré cette promesse, ce ne fut, comme nous l'avons vu, qu'au mois de Mai 1756 qu'Almada fut nommé Ministre Plénipotentiaire à la place d'Andrada d'Enferrabodès. Quelque incapable qu'il fût de remplir ce poste difficile & important, il y auroit de l'injustice à faire un crime de ce premier choix à Carvalho, qui n'avoit pas vu son cousin depuis l'enfance, & lui croioit, sinon les talens d'un habile Négociateur, du moins assez de prudence pour jouer en public le rôle de représentant & en soutenir décemment le caractère. Ce Ministre ne le connut parfaitement qu'à son retour à Lisbonne, après la rupture avec le Saint Siege. Malgré le penchant qui l'aveugloit en sa faveur, il vit, dès la première conversation, jusqu'à quel point cet homme, chargé de la conduite des affaires les plus délicates, manquoit de lumieres & de discernement, & ne put s'empêcher de lui témoigner à lui-même le mépris que lui inspiroient son ignorance & son incapacité. Ce mépris alla jusqu'au point de ne pas daigner lui adresser la parole lorsqu'il l'avoit à sa table. Il ne chercha à lui procurer aucun emploi, pas même une pension qui pût le faire vivre

avec l'éclat convenable au caractère dont il avoit été revêtu.

Le premier usage qu'Almada, devenu Ministre Plénipotentiaire, fit à Rome de son autorité, fut d'ôter la place d'Architecte de la nation Portugaise à Emanuel d'Azévédo cet ami qui l'avoit si généreusement aidé dans sa détresse. Peu de mois après, comme si sa nouvelle dignité eût fait évanouir sa vocation à l'état ecclésiastique, il en quitta toutes les marques, & prit le titre de Commandeur. Mais quelles raisons l'autoriserent à le porter ? c'est ce que nous n'avons pu découvrir. Nous savons seulement que son cousin, qu'il n'avoit point consulté pour changer ainsi d'état & de titre, ne lui donna jamais de commanderie, & qu'il ne daigna pas même lui envoyer la Croix de l'Ordre de Christ.

Peu de peuples en Europe ont autant de peine que les Portugais à apprendre les langues étrangères, à cause de quelques vices de prononciation dont il leur est presque impossible de se défaire. Almada à qui la confusion naturelle de son esprit & son peu de pénétration rendoient cette étude encore plus difficile, après avoir passé à Rome une grande partie de sa vie, ne put jamais se familiariser assez avec son idiome, pour le parler & l'écrire correctement. Un langage mêlé d'Italien & de Portugais, un organe sourd & désagréable, rendoient souvent ses discours inintelligibles à ses compatriotes eux-mêmes. Les Ministres étrangers, les Cardinaux, tous ceux avec qui sa place le mettoit dans l'obligation de traiter, étoient presque toujours réduits à devenir ce qu'il vouloit leur dire. Le Cardinal Cavalchini ne pouvant plus supporter le travail & l'ennui de ces pénibles conférences, pria, quelques mois avant la rupture, un ami d'Almada d'engager ce Ministre à lui envoyer désormais le P. Antoine Rodriguez Mineur observantin, qui du moins se faisoit entendre.

A cette inconcevable difficulté de parler s'en joignoit une d'écrire née de la stérilité, & sur-tout du peu d'ordre qui regnoit dans ses idées. Un seul trait fera juger de ses talens à cet égard. De toutes les lettres qu'il a adressées à sa mere, il n'y en a peut-être pas une dont la minute ne lui ait été fournie par quelque ami.

L'impuissance d'agir par lui-même forçoit souvent Almada de recourir ainsi à des secours étrangers. Le pere Rodriguez que nous venons de citer fut son conseil ordinaire jusqu'à l'époque de la rupture. C'est lui qui dirigea toutes les négociations qui la précéderent, & qui, par l'abus intolérable qu'il ne cessa de faire du nom d'Almada, donna dans cette occasion à la Cour de Rome les sujets de mécontentement que nous avons rapportés. Ce religieux étoit fils d'un Payfan des environs de Coimbre. Obligé de quitter sa patrie où on le poursuivoit comme faussaire, il passa en Espagne & entra à Valladolid au service de Donna Maria de Pegna de Francia Dame Portugaise. Après y avoir demeuré quelque tems, il vint à Rome où il changea d'état, & prit l'habit de Saint-François, habit qu'il quitta depuis sous de faux prétextes, pour devenir Chapelain de l'ordre de Malthe. Une ambition démesurée, une audace excessive, un front que rien ne faisoit rougir, l'engagerent souvent dans les plus téméraires entreprises. A une crasse ignorance il joignoit une vanité insupportable, jusqu'à s'attribuer publiquement des livres auxquels tout le monde savoit qu'il n'avoit pas eu la moindre part. C'est ainsi que, pour faire sa cour à Carvalho, il mit les lettres initiales de son nom A. R. à la tête de quelques ouvrages imprimés à Rome contre le Saint-Siege & les Jésuites, & qu'il n'oublia rien pour persuader qu'il en étoit l'auteur.

Ce Moine intrigant trouva le moyen de s'introduire auprès d'Almada, gagna sa confiance, & le

domina bientôt au point de lui rendre sa personne & ses conseils absolument nécessaires. C'étoit lui qui rédigeoit les dépêches & les autres écrits Miniftériels, recevoit les instructions, dictoit les réponses, faisoit en un mot, sous le nom d'Almada, toutes les fonctions d'un Ministre plénipotentiaire. Le Commandeur, trop occupé du soin de son cabinet pour s'amuser à ces bagatelles, ne s'en réservoît que le nom & les honneurs. Ce merveilleux Muséum étoit bien digne en effet de toute son attention. Almada y avoit rassemblé à grand frais une foule de raretés qu'il montrait avec complaisance aux curieux, & qui ne pouvoient qu'en donner une haute idée de son goût & de ses connoissances. C'étoient de petits poissons sautillans, de jolies marionnettes qui paroissoient animées, & d'autres figures semblables dont les mouvemens inattendus surprennent agréablement les spectateurs. Des colliers, des bracelets, des pendans d'oreilles ajoutoient à cette précieuse collection, de nouvelles richesses, & une piquante variété. C'étoit à arranger & déranger sans cesse de si belles choses qu'Almada consacroit toutes les heures que lui laissoient le jeu & ses autres plaisirs. Cependant arrivoit le moment d'une audience indispensable, & le Commandeur alloit y répéter ce que lui avoit dicté le P. Rodriguez.

La rupture qui paroissoit inévitable entre Rome & le Portugal, avoit fait former à l'ambitieux observantin de nouveaux projets de fortune & d'élévation. Il étoit persuadé que si elle avoit lieu il deviendrait un personnage nécessaire, & que les deux Cours ne pourroient plus se rapprocher que par son moyen. Plein de cette idée, il se servit de l'ascendant qu'il avoit sur Almada, pour l'engager dans les démarches violentes & précipitées dont nous avons rendu compte, & fit si bien par ses perfides insinuations qu'il le détermina contre sa

propre volonté , à l'éclat qu'il désiroit. C'est du moins ce que nous pouvons conclure du propos que tint ce Ministre à un de ses Officiers , en revenant de chez le Cardinal Corsini qui lui avoit communiqué la dernière réponse du Pape : „ Enfin , „ dit-il , le P. Rodriguez a voulu à toute force „ la rupture „.

Dès qu'elle fut déclarée , le commandeur , obligé de quitter Rome , emmena dans son carrosse son favori Rodriguez. Ils traversèrent la place Colonne , au milieu des huées de la populace & des reproches amers de leurs compatriotes. Ceux-ci étoient violemment irrités contre Almada de l'ordre qu'il leur avoit signifié , au nom du Roi , de sortir dans trois mois des Etats du Pape , sans aucun égard pour le tort inestimable que ce déplacement devoit faire à leur fortune. Les Gouverneurs & députés de la maison de Saint-Antoine adressèrent une requête publique au Secrétaire d'Etat Dom Louis d'Acunha , & une particulière au Comte d'Oeyras , dans laquelle ils supplioient Sa Majesté de leur permettre de séjourner à Rome , à l'exemple des députés Espagnols , qui lors de la dernière rupture avoient continué d'y demeurer. Cette requête fut approuvée par le Cardinal Corsini , qui expédia lui-même le courier chargé de la porter à Lisbonne. Acunha dans sa réponse fit de vifs reproches aux députés de leur attachement pour Rome , leur accorda seulement un mois de délai , & ajouta que le Commandeur d'Almada avoit reçu à Florence des ordres précis sur cet objet. Le Comte d'Oeyras se contenta de répondre qu'il ne pouvoit rien changer à une résolution décidément prise par Sa Majesté. Almada piqué de ce qu'on ne s'étoit pas adressé à lui , mit dans l'exécution des ordres dont il étoit chargé une hauteur & une dureté insupportable. Il alla jusqu'à dire à ses confidens que les députés n'étoient redevables qu'à

sa considération pour le Cardinal Corsini , de ce que leurs biens n'avoient pas été confisqués.

Ce Ministre retiré à Florence voulut y faire imprimer quelques ouvrages, contre la Cour de Rome. Le Gouvernement lui en refusa d'abord la permission , qu'il accorda ensuite, à ses instances réitérées , à la charge de soumettre son manuscrit à l'examen des censeurs. Cette condition déplut à Almada ; il passa à Genes , & de là à Turin où ses imprudences & les graves sujets de plainte qu'il donna à divers particuliers , obligèrent le Roi de Sardaigne de demander son rappel à la Cour de Portugal.

Nous ne dirons rien de sa conduite à Rome lorsqu'il y retourna sous le Pape Clément XIV. Le détail que nous avons fait de la disgrâce du Chevalier Verney doit suffire pour fixer à cet égard le jugement du lecteur que nous craindrions de fatiguer par une longue digression.

Presque dans le même tems qu'Almada fut privé de son emploi , on renvoya le fameux Nicolas Pagliarini que le Marquis de Pombal avoit honoré d'une si éclatante protection. Après lui avoir ôté la direction de l'Imprimerie Royale , on lui insinua qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de retourner dans sa patrie. Quelques amis qui lui restoient lui obtinrent de la Cour le brevet d'Agent de Sa Majesté ; mais Pie VI, instruit du titre avec lequel il se proposoit de reparoitre à Rome , ne voulut pas le lui permettre. Pagliarini fut obligé de s'arrêter à Bologne , & de là dans une maison qu'il avoit à quelque distance de Rome où il obtint enfin de rentrer , mais sans caractère public. Il y reprit son premier état de Libraire.

A ce que nous avons dit de Pagliarini dans divers endroits de cette histoire, nous allons joindre quelques détails sur les causes qui ont donné à ce fameux Imprimeur une célébrité que sa nais-



sance, sa profession & ses talens ne sembloient pas lui promettre. Il vivoit à Rome sa patrie, en 1759, des ressources que pouvoit lui procurer une boutique de Libraire qui portoit son nom. Almada qu'il cherchoit à faire imprimer quelques ouvrages contre les Jésuites, & par-là peu agréables à Clément XIII, proposa à Pagliarini de s'en charger. Celui-ci lui représenta d'abord les risques qu'il couroit dans cette entreprise; cependant, déterminé par la promesse d'une magnifique récompense & d'un secret inviolable, il établit ses presses dans le rez-de-chaussée de l'hôtel même de l'ambassadeur. Cet asyle le mettoit à l'abri de toutes les recherches : il y travailla avec tout le mystère & toute la sûreté qu'il pouvoit désirer. Mais Almada, pour faire sécher ses feuilles plus promptement, ordonna qu'on les exposât sur une terrasse extérieure où elles furent apperçues par les religieuses du monastere de Saint-Laurent *in pane e perna*. Celles-ci frappées de ce spectacle, en parlerent à tous ceux qui vinrent les voir. Le Gouvernement en fut aussi-tôt instruit; & ne douta plus d'où partoient cette foule de libelles dont Rome fut alors inondée, tels que les *Réflexions sur le mémorial des Jésuites, par le Pere Tosetti*; les *Loups démasqués, par le Pere Dinelli Dominicain*; la *Critique du Bottari*, &c. Le prélat Caprara Gouverneur de Rome, fit faire des perquisitions pour en découvrir l'Imprimeur. On fut bientôt que c'étoit Pagliarini. Il fut arrêté, convaincu, & sur ses propres aveux jugé par le tribunal du Gouvernement. Dans ce tribunal se trouvoient alors les prélats Origo & Cioja, qui y faisoient les fonctions d'Assesseurs. Sa Sainteté y joignit les prélats Braschi, aujourd'hui Pape; Mannelli & Franceschi. Ces Juges ne furent pas d'accord sur la peine qu'on infligeroit au coupable. Quelques-uns opinierent pour la potence, d'autres pour les galeres. Le Pape se déclara pour le der-

nier avis, comme le plus doux; & Pagliarini fut condamné aux galeres où cependant il n'alla point. Il s'en racheta à prix d'argent, & se retira à Naples.

Carvalho instruit par Almada de la disgrâce de Pagliarini & du motif qui l'avoit occasionnée, écrivit au Ministre de Portugal résidant à Naples d'accueillir avec distinction ce précieux fugitif. Il lui fit remettre de sa part des lettres de noblesse, le brevet de Secrétaire de Légation, celui d'une pension annuelle de 1200 écus, & une somme de 6000 écus une fois payée. Ainsi comblé d'honneurs & de biens, Pagliarini vint s'établir à Lisbonne, où il ne cessa de jouir auprès du Ministre de la plus haute faveur, ni de la mériter par son empressement à seconder ses intentions. C'est de ses presses que sortirent tant d'ouvrages satyriques contre la Cour de Rome, & une foule d'autres également contraires à la religion & aux bonnes mœurs. Ces fruits de la moderne philosophie se répandirent avec rapidité dans tout le royaume, & sur-tout à Coimbre, où plusieurs étudians en sucèrent imprudemment le poison. Nous ne rappellons qu'en frémissant les détestables erreurs dont ces pernicieuses lectures ont été la source. Le tribunal du Saint-Office, rétabli par la Reine dans tous ses droits, condamna le 26 Août de l'année dernière 1781, vingt personnes « pour avoir blasphémé contre la Sainte Trinité, Jesus-Christ & sa Mere, » mutilé leurs images, nié plusieurs Sacremens, » reçu l'Eucharistie après avoir mangé, attaqué la » pureté de Marie, prétendu que la fornication » n'étoit point un mal », & d'autres semblables impiétés, difficiles sans doute à concilier avec la vigilance & la délicatesse d'un Ministre que l'idée seule d'un péché véniel alarmoit. Mais cette vigilance, cette délicatesse que Carvalho affectoit dans ses discours, & que prouvoit si peu sa conduite,

forment en effet le caractère de la pieuse Princesse assise aujourd'hui sur le trône. Ses premiers soins en y montant ont été de remédier aux funestes atteintes portées à la pureté des mœurs & de la Foi, & de purger ses états du dangereux levain dont une licence criminelle les avoit infectés.

C'est ainsi que dans l'espace d'un an & quelques mois furent rendus à leur patrie, remis en possession de tous leurs biens, rétablis dans leur honneur & leurs emplois tant d'illustres innocens immolés à l'aveugle fureur d'un despote; & déplacés ou punis, les odieux ministres de ses cruautés. Mais la joie que causa aux Portugais cette heureuse révolution ne fut pas sans un mélange d'amertume. La Reine avoit commis trois Magistrats pour recevoir les plaintes de ses sujets contre le Marquis de Pombal. Ils publièrent une liste des personnes que ce Ministre avoit fait mourir, en-  
prisonnées ou reléguées dans les Colonies, qui pénétra tous les bons Citoyens de douleur & d'indignation. Le nombre de ces déplorables victimes de la tyrannie se montoit à neuf mille six cents quarante, dont à peine huit cents avoient survécu à leurs malheurs, & parmi lesquelles il y en avoit trois mille neuf cents soixante & dix à qui on ne pouvoit reprocher aucun crime. On lut avec attendrissement, sur cette liste fatale, les noms de D. Emmanuel de Souza Calharis, du Comte d'Obidos, du Comte de Ribeira, d'Antoine Costa Freire, de l'Abbé de Mendoza Corte-Real, de D. Joseph Botelho Archevêque de la Bahia, des Prélats Sampajo & Aguilar, des PP. Chevalier & Macedo de l'Oratoire, & d'une infinité d'autres qui avoient honoré leur Patrie par leurs vertus & leurs talens. Ce qui redoubloit l'étonnement, c'est que, malgré leurs recherches, les Magistrats chargés de cet examen n'avoient pu pénétrer les motifs qui avoient attiré à la plupart de ces infortunés des traitemens

## XXI.

*Nombre prodigieux des personnes emprisonnées ou exilées sous le Ministère de Carvalho.*

si rigoureux. Les ordres en vertu desquels ils avoient été enlevés, étoient souscrits, sans autre explication, par le tribunal de l'Inconfiance, aveugle exécuter des volontés de Carvalho. Nous passons sous silence quelques nouveaux traits de ses injustices & de ses cruautés, dont la nation ne fut instruite qu'à cette époque, mais qui n'ajoutèrent rien à l'idée qu'elle avoit de son persécuteur.

Les commissaires dont nous venons de parler, ôtèrent la garde des prisons d'état à un certain Machado qui exerçoit cet emploi avec une barbarie inconcevable, & lui firent rendre un compte rigoureux de sa conduite. On lui imputoit, entre autres vexations, d'avoir laissé mourir plusieurs prisonniers privés des secours spirituels qu'il leur avoit constamment refusés. Le Comte de Ribeira s'étant mis un jour à une petite fenêtre, fut aperçu par Machado qui le couvrit d'injures & le fit charger de fers. Cet indigne traitement eut pour le malheureux Comte les suites les plus funestes. Accablé sous le poids de ses chaînes, & épuisé par le sentiment de son infortune, il fut saisi d'une fièvre violente qui l'emporta en peu de jours.

Du reste, c'est peut-être moins Machado qu'il faut accuser de cet excès, que Pombal lui-même de qui il tenoit sa place, & dont il ne faisoit qu'exécuter les ordres.

XXII.  
*Conduite de la Cour envers les Ex-Jésuites.*

De tous les Portugais exilés sous le Ministère de Carvalho, les Ex-Jésuites étoient les seuls que Marie n'eût pas rappelés; ce qui n'empêchoit pas ceux qui, comme les autres prisonniers d'état, avoient obtenu leur liberté, d'en jouir paisiblement au sein de leurs familles. Les étrangers, au nombre de trente, avoient été renvoyés dans leur Patrie, avec une somme suffisante pour fournir aux frais de leur voyage. On avoit assigné au P. Oliveira une pension de 300,000 réis (1875 liv.), & à chacun de trois qui appartennoient à des mai-

sons distinguées, une de 250,000 reis (1562 liv. 10 s.) Quant à ceux qui demeuroident dans l'état ecclésiastique, la Reine avoit envoyé à la chambre apostolique 400,000 cruzades, pour l'indemniser de ce que lui avoit coûté jusqu'alors l'entretien de ces Religieux.

On étoit du reste fort incertain sur le parti que la Cour prendroit à leur égard. Leurs partisans & eux-mêmes se flattoient que la Reine ne les traiteroit pas moins favorablement que ses autres sujets, & leur accorderoit bientôt la permission de rentrer en Portugal. Dans cette confiance, quelques-uns d'entr'eux, plus hardis que leurs compagnons quitterent l'Italie & s'embarquerent pour Lisbonne. Ils arriverent à la vue de cette capitale au nombre de six, dans les premiers jours de 1779, & y causerent une surprise universelle. Quoique la Cour n'approuvât pas leur entreprise, elle ne s'opposa point à leur débarquement; mais elle leur enjoignit de se retirer dans le Monastere Royal des Bénédictins de Bélem, pour y vivre sous les ordres de l'Abbé. Celui-ci leur permit bientôt d'aller librement dans la ville, à la seule condition de revenir coucher dans le Monastere. Enfin, sur les bons témoignages qu'il rendit d'eux à la Reine, cette Princesse ne mit plus de bornes à leur liberté, & les rétablit dans tous les droits de citoyens. Le décret qu'elle publia à ce sujet, est adressé à l'Abbé des Bénédictins de Bélem, & daté du 11 Mars 1779. Des six Ex-Jésuites il n'y en a que cinq de nommés, parce que le sixieme, Emmanuel de Rocha Cardoso, dont l'esprit avoit souffert quelque altération, avoit déjà été remis entre les mains de sa famille. (*Voyez Pieces Justificatives N<sup>o</sup>. XIX.*)

L'heureux succès qu'avoit eu la démarche de ces six religieux, enhardit leurs confreres, dont quelques-uns ne tarderent pas à reparoitre publiquement dans la capitale en habits d'ecclésiastiques.

La condescendance de la Cour dans cette occasion , engagea tous ceux qui avoient des parens Ex-Jésuites , à présenter des requêtes pour obtenir leur rappel. Marie prit le parti de ne répondre à aucune. Cependant les plus courageux continuèrent à revenir à Lisbonne & dans les autres villes du Royaume , sans la permission du Gouvernement qui fermoit les yeux sur cette violation d'une loi non-abrogée. Cette tolérance dura jusqu'à ce que le Gouverneur de Bragance se plaignit à la Cour qu'il en étoit arrivé trois dans cette ville qui avoient été reçus par leurs partisans avec des applaudissemens extraordinaires. La Reine ordonna de les renfermer dans un couvent ; ce qui fut rigoureusement exécuté.

La subite apparition de ces malheureux proscrits , malgré les précautions que Pombal avoit prises pour rendre leur retour à jamais impossible , lui causa un violent dépit & une égale inquiétude. L'impression que pouvoit faire sur l'ame compatissante de la Reine la présence de ces hommes si cruellement persécutés , n'étoit pas le seul objet de ses craintes : il trembloit sur-tout qu'ils ne parvinssent à obtenir de la justice de Marie la révision de l'étrange procès qui avoit eu pour eux des suites si funestes. Mais ces alarmes se trouverent alors sans fondement. Les mouvemens que se donna Oliveira pour appuyer le Mémoire adressé à la Reine par les Jésuites de l'état ecclésiastique , ne produisirent aucun effet , & les choses demeurerent toujours dans le même état.

**XXIII.** Marie , en s'occupant à réparer les injustices particulières dont tant de Citoyens avoient été les victimes , ne négligeoit pas les désordres publics introduits dans l'état par l'administration de Carvalho. D'utiles réglemens donnerent bientôt au commerce intérieur & extérieur une nouvelle vie ; & le système de neutralité , si sagement adopté

*Idee du  
Gouvernement  
actuel.*

par la Reine, ne peut que le rendre encore plus florissant. Tandis que les autres Puissances de l'Europe combattent pour le vain empire de la mer, le Portugal jouit seul des avantages réels de la navigation. Ses ports ouverts aux deux partis s'enrichissent également de leurs gains & de leurs pertes. Lisbonne voit tous les jours arriver des armateurs qui viennent y vendre à vil prix les prises qu'ils ont faites dans leurs courses.

L'industrie nationale n'a pas été moins encouragée. Divers impôts ont été abolis ; un , entr'autres, sur le sel de Sétuval qui avoit mis au commerce de cette denrée importante de funestes entraves. On a resserré dans de justes bornes les énormes prérogatives de la compagnie des Vins de Porto. On a supprimé quelques autres privilèges exclusifs, destinés à enrichir un petit nombre de personnes protégées par Carvalho, & à augmenter la misère commune.

Mais de toutes ces suppressions, aucune n'a été reçue des Commerçans Portugais avec plus de plaisir & de reconnoissance que celle de la fameuse Compagnie du Maragnon & du Grand-Para. On peut se rappeler l'aveugle prédilection que Pombal avoit montrée pour cet Etablissement, avec quelle chaleur il l'avoit soutenu contre les justes plaintes de la nation entière, & de combien de particuliers cette obstination avoit causé la ruine. Les Négocians ont voulu témoigner d'une manière éclatante la joie que leur inspiroit cet heureux événement. Ils ont fait chanter un *Te Deum* solennel, pour remercier le Ciel d'avoir donné au Portugal une Reine tout à la fois si bienfaisante & si éclairée.

Nous nous contentons d'indiquer ici ces utiles changemens; nous en passons sous silence une infinité d'autres, non-moins propres à porter la Monarchie à un haut point de prospérité & de grandeur, & qui signalent chaque jour la sage Admini-

nistraton de Marie. Plus fortunés que nous, forcés d'offrir sans cesse à nos Lecteurs un affligeant tableau de cruautés & d'injustice, les Historiens de ce Regne mémorable n'auront à transmettre à nos neveux que des traits de bienfaisance & d'équité. Nous ne parlerons ni de cette Assemblée, composée de Magistrats également instruits & vertueux, & chargés par la Reine de travailler à la réforme des Lois ; ni de l'Académie Royale des Sciences, établies par les soins & sous la direction de D. Juan de Bragance, Duc de Lafoens, & dont la Nation entière a déjà commencé à recueillir les précieux avantages. Ce qu'a fait à Lisbonne, pour l'embellissement & la sûreté de cette Capitale, M. de Manique, Lieutenant-Général de Police, suffiroit seul pour immortaliser le nom d'une Princesse capable de choisir des Ministres aussi vigilans & aussi éclairés. Grace à leur activité & à leurs lumieres, les Arts, le Commerce, les Sciences, tout renaît en Portugal, tout sort de la funeste léthargie où le gouvernement du Marquis de Pombal avoit plongé ce malheureux Royaume.

Ce Ministre continuoît à vivre dans sa retraite avec une apparente tranquillité, & se flattoit d'y terminer ses jours, au sein de sa famille. Cependant, malgré l'indifférence, la gaieté même qu'il affectoit quelquefois, l'opprobre qu'imprimoit à son nom ce qu'on decouvroit à chaque instant de ses violences & de ses déprédations, ne pouvoit manquer de lui causer de vives inquiétudes. Le Capitaine d'un navire venant des Indes, fit à la Secrétairerie d'Etat un rapport qui excita universellement la surprise & l'indignation. Il déclara dix-neuf caisses, à l'adresse du Marquis de Pombal, pleines d'argenteries & de pierres précieuses enlevées à Goa, du riche tombeau de Saint François-Xavier. Ce sacrilege enlèvement pénétra d'horreur les Portugais, qui n'avoient rien perdu de leur tendre dé-



votion envers le glorieux Apôtre des Indes. La Reine sur-tout en fut vivement irrité : elle frémit de voir l'avarice & l'irréligion franchir ainsi toutes les bornes, & destiner à des usages profanes les dons sacrés de la piété & de la reconnoissance. Elle ordonna que ces caisses fussent incessamment renvoyées à Goa, & qu'on rendit au tombeau du Saint les richesses dont on l'avoit si injustement dépouillé.

Carvalho, pour faire diversion à ses chagrins, ou du moins pour les dissimuler, avoit entrepris de vastes bâtimens, non-seulement pour lui, mais encore pour les autres : car, quel qu'en fût le motif, il commençoit enfin à se montrer bienfaisant & libéral. Il fut cependant forcé de ralentir un peu ces travaux par des remboursemens considérables auxquels il fut condamné. La permission accordée par la Reine à tous ses sujets de présenter leurs griefs contre ce Ministre, avoit mis au grand jour toutes les usurpations. En peu de tems, son Agent reçut ordre de payer à la communauté des Fabricans en soie 20,000 cruzades, 150,000 aux directeurs des Lagnes, & presque autant aux Peres de Saint-Philippe. Carvalho s'étoit fait prêter ces sommes sous différens prétextes, & n'avoit jamais songé à les rendre. Ces restitutions particulières furent bientôt suivies d'une de 250,000 cruzades dont il étoit débiteur envers l'Etat. Il y avoit une caisse d'impositions spécialement destinées à la reconstruction des bâtimens publics. Pombal, qui en avoit la surintendance, en avoit détourné la somme dont nous venons de parler, & l'avoit employée à faire bâtir en son nom plusieurs maisons, dont il conservoit encore la propriété.

Ces faits incontestables furent, pour les plus incrédules, une preuve évidente des principes de Gouvernement que Carvalho avoit constamment suivis. L'empire absolu qu'il avoit pris sur le foible

La Reine ne fait rendre au tombeau de Saint François Xavier les richesses dont l'a-

voit dépouillé l'avarice de Carvalho.

XXV.  
Rembursemens considérables auxquels le Marquis de Pombal est condamné.

Joseph , & l'administration des Finances qu'il avoit eu l'art de s'approprier , le rendoient , dans l'exécution de ses desseins , parfaitement indépendant des autres Secrétaires d'Etat. Il ne connoissoit de règle & de-loix que son intérêt ou les caprices. Le Roi n'écoutoit que ses conseils. Tous les autres lui étoient suspects , sur-tout s'ils étoient contraires à ceux de son fidele Ministre. Les plus justes représentations étoient rejetées , & le plus léger murmure rigoureusement puni. De là le silence forcé que gardoient sur ses plus violentes usurpations les infortunés dont elles caufoient la ruine. Mais lorsque la sagesse de la Reine eut renversé ces indignes barrières élevées entre l'équité du trône & les plaintes des sujets , que d'odieux monopoles , que de vexations criantes , que d'abus d'autorité ne découvrit-on pas ! Nous n'aurions jamais fini , si nous voulions en mettre le détail sous les yeux de nos lecteurs. Chaque jour paroissoient de nouveaux opprimés qui dévoiloient de nouvelles injustices , & demandoient hautement vengeance contre leur commun persécuteur.

Parmi les divers écrits publiés à cette époque contre le Marquis de Pombal ; celui dont ce Ministre parut le plus offensé , fut un Mémoire en faveur de François-Joseph Caldeira Galbardo Mendanha. Celui-ci , victime comme tant d'autres de la fureur de Carvalho , avoit été reléguée dans un des établissemens les plus éloignés de la domination Portugaise. Rappelé ensuite dans sa patrie avec les autres exilés , il avoit voulu réclamer contre l'acquisition que Pombal lui-même avoit faite pendant son absence de plusieurs terres qui lui appartenoient. L'avocat chargé de rédiger son mémoire , au lieu de se renfermer dans la question qu'il avoit à traiter , fit une violente sortie contre la personne & l'administration du Marquis. C'étoit une injure grave & déplacée dont Carvalho pouvoit sans doute solliciter

citer juridiquement la réparation. Mais , accoutumé à ne pas confier à d'autres qu'à lui le soin de ses vengeances , il engagea un de ses avocats à répondre à ce mémoire , & lui fournit lui-même les matériaux nécessaires.

Le résultat de ce travail fut une longue apologie de sa conduite , à laquelle personne n'ajouta foi , & qui irrita vivement la Reine par les expressions peu ménagées que l'auteur s'y étoit permises contre les Ministres en place , & la témérité qu'il avoit eue de calomnier de nouveau des personnes que Sa Majesté avoit déclarées innocentes. Les éloges excessifs qu'on lisoit dans cet écrit du Marquis de Pombal , le tableau qu'on y présentoit des prétendus avantages que le commerce & les arts avoient trouvés sous son Ministère , le but qu'on sembloit s'y être proposé de rendre le Gouvernement actuel odieux à la nation , soulevèrent tous les esprits. La Reine , après s'être fait rendre un compte exact de toute cette affaire , supprima , de l'avis de son conseil , les deux Mémoires de Caldeira & de Carvalho , défendit à tous ses sujets d'en conserver des copies , ordonna que les originaux en seroient brûlés en présence du Juge du procès & de deux Notaires , & condamna à la prison les deux Avocats qui les avoient signés. Cet édit de proscription est du 3 Septembre 1779. (*Voyez Pièces Justificatives N<sup>o</sup>. XX.*)

Peu de jours après , la Reine en publia un second , par lequel elle ordonnoit de nouveau à tous ses sujets sans exception , de remettre au Greffe tous les exemplaires qu'ils auroient de ces deux Mémoires. Dans les assemblées qui se tinrent pour discuter cette importante affaire , il fut décidé qu'on feroit subir à Carvalho un interrogatoire juridique pour éclaircir certains faits qu'il avoit avancés dans son ouvrage. Pour cet effet , on envoya à Pombal deux Juges revêtus des pouvoirs nécessai-

XXVI  
Suppression d'un  
Mémoire  
apologétique en  
faveur de  
Carvalho.

XXVII

*Interro-  
gatoire  
subi par  
Carval-  
ho*

res. Le choix de ces Commissaires, victimes l'un & l'autre des injustices & des vexations du Marquis ; ne devoit pas être fort agréable à ce Ministre. Ils arrivèrent à Pombal dans les derniers jours de Septembre, & se rendirent sur le champ chez Carvalho qui étoit encore au lit. Il les fit entrer dans sa chambre, & leur demanda s'ils venoient simplement pour le voir, ou s'ils étoient chargés de quelque ordre de la Reine. Sur leur réponse qu'ils étoient envoyés par Sa Majesté, le Marquis se leva, se fit habiller, & vint retrouver ses Juges. Ils lui présentèrent l'ordre de la Reine qu'il reçut avec respect. Après l'avoir lu à genoux, il assura les Commissaires qu'ils pouvoient l'exécuter au moment même, & qu'il étoit prêt à répondre à leurs questions ; mais ils lui dirent qu'ils ne vouloient pas le fatiguer, & qu'ils reviendroient le lendemain. Le Marquis qui avoit coutume de sortir tous les jours après son dîner, fit sa promenade ordinaire, & ne laissa échapper aucune marque d'inquiétude ni d'altération.

Le lendemain matin les deux Magistrats commencèrent à remplir l'objet de leur mission. Cette première séance fut de trois heures : ils continuèrent les jours suivans cet interrogatoire qui dura jusque vers le milieu de Novembre. A cette époque Pombal tomba dangereusement malade, & les Commissaires furent obligés de suspendre leur opération.

Cependant rien ne transpiroit dans le Public de cette procédure intéressante. On ignoroit également sur quoi rouloient les questions, & quelles étoient les réponses. La Reine avoit ordonné aux Commissaires de ne rien négliger pour rendre leur secret impénétrable. En conséquence ils envoyent à la Cour leurs paquets cachetés, & par des courriers exprès.

Ces précautions servoient encore à redoubler la

curiosité & l'impatience des politiques. Jamais Carvalho n'avoit plus fixé leur attention que depuis l'arrivée des Commissaires à Pombal. Ceux-ci après y avoir demeuré jusqu'à la fin de Janvier 1780, se rendirent à Salvaterra où étoit la Cour, pour rendre compte à Sa Majesté de leur commission. Ils y eurent avec le premier Ministre une conférence qui dura une journée entière, & revinrent ensuite reprendre à Lisbonne, dans les tribunaux dont ils étoient membres, l'exercice ordinaire de leurs fonctions.

La Cour continua à garder le même silence sur le résultat de cet interrogatoire, dont nous verrons bientôt quels furent les effets. On débita seulement dans le public que Carvalho s'étoit d'abord tenu ferme sur la négative, & qu'à chaque explication qu'on lui demandoit il se contentoit de répondre; » Le Roi le vouloit ainsi; je n'ai fait qu'exécuter ses ordres, — Ce n'est pas, ajoutoit-il quelquefois, cette tête blanchie par l'âge qui portoit la couronne, mon devoir étoit d'obéir. Il tâchoit par ces vains détours, d'éluder les questions pressantes de ses juges; mais lorsqu'ensuite on lui eut produit des lettres écrites de sa main, où il se vantoit d'avoir enfin obtenu tout pouvoir pour agir contre les Grands & les Jésuites qu'il haïssoit presque également, il fallut bien céder à l'évidence de ce témoignage. On prétendit qu'entre autres aveux que lui avoit alors arrachés la force de la vérité, il étoit convenu d'être l'auteur de quelques écrits calomnieux qui avoient servi de base à la condamnation des malheureuses victimes de sa haine.

On répandit encore, & ce fait nous paroît un peu mieux prouvé, que huit jours avant le départ des Commissaires le Marquis de Pombal leur avoit dit qu'il étoit bien fâché de la peine qu'il leur donnoit depuis si long-tems; mais qu'elle touchoit à son terme, & que dans huit jours ils seroient certains-

nement rappelés : prédiction vérifiée par l'événement, & qui peut fournir une ample matière aux conjectures des politiques.

Ce que nous venons de dire des prétendus aveux de Carvalho, quoique uniquement appuyés sur des bruits populaires, fut avidement recueilli par les ennemis de ce Ministre. Le trouble visible du petit nombre de ses partisans ; la tristesse & la consternation de la plupart d'entr'eux, les mouvemens qu'ils se donnerent pour étouffer ces bruits, parurent une preuve évidente qu'ils étoient en effet fondées. Pour nous, nous convenons de bonne foi que nous n'y avons pas trouvé la même certitude ; & jaloux de n'offrir à nos lecteurs que des faits incontestables, nous ne chercherons pas à leur dévoiler un mystère que nous n'avons pu pénétrer. Nous observerons seulement que le Jugement rendu quelque tems après en faveur des Seigneurs exécutés, & l'arrêt de mort prononcé à la même époque contre le Marquis de Pombal, fussent sans doute pour fixer notre opinion, sinon sur les détails, du moins sur la nature de ces aveux.

# XXIX.

*Grave  
maladie  
du Mar-  
quis de  
Pombal.*

La maladie de ce Ministre devenoit tous les jours plus sérieuse. C'étoit un abcès dans la poitrine, dont les symptômes fâcheux faisoient tout craindre pour sa vie. Son âge avancé, le chagrin de son interrogatoire, la crainte des suites funestes qu'il pouvoit avoir, rendoient le mal encore plus grave, & ne laissoient pas croire qu'il pût y résister. De fréquens couriers apportoit à la Cour des nouvelles de son état, & toutes l'annonçoient comme désespéré. Il écrivit au Comte d'Oeyras une lettre qui fut recherchée avec empressement. Persuadé qu'il lui restoit peu d'instans à vivre, il donnoit à son fils quelques avis sur sa conduite, & lui défendoit sur-tout de quitter Lisbonne. La piété filiale ne permit pas au Comte d'Oeyras d'exécuter ce dernier ordre. Il se rendit à Pombal accompagné

d'un chirurgien, qui malgré ses soins & son habileté ne put vaincre la force du mal. Carvalho fut encore assez long-tems dans le plus grand danger, & son fils reprit le chemin de Lisbonne avec peu d'espérance de le revoir. Cependant sur la fin de Février son état commença à devenir meilleur : on essaya de nouveaux remèdes qui eurent enfin tout le succès qu'on s'en étoit promis.

On lui avoit conseillé, pour achever de se rétablir, des eaux situées dans le voisinage d'Oeyras; mais il fut qu'il ne pouvoit y aller sans l'agrément de la Cour, & il ne voulut pas le demander. Il montra d'abord la même répugnance à l'égard des eaux de Coimbre, dont ses Médecins & ses amis ne cessoient de lui vanter les salutaires effets. Vaincu à la fin par leurs instances répétées, il fit solliciter auprès de la Reine la permission d'aller à Coimbre, dont les eaux, disoit-il, étoient nécessaires à son entière guérison. Cette Princesse, qui, instruite de son état, ajoutoit peu de foi à cette nécessité, lui fit répondre qu'elle lui défendoit expressément de sortir, sous aucun prétexte de Pombal, où il devoit se regarder comme prisonnier d'état.

La santé de Carvalho s'étant en effet parfaitement rétablie sans le secours de ces eaux, les deux Commissaires revinrent à Pombal pour continuer l'interrogatoire qu'ils avoient suspendu sur la fin de Janvier. Il dura encore plusieurs jours, sans que le public fût mieux instruit de son objet & de son résultat. Les conjectures des politiques sur les réponses de Carvalho, n'eurent pas des fondemens plus solides qu'auparavant, & par cette raison ne méritent pas de fixer l'attention de nos lecteurs. Ce qui les intéressera davantage, c'est d'apprendre que l'équitable & bienfaisante Marie rendit bientôt après un témoignage éclatant à l'innocence de la Comtesse d'Atonguya, épouse de D. Jérôme

XXX.

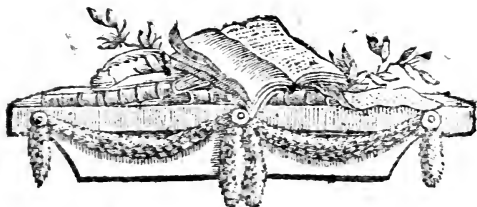
*La Reine  
lui refusa  
la permission  
d'aller  
prendre  
les eaux  
de Coimbre.*

XXXI. Ataïde, Comte d'Atonguya, exécuté avec le Duc d'Aveiro, & fille de la Marquise Donna Eléonor de Tavora. (Voyez le décret publié à cet effet le 1er. Juillet 1780, *Pieces Justificatives N<sup>o</sup>. XXI.*)

La justification authentique de cette dame infortunée, d'abord condamnée à mort, & renfermée ensuite par grace dans le Monastere de Sachavenz, où elle passa dix-huit ans, causa à sa famille une joie que partagerent avec transport tous les gens de bien. Ils se flatterent que le tems n'étoit pas loin, où la mémoire de tant d'illustres malheureux dont Carvalho avoit versé le sang & flétri la réputation, obtiendrait la même justice. L'innocence publiquement reconnue de la Comtesse d'Atonguya étoit un préjugé bien avantageux en faveur de celle du Duc d'Aveiro & de ses prétendus complices. Comme eux, la Comtesse est déclarée, dans la sentence du 12 Janvier 1759, article X, coupable du plus horrible attentat; & cependant, après un rigoureux examen, on ne trouve rien dans sa conduite qui puisse autoriser même le plus léger soupçon. Si, au défaut d'autres preuves, nous voulions employer ici le grand argument de Carvalho, *Quiconque à été méchant une seule fois, est justement présumé l'être toujours*, & que nous disions à ce Ministre, celui qui a évidemment calomnié la Comtesse d'Atonguya, peut bien en avoir fait autant à l'égard de tous ceux qu'il a chargés du même crime; quelle seroit sa réponse.

La Comtesse parut publiquement à la Cour avec le fils dont elle étoit enceinte lorsqu'elle fut arrêtée. La Reine lui fit l'accueil que méritoient sa naissance, ses vertus & ses malheurs. Elle n'oublia rien pour l'en dédommager, & lui assigna sur sa cassette une somme considérable, jusqu'à ce qu'elle fût rentrée en possession de tous ses biens.





# MÉMOIRES

DU

MARQUIS DE POMBAL.

---

## LIVRE DOUZIEME.

*RÉVISION du procès du Duc d'Aveiro :  
derniers Evénemens.*

**L**A conduite de la Reine envers la Comtesse d'Atonguya, engagea le Marquis d'Alorna à redoubler de zèle & d'efforts pour faire réhabiliter la mémoire de ses infortunés parens. Convaincu de leur innocence, & décidé à tout mettre en œuvre pour obtenir la cassation de l'injuste arrêt qui les avoit conduits à une mort ignominieuse & cruelle, il avoit déjà présenté une première requête, où il demandoit avec instance la révision de cet odieux procès. L'obstacle qu'avoit mis à cette révision le fameux Alvara du 17 Janvier 1759, n'étoit pas peut-être la plus grande difficulté que le Marquis eût à vaincre dans cette entreprise. Il y en avoit d'autres qu'il ne s'étoit pas dissimulées. Il connois-

1780.

soit l'étroite liaison de cette affaire avec celle des Jésuites, sur laquelle il n'étoit pas si facile de revenir. Cette considération n'avoit pas arrêté ses démarches, mais elle avoit empêché qu'elles n'eussent le succès qu'il devoit en attendre. Encouragé

*I. Nouvel-  
le requête  
du Mar-  
quis d'Al-  
orna  
pour ob-  
tenir la  
révision  
du procès  
du Duc  
d'Aveiro  
& des  
Marquis  
de Tavora.*

cependant par l'événement dont nous venons de parler, & plein d'une juste confiance en l'équité de Marie, il renouvella sa demande, & l'appuya de toutes les raisons qui pouvoient en assurer l'effet. Il supplia Sa Majesté d'ouvrir enfin l'oreille aux cris du sang innocent versé avec tant de barbarie sur un infâme échafaud, & de ne pas refuser à des familles jusqu'alors illustres, & qu'une accusation atroce avoit couvertes d'un opprobre éternel, la légère faveur d'examiner du moins les preuves de leur crime, & les motifs de leur condamnation.

*II. Edit qui  
ordonne  
cette ré-  
vision.*

La Reine vivement attendrie du tableau touchant que traçoit le Marquis d'Alorna des désastres de sa malheureuse famille, & non-moins frappée de la justice de sa demande, l'accueillit avec bonté. Elle ordonna sur le champ à son Conseil d'état & à celui du Roi (1) de la prendre en considération. Ces deux tribunaux, après plusieurs séances & le plus mûr examen, convinrent tout d'une voix que la requête du Marquis d'Alorna étoit fondée; que les nullités évidentes, & les monstrueuses irrégularités de la sentence du 12 Janvier 1759, autorisoient Sa Majesté à en permettre la révision. Marie, en conséquence de cette décision que les mouvemens de son cœur bienfaisant avoient déjà prévenue, publia un édit en date du 10 Octobre 1780, où elle ordonnoit que le procès du Duc d'Aveiro & des autres Seigneurs exécutés, seroit revu par des Juges choisis dans les premiers tribunaux du

---

(1) El Desembargo do Paço.

royaume. Sa Majesté dérogeoit pour cet effet à toute loi contraire, & nommément à l'Alvara du 17 Janvier 1759. (*Voyez Pieces Justificatives N<sup>o</sup>. XXII.*)

Cet édit fut reçu de l'Europe entière avec des applaudissemens universels. Un voile impénétrable, répandu à dessein sur les causes & les détails du tragique événement qui avoit rempli l'univers d'horreur, avoit tenu jusqu'alors tous les esprits dans l'obscurité & l'incertitude. Les Politiques espéroient que des juges aussi distingués par leurs lumières que par leur intégrité, éclairciroient enfin leurs doutes, & fixeroient leur opinion. Les Portugais sur-tout, témoins plus immédiats des injustices du Gouvernement, & plus directement intéressés à leur réparation, virent avec transport leur auguste Souveraine ouvrir par-là sa brillante carrière, & cet heureux début assurer à la fois la gloire de son regne, & la félicité de ses sujets.

Nous laissons au lecteur à imaginer quel effet dut produire sur le Marquis de Pombal ce dernier coup, le plus terrible qu'on lui eût encore porté. Ce qu'il avoit fait pour le prévenir, montre assez combien il le redoutoit. Ses précautions n'eurent pas le succès qu'il s'en étoit promis; & peut-être, par les soupçons qu'elles confirmèrent sur l'irrégularité de sa conduite dans cette importante affaire, furent-elles pour la sage Marie, un motif de plus, d'en ordonner la révision.

Du reste plusieurs raisons concouroient à rendre cette révision nécessaire. Ce que des hommes recommandables par leurs vertus & leurs lumières, des écrivains judicieux & désintéressés avoient dit hautement du fameux arrêt de l'inconfiance lorsqu'il devint public, exigeoit qu'on en démontrât la justice, ou qu'on en réparât l'iniquité. Il avoit paru dès-lors appuyé sur des preuves si foibles, si évidemment dicté par la haine & la calomnie,

III.  
Juge-  
mens de  
plusieurs  
Hommes  
célebres,  
sur l'at-  
tentat du  
3 Septem-  
bre 1758.

qu'il avoit universellement excité la surprise & l'indignation. M. Shirley , dans son *Magasin de Londres*, du mois de Mars 1759 , dit : „ Que l'arrêt  
„ du tribunal de l'inconfiance ne peut être re-  
„ gardé, ni comme concluant pour le public, ni  
„ comme juste à l'égard des accusés.... De quel  
„ poids, ajoute-t-il, peut être un jugement qui  
„ n'est, d'un bout à l'autre, qu'une vague déclara-  
„ tion, où l'on cache au public les dépositions  
„ & les témoins, où toutes les formes légales ne  
„ sont pas moins violées que l'équité naturelle » ?

Le Maréchal de Belle-Isle , dans son testament politique imprimé en 1762, page 95 , après avoir parlé de l'assassinat de Joseph I, & fait quelques réflexions sur l'injustice de la condamnation du Duc d'Aveiro & de ses prétendus complices, ajoute ces mots remarquables : „ J'ai entre les mains  
„ des pieces (1) authentiques qui répandent un

---

(1) Dans le compte que nous avons rendu au quatrième livre de cette histoire , de ce que nous avons pu découvrir sur l'attentat du 3 Septembre, nous nous sommes plaints de la diversité des récits qui en furent faits , au moment même où il fut commis, par les soins de Carvalho à tromper sur ce point la juste curiosité du public. Les détails de ce funeste événement , tels que nous les avons présentés, passèrent alors pour constans dans l'esprit de la plus grande partie de la nation. Depuis , des personnes dignes de foi nous ont raconté le fait avec des circonstances toutes différentes & bien plus extraordinaires. Nous allons en faire part à nos lecteurs , en attendant que la Reine veuille bien lever le voile mystérieux dont cette affaire est encore enveloppée. On nous a écrit , comme une chose certaine , „ Que parmi les personnes arrêtées après la  
„ mort du Roi , il y avoit un malheureux soldat qui  
„ déclara qu'il avoit reçu ordre de Carvalho de tirer  
„ dans les roues du carrosse de Sa Majesté , où étoit un

» grand jour sur cette affaire. . . . . C'est un grand  
 » malheur pour les Rois de négliger, dans des  
 » choses aussi graves, de tout examiner par eux-  
 » mêmes ». A l'égard des Jésuites, il dit, page  
 » 108 : » On fait que le Duc de Cumberland s'é-  
 » toit flatté de devenir Roi de Portugal (1) : je  
 » ne doute pas qu'il n'y eût réussi, si les Jésuites  
 » confesseurs de la famille Royale ne s'y fussent op-  
 » posés. Voilà le crime qu'on n'a jamais pu leur  
 » pardonner ». M. de la Condamine écrivoit de  
 Mantoue le 27 Mars 1759, » Qu'on ne lui per-  
 » suaderoit jamais que les Jésuites eussent en effet  
 » commis l'horrible attentat dont on les accusoit. - Je  
 » pense comme vous sur les Jésuites, répondoit  
 » M. de Maupertuis à ce célèbre académicien ; il  
 » faut qu'ils soient bien innocens, puisqu'on ne les

» des gentilshommes de ce Prince, & de répondre en-  
 » suite lorsqu'on l'interrogeoit, que c'étoient les Jésui-  
 » tes qui l'avoient séduit & engagé dans cette coupable  
 » entreprise. On donnoit à ce soldat, dans les com-  
 » mencemens de sa prison, du vin & de la viande ; quel-  
 » que tems après, on ne lui donna plus que du pain  
 » & de l'eau. Cependant il fut mis en liberté, & mourut  
 » au bout de quatre mois ».

C'est au lecteur à prononcer jusqu'à quel point ce  
 récit convient au caractère de Carvalho. En voici un  
 autre encore plus singulier. « Il n'y avoit personne,  
 » nous a-t-on dit, dans le carrosse. Carvalho avoit or-  
 » donné qu'on tirât dans les roues quelques coups de  
 » fusil chargés simplement à poudre & ensuite, pour  
 » mieux en imposer au public, il fit faire exprès au fond  
 » de la chaise les deux larges ouvertures, par où il  
 » prétendit que les balles avoient passé ». Cette anecdote,  
 si elle étoit vraie, seroit une des plus curieuses  
 qu'on eût encore lues dans les mémoires secrets des  
 hommes célèbres.

(1) En épousant la Princesse du Brésil.

» a pas punis. Je ne les croirois pas même cou-  
 » pables, quand j'apprendrois qu'ils ont été bru-  
 » lés vifs «.

A ces témoignages, nous pourrions en joindre une infinité d'autres non-moins respectables. A Rome, à Paris, à Madrid, à Londres, à Vienne, le public éclairé n'avoit eu qu'une voix sur l'injustice & l'irrégularité de cet odieux jugement. La révision ordonnée par la Reine justifia cette opinion, & fit attendre avec une extrême impatience quel en seroit le résultat.

Les Jésuites, de leur côté, qui cherchoient depuis long-tems à se laver des odieuses imputations dont on les avoit chargés, crurent ce moment favorable, & prièrent le Roi Dom Pedre d'obtenir de son auguste compagne qu'ils fussent enfin jugés légalement. Ce Prince avoit toujours aimé ces Religieux; il trouva leur demande juste, leur promit sa médiation, & remit en effet à la Reine un mémoire que lui donna le P. Oliveira, contenant treize articles, sur lesquels Sa Majesté étoit suppliée de faire interroger le Marquis de Pombal. Les deux placets présentés dans cette circonstance au Roi & à la Reine, sont écrits dans l'original avec beaucoup de force & de chaleur. (Voyez-en la traduction, *Pieces Justificatives* N<sup>o</sup>. XXIII. & XXIV.)

Voici les points sur lesquels les Jésuites demandoient que Carvalho fut interrogé.

» I. Pourquoi, contre toutes les loix Divines  
 » & humaines, n'a-t-on jamais examiné ni en-  
 » tendu un seul Jésuite sur les énormes délits ca-  
 » lomnieusement imputés à ces Religieux, & les  
 » a-t-on mis par-là dans l'impossibilité de se dé-  
 » fendre; ce qui est une injustice criante, & une  
 » conduite véritablement tyrannique?

» II. Quelles raisons a eues le Marquis de Pom-  
 » bal d'écrire affirmativement à Rome que les

IV.  
*Mémoire  
 présenté  
 à la Rei-  
 ne par les  
 Ex - Jé-  
 suites.*

» Jéfuites avoient été les principaux auteurs du  
 » foulèvement des habitans de Porto contre les  
 » Agens de la Compagnie des Vins, quoique les  
 » Commiffaires envoyés fur les lieux pour pren-  
 » dre des informations euffent affuré qu'ils n'a-  
 » voient pu découvrir aucun indice capable de  
 » faire foupçonner ces Religieux d'avoir eu la  
 » moindre part à cet événement ?

» III. Pourquoi a-t-il avancé que, par leurs ca-  
 » bales & leurs intrigues, les Jéfuites étoient venus  
 » à bout de mettre le trouble & la divifion dans  
 » la Famille Royale, & dans toute la Cour ; tan-  
 » dis qu'ils font en état de prouver, par des té-  
 » moignages au-deffus de toute exception, qu'ils  
 » ne fe font jamais éloignés de la décence de leur  
 » profeflion, ni du refpect & de la fidélité qu'ils  
 » devoient à leurs Souverains ?

» IV. Sur quels fondemens a-t-il prétendu,  
 » dans le deffein de noircir la réputation de la  
 » Compagnie, qu'elle faisoit un commerce illicite,  
 » qu'elle avoit des banques ouvertes, & facrifioit  
 » tout au defir criminel d'accroître fes richesses ?  
 » pourquoi a-t-il engagé le Cardinal de Saldanha  
 » à publier un libelle diffamatoire, où les Jéfuites  
 » font tous représentés comme autant d'avidés  
 » Négocians & de Banquiers fcandaleux ? Ces im-  
 » putations font d'une fauffeté fi évidente, que  
 » cette Eminence étant preflee d'indiquer en quels  
 » lieux & de quelle maniere ces Religieux fe li-  
 » vroient ainfi à des occupations fi éloignées de  
 » la fainteté de leur état, on ne put en obtenir  
 » aucune réponfe.

» V. Quel étoit fon deffein, lorsqu'à force de  
 » menaces & de follicitations, il arracha du Car-  
 » dinal Patriarche le Mandement qui ôtoit à tous  
 » les Jéfuites les pouvoirs de prêcher & de con-  
 » fefler ; tandis que ce Prélat ne cefla de protester  
 » à fon Confeffeur, que non-feulement il n'avoit

» aucun sujet de se plaindre de ces Religieux , mais  
» qu'au contraire il avoit toujours été singulière-  
» ment édifié de leur science , de leur capacité &  
» de leur vie exemplaire ?

» VI. Pourquoi , dans la Sentence rendue contre  
» les Seigneurs exécutés , a-t-il mis au nombre  
» des auteurs & complices de la prétendue Con-  
» juration , trois Jésuites qui n'ont été ni interrogés ,  
» ni confrontés , ni même arrêtés qu'après la pro-  
» nonciation de la Sentence , & seulement quel-  
» ques heures avant qu'elle fût signifiée aux  
» accusés ?

» VII. Pourquoi , au bout de neuf ans , a-t-il  
» compliqué dans le même attentat trois autres  
» Jésuites , dont la Sentence ne fait aucune men-  
» tion , & dont jusques-là personne n'avoit parlé ?  
» Leur innocence étoit si évidente que toutes les  
» calomnies imaginées pour la noircir , n'ont servi  
» qu'à la mettre dans un plus beau jour. Cepen-  
» dant on les a tenus pendant dix-huit ans entiers  
» renfermés dans un étroit cachot , sans faire la  
» moindre information , la moindre procédure pour  
» les convaincre ou les justifier.

» VIII. Quelles raisons l'ont autorisé à affirmer  
» & à rendre suspectes les fréquentes visites du  
» Duc d'Aveiro aux Jésuites , & des Jésuites au  
» Duc d'Aveiro ? Pourquoi a-t-il assuré que ces  
» Religieux alloient trouver ce Seigneur dans son  
» Hôtel ; tandis que le contraire est évidemment  
» prouvé par le témoignage unanime des voisins  
» & de tous ceux qui fréquentoient la Maison du  
» Duc & celles des Jésuites , & par les dépositions  
» des Domestiques de ce Seigneur , qui , au milieu  
» des tourmens de la question , ont constamment  
» soutenu que rien au monde n'étoit plus faux.  
» D'ailleurs , comment savoir ce qui s'est passé  
» dans ces prétendues conférences , puisqu'elles  
» étoient secrètes , & qu'aucun Jésuite n'a été in-  
» terrogé ni entendu sur cet objet ?



» IX. Il est impossible que le Duc d'Aveiro,  
 » ni aucun de ses gens, ait dit qu'il s'étoit rendu  
 » le soir au College de Saint-Antoine, pour y  
 » conférer avec le P. Oliveira, puisqu'il est de  
 » notoriété publique que ce Religieux, depuis sa  
 » retraite de la Cour, a toujours habité la Maison  
 » Professe de Saint-Roch, sans qu'il soit entré une  
 » seule fois dans le College de Saint-Antoine. Il  
 » n'est pas moins faux que le P. Joseph Perdigao,  
 » qui a constamment demeuré dans cette dernière  
 » Maison, ait reçu dans celle de Saint-Roch les  
 » visites du même Seigneur.

» X. On demande sur quels fondemens & en  
 » punition de quels crimes, le Marquis de Pom-  
 » bal a fait emprisonner & traiter avec une bar-  
 » barie sans exemple un si grand nombre de Jé-  
 » suites, dont plusieurs, nés Sujets d'une Domi-  
 » nation étrangère, avoient été amenés, chargés  
 » de fers, des Côtes d'Asie, d'Afrique & d'Amé-  
 » rique, & ne pouvoient avoir la moindre con-  
 » noissance de ce qui s'étoit passé en Portugal?

» XI. Pourquoi s'est-il opposé à ce qu'on inférât  
 » dans les actes du procès la rétractation du Duc  
 » d'Aveiro, quoique ce Seigneur le demandât avec  
 » instance, & qu'il soutint, jusqu'au dernier sou-  
 » pir, que les aveux qu'il avoit faits à la question,  
 » au préjudice des autres Seigneurs, de ses parens  
 » & des Jésuites, lui avoient été arrachés par la  
 » violence des tourmens?

» XII. Comment, après avoir dans la sentence  
 » du 12 Janvier, & dans le Tableau Chronolo-  
 » gique, enveloppé les Jésuites dans le projet de  
 » la Conspiration, peut-il concilier les intentions  
 » contradictoires qu'il leur attribue? Il dit, dans  
 » un endroit, que le dessein de ces Peres étoit de  
 » placer le Duc à la tête du Gouvernement; &  
 » dans un autre, qu'ils se proposoient de jeter en  
 » Portugal les fondemens de leur Monarchie Jé-

» fuitique. Ici il leur donne pour motif de faire  
» effectuer le mariage de notre Auguste Reine ,  
» alors Princesse du Brésil; là il les représente  
» comme s'y opposant de toutes leurs forces ,  
» jusqu'au point de soustraire & de cacher dans  
» leur College de Saint-Antoine la dispense que  
» le Roi Jean V , de glorieuse mémoire, avoit  
» obtenue de la Cour de Rome; dispense que ce  
» Prince leur avoit confiée , ainsi que plusieurs  
» lettres & papiers remis entre les mains du feu  
» P. Carboni , & dont Joseph Ier. avoit , dit-on ,  
» une parfaite connoissance.

» XIII. Quel sujet a pu allumer dans son cœur  
» cette haine furieuse contre la Société de Jesus  
» qui ne l'avoit jamais offensé; haine qui l'a porté  
» à susciter à ces Religieux la plus inique & la  
» plus sanglante persécution , non-seulement au-  
» dedans du Royaume, mais encore dans les Etats  
» voisins haine à laquelle il a fait servir le pou-  
» voir tyrannique qu'il s'étoit arrogé , en empê-  
» chant , par toutes sortes de voies, les infortunés  
» qui en étoient l'objet, de recourir à la justice  
» & à la clémence du Souverain; en fermant la  
» bouche par ses menaces à quiconque vouloit  
» parler en leur faveur; en répandant, pour les  
» diffamer, un nombre infini de libelles pleins de  
» calomnies atroces, en les publiant même sous  
» le nom sacré de Sa Majesté, sans égard pour  
» son auguste Personne, qu'ils avoient ainsi la té-  
» mérité d'avilir “.

Ensuite des ordres de la Reine , les Commissai-  
res , présidés par les trois Secrétaires d'Etat , com-  
mencerent, aussi-tôt leurs séances. Malgré leurs  
précautions pour en cacher au Public le résultat,  
on fut que plus de quatre-vingt témoins avoient  
déposé en faveur de l'innocence des Seigneurs exé-  
cutés. Nous avons vu dans le temps avec quelle  
indécence on avoit violé à leur égard les loix les

plus sacrées , & négligé les formes les plus indispensables ; à quel indigne excès s'étoit portée contre eux la haine de Carvalho , pour n'avoir pu les contraindre à servir d'instrument à ses ambitieux dessein ; sur quelles preuves il les avoit accusés du plus exécrationnable forfait ; & d'après des aveux extorqués , des témoignages achetés , des procédures illégales , condamnés à d'infames supplices. Tous les Politiques avoient les yeux ouverts sur cet important procès. Les séances furent d'abord très-fréquentes & très-longues ; mais cette première ferveur ne tarda pas à se refroidir. Quelques-uns des Juges tombèrent malades , & mirent les autres dans la nécessité de suspendre leurs assemblées.

D'autres raisons concoururent encore à éloigner un Jugement attendu par la nation & par l'Europe entière avec une égale impatience. La principale fut un événement qu'il n'étoit pas aisé de prévoir François d'Acosta procureur des Marquis d'Alorna & de Gouvea , présenta aux Juges , en faveur de ce dernier , une espèce de requête ou Mémoire dont la lecture révolta tous les esprits. Aux raisonnemens les plus faux cette Piece réunissoit des principes séditieux , attentatoires à l'autorité Royale , & que le Gouvernement ne pouvoit tolérer. La Reine indignée fit arrêter ce téméraire écrivain , dont la coupable audace nuisit bien plus qu'elle ne servit à son Client. ( *Voyez Pièces Justificatives N°. XXV.* )

v.  
*Ecrit séditieux  
du Procureur du  
Marquis  
de Gouvea.*

Ce Mémoire , fruit d'une imagination exaltée & d'un zèle peu réfléchi , avoit été fait sans la participation des deux Seigneurs que nous venons de nommer. Dès que le Marquis d'Alorna en fut instruit , il courut à la Cour , blâma hautement la conduite de son Procureur , désavoua son ouvrage , & protesta qu'il n'en avoit eu aucune connoissance. La Reine , après s'être assurée de la vérité des faits , pleinement convaincue de l'innocence du Marquis ,

ordonna aux Commissaires de rouvrir leurs séances ; & de continuer l'instruction du Procès.

Malgré la justification du Marquis d'Alorna , ce malheureux incident donna lieu dans le Public à des bruits peu favorables à sa cause. On osa écrire dans les pays étrangers que ce Seigneur , ainsi que le Marquis de Gouvea , avoit eu ordre de quitter la Cour , & qu'il ne seroit plus question de la révision qu'ils avoient obtenue. Mais si quelqu'un ajouta foi à des nouvelles si peu vraisemblables , il ne tarda pas à être détrompé. Marie ne crut pas que des fautes étrangères pussent retarder la justice qu'elle devoit à l'innocence. Pressée par ces sentimens de bienfaisance & d'équité qui la caractérisent , & résolue de terminer une affaire qu'elle regardoit avec raison comme une des plus importantes de son Règne ; fatiguée des obstacles qui sembloient en éloigner la décision , cette Princesse parut le 3 d'Avril 1781 extrêmement inquiète & agitée. Les Dames de la Cour , alarmées de sa tristesse , lui en demanderent vainement la cause. Elle ne la confia „ qu'au Roi. Je ne peux plus , „ lui dit-elle , supporter les longueurs de ce Procès ; il faut que dès aujourd'hui j'en voie la fin “.

D. Pedre lui représenta que le tems étoit bien court pour rassembler des Juges dispersés dans une Ville aussi grande que Lisbonne , & qu'il vaudroit beaucoup mieux renvoyer cette séance au lundi suivant. Marie persista dans sa résolution , & l'on se hâta d'expédier des ordres pour la prompte convocation des commissaires.

Quelque diligence qu'on pût mettre dans leur exécution , on eut beaucoup de peine à réunir tous les Juges , & il étoit déjà nuit lorsqu'ils arriverent à la Cour. Ils furent présentés à la Reine qui leur signa ses intentions. En conséquence ils s'assemblerent sur le champ ; & après avoir lu toutes les piéces du Procès , après diverses contestations qui

furent durer la séance jusqu'à quatre heures du ma- VI.  
tin , ils finirent par déclarer *innocentes toutes les Célèbre*  
*personnes , tant mortes que vivantes , qui avoient Assem-*  
*été exécutées ou mises en prison , en date de la blée de la*  
*Sentence du 12 Janvier 1759. nuit du*

Cette décision , qui fut lue jusqu'à cinq fois dans 3 Avril  
l'assemblée , peut en quelque sorte être regardée 1781.  
comme unanime. De dix-huit Juges , trois seule-  
ment furent d'un avis contraire. Le rapporteur  
alla aussi-tôt rendre compte de cet arrêt à Sa Ma-  
jesté , qui en témoigna la plus vive satisfaction.  
Cette Princesse lui demanda quelle peine on avoit  
prononcé contre l'injuste & barbare oppresseur de  
tant d'infortunés. Le Magistrat répondit qu'on n'avoit  
encore rien statué à cet égard , & que ce devoit  
être l'objet d'une délibération particulière.

L'intention de la Reine étoit de tenir ce Juge-  
ment secret jusqu'après les Fêtes de Pâques , & de  
le rendre alors public par la voie de l'impression.  
Mais l'empressement étoit trop général & la cu-  
riosité trop vive ; il y avoit trop de personnes in-  
téressées à pénétrer ce mystère , pour qu'il pût  
durer long-temps. On fut donc bientôt à quoi  
s'en tenir , & la nation s'applaudissoit de voir enfin  
effacer la tache flétrissante qu'un despote sangui-  
naire avoit imprimée au nom Portugais. Cependant  
au moment où l'on s'y attendoit le moins , on ap-  
prit avec un chagrin universel que l'affaire étoit de  
nouveau suspendue. Le Procureur - Général appella  
de l'arrêt rendu par les Commissaires , & en en-  
pêcha par-là la publication. Le motif de son appel  
fut que les biens des Seigneurs réhabilités par cet  
arrêt avoient été confisqués ; & appartenoient main-  
tenant à la Couronne.

## VII.

*L'affaire  
est de  
nouveau  
suspendue.*

La démarche de ce Magistrat fut regardée géné-  
ralement comme un subterfuge imaginé par les amis  
de Carvalho pour retarder le cours de la Justice &  
le triomphe de l'innocence. Telle est donc ici-bas

notre déplorable destinée ! Le mal s'y fait avec rapidité, & le bien avec lenteur. Lorsque la Sentence du 12 Janvier conduisit à l'échafaud tant d'innocentes victimes, elle fut exécutée sans délai, parce qu'elle émanoit d'un Tribunal souverain ; le Jugement qui rend à ces infortunés sinon la vie, du moins l'honneur, est revêtu de la même autorité, & mille obstacles en arrêtent l'exécution.

Des politiques qui pensent que les Cours n'ont point de secret qui échappe à leur pénétration, ont publié que cette importante affaire ne fut suspendue que parce que les Jésuites y paroissent aussi innocens que les autres accusés. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, la séance du 23 Mai, & le silence qu'on garda sur son résultat, fournirent bientôt matière à de nouveaux raisonnemens. On dit qu'on y avoit délibéré, & prononcé définitivement sur le sort que méritoit le cruel auteur de tant d'injustices & de vexations. C'est un fait que nous n'osons garantir : tout ce que nous savons, c'est que les choses demeurerent en cet état, abandonnées au procureur-Général de la couronne, dont bien des gens prétendirent que Pombal devoit peu redouter la sévérité.

Plusieurs de nos lecteurs auroient voulu sans doute que nous eussions mis sous leurs yeux les pièces de ce fameux procès. Tel étoit aussi notre dessein ; mais, malgré tous nos efforts, nous n'avons pu nous les procurer avec le degré d'authenticité que nous désirions. Nous sommes de nouveau réduits à nous plaindre de l'intervalle trop court qui nous sépare des événemens que nous avons à raconter. C'est au tems seul à épurer les divers récits qu'on en a faits, de ce qu'y ont mêlé la passion, l'ignorance ou la crédulité, & à leur imprimer le sceau des vérités historiques. Nous ne doutons pas que, moins circonspects que nous, quelques faiseurs de gazettes ne donnent bientôt comme incontestables, d'autres détails fondés sur

des bruits populaires, de vagues probabilités, ou de vaines ipécuations. Pour nous, jaloux de la confiance du public, & qui croyons la mériter par notre exactitude, nous ne suppléerons point aux faits par des conjectures; & si nous ne pouvons éclairer nos lecteurs, nous ne chercherons pas du moins à les égarer. Nous attendrons dans le silence que la vérité se montre dégagée des nuages qui l'obscurcissent; & nous nous contenterons de partager les vœux de l'Europe pour en hâter le moment. Alors sans doute nous verrons l'innocence rentrée dans tous ses droits, & trouvant enfin dans d'éclatantes réparations le dédommagement de ses longues souffrances: alors sera pour jamais anéanti ce honteux moment de despotisme & de cruauté, cette odieuse sentence, qui, sur de si foibles indices, dévoua à la mort & à l'infâmie tant d'illustres Citoyens. Marie doit cet hommage à la justice, & à des familles plongées depuis si long-tems dans la douleur, cette légère & tardive consolation. Elle doit prouver aux peuples que si les Rois exigent qu'on respecte ceux qu'ils ont faits dépositaires de leur puissance, ils n'en autorisent pas les vexations; qu'ils ne veulent pas que les infortunés, victimes de l'erreur ou de l'iniquité d'un juge, demeurent couverts d'un opprobre éternel: ou si le Duc d'Aveiro & les Marquis de Tavora furent en effet d'infâmes parricides, s'il résulte de cette importante révision que leur supplice fut le juste salaire de leur forfait, il faut qu'un jugement plus régulier leve enfin tous les doutes sur la réalité de cet attentat, imprime à leur nom une tache ineffaçable, & justifie le Marquis de Pombal dans l'événement le plus mémorable qui signala son Ministère. C'est à lui seul alors que seront dues des réparations: intrépide vengeur du crime, son zèle à le poursuivre sur les têtes les plus accréditées, sa rigueur à le punir, lui auront mérité la reconnoissance de son pays & l'estime de tous les gens de bien.

Les mêmes raisons nous font souhaiter avec ardeur la décision de cette affaire, dans ce qui concerne les Jésuites. Depuis trop long-tems le monde est livré sur leur compte à une pénible incertitude. Deux partis puissans, & tous les jours plus acharnés, ne cessent de se déchirer mutuellement dans leurs écrits, & d'oublier, pour la passion qui les anime, la vérité, au nom de laquelle ils combattent. Au milieu de ces chocs continuels, les doutes s'accroissent, l'obscurité redouble, & le public impartial ne sait à qui ajouter foi. Ce seroit à Carvalho, plus qu'à personne, si cet ouvrage tomboit par hasard entre ses mains, à nous tirer de cette indécision. Lui seul est capable de fixer notre opinion sur ces Religieux, parce que lui seul les connoît à fond. Après avoir pendant long-tems vécu au milieu d'eux dans la plus intime familiarité, pris part à toutes leurs affaires, été confident de tous leurs secrets, il ouvrit le premier les yeux sur leurs monstrueux défauts, essaya vainement de les corriger, & travailla avec plus de succès à les détruire.

Placé maintenant sur le bord de la tombe, parvenu à ce point où l'on voit les objets tels qu'ils sont, libre des vaines illusions, des funestes préjugés des Cours, rendu à lui-même & à la vérité par cinq ans de retraite & de méditation; pourquoi ce profond observateur ne nous laisseroit-il pas dans son testament politique un portrait fidele des Jésuites, de cette société qui, au milieu du tumulte des affaires & des embarras du Gouvernement, a été constamment le principal objet de son attention?

C'est par ce désir que nous allions terminer cette histoire, non sans une inquiétude trop bien fondée sur le jugement qu'en porteroit la postérité. Nous avons tout lieu de craindre que les éloges prodigués au Marquis de Pombal par des plumes



vénales, accoutumées à transformer les vices en vertus, ne fissent sur les esprits une dangereuse impression ; que, prévenus par ces trompeuses apologies, nos lecteurs ne nous reprochassent peu d'exactitude & d'impartialité dans le tableau que nous leur avons offert de tant d'actions également odieuses & incroyables, de tant d'atrocités si peu conformes au goût du siècle où nous vivons.

Cette crainte redoubloit en considérant le zèle des partisans de Carvalho à le peindre avec des couleurs toutes contraires aux nôtres, leur affectation à le mettre sans cesse en parallèle avec les grands Ministres dont s'honorent les divers Etats de l'Europe. Nous voyions, par exemple, un Journaliste Italien (1) nous découvrir en peu de mots dans le Marquis de Pombal un mérite & des talens échappés à notre foible vue. „ Ce Ministre, „ nous dit-il, obtint les applaudissemens de l'Eu- „ rope, & les mérita par sa conduite. Il déploya „ dans son Administration une intelligence & une „ activité peu communes. Des réformes utiles, de „ nombreux établissemens en tout genre, sont des „ monumens glorieux, qui attestent l'étendue de „ ses lumieres ; & l'ardeur de son zèle pour le „ service de son Roi. Moins remuant qu'Albéroni, „ moins fourbe que Mazarin ; aussi fier, aussi in- „ flexible que Richelieu ; serviteur fidèle comme „ Sully, Ministre habile comme Colbert, son nom „ passera à la postérité la plus reculée avec ceux „ de ces hommes célèbres. Son administration, „ sans mériter d'être placée à côté de celle des „ Neckers, pour servir de modèle aux Ministres „ destinés à faire le bonheur de nos neveux, & à

---

(1) Journal Encyclopédique de Littérature Italienne, imprimé aux dépens de Rainieri del Vive 1781, N°.

„ immortaliser le regne de leurs Maîtres, sera ce-  
 „ pendant citée avec éloge dans les siècles à venir“.

Surpris, nous l'avouons, & non-moins indignés de voir ainsi outrager la mémoire de ces grands Hommes, nous étions prêts à nous écrier : Malheureux Sully, Richelieu, Mazarin, Colbert, Albéroni & Necker ! n'attendez plus rien de la renommée. Les Etats que vous avez gouvernés vous ont dû leur gloire ; mais la vôtre vient de s'évanouir. Surpassés tous, égalés du moins par le seul Marquis de Pombal, son nom remplacera désormais tous les vôtres.

Mais tandis que ces atteintes portées à la vérité redoubloient nos vœux pour son triomphe ; tandis que nos regards, comme ceux de l'Europe entière, étoient fixés avec une nouvelle attention sur les suites qu'auroient pour Carvalho son interrogatoire, & la révision si malheureusement suspendue ; un Décret en date du 16 Août 1781, est venu tout-à-coup terminer notre indécision, dissiper nos craintes, & justifier d'une manière bien authentique tout

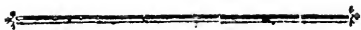
VIII. ce que nous avons avancé. Dans ce Décret, qui  
*Condam-* n'a pas besoin de commentaire, la Reine, ensuite  
*nationdu* de l'avis unanime des Juges qu'elle avoit chargés  
*Marquis* de cet examen, déclare que le *Marquis de Pombal*  
*de Pom-* *est criminel, & digne d'un châtiment exemplaire ;*  
*bal.* mais qu'attendu son âge & ses infirmités, consultant sa clémence plutôt que sa justice, elle veut bien lui faire grace des peines afflictives, & se contenter de l'exiler à vingt lieues de la Cour. (*Voyez Pièces Justificatives N<sup>o</sup>. XXVI.*)

Une pièce aussi décisive sera désormais notre égide contre tous les traits de la censure. On ne dira pas que la condamnation du Marquis de Pombal soit l'effet d'une délibération précipitée, comme toutes les résolutions prises par ce Ministre pendant qu'il tint les rênes du Gouvernement. L'Europe est témoin que cette précipitation si funeste dans les  
 hommes

hommes d'état, ne caractérisa jamais les démarches de la Reine. Une profonde sagesse, une longue réflexion, président à ses dessein, & si ses heureux sujets ont quelques vœux à former, c'est peut-être que les affaires soient expédiées avec moins de lenteur. Le décret même dont nous venons de parler, en fournit une preuve sans réplique. Il fut rendu sur les réponses de Carvalho dans son fameux interrogatoire, & près de deux ans s'écoulerent entre cet interrogatoire & le jugement qui en fut le résultat.

Que les Gazettes & les Journeaux s'épuisent maintenant en nouveaux éloges sur les grandes actions, les sublimes talens de ce Ministre; qu'ils élèvent jusqu'aux nues sa sage & vigilante administration : tranquilles sur le jugement de la postérité, nous ne craignons plus qu'elle se laisse séduire par ces pompeux panégyriques, moins dictés peut-être par un desir réel de servir Carvalho, que par un odieux acharnement contre les malheureux objets de ses persécutions.

Le lendemain de la publication de ce décret, le Comte d'Oeyras se rendit à la Cour, où la Reine l'accueillit avec sa bonté ordinaire. Il remercia Sa Majesté d'avoir ainsi daigné faire grace de la vie à son pere, & obtint pour lui la permission d'aller aux eaux de Caldas que les médecins lui avoient ordonnées. Une nouvelle indisposition survenue au moment de son départ l'a empêché jusqu'à présent de profiter de cette faveur. C'est en cet état que nous le laissons, persuadés que la curiosité du public pour cet homme extraordinaire doit être désormais épuisée; & qu'après sa mort civile, qu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans peu d'autres auroient préférée à la mort naturelle, sa vie ne peut plus offrir d'événemens capables de l'intéresser.



Nous n'avons pas cru, en qualité d'éditeur, devoir nous permettre de rien changer à la manière dont l'auteur termine son ouvrage; mais nous avouons de bonne foi qu'elle pourroit être plus convenable à la gravité de l'histoire. Du reste, pour épargner à nos lecteurs la peine de remplir eux-mêmes sur leur exemplaire le vide qu'on y laisse, nous allons répéter ici ce que nous avons dit dans le court avertissement placé à la tête du premier volume, que le Marquis de Pombal est mort dans sa terre de ce nom le 5 Mai 1782, sans que depuis sa condamnation aucun événement digne d'être conservé ait en effet marqué la fin de sa carrière.

Sa famille a tenté d'effacer l'opprobre de ses dernières années par la pompe de ses obsèques. Elle y a dépensé, dit-on, douze mille cruzades. Mais malgré le penchant de la multitude à se laisser éblouir par un vain éclat, ce brillant spectacle n'a pas produit sur elle l'effet qu'on s'en étoit promis. Les esprits étoient trop prévenus, les haines trop vives, les ressentimens trop profonds. Tant de magnificence à l'égard d'un proscrit, a paru aux nombreux ennemis de Carvalho moins un acte de piété filiale, qu'une insulte faite aux Loix & à la Nation.

La Cour ne semble pas en avoir porté un jugement plus favorable. L'Evêque de Coimbre, pour avoir assisté à ces funérailles, a été vivement réprimandé par le Gouverneur de la province. Le Religieux qui a prononcé l'Oraison funebre, ayant osé se permettre de déplorer l'ingratitude du Por-

tugal envers le plus grand de ses Ministres, a été confiné dans un couvent des Îles du Cap-Vert.

On a défendu pareillement l'usage & la lecture d'une épitaphe faite pour sa tombe, & dont voici la traduction Italienne & Française. » La postérité, dit le continuateur des Annales du dix-huitième siècle N°. XXV, prononcera si elle est un éloge ou une satire «.



A SEBASTIANO-GIUSEPPE  
DI CARVALHO E MELLO &c.

**R**IEDIFICATO Lisbona ,  
Promosso il Commercio ,  
Stabilite le Manifatture ,  
Restaurate le Lettere ,  
Confermate le Leggi ,  
Raffrenati i vizii ,  
Premiata la virtù ,  
Smascherata l'ipocrisia ,  
Represso il fanatismo ,  
Regolato il Regio Erario ,  
Rispettata l'Autorità sovrana ,  
Pieno di gloria ,  
Carico di allori ,  
Oppresso dalla calunnia ,  
Lodato dalle Nazioni estere ,  
Satirizzato dalla sua ,  
Come Richelieu sublime nei progetti ,  
Uguale à Sulli nella vita e nella sorte ,  
Grande nella prosperità ,  
Sublime nella disgrazia ,  
Lasciando un amplissima materia  
Alle lodi e allo stupore de' secoli futuri ,  
Come Filosofo , Come Eroe , Come Cristiano ,  
È passato all' Eternità ,  
Nell' anno 83 di sua vita ,  
E 27 del suo Ministero ,  
A di 5 Maggio del 1782.  
Gli sia lieve la terra.

A SÉBASTIEN-JOSEPH  
DE CARVALHO ET MELO &c.

APRÈS avoir rebâti Lisbonne ,  
Ranimé le Commerce ,  
Crée les Manufactures ,  
Fait refleurir les Lettres ,  
Affermi l'empire des Lois ,  
Mis un frein au vice ,  
Récompensé la vertu ,  
Dénasqué l'hypocrisie ,  
Réprimé le fanatisme ,  
Rétabli l'ordre dans les Finances ,  
Fait respecter l'Autorité Souveraine ,  
Comblé de gloire ,  
Couvert de lauriers ,  
Opprimé par la calomnie ,  
Loué par les Nations étrangères ,  
Diffamé par la sienne ,  
Egal à Richelieu dans la hauteur de ses desseins ,  
Semblable à Sully dans sa vie & dans sa destinée ,  
Grand dans la prospérité ,  
Sublime dans la disgrâce ,  
Laisant une ample matière  
Aux éloges & à l'étonnement des siècles futurs ,  
Comme Philosophe , comme Héros , comme Chrétien •  
Il est passé à l'Eternité ,  
La 83.<sup>e</sup> année de sa vie ,  
Et la 27.<sup>e</sup> de son Ministère ,  
Le 5 de Mai 1782.  
Que la terre lui soit légère !



# PIECES JUSTIFICATIVES.



Nº. I.

## É D I T DU ROI DE PORTUGAL,

*Qui condamne l'ouvrage de Malagrida sur  
les causes du tremblement de terre de Lis-  
bonne.*

**J**OSEPH, par la grace de Dieu, Roi de Por-  
tugal, &c.

A tous ceux qui le présent édit verrons : SALUT.

SUR le compte qui nous a été rendu par notre Conseil Royal de Censure, de la dénonciation à lui faite d'un Ouvrage qui a pour titre : *De véritables causes du Tremblement de Terre arrivé à Lisbonne le premier Novembre 1755, par Gabriel Malagrida* ; de l'examen qui en a été fait pendant plusieurs séances, avec toute l'attention que méritoit l'importance du sujet ; & du jugement unanime qui a été



sulté de cet examen : que ledit ouvrage avoit été composé avec un esprit infâme, fanatique, malicieux & hérétique : que conformément au titre que l'Auteur y a mis, ce téméraire écrivain a prétendu donner, comme la seule véritable & certaine, la cause qu'il a assignée de ce terrible événement : que cette assertion est diamétralement opposée à plusieurs textes de l'Écriture-Sainte, puisqu'il faudroit en conclure que, dans ses adorables jugemens ; Dieu n'est pas au-dessus de l'intelligence humaine, qu'il n'opere pas par des voies cachées, & que les admirables dispositions de la divine providence ne sont pas autant de mysteres impénétrables : que par conséquent ledit ouvrage n'est qu'un instrument propre à étendre & accréditer les plus séditieux & le plus funeste fanatisme, en représentant avec une téméraire & impie généralité, comme autant de châtimens célestes, tous & chacun des effets des causes naturelles, & supposant à Dieu, auteur & conservateur des lois générales, une regle de conduite qui l'obligeroit à les troubler & les suspendre toutes les fois qu'il se trouveroit une famille juste, une communauté sainte, une ville exemplaire, un Royaume, de mœurs pures & irréprochables, ainsi que cet hérésiarque ne craint pas de l'avancer à l'égard de l'Italie son pays natal, où cependant les tremblemens de terre sont beaucoup plus fréquens que dans les autres contrées de l'Europe : que le susdit ouvrage ne contient rien qui puisse tourner à la gloire de Dieu, à la satisfaction de sa justice, à l'augmentation de la charité chrétienne, & au bien spirituel des fideles qu'au contraire le fanatique & hérésiarque Gabriel Malagrida son Auteur, à l'exemple de ses confreres, qui, lors de la peste dont Lisbonne fut affligée sous le feu Roi Sébastien, abusèrent de cet horrible fleau, pour mettre le Royaume en combustion, a fait servir cette fatale époque de calamités & de consternation

générale à séduire les esprits foibles & superficiels, à émouvoir & troubler le peuple simple & crédule que sa pusillanimité & son ignorance rendent plus propre à recevoir les impressions de terreurs qu'on veut lui communiquer, à la vue de quelque événement funeste : que dans cette conduite séditieuse, cet écrivain s'est proposé manifestement deux fins également reprehensibles ; la première, d'entraîner nos fideles vassaux aux exercices prétendus spirituels qu'il donnoit dans les maisons de Saint-Roch & de Saint-Antoine de Lisbonne, & dans celle de Setuval ; exercices dirigés entièrement aux vues temporelles & perverses de sa compagnie : la seconde, d'accroître par ce moyen les biens temporels de ladite compagnie, en engageant les fideles à faire de nouvelles fondations, telles entr'autres que l'établissement d'une maison uniquement destinée à ces exercices, d'abord dans cette Cour, & ensuite dans les villes principales, & dans les villages les plus peuplés de ce Royaume ; en ajoutant à ces insinuations dangereuses, cette fausse, vaine & présomptueuse assertion, que Dieu avoit donné en propre à la compagnie l'administration desdits exercices, & cette autre non-moins impie, téméraire & hérétique, qu'ils dispenseroient cette Cour de l'obligation de toute pénitence particuliere ou publique ; pénitence que (malgré son indispensable nécessité pour la réconciliation des pécheurs) cet hérétique s'arrogeoit ainsi le droit de convertir en une retraite de six jours chez les soi-disant Jésuites ; comme si cette retraite pouvoit tenir lieu de toute autre satisfaction, quand les exercices auxquels on s'y livroit n'auroient pas eu manifestement pour but de pervertir les consciences, & de faire à la société de nouveaux partisans ; pour soulever les peuples contre leurs légitimes Souverains : Voulant ôter des mains de nos fideles sujets un ouvrage ainsi jugé infâme, malicieux &

hérétique , tendant à répandre & accréditer un séditieux fanatisme , & à favoriser les vues temporelles , ambitieuses & perverses de la société profrite soi-disant de Jesus ; Nous ordonnons que le susdit écrit sera brûlé publiquement sur la Place du commerce par l'exécuteur de la haute-justice , & que tous les exemplaires en seront remis au greffe de notre Conseil Royal de Censure , dans le terme précis de trente jours , à compter de la publication du présent édit , pour y demeurer supprimés à perpétuité. Et sera le présent édit imprimé & affiché dans toute l'étendue de ces Royaumes & domaines , afin que personne ne puisse en prétendre cause d'ignorance , &c.



N.<sup>o</sup> II.

## LETTRES - PATENTES

*Qui nomment le Marquis de Pombal  
Lieutenant - Général de Sa Majesté Très-  
Fidele pour la réforme de l'Université  
de Coimbre.*

**M**ARQUIS DE POMBAL,

Instruits, tant par le résultat de l'Assemblée tenue le 28 Août de l'année dernière par la commission établie à cet effet, que par l'abrégé historique de l'université de Coimbre, de l'état déplorable où se trouvent aujourd'hui les lettres dans cette université ; état qu'on ne peut attribuer qu'à la destruction de ses anciens & louables statuts, & à la méthode vicieuse & abusive qu'on y a depuis constamment suivie dans les études ; nous avons cru devoir ordonner aux membres de ladite commission de continuer leurs séances, & d'y former un nouveau plan d'administration, non-seulement propre à extirper jusque dans leurs racines les funestes abus de la précédente, mais encore qui, par de sages & utiles réglemens, pût faire fleurir à jamais dans cette université les sciences & les arts. En exécution de cet ordre, ces commissaires ayant mis sous nos yeux les nouveaux statuts, ainsi que les Cours annuels tant de théologie & de droit, que de philosophie & des autres sciences naturelles, il nous a plu y mettre le sceau de notre autorité royale

& de leur donner force de loi. Pour cet effet, nous avons ordonné que ces statuts feroient publiés dans l'université de Coimbre, pour que là & par-tout où besoin seroit, ils fussent exécutés suivant leur forme & teneur. Et, comme dans cette importante réforme, & dans ce qui concerne le régime futur & le bon ordre de ladite université, il pourroit survenir des incidens qui, s'ils étoient directement portés à notre personne Royale, ne pourroient être jugés avec la promptitude qu'exige un si louable & si nécessaire établissement, la confiance que nous inspirent le zele, la fidélité & les lumieres avec lesquelles vous vous employez à notre Royal service, & l'intérêt que vous prenez à ladite réforme, dont vous nous avez le premier fait sentir la nécessité, à laquelle, secondé par les commissaires ci-dessus nommés, vous avez travaillé, sous nos ordres, avec tant d'ardeur, & que votre application infatigable, vos vues supérieures & votre prudence consommée ont si heureusement conduite à sa fin; cette confiance, dis-je, ne nous laisse pas douter que vous ne preniez le parti le plus convenable à l'exigence des cas, & que vous n'écartiez tous les obstacles qui pourroient retarder la prompte & indispensable exécution des ordres que nous vous avons donnés de vive voix sur ce sujet. A CES CAUSES, nous avons jugé à propos de vous nommer, comme par les présentes nous vous nommons visiteur & réformateur de ladite université, pour y retirer les sciences & les arts des ruines qui les couvrent, faire publier les nouveaux réglemens, & lever toutes les difficultés qui pourroient en empêcher la prompte & entiere exécution. Pour cet effet, nous ne vous revêtons pas seulement de tous les pouvoirs jadis accordés au premier réformateur & visiteur de ladite université, Balthazar de Farria, par les patentes de sa commission en date du 11 Octobre 1555, qui ont depuis servi de regle

aux autres réformateurs & visiteurs nommés par les Seigneurs Rois nos Prédécesseurs ; mais encore de toute la portion de puissance & d'autorité que lesdits Seigneurs Rois avoient coutume de se retenir. Nous vous créons & établissons protecteur & comme Roi & Souverain Seigneur de ladite Université, avec plein & entier pouvoir, sans bornes ni réserve, de faire tout ce que vous jugerez nécessaire, selon l'occurrence des cas, tant au profit dudit établissement, que dans ce qui concernera son gouvernement littéraire & économique ; agissant en tout comme notre Lieutenant, avec juridiction privative, exclusive, illimitée pour tous les susdits effets.

Commandons aux recteurs, professeurs, députés, conseillers, officiers & autres membres quelconques de ladite Université, & à tous ceux qui auront connoissance des présentes, tant en général qu'en particulier, de suivre & exécuter sans doute ni délai tous les ordres qui par vous leur seront signifiés à cet effet. CAR tel est notre bon plaisir & volonté Royale, dans l'établissement & fondation de la nouvelle Université ; dérogeant en ce qui concerne les présentes, à toute loi & ordonnance contraire. Et pour leur entière & perpétuelle exécution, voulons qu'elles soient enrégistrées à la tête des nouveaux réglemens, pour leur donner, & à toutes les résolutions qui seront prises dans la suite, force de loi perpétuelle & irrévocable.

Au palais de Notre - Dame d'Ajuda, le 28 Août  
1772.



N<sup>o</sup>. III.EXTRAIT DE L'ÉDIT  
D U R O I

T R È S - F I D È L E ,

*Au sujet de l'abolition des Jésuites.*

..... **E**T comme nous avons donné à ce bref notre Royal agrément, & accordé pour son exécution tous les pouvoirs & secours nécessaires, conformément aux justes demandes de Sa Sainteté; que nous avons déjà fait écrire à tous les prélats Métropolitains, Diocésains & autres de ces Royaumes & Domaines, qu'ils eussent à faire enrégistrer dans leurs chancelleries respectives, & observer ponctuellement (chacun en ce qui le concerne) les dispositions dudit bref, nous enjoignons à tous & chacun des tribunaux, Gouverneurs & Magistrats de nosdits Royaumes & Domaines, de faire dans leurs départemens respectifs les plus exactes perquisitions, à l'effet de savoir.

1<sup>o</sup>. S'il reparoît quelque Jésuite, ou quelque particulier revêtu de l'habit de ladite Société abolie.

2<sup>o</sup>. Si parmi ceux qui en sont sortis & qui sont tolérés dans nos états, il ne se tient point d'assemblée ou Conventicule, à l'effet de former entre eux quelque société, ou pour calomnier ledit bref.

3°. Si quelqu'un est assez téméraire pour oser en blâmer en tout ou en partie les dispositions.

Et dans le cas où, contre notre attente, il se trouveroit quelques personnes coupables des délits ci-dessus énoncés, nous ordonnons à nosdits tribunaux, gouverneurs & magistrats, de les faire arrêter & traduire dans les prisons de la ville de Lisbonne, pour y être le procès fait & parfait auxdits criminels par le juge de l'Inconfiance, & par nous statué contre eux ce qu'il appartiendra.

Voulons que le présent édit soit enrégistré & conservé à perpétuité avec les copies dudit bref ci-jointes, dans les registres respectifs de tous les tribunaux, magistrats & chancelleries du royaume. Enjoignons au docteur J. Pacheco Pereira, de notre Conseil, faisant les fonctions de grand Chancelier, de le faire publier dans la chancellerie, d'en envoyer des copies signées de Nous, & scellées de notre sceau, à tous les susdits tribunaux de nos royaumes, & d'en déposer l'original dans les archives de notre couronne.

D O N N É au palais de Notre-Dame d'Ajuda,  
le 9 Septembre de l'année 1773.





N<sup>o</sup>. IV.L E T T R E  
D U R O I

T R È S - F I D È L E

A U

CARDINAL - PATRIARCHE.

*Sur le même sujet.*

**I**LLUSTRISSIME & Révérendissime Pere en  
Jesus-Christ, Cardinal-Patriarche de Lisbonne ;  
mon presque frere bien-aimé,

Je Dom JOSEPH, par la grace de Dieu ;  
Roi de Portugal, &c. &c. vous salue & vous  
souhaite toutes sortes de prospérités, comme à ce-  
lui que j'aime & estime.

NOTRE Très-Saint Pere Clément XIV, au-  
jourd'hui Chef de l'église universelle, par sa bulle  
en forme de bref, qui commence par ces mots :  
*Dominus ac Redemptor noster Jesus-Christus*, donné  
à Sainte-Marie Majeure, sous l'anneau du Pêcheur,  
le 21 Juillet de cette année, la cinquieme de son  
heureux Pontificat, a supprimé & éteint à perpé-  
tuité la Compagnie appelée de Jesus, aboli tous  
& chacun de ses emplois, offices, maisons, éco-  
les, colleges, hospices, résidences, ainsi que tous

ses statuts, constitutions, décrets, usages, coutumes & privilèges, tant généraux que particuliers; absous de leurs vœux tous les membres de ladite Compagnie, & transféré aux ordinaires respectifs la Jurisdiction jusqu'alors exercée à leur égard par son général; réduit à l'état des prêtres séculiers ceux d'entr'eux qui étoient dans les saints ordres, avec toutes les autres dispositions plus amplement énoncées dans ledit bref que vous trouverez ici joint. Et comme j'ai donné à ce bref mon royal agrément, & accordé pour son exécution tous les pouvoirs & secours convenables, conformément aux justes demandes de Sa Sainteté, & ainsi qu'il résulte de l'édit que j'ai fait publier dans ma chancellerie sur cet objet important, j'ai jugé à propos de vous faire part de tout ce que dessus, d'abord afin que vous fassiez rendre à Dieu Notre-Seigneur de solennelles actions de grâces, de ce que, par un effet de cette providence spéciale avec laquelle il a sensiblement inspiré & dirigé toutes les démarches du Saint Pere, depuis l'instant de son exaltation jusqu'à ce jour, il a choisi ce Pontife pour entreprendre par une lumière supérieure, poursuivre avec une prudence singulière, & terminer avec une constance Apostolique une affaire dont dépendoient la paix de l'église universelle & la tranquillité publique de toutes les monarchies, principautés & états du monde chrétien : & ensuite, pour que de votre côté, par votre sagesse & vigilance paternelle, vous fassiez exécuter ponctuellement le contenu du dit bref, que vous aurez soin de faire transcrire, ainsi que cette lettre, sur vos registres, pour être les copies de l'un & de l'autre conservées & gardées à l'éternelle mémoire des siècles à venir. Sur ce, Illustissime & Révérendissime Pere en Jésus-Christ, Dieu vous ait en sa sainte garde.

De mon Palais, le 9 Septembre 1773.

LE R O I.

N.<sup>o</sup> V.É D I T  
D U R O I

D E P O R T U G A L,

*Qui condamne un Ouvrage intitulé Joie des  
Pasteurs.*

**J**OSEPH, par la grace de Dieu, Roi de Portugal, &c. A tous ceux qui le présent Edit verront : SALUT.

Sur le compte qui Nous a été rendu par notre Conseil Royal de Censure, de la dénonciation à lui faite d'un Discours intitulé *Joie des Pasteurs*, traduit de l'Allemand, & prononcé le 15 Janvier 1774, par quelques membres de la Compagnie ci-devant appelée de Jesus, à jamais abolie, lesquels se trouvent encore rassemblés dans quelques Cantons de l'Allemagne, & y vivent en Communauté Régulière, au mépris des décisions du Souverain Pontife; de l'examen qui a été fait dudit Ouvrage avec l'attention qu'il exigeoit, & du Jugement unanime qui en a résulté : qu'outre les allégories insolentes, téméraires & scandaleuses contenues dans ledit Ecrit, il est encore séditieux, infame, schismatique & hérétique : qu'il a été composé avec un esprit d'orgueil diabolique & de calomnie, caracteres bien connus de ladite Société, dans le dessein de déprimer & avilir le Sacerdoce

institué & laissé par Jesus-Christ à son Eglise , en refusant au Très-Saint Pere Clément XIV , à qui ils déobéissent obstinément , & qu'ils ne veulent pas reconnoître pour successeur de Saint Pierre , le pouvoir d'éteindre leur Ordre & tout autre quelconque dégénéré , comme celui des soi-disant Jésuites , de son premier Institut ; en attaquant & censurant avec mépris & amertume la Bulle de leur extinction , qui commence par ces mots : *Dominus ac Redemptor noster* , donnée le 21 Juillet 1773 , par laquelle le même Saint Pere , après avoir supprimé , aboli , & entièrement annulé leurs Institut , coutumes , décrets , constitutions , ainsi que tous & chacun de leurs offices , Maisons , écoles & Collèges , leur défend encore de se rassembler & de vivre sous d'autres supérieurs que les ordinaires des lieux de leur résidence : que , par un autre effet du même esprit diabolique , les Auteurs de cet écrit y outragent & diffament l'autorité temporelle dont sont revêtus les Oints du Seigneur : qu'ils y portent leur excessive témérité , jusqu'à traiter d'ennemis tous les Souverains qui , animés d'un saint zèle pour le bien & la conservation de l'Eglise , & pour la paix & la tranquillité de leurs Royaumes , états & Domaines , se sont réunis pour demander au Saint Siege leur extinction : qu'ils s'y sont encore proposé de séduire les Peuples que leur ignorance & leur simplicité mettent moins à l'abri de leurs pièges Machiavéliques , en tâchant de les convaincre de leur prétendue innocence , en se représentant comme de *tendres agneaux* , tandis qu'il n'y a personne dans le monde éclairé qui ne les reconnoisse pour autant de loups dévorans , & d'ennemis déclarés de toute autorité publique , Ecclésiastique , Politique & civile : que leur objet a été enfin d'appeler auprès d'eux & de rassembler tous les membres de leur dite Société , dispersés par son extinction : Voulant préserver nos fideles sujets

de la funeste contagion dont pourroit les infecter cet écrit ainsi jugé séditionnaire, schismatique & hérétique, Nous défendons à toutes personnes de quelque état & condition qu'elles puissent être, de garder & retenir le susdit ouvrage, ni aucune copie d'icelui, soit en Langue Portugaise, soit en quelque autre idiome, après trente jours depuis la publication du présent Edit : enjoignons à tous ceux qui en auroient des exemplaires de les remettre, savoir ; les habitans de ce Royaume, au Greffe de notre-dit Conseil de Censure ; & ceux de nos Domaines d'Afrique, d'Amérique & des Indes, entre les mains de leurs Gouverneurs & Capitaines Généraux respectifs, pour être par ceux-ci renvoyés à notre dit Conseil. Ordonnons que le présent Edit sera imprimé & affiché dans tous les lieux accoutumés de nos Royaumes & Domaines, pour que chacun puisse en être instruit, & que personne n'en prétende cause d'ignorance. Enjoignons aux Corrégidors, Juges & autres Officiers de Justice, de veiller à sa pleine & entière exécution, & de procéder contre les infractions, à la forme de nos loix & ordonnances, pour être par eux statué telle peine qu'il appartiendra.

Le Roi notre Seigneur l'a ainsi ordonné par l'organe de son Conseil Royal de Censure.

FAIT à Lisbonne le 28 Avril 1774.



N<sup>o</sup>. VI.

# É D I T D U R O I

*Qui condamne une Lettre de l'Evêque de  
Cochin à l'Archevêque de Cranganor.*

**J**OSEPH, &c. &c.

A tous ceux qui le présent édit verront : **SALUT.**

**N**OTRE Conseil Royal de censure Nous a exposé qu'on lui avoit dénoncé & représenté la copie authentique d'une lettre écrite de Cochin le 5 Avril 1767, par Dom Clément-Joseph Collato Leitao Evêque de cette ville, à Dom Salvador de Reis Archevêque de Cranganor, l'un & l'autre membres de la société soi-disant de Jesus, désormais supprimée & anéantie, & qu'ensuite de l'examen qu'il en a fait dans plusieurs séances, il a jugé unanimement : Que cette lettre est un de ces malicieux stratagêmes, pratiqués dans tous les tems, lieux & pays par ladite société, pour cacher les fautes & délits de ses membres, en affectant de représenter comme innocens, tous ceux d'entre eux convaincus de quelques crimes ; se servant, pour ce pernicieux & scandaleux effet, de toutes sortes de voies, même quand il faudroit nier les vérités les plus notoires, diffamer les tribunaux les plus respectables, les magistrats les plus integres

& les plus incorruptibles, & dénigrer les personnes les plus recommandables par leur autorité, probité & doctrine : qu'elle contient une foule de propositions vaines, impies, diffamatoires, téméraires, scandaleuses, incompatibles avec la très-juste sentence prononcée par l'inquisition de Lisbonne le 20 Septembre 1761, contre l'hérétique & hérésiarque Gabriël Malagrida, membre de ladite société abolie ; propositions tendantes à calomnier ledit tribunal du Saint-Office & ses Ministres, & à déclarer innocent & exempt de toute faute le susdit hérésiarque : que l'Evêque de Cochin, auteur de cette lettre, au lieu de remplir les saintes & indispensables obligations de chrétien, d'Evêque & de Pere spirituel de tant de fideles, à qui il devoit une nourriture plus salutaire, de les guider dans les saintes voies de l'édification & du bon exemple, de leur enseigner à respecter les jugemens émanés des tribunaux dépositaires de l'autorité spirituelle & temporelle, au nombre desquels est le tribunal du Saint-Office, qui réunit la puissance de la thiare à celle du trône : que cet Evêque, dis-je, pour se conformer aux malicieuses & perverses maximes de sa société, n'a pas craint de charger sa propre conscience, de conduire dans des pâturages empoisonnés les esprits simples de ses ouailles, de scandaliser les personnes éclairées, prudentes & religieuses, en répandant parmi les fideles, non une lettre pastorale & édifiante, mais un véritable libelle diffamatoire ; un écrit où, avec une précipitation Jésuitique, une impudente témérité, un esprit diabolique, il a osé avancer.

I. Que la susdite Sentence de l'Inquisition étoit un libelle diffamatoire contre le P. Malagrida & sa Compagnie.

II. Que ce Jésuite criminel n'étoit pas le véritable auteur des deux ouvrages intitulés : *La Vie héroïque & admirable de la Glorieuse Sainte Anne*,

*& Tractatus de vita & imperio Antichristi* ; ouvrages écrits l'un & l'autre de sa propre main , avoués & soutenus par lui avec la plus extrême opiniâtreté , & que cependant ledit Evêque assure , contre l'évidence même , avoir été inventés ou falsifiés avec les propositions énoncées dans la Sentence , dans la vue de condamner & punir comme hérétique ledit Gabriel Malagrida parfaitement innocent , quoique le Saint-Office l'ait déclaré coupable.

III. Que le même criminel n'a fait que des prédictions véritables , & que celles qui sont énoncées & démontrées fausses dans la sentence , lui ont été calomnieusement attribuées & imputées.

IV. Qu'il n'avoit que des vertus réelles & solides , & que c'est à tort qu'on lui a donné le nom d'hypocrite.

V. Qu'il n'étoit pas probable qu'aucun témoin eût déposé contre la chasteté de Malagrida , & que si quelqu'un l'avoit fait , ce ne pouvoit être qu'un faux témoin.

VI. Qu'il faudroit une révélation supérieure pour parvenir à connoître la vérité de plusieurs objets dont la sentence fait mention ; qu'il est impossible de décider si ce sont en effet des actions & des discours de Malagrida , ou des inventions de l'Inquisiteur qui a rédigé la sentence.

VII. Que Malagrida , en racontant quelques événemens de sa vie , n'a fait qu'imiter l'Apôtre Saint Paul , lorsqu'il fut accusé à Jérusalem.

VIII. Que plusieurs des choses qu'on lit dans la sentence , & qui concourent à charger ledit criminel , y ont été ajoutées par l'Auteur de cette même sentence , comme des figures de Rhétorique , pour embellir sa narration.

IX. Que les Docteurs envoyés au criminel , dans les prisons du Saint-Office , sous prétexte de le convertir , n'ont fait à son égard d'autres fonctions que celles d'accusateur.



X. Que c'étoit faute de l'avoir bien entendu, qu'on avoit accusé Malagrida d'avoir avancé qu'il étoit permis de mentir; imputation calomnieuse, faite depuis long-temps aux Jésuites : comme si elle n'étoit pas amplement justifiée par une infinité d'Ouvrages qui contiennent leur Morale corrompue, & qui sont entre les mains de tout le monde.

XI. Que quand même Malagrida auroit proféré & écrit plusieurs hérésies, cela ne suffisoit pas pour le condamner & le punir comme hérétique, attendu qu'il ne résulroit pas de la Sentence que ses propositions eussent été examinées, ni par le Souverain Pontife, ni du moins juridiquement par le Tribunal du Saint-Office : comme si le contraire n'étoit pas évidemment prouvé par l'opiniâtreté même de cet hérésiarque; opiniâtreté dans laquelle il persista dans l'Acte de Foi, où furent présentés plus de deux mille personnes, & où le détestable criminel entendit lire avec sa sentence tous les faits que nient aujourd'hui calomnieusement son téméraire Apologiste.

XII. Que les Inquisiteurs eux-mêmes connurent si clairement que Malagrida n'étoit point hérétique, que, parmi les avertissemens multipliés qu'ils lui donnerent de renoncer à son hypocrisie, à ses fictions & à ses mensonges, on ne voyoit pas par la sentence qu'on l'eût jamais sommé de rétracter ses hérésies : comme si tout le monde ne savoit pas que dans les procès faits à de semblables criminels, on tient plusieurs séances successives, où l'on cherche à les faire revenir de leurs erreurs, avant & après les jugemens prononcés contre eux.

XIII. Qu'après la rétractation générale faite par Malagrida des hérésies & des erreurs qui lui étoient imputées, les Inquisiteurs devoient le traiter en Pénitent, & à ce titre, le recevoir dans le sein de l'Eglise, & non pas le déclarer hérétique, convaincu & obstiné dans ses pernicieuses erreurs :

comme si en effet il n'avoit pas persévéré dans cette obstination en présence de la nombreuse assemblée dont nous avons parlé, sans donner le moindre signe de repentir, jusqu'au moment où il fut remis entre les mains de la Justice séculière.

XIV. Que la Sentence des Inquisiteurs ne porte aucun caractère d'authenticité, & qu'on peut refuser d'y ajouter foi.

XV. Que Gabriel Malagrida mourut Martyr ; que sa mort fut précieuse aux yeux du Seigneur ; qu'il doit exciter non la pitié, mais une sainte envie ; enfin qu'il a été conforme en tout à Jésus-Christ son modele ; que, comme ce Divin Rédempteur, après avoir été d'abord honoré comme Prophète, & faisant des miracles, il s'est vu accusé, chargé de fers, condamné par l'envie, déclaré chef & fauteur de séditions, conduit de Tribunal en Tribunal, poursuivi par l'autorité Ecclésiastique & la Séculière, mené au supplice par les mêmes rues où, peu de temps auparavant, il avoit passé presque en triomphe, en butte aux outrages de la populace, au mépris de tous, devenu à la lettre *l'opprobre des hommes & l'abjection du Peuple*, portant, au lieu de la croix, un bonnet d'infamie sur la tête & un baillon à la bouche.

Lesquelles propositions & autres encore plus condamnables, ayant été mûrement & attentivement examinées, il a été déclaré tout d'une voix : Que ladite lettre ne contient que passion, malice, calomnie, ignorance & témérité ; qu'elle est la légitime & digne production, non d'un Ecclésiastique élevé au rang suprême de l'Episcopat, mais d'un homme possédé des détestables & diaboliques esprits d'orgueil & de vengeance, & livré tout entier à l'oubli de Dieu & de l'Eternité ; d'un homme asservi par sa passion désespérée, & si déplorablement aveuglé par elle, qu'il ne voit pas ou ne veut pas voir que le Tribunal Suprême de l'In-

quisition

quisition de Lisbonne est composé d'un grand nombre d'Ecclésiastiques recommandables par leurs lumières, leur prudence, leur scrupuleuse intégrité; qu'on y appelle, selon l'exigence des cas, les plus habiles Théologiens du Royaume, pour convaincre & convertir les accusés; que les uns & les autres de ces Inquisiteurs & Théologiens s'occupent dans plusieurs séances, avec tout le zèle & l'attention que demande l'importance de la chose, du soin de discuter les crimes & d'éclairer les coupables: qu'après ces préliminaires, si l'obstination & l'incorrigibilité du criminel sont telles qu'elles l'ont réellement été dans ledit hérétique & hérésiarque Gabriel Malagrida, on prononce alors la sentence: que cette sentence, pour être à l'abri de tout reproche, est portée par la voie de l'appel au Tribunal Suprême de l'Assemblée Générale du Saint-Office, Assemblée à laquelle préside un Inquisiteur Générale de l'Eglise de Dieu, & composée de Juges choisis parmi les Ecclésiastiques, Membres des autres Tribunaux Suprêmes de ce Royaume: que lorsque cette sentence a été confirmée par ce Tribunal, on somme les coupables de se repentir & de se rétracter: que s'ils refusent de le faire, & qu'ils persistent dans leur endurcissement & leur obstination, ainsi que l'a fait le susdit criminel, la sentence rendue est alors prononcée & publiée: qu'après avoir été abandonné au bras séculier, le coupable est remis entre les bras du Tribunal Suprême de la Supplique, où il est jugé par les premiers Magistrats de cette respectable Assemblée; en présence de tous les autres, au nombre de cinquante, & sous la direction d'un Président revêtu des titres les plus éclatans, tels que ceux de Cardinal de la Sainte-Eglise, ou de la première Grandesse du Royaume, & non-moins distingué par ses qualités & vertus personnelles: qu'enfin la prétention de l'Evêque de Cochín, Jésuite avant qu'il

fût élevé à l'Episcopat, Jésuite après cette élévation, & comme tel, infecté de tous les vices de sa Compagnie, de laver, en vertu de son opinion particulière, le Corps entier dont il étoit membre, de l'infamie à laquelle il a été universellement condamné; de faire sans pudeur & sans titre le procès aux trois Tribunaux ci-dessus énoncés, Tribunaux compétens, établis de l'autorité publique de l'Eglise & du Royaume; de s'élever contre ce qui a été par eux légalement, pleinement, irrévocablement statué: que cette prétention, dis-je, est trop absurde pour mériter de la part des personnes sages & éclairées, la plus légère attention; que c'est manquer, contre toutes les loix divines & humaines, au respect dû à la suprême Puissance Spirituelle & Temporelle; que c'est attaquer l'autorité de la chose jugée, base unique & fondamentale de la tranquillité publique; que c'est enfin une nouvelle & vaine tentative, destinée à réveiller & susciter les troubles qui ont toujours été l'objet de ladite Société Jésuitique.

A CES CAUSES, & ensuite du Jugement qui a déclaré la susdite lettre trompeuse, infâme, impie, téméraire, blasphématoire, séditeuse, scandaleuse & hérétique, & l'a condamnée comme telle à être publiquement lacérée & brûlée sur la place de commerce par l'exécuteur de la haute-justice: Voulant donner à ce jugement l'authenticité & la publicité convenable, & empêcher que ledit écrit ne fasse une dangereuse impression sur les esprit foibles, aisés à séduire, & qui pourroient avoir des doutes sur sa condamnation; Nous défendons à toutes personnes de quelque état & condition qu'elles soient, de garder & retenir ladite lettre, ni aucune copie d'icelle, soit en Portugais, soit en quelqu'autre langue, après trente jours depuis la publication du présent édit: enjoignons à tous ceux qui en auroient des exemplaires, de les

remettre, savoir ; les habitans de ce Royaume, au greffe de notredit Conseil de Censure; ceux d'Afrique, d'Amérique & des Indes, entre les mains de leurs Gouverneurs & Capitaines Généraux respectifs, pour être par ceux-ci renvoyés à notredit Conseil ; le tout, sous les peines portées par les lois contre ceux qui conspirent contre notre Royale Majesté & le repos public de nos états, ou qui dépriment & calomnient la juste conduite de nos tribunaux & officiers, jusqu'à confiscation de tous leurs biens au profit de notre couronne, & mort naturelle.

Le Roi notre Seigneur l'a ainsi ordonné par l'organe de son Conseil Royal de Censure.

FAIT à Lisbonne le 28 Avril 1774.

MANUEL-JOSEPH PEREIRA, greffier  
Audit Conseil.

Je l'ai fait écrire

L'EVÊQUE DE BEJA.

Rédigé par GAETAN-JOSEPH MENDEZ



N<sup>o</sup>. VII.

## É D I T

DU ROI DE PORTUGAL,

*Qui condamne un Ouvrage intitulé Anacephaleosis de Monarchiâ Lusitanâ.*

**J**OSEPH, par la grace de Dieu, Roi de Portugal, &c. A tous ceux qui le présent édit verront :  
SALUT.

SUR le compte qui nous a été rendu par notre Conseil Royal de censure, de la dénonciation à lui faite d'un petit livre intitulé *Anacephaleosis de Monarchiâ Lusitanâ*, auteur *Emmanuello Bocarro Franç.*, imprimé à Lisbonne chez Antoine Alvarez, en 1624 ; de l'examen qui en a été fait, & du jugement qui l'a suivi : que cet ouvrage est un des nombreux & perfides stratagemes mis en pratique dans ce Royaume par les membres de la Société soi-disant de Jesus, désormais supprimée, éteinte & abolie, lesquels ne négligeant aucun des moyens propres à faire réussir leurs diaboliques systèmes, & à favoriser leurs intérêts défordonnés, mettant tout en œuvre pour arriver à leurs fins, soit par eux-mêmes, soit par l'entremise de leurs partisans & affiliés, ont suggéré dans le tems audit auteur leur ami, de composer & publier cet ouvrage tendant à la ruine & à la subversion totale de toute Société éclairée, Civile & Chrétienne ; suggestion clairement prou-

vée par le titre même d'*Anacephaleosis*, très-familier aux auteurs Jésuites qui en ont fait un fréquent usage dans leurs compositions, comme il paroît par l'*Anacephaleosis Rerum Lusitaniæ* du Jésuite Antoine Vasconcellos, & plusieurs autres ouvrages sortis de la même Société : que le but principal que s'est proposé ledit auteur a été de démontrer & persuader que le commencement & la fin des Royaumes & des Empires dépendoient du cours & du mouvement des astres : qu'en conséquence il prétendoit démontrer par des calculs astronomiques que l'Empire Ottoman devoit finir dans le siècle dernier, & qu'à sa place devoit s'élever un nouvel Empire en Portugal : qu'il alloit même jusqu'à assigner celui des Souverains de cette Monarchie qui devoit être le fondateur de cet nouvel Empire, dont l'étendue embrasseroit tous les peuples soumis à la domination Ottomane : que, s'écartant quelquefois de son objet, il cherchoit toujours par la suggestion des mêmes Jésuites, à en insinuer d'autres non-moins chimériques, tels que l'utilité de la fameuse & vaine recherche de la Pierre Philosophale, la possibilité de l'Alchymie, & de l'art de convertir en or tous les métaux : que par-là cette Société proscrite parvenoit à ses perverses & dangereuses fins :

La première, de préoccuper l'esprit & l'imagination du Souverain & de tous ses Ministres & sujets, par le bruit & l'attente d'une nouveauté aussi frappante & aussi extraordinaire, afin que ce Prince, tout occupé de l'idée flatteuse & de la haute espérance d'être le fondateur d'un si vaste, si glorieux & si puissant Empire, fermât l'oreille aux rumeurs que ne pouvoit manquer d'exciter l'imprudente & séditionneuse permission accordée aux Jésuites par Dom Ferdinand-Martin Mascarenhas Evêque d'Algarve & Inquisiteur-Général de ces Royaumes, d'y introduire leur *Index Romain Jésuitique* ; ouvrage qui

fut en effet cette même année imprimé & publié en Portugal.

La seconde, d'empêcher, suivant leur constante & pernicieuse maxime, les peuples d'être tranquilles, & de les tenir dans une continuelle agitation, en occupant les esprits, tantôt objets merveilleux & extraordinaires, tantôt de vaines & trompeuses espérances, tantôt de craintes imaginaires & de terreurs paniques.

La troisième, de mettre, pour la première fois; au jour le plan concerté & réfléchi d'une de leurs plus dangereuses inventions; savoir, d'un nouvel Empire qui devoit être fondé par un Roi de Portugal; pour s'en servir dans la suite, selon que les circonstances & les événemens leur paroïtroient plus ou moins favorables; de commencer par cet ouvrage à imprimer dans les foibles imaginations des personnes simples & crédules, la croyance de cet Empire futur & imaginaire, qu'ils ont depuis cherché à affermir par un autre ouvrage non-moins pernicieux, intitulé: *Le Royaume de Portugal, Jardin de délices, Empire du Christ*, dans lequel ils ont rassemblé une infinité d'impostures, de fausses prophéties, de révélations, de prédications & de pronostics, attribués à divers Saints, serviteurs de Dieu, personnages illustres, célèbres Astrologues, Sibylles, Païens même, &c. : après avoir préparé d'avance les esprits à ajouter foi à ces prophéties & révélations, par celles qu'ils avoient inférées en faveur dudit ouvrage dans l'*Annotation Astrologique* à l'*Anacephaleosis*, & qu'ils y attribuent à Saint Isidore, à Saint Cyrille Hermite, à Jean Cassien & à la Sibylle Erythrée : invention du reste, dont cette perverse Société a bien prouvé qu'elle attendoit de grands effets, par l'usage qu'elle en a faits plusieurs fois, d'abord après la mort du Roi Sébastien, lorsqu'elle publia que ce Prince étoit le Roi annoncé & prédit; qu'il devoit repa-



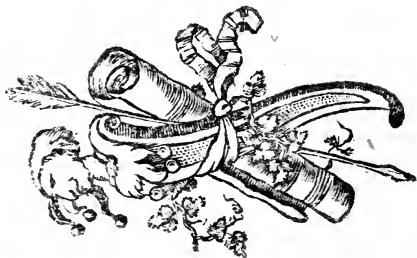
roître pour jeter les fondemens du nouvel Empire ; & ensuite , après la mort du Roi Jean IV , époque à laquelle elle fit composer par un de ses membres , Antoine Vieira , l'indigne , scandaleux & hérétique écrit intitulé *Espérances du Portugal , cinquieme Empire du monde* , où cet auteur ( puni pour cet objet par l'inquisition de Coimbre ) prétend démontrer que ce Monarque doit ressusciter avant le Jugement Universel ; & donner naissance au cinquieme Empire du monde.

La quatrieme , de rendre les peuples stupides , enthousiastes , superstitieux & fanatiques , en leur offrant des objets faux , chimériques & impossibles ; en leur persuadant d'ajouter une foi aveugle à des pronostics incertains , de fausses prophéties , de feintes révélations ; en les accoutumant à s'occuper d'un avenir dont la connoissance nous est interdite , à espérer des choses vaines & extraordinaires , à chercher dans le cours & le mouvement des Astres des résultats qui dépendent de notre libre volonté ; en les excitant enfin à se livrer à l'inutile & dangereuse recherche de trésors imaginaires & impossibles ; lesquelles choses sont la base de l'ignorance , de la stupidité , de la superstition & du fanatisme.

Que par des moyens si condamnables , les Jésuites travailloient , d'une part , à éloigner les esprits de toute application utile ; & de l'autre , à fatiguer tellement les imaginations foibles , que , devenues incapables de faire de mûres & sérieuses réflexions sur les causes morales , elles ne pussent se défendre des impressions fanatiques & superstitieuses que les professeurs de ladite Société cherchoient à leur communiquer ; impressions uniquement dirigées à l'exécution de leurs criminels & diaboliques desseins.

Voulant préserver nos fideles sujets des sinistres effets d'un ouvrage ainsi destiné par les soi-disant

Jésuites à établir & propager dans ce Royaume l'ignorance, la superstition & le fanatisme, opposés au salut, à la foi, à la pureté & à la sainteté de la religion, nous ordonnons que ledit ouvrage intitulé *Anacephaleosis de Monarchia Lusitana*, soit publiquement lacéré & brûlé sur la place du Commerce par l'exécuteur de la Haute-Justice, &c.



N<sup>o</sup>. VIII.

## É D I T

## DU ROI DE PORTUGAL,

*Qui condamne un Ouvrage intitulé Triple  
cordon d'amour , &c.*

**J**OSEPH, par la grace de Dieu , Roi de Portugal , &c. A tous ceux qui le présent Edit verront : SALUT.

ENSUITE de la dénonciation faite à notre Conseil Royal de Censure d'un Livre intitulé : *Triple Cordon d'Amour à Jesus - Christ dans le Sacrement de l'Eucharistie , au Roi de Portugal déjà né mais inconnu , à son Royaume rétabli , &c. par Dom Antoine Ardizzone Spinola , imprimé à Lisbonne chez Antoine Craesbeeck , en 1680 ; de l'examen qui en a été fait dans plusieurs séances , & du Jugement qui a résulté de cet examen : Que cet ouvrage est un recueil de douze Prophéties débitées par son Auteur , à l'occasion de diverses solennités , dans la Chaire de l'Eglise Primatiale de Goa , & celle de la Chapelle Royale de cette Cour , lorsqu'il travailloit avec chaleur à établir deux Maisons de son Ordre , l'une dans cette Cour , & l'autre à Goa ; ce qu'en effet il obtint : que ledit Ardizzone , se regardant comme Fondateur de ces deux Maisons , se servit de plusieurs & divers moyens pour s'en assurer le titre , & encore pour d'autres fins , de funestes & pernicieuses conséquences , sans considérer que la Chaire Evangélique doit*

être uniquement consacrée à la Religion ; qu'un Prédicateur est le vrai Ministre de l'Evangile , chargé d'enseigner aux Fideles les vérités & les vertus Chrétiennes , d'après les Saintes Ecritures , dont il ne doit jamais faire usage qu'avec le sérieux , la décence & le respect convenables : qu'abusant au contraire de son saint & redoutable Ministère , profanant la parole de Dieu , altérant & dénaturant le sens de l'Ecriture , ledit Ardizzone s'est occupé dans ses Sermons d'objets vains , faux & chimériques ; qu'il y a traité des sujets extravagans , & soutenu d'absurdes paradoxes ; qu'il y a établi des opinions nouvelles & scandaleuses , & cherché à prouver par les Livres Saints des propositions fausses , dures , malsonnantes , scandaleuses , impies , blasphématoires , & au premier coup-d'œil hérétiques : que tous ces faits résultent évidemment des réflexions profondes faites par notredit Conseil sur cet ouvrage , & parmi lesquelles , pour de justes raisons , Nous ne rapporterons que les suivantes :

I. Que ledit Ouvrage étant composé de Prières & Oraisons , dont quelques-unes ont pour objet ce que la Religion a de plus auguste & de plus sacré , comme le Sacrement adorable de nos Autels , il falloit lui donner un titre sérieux , important , & qui répondit à la dignité du sujet ; & non pas le titre puérile , illusoire , extravagant & ridicule de *Triple Cordon*.

II. Que dans une violente déclamation du prédicateur Ardizzone contre les loix très-sages qui défendent l'entrée de nos Royaumes & Domaines à tout Missionnaire étranger qui , sans être muni des permissions nécessaires & indispensables , voudroit y venir exercer son ministère , il s'emporte jusqu'à avancer des propositions téméraires , scandaleuses & blasphématoires , & offrir de les prouver par la Sainte-Ecriture , comme on le voit par

le passage suivant : » Y a-t-il , peut-il y avoir  
 » d'étranger pire que le Démon ? Il est clair que  
 » non. Cependant s'il vient dans ce Royaume  
 » demander , au nom de Dieu , de passer aux In-  
 » des , pour travailler à l'accroissement de la Foi  
 » Catholique & au bien spirituel des ames , que  
 » Vos Majestés ordonnent qu'on le reçoive sur  
 » leurs vaisseaux , qu'il y ait la meilleure place &  
 » la chambre la plus commode , parce qu'il sera  
 » l'Ange tutélaire des Indes.... Vous riez ? Les  
 » Livres Saints vont vous le démontrer “.

III. Que lorsqu'on reçut à Goa la nouvelle de l'heureux Couronnement du Roi Jean IV , on choisit , pour remercier Dieu de ce bienfait éclatant accordé dans cette circonstance à la Monarchie Portugaise , le même Ardizzone , c'est-à-dire un Prédicateur étranger & quant à son habit , & quant à sa Profession , au mépris scandaleux de tout le Clergé Séculier & Régulier dont abondoit ce florissant Etat : qu'il étoit impossible de concilier le silence & l'insensibilité de la Société Jésuitique sur ce choix important , avec le crédit sans bornes qu'elle avoit usurpé dans l'Inde & dans ce Royaume , & les facilités que lui donnoit ce crédit pour empêcher une préférence si injurieuse , non-seulement à ladite Société , mais encore à toutes les Communautés Religieuses , & plus spécialement aux Ecclésiastiques Nationaux résidans dans cette Capitale de l'Asie Portugaise : qu'il falloit par conséquent que ce choix de l'étranger Ardizzone eût été fait non-seulement de l'aveu , mais encore par les insinuations & les intrigues des Jésuites , qui avoient fondé de grandes espérances sur son discours : qu'en effet le système d'un Roi de Portugal caché & d'un nouveau cinquieme Empire du Monde étant incontestablement une invention réfléchie desdits Jésuites , qui épioient & faisoient avec empressement toutes les occasions de l'accréditer , ils

avoient cru celle du glorieux Couronnement du Roi Jean IV une des plus favorables qu'ils pussent jamais trouver , sur-tout en empruntant le témoignage du Prédicateur Ardizzone , qui , moins suspect que tout autre par sa qualité d'Etranger & de membre d'un autre Institut , devoit avoir plus de poids & d'autorité pour éteindre & affermir la croyance de cette vaine & pernicieuse invention : qu'en conséquence lesdits Jésuites avoient fait choisir Ardizzone , qui travailla en effet à imprimer & établir dans les esprits foibles & crédules ladite croyance , & cela , non dans un seul , mais dans plusieurs sermons , pour se rendre agréable à quelques personnes dont la faveur pût lui être utile : que dans cette vue , ce Ministre prévaricateur avoit donné , comme autant de vérités , les chimériques & frauduleuses prophéties de Bandarra , & toutes celles malicieusement inventés par lesdits Jésuites pour parvenir à leurs fins : que par la supposition de ce nouveau futur Empire universel dont un Roi de Portugal , encore attendu & caché , devoit être le fondateur , Ardizzone s'étoit efforcé de précipiter les fidèles qu'il devoit éclairer , dans les plus funestes erreurs , & de les rendre fanatiques & enthousiastes , en leur persuadant d'ajouter foi à des pronostics incertains , à de fausses prophéties , & à des révélations imaginaires.

IV. Que comme un usage alors établi dans quelques paroisses des Indes , empêchoit d'accorder aux Néophytes , encore privés des lumières nécessaires pour connoître le sublime & impénétrable mystère de l'Eucharistie , la participation au plus auguste des sacremens , ainsi qu'on le pratique encore avec les enfans & les Negres adultes qui ne sont pas suffisamment instruits , & que , d'un autre côté , régnoit déjà dans cette contrée de l'Asie la barbare distinction des Bramines & des Parias ; distinction qui ne se borneroit pas aux fonctions de la

vie civile, mais qui s'étendoit aux actes même de la religion, en sorte qu'un prêtre qui administroit aux Bramines les sacremens de Pénitence & d'Eucharistie, ne pouvoit les administrer aux Parias; distinction d'ailleurs soutenue avec chaleur par les séditions Jésuites qui s'en servoient pour fomenter parmi les peuples de continuelles & funestes divisions, jusques-là que pour mieux la maintenir, ils avoient établi parmi eux des *Bramines Romains* d'une fierté & d'une arrogance insupportable, & des *Parias d'Europe*, réduits, à l'égard des premiers, à un tel point d'humiliation & d'abaissement, qu'ils ne pouvoient paroître en leur présence que les yeux baissés, leur parler que par le moyen d'un tiers, passer même auprès d'eux qu'à une distance assez grande pour que l'air qui les environnoit ne pût souiller les autres; le prédicateur Ardizzone affectant de confondre le premier de ces usages, juste, raisonnable & orthodoxe, avec le second, barbare & séditions, &, comme tel, soutenu par lesdits Jésuites, en avoit conclu généralement que c'étoit dans l'Inde une coutume universelle de ne jamais administrer le Sacrement de l'Eucharistie, pas même à Pâques ni à l'article de la mort, aux chrétiens Parias & autres de diverses nations: supposant avec impiété que, dans ce refus de la sainte Communion, cette église regardoit les fideles qui en étoient l'objet, comme de trop basse & trop vile condition; s'appellant restaurateur de la sainte Communion dans l'Inde, disant ouvertement qu'il avoit fallu qu'un prédicateur étranger vint dans ces contrées pour y annoncer & y établir, comme nouvelle, une doctrine aussi ancienne que l'église & l'évangile lui-même, & chargeant par-là des plus odieuses & des plus flétrissantes imputations tous les Archevêques, Evêques, curés, religieux & autres ecclésiastiques qui habitoient l'Inde Portugaise, lorsque Ardizzone y arriva.

V. Que pour persuader lesdits 'objets & autres non-moins indignes d'un Ministre de l'évangile, ce téméraire prédicateur avoit écrit, proféré & imprimé les scandaleuses propositions contenues dans les passages suivans :

» 1. La transfiguration du Christ sur le Thabor  
» est une image & une esquisse du couronnement  
» du Roi en Portugal.

» 2. Le couronnement du Christ mit fin à la  
» loi de Moïse, & donna naissance à la loi de  
» grace prédite par Elie : ces deux saints person-  
» nages, préparés par la première à promulguer  
» la seconde, paroissent l'un & l'autre sur la mon-  
» tagne ; il ne manquoit plus qu'une chose, c'est  
» que le tout passât par la chancellerie, & que  
» Dieu y apposât son sceau.

» 3. Ce que j'observe, c'est que si Dieu a choisi  
» de dessus sa croix ces deux Monarques (Alphonse  
» Ier. & Jean IV,) l'un pour fondateur & l'autre  
» pour restaurateur de cet empire, ce n'a pas été  
» de la même manière. Dans la fondation, il ne  
» détacha pas sa main droite de la croix comme  
» il l'a fait dans la restauration ; ce qui, à mon avis,  
» n'a été que jalousie.

» 4. La divine planette de Jesus-Christ, notre  
» Soleil dans le Sacrement de l'Eucharistie, en con-  
» jonction avec celle de la Vierge Marie, Lune  
» immaculée, fut toujours pronostic de puissance,  
» signe de liberté, gage assuré de victoire.

» 5. La Vierge se mit en mouvement, & s'ap-  
» procha pour couronner Saint Jean Précurseur du  
» Christ, & fut ainsi Jean-Baptiste Roi couronné  
» avant de naître.

» 6. Si Saint Jean est le plus grand des Rois,  
» nous pouvons bien appeler le quatrième Prince  
» de ce nom, le Roi Saint Jean IV.

» 7. Le Saint Roi Alphonse, premier Roi de  
» Portugal, aimait Dieu beaucoup plus que ne l'a-



» voit aimé Abraham, premier pere de son peuple chéri.

» 8. Les Anges apperçurent de loin un grand nombre d'hommes étrangers qui venoient de sur terre avec le Christ pour s'établir avec eux dans le même royaume. Ils fermerent aussi-tôt les portes avec une extrême promptitude, dans la crainte qu'ils n'entraissent.... cependant les Anges veulent des étrangers dans le Ciel.

» 9. Dieu a voulu que la restauration du Portugal fût un vivant portrait du monde.

» 10. Le Royaume de Portugal est un Royaume divin : Dieu lui-même le fonda avec son sang sacré sur le trône royal & majestueux de la sainte croix ; il le fit resplendissant & immortel comme la Lune ; il lui commanda de dissiper par l'éclat de ses armes, & plus encore par la lumiere de la foi, les nations étrangères, pour dominer temporellement sur le monde entier.

» 11. Si bien que les théologiens disent que dans les prédestinés les péchés qui donnent sujet à leur pénitence, sont des effets de la prédestination.

» 12. Saint Matthieu décrit la généalogie de Jesus-Christ d'une maniere si mystérieuse, & avec de telles circonstances, qu'il semble qu'il ait voulu tracer comme merveilleuse, singuliere, grande, dirigée par une providence particuliere de Dieu, la généalogie de Sa Majesté le Roi de Portugal Jean IV, non-seulement dans le naturel, mais encore dans le politique & le civil.

» 13. Notre-Seigneur Jesus-Christ a eu deux Généalogies, l'une divine & l'autre humaine : nous pouvons de même en considérer deux dans Sa Majesté le Roi Jean IV. Pourquoi l'Evangéliste S. Matthieu ne nomme-t-il que quarante aïeux de Jesus-Christ, tandis qu'il en a davantage ? Peut-être est-ce pour représenter les qua-

„ rante Gentilshommes qui proclamèrent le Roi  
 „ Jean IV. . . . Il laisse hors de l'arbre généalogique  
 „ de Jesus - Christ Phaldaia , comme un homme  
 „ obscur , *quia obscurus fuerat* : qui fait si ce n'est  
 „ pas pour représenter le Roi Sanche , Monarque  
 „ obscur , déposé de son Trône ?

„ 14. Le pain du Sacrement de l'Eucharistie est  
 „ un pain sacré , pur , blanc , pétri dans le ventre  
 „ très-saint de la Bienheureuse Marie , sans souil-  
 „ lure de péché ni de faute : il veut cependant que  
 „ tous s'en nourrissent , non-seulement le juste ,  
 „ mais encore le pécheur.

„ Que Jesus-Christ ait communiqué en forme de  
 „ Viatique à l'heure de sa mort , & se soit ainsi  
 „ servi à lui-même de nourriture. . . . C'est ce que  
 „ les hérétiques nient , comme ils ont coutume de  
 „ nier toute vérité.

„ 16. Les trois Personnes divines ont communiqué ,  
 „ & communieront toute l'éternité , à chaque mo-  
 „ ment , d'une communion intérieure.

„ 17. L'autre raison pour laquelle Jesus-Christ  
 „ reçut son Corps & son Sang adorables sous les  
 „ formes Eucharistiques à l'heure de sa mort , fut  
 „ pour communier en Viatique . . . . il ne voulut  
 „ pas mourir sans communier.

„ 18. Le Pere éternel ému de compassion , lui  
 „ envoya du Ciel un Ange étranger sur la terre ,  
 „ avec un calice en main , qui représentoit le ca-  
 „ lice que Notre - Seigneur désiroit qui servît de  
 „ Viatique à ses Chrétiens à l'article de la mort.  
 „ Il lui montrait par cette figure , pour le consoler ,  
 „ que dans les temps à venir un Prêtre étranger  
 „ remédieroit dans l'Inde à cette privation.

„ 19. Dans le troisieme instant les Anges fide-  
 „ les obéirent à Dieu , & communierent d'une  
 „ maniere spirituelle & céleste , par forme de Via-  
 „ tique , comme étant des voyageurs qui aspiraient  
 „ à la béatitude.

„ 20. Si Lucifer, encore alors dans l'état de  
„ voyageur, eût communiqué par forme de Viati-  
„ que, dans le danger de mort où il se trouvoit  
„ au troisieme instant de sa création, il ne seroit  
„ pas tombé en faute, & n'auroit pas consenti au  
„ péché.

„ 21. Saint Joseph est le seul Patron des Rois  
„ cachés : il semble qu'on le dise par compliment ;  
„ mais c'est d'après l'Ecriture-Sainte.

„ 22. Si le Roi Jean IV eût reçu dans son Bap-  
„ tême le nom de Joseph, je douterois qu'il pût  
„ jamais être Roi de Portugal. C'eût été une mar-  
„ que que Dieu ne le vouloit pas pour Monarque  
„ & Souverain de son Empire. Pour être Roi de  
„ Portugal, il falloit qu'il nâquit le jour de Saint  
„ Joseph, & qu'il ne portât pas ce nom.

„ 23. Le respect & la dévotion due à Saint Jo-  
„ seph ne permettent pas, & Dieu lui-même ne  
„ veut pas qu'aucun Prince, Roi, Empereur ou  
„ Monarque, quelque grand qu'il soit, s'appelle  
„ Joseph ; parce que personne ne peut parvenir au  
„ même point de grandeur, & que Dieu ne veut  
„ pas qu'on porte le nom de celui dont on ne  
„ peut imiter les œuvres „.

Voulant ôter de dessous les yeux de nos fideles  
sujets un livre aussi pernicieux, qui contient les  
erreurs ci-dessus énoncées, & d'autres encore non-  
moins scandaleuses & capables de produire les plus  
funestes effets, Nous ordonnons que ledit Ouvrage  
intitulé *Triple Cordon, &c. par Dom Antoine Ar-  
dizzone Spinola*, soit & demeure supprimé à per-  
pétuité dans nos Royaumes & Domaines ; défen-  
dons à toutes personnes, de quelque état & con-  
dition qu'elles puissent être, de garder & retenir  
le susdit Ouvrage, ni aucune copie d'icelui après  
trente jours depuis la publication du présent Edit :  
Enjoignons à tous ceux qui en auroient des exem-  
plaires de les remettre ; savoir, les habitans de ce

Royaume , au Greffe de notredit Conseil de Censure ; & ceux de nos Domaines d'Afrique , d'Amérique & des Indes , entre les mains de leurs Gouverneurs & Capitaines - Généraux respectifs , pour être par ceux-ci renvoyés à notredit Conseil : le tout sous les peines portées par les loix contre ceux qui retiennent , impriment , vendent & débitent des livres sans notre permission & contre notre défense.

Le Roi notre Seigneur , l'a ainsi ordonné par l'organe de son Conseil Royal de Censure.

FAIT à Lisbonne le 6 Mars 1775.



N<sup>o</sup>. IX.

# A R R Ê T

## DU TRIBUNAL

### DE L'INCONFIDENCE,

*Contre JEAN-BAPTISTE PELE.*

**E**NSUITE des ordres donnés par le Roi notre Seigneur, à ce Tribunal, que, sur les Pièces produites, & conformément aux Edits de Sa Majesté des 20 Octobre 1763, & 23 Juin de l'année dernière, on fît sommairement & juridiquement le procès au criminel Jean-Baptiste Pele, détenu dans les prisons de cette Cour, à l'effet de le reconnoître & déclarer atteint & convaincu de l'horrible attentat à lui imputé, n<sup>o</sup>. 2.

Il est prouvé par les dépositions, actes & preuves rapportées depuis le n<sup>o</sup>. 7 jusqu'au n<sup>o</sup>. 13, où est contenu le corps du délit, & par les réponses dudit Pele dans ses interrogatoires, que c'est un vagabond & un libertin; qu'il est natif du lieu d'Araſci dans la République de Genes; qu'après y avoir été marié l'espace de quatorze ans, il a mené une vie errante, sans retourner chez lui, ni s'occuper de sa famille; qu'il s'est embarqué en qualité de Matelot pour divers Ports de l'Europe; qu'il est entré dans cette Ville, sous le faux prétexte d'apprendre à peindre d'une nouvelle manière; qu'il y a pris, rue du Corps-Saint, un appartem-

ment dans la Maison d'Antoine Sodré Pereira Tibau, au second étage, vis-à-vis Ribeira Nueva; qu'au bout de quelques mois, il a commencé à recevoir chez lui quelques inconnus, qui ne venoient que pendant la nuit & à des heures indues; que les voisins entendant du bruit, & en ayant cherché la cause, avoient découvert que c'étoit le signal que faisoient de dehors les inconnus, pour savoir si ledit Pele étoit chez lui; que celui-ci, après avoir répondu à ce signal par un autre, descendoit sur le champ, ouvroit la porte de l'allée, & remontoit avec deux & quelquefois trois personnes couvertes de longs manteaux & de chapeaux rabattus; qu'il les conduisoit dans son appartement, & demeurait enfermé avec elles jusqu'à trois heures du matin, ainsi qu'il résulte des dépositions cotées n<sup>o</sup>. 33.

Il est prouvé que ces visites nocturnes ayant inspiré des soupçons & une juste défiance au Dénonciateur Louis-Joseph de Figueiredo, qui habitoit le premier étage de la même maison, celui-ci se mit une nuit à les épier au travers d'une fente; qu'il vit un gros homme assis, avec un habit à l'Espagnole, deux pistolets à la ceinture, un baudrier en écharpe, auquel étoit attachée une épée, dont la garde & la poignée étoient à jour; & un autre armé de la même manière, parlant à voix basse en Espagnol; que lorsque ces deux hommes sortirent, ledit Dénonciateur les suivit jusqu'à l'Hôtel du Marquis de Valenza; que là ils trouverent trois chevaux, sur deux desquels ils monterent, laissant le troisieme à celui qui les attendoit; que lorsque ledit Pele étoit chez lui il s'y tenoit enfermé, répondoit de dedans aux personnes qui vouloient lui parler, & montrait à la porte les tableaux qu'on lui demandoit; d'où il résulte évidemment qu'il ne prenoit tant de précautions que pour n'être pas apperçu, & empêcher qu'on ne vît ce qu'il y avoit dans sa chambre.

Il est prouvé qu'un jour où ledit criminel descendoit l'escalier pour sortir, comme il sortit en effet, il tira un mouchoir de sa poche, & en laissa tomber, sans s'en appercevoir, un petit billet; ce qu'ayant vu, ledit Dénonciateur son voisin, & croyant par la maniere dont il étoit plié, que c'étoit un billet de quelque femme, il le ramassa & le lut, en quoi il n'y avoit rien que de fort naturel; mais qu'il trouva qu'il ne contenoit rien moins qu'une conspiration tramée pour attenter à la très-importante vie de l'Illustrissime & Excellentissime Marquis de Pombal, Conseiller d'Etat de sa Majesté, Surintendant Général des Finances & de la reconstruction de Lisbonne, Lieutenant-Général de Sa Majesté pour la visite & la réforme de l'Université de Coimbre, Secrétaire d'Etat des affaires du Royaume, premier Ministre pour l'expédition générale des affaires, &c. que le Dénonciateur, pour déferer cet attentat au Juge compétent, & empêcher que le coupable ne pût s'échapper, lui proposa de l'accompagner à Belem, où il avoit un ami qui vouloit apprendre à peindre & qui le payeroit bien; que le criminel attiré par cette espérance, étoit allé en chaise avec le Dénonciateur jusqu'au lieu de la Junqueira; que là le Dénonciateur descendit, sous prétexte qu'il avoit besoin de parler à un ouvrier; mais que ledit criminel l'ayant vu entrer dans la maison du juge de l'inculpation, il sauta hors de la chaise & prit la fuite; qu'il tâcha de se réfugier d'abord dans l'hôtel de l'Ambassadeur d'Espagne, & ensuite dans celui de Nonce, où on ne voulut pas le recevoir, qu'alors il alla chercher le Paquebot d'Angieterre, dans le dessein de sortir du Royaume; que n'ayant pu y être admis, il fit la même tentative à l'égard de divers autres bâtimens, & essuya les mêmes refus, jusqu'à ce qu'enfin; au moment où il tâchoit de s'introduire dans la maison du Consul de

la Grande-Bretagne, il fut rencontré & arrêté par la justice, ainsi qu'il est prouvé par le procès-verbal de saisie, & les aveux du criminel dans ses interrogatoires; que, pour dissiper les forts indices qui résultoient contre lui de sa fuite, il avoit eu recours au frivole prétexte qu'il avoit craint d'être arrêté pour le loyer de son appartement, tandis qu'y ayant tous ses effets, & de plus ayant fourni une caution, il étoit à cet égard parfaitement en sûreté; que d'après la présomption de droit, on ne peut douter que la véritable cause des efforts du criminel pour s'échapper à la justice, ne fût les alarmes & la consternation où le jetta la perte du billet qu'il avoit laissé tomber de sa poche en tirant son mouchoir; billet qui contenoit la preuve complete de l'horrible attentat ci-dessus énoncé, & qui, fidèlement traduit de l'Espagnol, étoit conçu en ces termes :

„ Ami, Jean - Baptiste, procurez - vous des bal-  
 „ les pour les pistolets, & faites-le incessamment.  
 „ Ayez soin aussi d'avoir la poudre nécessaire pour  
 „ les charger : tenez le tout prêt, & exécutez l'idée  
 „ d'une meche qui puisse durer au moins quinze  
 „ heures, afin que, si le Marquis notre ami ne s'ap-  
 „ perçoit pas de trop bonne heure du piège qu'on  
 „ lui tend, nous ne laissions pas échapper une  
 „ occasion si favorable & la meilleure que nous  
 „ puissions avoir pour exécuter notre entreprise  
 „ sans danger, & décharger le coup sur notre ty-  
 „ ran. Préparez la clef conformément au modèle :  
 „ par-là, la porte étant ouverte, l'opération de-  
 „ viendra plus facile, & nous travaillerons à notre  
 „ sûreté, en même tems qu'à la délivrance de tous.  
 „ Adieu. A demain soir, dans la rue du Corps-  
 „ Saint, aux heures accoutumées.

LES AMIS.



Il est prouvé que d'après ces premiers indices si graves tout ensemble & si horribles , le juge de l'inconfiance s'étant mis en devoir de procéder à la visite de l'appartement occupé par ledit criminel , & en ayant fait enfoncer juridiquement les portes en sa présence , on trouva :

1°. Au fond d'un panier couvert de cuir , & fermé avec une petite serrure qui fut pareillement brisée , les preuves les plus évidentes de l'attentat dont il s'agit ; savoir , les trois pistolets mentionnés au procès , n°. 7 , liés ensemble & chargés chacun d'environ une livre & demie de poudre , quatre cornets de la même poudre , chacun d'une livre , quelques charges séparées , & à-peu-près une égale , quantité sans enveloppe.

2°. Dans un coffre aussi couvert de cuir , un baril de bois neuf d'un palme & demi de circonférence ( un pied un pouce cinq lignes un quart ) , & d'un demi - palme de hauteur ( quatre pouces une ligne trois quarts ) , entouré de six cercles en fer , & dont les fonds étoient assujettis par des gros clous , rempli de quatre livres de poudre ; à très-peu près , avec une petite ouverture pour servir de passage à la meche qui devoit y mettre le feu.

3°. Dans le même coffre , une plaque de métal , d'un palme & demi de circonférence , percée de plusieurs trous , avec une meche de onze palmes de longueur ( sept pieds sept pouces deux lignes & demie ) faisant sept tours , & liée au travers desdits trous par des fils de laiton.

4°. Dans une petite cassette de cuivre , trois modèles de clefs , une en papier & deux en cire blanche , tous de la même forme & avec les mêmes garnitures

5°. Enfin un billet écrit sur un quart de feuille , du même caractère que le précédent , dont voici les termes traduits de l'Espagnol : » Mon ami , le » domestique vous remettra l'argent que vous m'a-

» vez fait demander : tout ce dont vous aurez be-  
 » soïn , vous sera fourni sur le champ. Adieu , jus-  
 » qu'à ce soir , dans la rue du théâtre. LES AMIS “.  
 Et au bas étoit cette apostille. „ Tenez la clef prête  
 » pour l'essayer , & prendre la mesure de la demi-  
 » l'argeur de la caisse du carrosse , afin de pouvoir  
 » partager les charges de poudre , comme nous l'a-  
 » vons imaginé. Nous ferons ce soir cet arrange-  
 „ ment “. Tous ces faits résultent du procès-ver-  
 bal de visite , & donnent lieu à des conséquences  
 évidentes.

Il est prouvé que dans la vérification & confron-  
 tation faite desdits modèles par Emmanuel Lopez ,  
 maître Serrurier , avec les serrures de la remise de  
 Sa dite Excellence le Marquis de Pombal , il se trou-  
 va que les empreintes en avoient été prises sur la  
 serrure de la porte de derrière de ladite remise ,  
 comme on le voit par le procès-verbal de véri-  
 fication coté n<sup>o</sup>. 12.

Il est prouvé que de cette vérification passant  
 à la visite & à la confrontation des carrosses , pour  
 voir s'il y en avoit quelqu'un où pussent entrer le  
 baril de poudre , les pistolets , & le volume de me-  
 che ajusté à la plaque de métal , de la manière  
 rapportée ci-dessus , il se trouva qu'en effet dans  
 le caisson du carrosse le plus riche dont Son Ex-  
 cellence avoit coutume de se servir les jours de  
 cérémonie , dans lequel il étoit moralement sûr qu'il  
 sortiroit le jour de l'inauguration de la statue du Roi ,  
 & que , par cette raison , ledit criminel & ses in-  
 fames complices avoient choisi de préférence pour  
 attenter à sa précieuse vie ; que dans ce caisson ,  
 dis-je , non-seulement entroient sans peine , le  
 baril , les bombes & la meche , mais qu'il y res-  
 toit encore de la place pour la poudre dont ils vou-  
 loient partager les charges , & qu'ils tenoient prépa-  
 rées à cet effet dans les quatre cornets qui en con-  
 tenoient

tenoient chacun une livre. Le procès-verbal de cette vifité eft coté n°. 13

Il eft prouvé par les dépositions des témoins , & les réponfes de l'accufé cotées n°. 39 & fuivantes , qu'ayant déposé chez un de fes amis , nommé Jean-Baptifte Flambeau , danfeur de corde du théâtre , un habit , une paire de culottes & quelque linge , on trouva par hafard dans la poche de la culotte un troifieme billet en langue Efpagnole , écrit auffi fur un quart de feuille du même caractere que les deux premiers , & conçu en ces termes :

„ Ami Jean-Baptifte , ne venez pas nous voir  
 „ ce matin , parce que nous fommes occupés.  
 „ S'il y a quelque chofe de nouveau , faites-  
 „ nous - le favoir par le Meflager qui eft dans  
 „ notre fecret. C'eft par lui que nous vous écri-  
 „ rons désormais ce dont il faudra que vous foyez  
 „ instruit. Il lira & portera les réponfes. Vous  
 „ pouvez vous fier à lui en tout & par-tout ,  
 „ parce que nous lui avons tout dit , & cela vaut  
 „ mieux. Nous nous rendrons au lieu convenu ,  
 „ de foir à autre , pour ne pas faire fufpecter les  
 „ chevaux , & quand nous devrons y aller , nous  
 „ aurons foin de vous en donner avis , &c.  
 „ LES AMIS. “

Il eft prouvé que dans la même poche on trouva encore un fragment d'un autre billet déchiré , dans lequel étoit pliée une petite pierre blanche ; que cette pierre ayant été représentée à l'accufé dans fon Interrogatoire , il la reconnut auffi-tôt pour de la cérufe , mais fans faire mention du fragment de billet dont elle étoit enveloppée , quoiqu'il ne pût ignorer qu'il l'y eût mife. Ce fragment étoit de la même main que les précédens , & quoiqu'il ne contint que quelques mots fans liaifon , il ne laiffoit pas de fe rapporter évidemment aux autres : le voici..... *Vive..... puis la Religion*

*ne mourra pas, & elle.... de..... Messager porte une piece d'or. Adieu. LES AMIS.*

Il est prouvé enfin que le criminel, quoique convaincu par tant & de si fortes preuves, auxquelles on a apporté toute l'attention que méritoit l'importance du sujet, s'est toujours, dans les interrogatoires répétés & juridiques qu'il a subis constamment & opiniâtrément tenu sur la négative, non-seulement en ce qui le regardoit, mais encore en ce qui concernoit les personnes tierces au sujet desquelles on l'a interrogé, sans jamais donner aucune raison, défense ni réponse précise contre les armes & matieres offensives trouvées chez lui dans le coffre & le panier couverts de cuir, attendu que par, la maniere dont elles y étoient renfermées, & par les clefs qu'il avoit dans sa poche, & qu'il a reconnues pour les siennes, il est clairement prouvé que lui seul pouvoit les y avoir mises. Il résulte en effet du procès-verbal côté n°. 19, que dans l'examen fait par Marcelin d'Oliviera maître serrurier, de la serrure, du coffre où étoient le demi baril de poudre, & la plaque de métal avec les meches, il en trouva les ressorts d'une telle force, & les gardes si compliquées, qu'il étoit moralement impossible de l'ouvrir avec de fausses clefs. On doit donc conclure, comme une vérité évidente & démontrée, que c'est ledit criminel, & non un autre, qui a fait ou arrangé ces instrumens de destruction, qui les a placés, gardés, cachés dans ledit coffre, pour mettre à exécution l'horrible complot que lui & ses infames complices avoient formé. Cette démonstration acquiert une nouvelle force, si l'on considère que le criminel est errant & vagabond, & qu'en cette qualité, il a contre lui la présomption de droit qui le fait supposer capable de toutes sortes de crimes, & porté à les commettre : présomption confirmée encore par l'expérience, qui fait voir que pour exécuter des assassinats & autres

semblables forfaits , on s'est toujours ou presque toujours adressé à des débauchés , & des vagabonds , tels que le criminel. Corrompu par le vil salaire qu'il recevoit dès - lors , & par les récompenses plus considérables qu'on lui faisoit espérer , ainsi que le prouve le billet rapporté ci-dessus , il est devenu un des chefs de la conspiration qui fait l'objet de ce procès.

Toutes ces preuves vues & examinées avec la circonspection qu'exigeoit indispensablement l'énormité d'un aussi détestable attentat , consommé par tant & de si atroces préparatifs , nous avons déclaré Jean - Baptiste Pele dûment atteint & convaincu de crime de lèze - majesté , d'obstination à nier la vérité , & à cacher à la justice les complices associés à son abominable forfait. Et usant de l'autorité & pouvoir accordé à ce tribunal par l'édit côté n<sup>o</sup>. 5 , pour étendre & aggraver les peines dues à cet infame & sacrilège assassin & à ses complices , & les proportionner autant qu'il sera possible à son scandaleux & exécrationnable attentat.

Nous ordonnons que ledit Jean - Baptiste Pele sera conduit au lieu des exécutions ; qu'il y aura vis les deux mains coupées , après quoi son corps sera tiré à quatre chevaux jusqu'à séparation de membres , lesquels seront avec le tronc consumés par les flammes , pour en être les cendres dispersées & jetées au vent. Le condamnons à la perte & confiscation , au profit du trésor & de la chambre Royale , de tous les biens , meubles & immeubles à lui appartenans dans ces Royaumes & domaines , si aucuns y a : ordonnons qu'avant l'exécution du présent arrêt , il sera appliqué à la question ordinaire & extraordinaire , pour avoir révélation de ses complices.

FAIT dans la Secrétairerie d'état des affaires étrangères & de la guerre , le 9 Octobre 1755.

Signé par les deux Secrétaires d'Etat Présidens ;  
MARTIN DE MÉLO ET CASTRO , &  
AYRES DE SAA ET MÉLO.

N<sup>o</sup>. X.

## É D I T

*Qui déclare la Reine Régente pendant la  
maladie du Roi.*

**L**A nécessité de vaquer au Gouvernement de ce Royaume & de ses domaines pendant le tems de notre maladie, de peur que les affaires ne souffrent d'une trop longue interruption, & qu'elles ne s'accumulent au point que l'expédition en devienne ensuite trop difficile, nous a fait juger à propos de remettre ledit Gouvernement entre les mains de la Reine notre épouse bien-aimée, pour y exercer pendant toute la durée de notre convalescence, la même autorité Royale & Souveraine puissance qui nous appartient; attendant de ses vertus & éminentes qualités, qu'elle administrera la justice à nos fideles sujets, & agira en toutes choses comme nous le désirons. Et afin de donner à notre Royale résolution toute l'authenticité nécessaire, nous ordonnons au Marquis de Pombal, de notre Conseil, qu'après que le présent édit aura été signé de notre main, il en expédie des copies à tous les tribunaux; auxquelles copies, signées par ledit Marquis de Pombal, même foi sera ajoutée qu'à l'original; & ce, nonobstant toutes loix, dispositions & ordonnances contraires.

FAIT au palais de Notre-Dame d'Ajuda, le 29  
Novembre 1776.

JOSEPH, Roi.

Au Palais de Notre-Dame d'Ajuda, le 4 Dé-  
cembre 1776.

LE MARQUIS DE POMBAL.

N<sup>o</sup>. X I.

## A C T E

*Par lequel la Reine accepte la démission du  
Marquis de Pombal.*

**E**N considération de la haute & singulière estime que le Roi mon Pere (que Dieu reçoive en sa gloire) a eue pour la personne du Marquis de Pombal, & sur les représentations dudit Marquis, que son âge & ses infirmités ne lui permettant pas de s'employer plus long-tems à mon royal service, il me demande la permission de se démettre de tous les postes & emplois dont il se trouve chargé, & de se retirer dans sa terre de Pombal : ayant égard à sa priere, j'ai bien voulu lui accorder ladite permission, lui conserver, sa vie durant, le même traitement dont il jouissoit en qualité de Secrétaire d'état des affaires du royaume, & y joindre par grace spéciale la Commanderie de Saint-Jacques de Lanhuza, située dans le diocèse de Bragues, de l'ordre de Christ, laquelle se trouve vacante par la mort de François de Mélo & Castro.

FAIT au palais de Notre-Dame d'Ajuda, le  
4 Mars 1777.



N<sup>o</sup>. XII.

## DISCOURS

Du Conseiller FRANÇOIS COELHO  
DE SYLVA ,

*Au Couronnement de la Reine.*

DANS ce jour à jamais heureux & mémorable, témoin des mutuels & inviolables engagements de Votre Majesté envers ses sujets, & de ceux-ci envers Votre Majesté, où la fidélité Portugaise éclate de toute part en chants d'alégresse, en vives & sinceres expressions de zèle & d'attachement, j'ai cru devoir mêler ma voix à ces acclamations universelles, & exposer au grand jour une partie de l'inépuisable trésor des vertus de Votre Majesté, objet de notre amour, & gage assuré de notre obéissance. Votre Majesté, appelée par le droit de sa naissance au Trône de son auguste Pere, y a porté, en y montant, ces Royales & sublimes qualités qui communiquent au pouvoir souverain plus d'éclat qu'elles ne peuvent en recevoir.

Oui, Très-Puissante Reine, la providence, dont les ordres & les infaillibles décrets reglent les révolutions des Empires, & qui, semblant veiller avec une protection spéciale sur le Portugal, l'a déjà plus d'une fois retiré des bords du précipice, marqua Votre Majesté dès son berceau, pour être la restauratrice de ce Royaume, & lui donna dans



un degré éminent toutes les qualités nécessaires à cette haute destination. Le sang coule encore des plaies cruelles & profondes qu'a ouvertes dans le cœur des Portugais le despotisme aveugle & illimité dont nous cessons enfin d'être les tristes victimes, Il fut, par système, ennemi de l'humanité, de la Religion, de la liberté, du mérite & de la vertu. Il peupla les prisons & les colonies de l'élite des citoyens ; il opprima le peuple & le réduisit à la plus extrême misère ; il attaqua l'autorité du Saint Siege & des Evêques ; il avilit la Noblesse ; il corrompit les mœurs ; il pervertit la législation, & gouverna l'Etat avec un sceptre de fer, dont l'insupportable dureté n'avoit point encore eu d'exemple.

Dans cette déplorable extrémité, que fait la providence ? elle dissipe la fatale illusion par laquelle s'étoit laissé surprendre la piété du feu Roi ; elle oppose à tant & de si énormes désordres les vertus de Sa Majesté ; & quelles vertus ? toutes celles qu'il falloit pour remédier à nos maux. sainteté, clémence, bonté, justice, désintéressement, amour des peuples, respect envers Dieu & ses Ministres ; maturité de conseil, attention scrupuleuse dans l'exécution, & sur-tout volonté ferme & efficace de rétablir tout dans l'ordre & de ne rien négliger pour rendre la nation heureuse.

C'est de ces précieuses sources que découlent les sages dispositions du Gouvernement actuel ; ce choix prudent & réfléchi de Ministres utiles, c'est-à-dire, habiles, intelligens & zélés pour le bien public ; ces prisons ouvertes aux infortunés qui y gémissent, cette éclatante justification de l'innocence ; ce rétablissement de tant de citoyens privés de leurs emplois, ou arrachés de leur patrie, dans leurs premiers droits ; le libre accès ouvert aux plaintes des Peuples ; la justice rendue aux parties ; les égards pour les services ; la noblesse rentrée en

possession de ses justes prérogatives; Dieu respecté comme il doit l'être; la vertu récompensée, chaque juridiction resserrée dans les bornes de son département; l'autorité rendue aux tribunaux, la liberté au commerce, la protection aux manufactures; le paiement des dettes assuré; de salutaires projets pour soulager les peuples accablés sous le fardeau insupportable des impôts.

Tels sont les heureux effets de la lumière éclatante que Dieu s'est plu à répandre sur la personne royale de Votre Majesté, de ces maximes chrétiennes dont Elle a fait la règle de sa conduite, de cette conscience droite & éclairée qu'elle doit à ce Dieu protecteur qui lui a ouvert les sources les plus pures de la morale & de la tradition. Chaque jour nous offre une nouvelle preuve de sa providence spéciale sur votre personne sacrée; & des grandes choses auxquelles elle vous destinoit.

C'est en effet cette providence qui a préservé miraculeusement Votre Majesté des funestes atteintes portées à ce Royaume, & qui l'ont plongé dans la plus déplorable consternation: c'est son bras tout-puissant qui a renversé les indignes barrières que des intrigues ténébreuses vouloient élever entre Vous & l'auguste Monarque que le Ciel avoit marqué pour votre royal Epoux, Prince bien digne de l'amour & du respect de Votre Majesté, & depuis long-tems les délices de ce royaume. Ses vertus incomparables devoient être réunies à celles de Votre Majesté; & il falloit encore y joindre la connoissance des hommes & de cours, pour que le vice ne s'insinuât pas sous les apparences du zèle, & en abusant de la droiture & de la candeur de Votre Majesté, ne corrompit pas les principes du Gouvernement, & les intentions les plus saintes & les plus pures. C'est enfin sa providence qui a sauvé Votre Majesté des infâmes complots formés contre la légitimité de ses

droits , sans autre défense que les vœux du royaume , & les prières des gens de bien.

Le Ciel n'a pas borné à ces bienfaits , tout signalés qu'ils sont , sa libéralité envers votre personne royale. Aux vertus héroïques qui rendent Votre Majesté si digne du rang suprême où elle est élevée , il en a joint une infinité d'autres qui leur servent de base , & leur donnent un nouveau lustre : humble , pieuse , charitable , modeste , chaste , recueillie , exemplaire , active , austère , fervente , Votre Majesté ne cesse d'aspirer au sommet de la perfection Chrétienne , sans que l'air contagieux de la Cour ait infecté , même légèrement , la pureté de son âme.

Mais ces vertus , si propres à faciliter à Votre Majesté les avenues du Ciel , & à défarmer le bras du tout-puissant levé sur nous , bien qu'elles doivent être dans tous les tems l'objet de notre vénération , ne sont pas aujourd'hui le motif principal de nos applaudissemens & de notre joie. Le Portugal a sur-tout besoin de la prudence de Votre Majesté , de son zèle , de sa vigilance , de son application , conseil , autorité & persévérance dans les mêmes principes.

L'art de régner que la politique nous représente ordinairement comme un labyrinthe presque inextricable , est la chose du monde la plus facile & la plus simple , pour qui joint la prudence à de bonnes intentions.

Celui qui se montre bienfaisant envers quelques-uns , juste envers tous ; qui met en vigueur les anciennes maximes , rétablit les louables coutumes , affermit l'autorité des lois , assure le repos public , combat pour les droits de l'humanité , honore le mérite , récompense la vertu , soulage le peuple , ne favorise pas l'esprit de parti , tient dans un juste équilibre le pouvoir des Ministres ; celui-là sans doute connoît & pratique cet art de régner si su-

blime & si mystérieux. Et n'est-ce pas là le fidèle tableau de l'heureux Gouvernement de Votre Majesté? Elle n'a qu'à continuer à suivre le même plan, pour mériter de nouveaux éloges, & servir de modele à tous les Princes.

L'Europe voit aujourd'hui trois Princesses à la tête de trois puissantes Monarchies, en tenir les rênes d'une main assurée, & déployer dans leur brillante administration une sagesse & une activité capables tout à la fois d'éterniser leur nom, & d'obscurcir la gloire de bien des Héros.

Votre Majesté qui les surpasse tous en vertu, & qui les égale en prudence, a droit à la plus solide & à la plus durable renommée. En illustrant ainsi les fastes Portugais, elle démentira parmi nous l'absurde calomnie des détracteurs du sexe, qui croient ses forces peu proportionnées au lourd fardeau du Gouvernement.

En attendant que le tems achève de réaliser de si belles espérances, agréez, Auguste Souveraine, l'hommage sincère & sans bornes que nous faisons à Votre Majesté de nos services, de notre sang, de nos vies & de tout notre être. Nous ne cesserons d'y joindre les plus ardentes prières, pour que Dieu, protecteur de cet Empire, continue à veiller avec la même prédilection sur votre personne sacrée; qu'il conserve pendant une longue suite d'années votre importante & précieuse vie, & couronne par d'heureux succès les sages projets de votre glorieuse administration.

Je baise respectueusement la main de Votre Majesté.

FRANÇOIS COELHO DE SYLVA.



N.º XIII.

## D É C R E T

*QUI déclare le Marquis D'ALORNA  
innocent.*

**E**NSUITE des ordres donnés par Nous au Marquis d'Alorna, lorsqu'il est sorti de prison, de se tenir éloigné de la Cour, jusqu'à ce qu'il se fût pleinement lavé du plus léger soupçon de crime de leze-Majesté & de haute trahison; & sur la Requête qu'il nous a présentée, tendante à obtenir des Juges pour examiner rigoureusement sa conduite, Nous avons chargé de cet important examen une assemblée de Magistrats dignes de notre confiance par leurs lumieres & leurs vertus; lesquels y ayant procédé, assistés du Procureur-Général de notre Cour, ont décidé tout d'une voix que ledit Marquis étoit innocent, & qu'il n'y avoit contre lui aucune preuve qui pût le faire regarder comme coupable. Ce que Nous avons jugé à propos de déclarer par le présent Acte, afin qu'il puisse être rétabli dans les biens, honneurs & prérogatives qui lui appartiennent par le droit commun & le privilege de sa naissance.

FAIT au Palais de Notre-Dame d'Ajuda le  
17 Mai 1777.

MOI LA REINE.

N.<sup>o</sup> XIV.

## D É C R E T

*En faveur de FREIRE D'ANDRADA  
D'ENSERRABODES.*

A YANT pris en considération les bons & loyaux services qu'a rendus à notre Couronne Antoine Freire d'Andrada d'Enserrabodès , non-seulement dans plusieurs Emplois importans de Magistrature , mais encore dans celui de notre Ministre Plénipotentiaire auprès de diverses Cours de l'Europe , Emplois qu'il a toujours exercés à notre pleine & entière satisfaction , il nous a plu lui accorder les titre , grade , honneurs & privileges de Grand-Chancelier du Royaume , avec les appointemens ordinaires attachés à cette Dignité. Nous lui avons conservé en même tems la place de membre de notre Conseil , où il reprendra son rang d'ancienneté ; & attendu que son âge avancé & les affaires particulieres auxquelles nous l'emploirons ne lui permettroient pas de faire ce dernier service , nous l'en avons dispensé , lui laissant seulement la liberté d'aller prendre séance & donner sa voix dans notredit Conseil , toutes les fois qu'il lui sera possible : CAR telle est notre volonté.

Au Palais de Notre-Dame d'Ajuda le 27  
Mai 1777.

MOI LA REINE.

N<sup>o</sup>. XV.

L E T T R E  
D E L A R E I N E  
A L'ÉVÊQUE  
D E C O I M B R E.

RÉVÉREND Evêque de Coimbre , Comte d'Arganil , de mon Conseil , MOI LA REINE, je vous salue comme celui que j'estime.

LE Roi mon Seigneur & Pere ayant mis fin à vos longues souffrances , je ne puis m'empêcher de vous témoigner l'extrême plaisir que me cause cette action pieuse & méritoire , ainsi que la vive satisfaction que je goûte à compter au nombre de mes sujets un Prélat si distingué par son mérite & ses services. Les vertus que vous pratiquez avec tant d'édification , & dans l'exercice desquelles vous ne vous êtes jamais démenti , m'ont inspiré pour votre Personne la plus haute & la plus juste estime. Je ne puis sur-tout prodiguer trop d'éloges au zele ardent & apostolique avec lequel vous veillez sur le troupeau que la Divine Providence a confié à vos soins ; à votre constante & paternelle attention à lui donner non-seulement cette salutaire nourriture qui remplit l'ame des sentimens de la Religion , mais encore les plus

louables exemples de soumission & d'obéissance aux ordres souverains qui vous ont été adressés joignant ainsi la vigilance nécessaire à un véritable & digne Pasteur, aux obligations non-moins indispensables d'un fidele Sujet. Et afin que personne n'ignore ma considération pour vous, & combien votre conduite m'est agréable, vous ferez insérer cette Lettre Royale dans les Registres de votre Secrétariat, tant de votre Diocèse que du Comté d'Arganil.

Du Palais de Quélus le 7 Juillet 1777.

MOI LA REINE





N<sup>o</sup>. XVI.

## B I L L E T

DU VICOMTE DE VILLENEUVE

DE CERVEIRA ,

*Au Chapitre de Coimbre.*

**A**ux Doyen, Dignités & Chapitre de la Sainte-Eglise de Coimbre.

Sa Majesté m'ordonne de vous renvoyer les Registres de votre Chapitre, & par un effet de l'indéfectible justice dont Elle a coutume d'user avec tous ses fideles Sujets, Elle veut qu'on efface de ces Registres, de maniere qu'il soit désormais impossible de le lire, l'Edit du Roi qui vous a été adressé sous la date du 9 Décembre 1768 ; & afin de prévenir toute erreur, je vous avertis que l'endroit desdits Registres qui doit être ainsi biffé, commence à la page 101, au mot *competente* que j'ai moi-même marqué, pour assurer la ponctuelle exécution des ordres de Sa Majesté qui m'a commandé de vous en faire part.

Sa Majesté vous ordonne encore de faire effacer des mêmes Registres, de maniere qu'ils ne puissent désormais être lus, tous les Décrets, Assignations & Actes quelconques, qui ont eu lieu ensuite de cet Edit, & qui se trouvent compris depuis la page 53 jusqu'à la page 55 ; d'y faire transcrire le présent ordre, & de me certifier de sa pleine & entiere exécution, pour que je puisse en rendre compte à Sa Majesté.

Du Palais de Notre-Dame d'Ajuda, le 10 Juillet 1777.

LE VICOMTE DE VILLENEUVE

N<sup>o</sup>. XVII.

## L E T T R E

DE JOSEPH DE SIABRA DE SYLVA ,

*Au Secrétaire d'Etat Dom MARTIN  
DE MÉLO.*

**I**LLUSTRISSIME ET EXCELLENTISSIME SEIGNEUR,

Comme c'est à Votre Excellence que je dois l'expédition des ordres bienfaisans , par lesquels Sa Majesté, que Dieu conserve , m'a permis de quitter l'Afrique & de revenir en Portugal ; un de mes premiers devoirs est sans doute de témoigner à Votre Excellence ma vive & sincère reconnoissance pour la part qu'elle a eue à cette faveur , la plus grande que je pusse recevoir dans ma situation. C'est à remplir cette obligation que je borne encore toute ma liberté ; je n'écris pas même à ma femme ni à mon frere que j'ai appris depuis quelques jours être encore vivans.

L'ordre de ma délivrance arriva le premier Octobre , à la Garnison de las Piedras : je fis aussitôt mes préparatifs pour me rendre sur la fin de Novembre à Loanda , d'où je partis le 20 Décembre : après avoir payé le tribut ordinaire à la mer , qui , à mon âge , abat les plus robustes , j'arrivai dans cette Baie , au bout d'une traversée de quarante jours.

Le besoin de rétablir un peu mes forces , & de me pourvoir de mille choses nécessaires pour achever mon voyage avec moins d'incommodité , me

fait séjourner ici plus long-temps que je ne voudrois, sur-tout quand je considère combien il me seroit avantageux de passer l'hiver sur les Côtes de Portugal.

Je désirerois, avant d'y arriver, que Votre Excellence me fit savoir à bord la manière, le temps & le lieu de mon débarquement, parce que l'expérience m'a trop appris à mes dépens que je ne faisais que de fausses démarches toutes les fois que je me règle d'après mes propres idées.

Lorsque j'aurai débarqué, où, quand, & de la manière que Votre Excellence m'aura prescrite, je continuerai, comme de raison, mon voyage jusqu'au lieu d'où je suis d'abord parti.

Que Votre Excellence me permette, en attendant, de lui avouer que la foiblesse de ma Philosophie, née sans doute de la sensibilité de mon cœur, & de trop peu d'usage de la Religion qui l'auroit sans doute affermie; que cette foiblesse, dis-je, ne m'a pas donné jusqu'à présent la résignation dont j'avois besoin pour supporter plus patiemment l'affreuse destinée d'être représenté aux yeux de mon Souverain & de mon Bienfaiteur, comme un infame & abominable monstre d'ingratitude; d'être, à ce titre, ignominieusement chassé de son service, arraché du sein de ma famille, enfermé dans une affreuse prison, tiré de mon cachot pour être transporté à Rio Janeiro, de là à Loanda, & de Loanda à la Garnison de las Piedras, portant avec moi, en dédommagement de ce qui me manquoit pour mes plus indispensables besoins, les ordres sévères qui devoient s'exécuter pour mon transport dans un lieu où je devois me croire mort à jamais pour ma patrie & pour l'Europe. Et tout cela, sans Jugement, même sans procès, puisque je n'ai jamais été entendu, & qu'on ne m'a jamais instruit de mon crime.

Si tout se fût borné à me congédier & à m'or-

donner de me retirer chez moi , je n'aurois eu garde de me plaindre. Le Roi n'avoit pas besoin sans doute de mes réponses , pour éloigner de son service un homme qu'on lui auroit peint ou comme inutile , ou comme désagréable. Mais les imputations dont on me chargea allèrent beaucoup plus loin ; & le refus de m'entendre n'eut d'autre objet que de mettre un obstacle invincible à ma justification.

Que Votre Excellence ne considere dans cette effusion de mon cœur que le fond & non la forme ; parce que , depuis quatre ans , j'ai perdu l'habitude de parler & d'écrire , mais je n'ai pas perdu le desir de me justifier , sans savoir de quoi , pour achever ensuite dans la solitude & le repos , ce qui me reste de ma carrière ; trop convaincu par de pénibles expériences & de sérieuses réflexions , que je ne suis propre à aucune autre chose , & beaucoup moins à celles auxquelles je fus appliqué par une force supérieure , & contre ce que mes premières années m'avoient appris de ma vocation.

Me voici parvenu à la fin de ma lettre , & j'hésite si j'oserai prier Votre Excellence de baiser pour moi la main de Sa Majesté (puisque je ne puis avoir ce bonheur) en actions de grâces de l'humanité & de la clémence dont Elle use envers moi , en me permettant de revoir encore ma patrie & ma famille. Si la chose est possible , j'espère que votre Excellence daignera ajouter cette faveur à celles dont je lui suis déjà redevable ; si elle ne l'est pas , Votre Excellence excusera un grossier & sauvage Africain , bien éloigné de vouloir payer de bons offices par des offenses & des témérités.

Que Dieu accorde une longue vie à votre Excellence.

De la Baie de Tous les Saints , le 6 Février 1778.

JOSEPH DE SIABRA DE SYLVA.

N<sup>o</sup>. XVIII.

## D É C R E T

*En faveur de SIABRA DE SYLVA.*

**A**PRÈS nous être pleinement assurée de l'innocence de Joseph Siabra de Sylva, & que toutes les poursuites faites contre lui ont eu leur principe dans de vaines & fausses accusations, notre Royale intention est qu'il ne demeure pas privé plus longtemps des honneurs & prérogatives attachées au caractère dont il étoit revêtu : en conséquence Nous ordonnons d'effacer de tous les Livres où elles se trouveroient écrites ou enrégistrées, toutes les condamnations, peines & ordres quelconques contre ledit Siabra, & de transcrire en marge de la radiation le présent Décret qu'on pourra rendre public, même par la voie de l'impression, afin que tout le monde puisse en avoir connoissance.

Le Vicomte de Villeneuve de Cerveira, notre Ministre & Secrétaire d'Etat, le fera exécuter.

MOI LA REINE.



N<sup>o</sup> . XIX.

## D É C R E T

QUI donne à fix Ex - Jésuites la liberté de  
demeurer en Portugal ,

*Adressé à l'Abbé des Bénédictins de Bélem.*

**S**A MAJESTÉ ayant eu de justes raisons , lesquelles ne subsistent plus , pour tenir jusqu'à present renfermés dans le monastere Royal de Bélem les Abbés Bernard Ferraz , Dominique Noguerra , Faustin de Lemos , Hippolyte Vellez , & Antoine Vellez , Prêtres de la ci - devant Société de Jesus veut bien leur accorder la permission de rester dans leur patrie , & d'y vivre auprès de leurs parens. C'est ce dont Sa Majesté m'ordonne de faire part à votre Révérence , afin que vous communiquiez ce décret aux personnes ci - dessus spécifiées , & qu'elles soient instruites du parti qu'elles peuvent prendre. Que Dieu vous ait en sa sainte garde.

Du palais de Notre - Dame d'Ajuda , le 11 Mar  
1779.

LE VICOMTE DE VILLENEUVE DE  
CERVEIRA.



N<sup>o</sup>. XX

## É D I T

*Qui supprime les Mémoires respectifs de  
CALDEIRA & du Marquis DE POMBAL.*

**S**UR le compte qui nous a été rendu par Notre Conseil (el Desembargo do Paço) d'un Mémoire signifié dans le procès de lésion énormissime, intenté pardevant le juge de Civelda, par François-Joseph Cardeira Soarès Galbardo Mendanha contre le Marquis de Pombal ci-devant Ministre & Secrétaire d'Etat des affaires de ce Royaume; d'où il résulte : Que ce mémoire contient divers articles injurieux audit Marquis, & inutiles au procès : que ledit Marquis étoit par-là autorisé à en solliciter juridiquement la suppression, où à nous supplier de lui accorder des réparations convenables mais qu'au lieu de prendre cette voie, la seule légale & permise, il avoit profité de cette occasion pour composer en réponse une longue écriture, qu'il a prétendu répandre & perpétuer en demandant qu'on lui en passât sept copies authentiques : que dans cette réponse, manifestement dictée par la haine & la passion, au lieu de se borner à ce qui étoit de sa cause, il a cherché à rendre publiques quelques secrètes négociations faites sous son Ministère, ce qu'il ne devoit pas se permettre sans notre aveu : que pour faire son apologie, appuyée sur des faits entièrement faux, il a eu la témérité de mettre en doute la certitude de l'innocence de plusieurs personnes de grandes qualités & vertus &

de différentes conditions, desquelles nous ordonnons que l'honneur soit & demeure rétabli: qu'enfin, il a avancé une infinité de propositions insoutenables, repréhensibles, injurieuses même à la glorieuse mémoire du feu Roi notre Seigneur & Pere, avec d'autres excès & absurdités digne du plus sévère châtiement. Voulant remédier à ce désordre, de l'avis de notredit Conseil & d'autres personnes qu'il nous a plu consulter sur cette matière, nous ordonnons que les actes & pieces appartenant à la cause, & nécessaires au jugement d'icelle, seront, par notredit Conseil, séparées & remises aux Parties respectives ou à leur procureur; qu'acte sera donné de cette remise au demandeur, à l'effet de renouveler sa demande, & d'intenter un nouveau procès, sans avoir égard à la premiere instance, ni aux effets que, suivant le droit, elle pourroit produire.

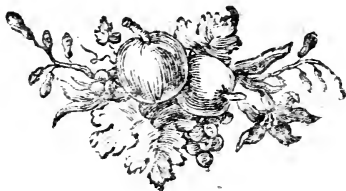
Et quant aux pieces non - nécessaires à la question de lésion, elles seront remises à la Secrétairerie d'Etat des affaires du Royaume, où elles demeureront supprimées à perpétuité. Ordonnons à cet effet à notredit Conseil d'expédier les ordres nécessaires & convenables, pour que le notaire Antoine - Joseph de Souza déclare & spécifie combien de copies desdites pieces sont sorties de son étude; lesquelles seront, le plutôt que faire se pourra, remises à notredit Conseil. Défendons à toutes personnes, de quelque état & condition qu'elles soient, qui auroient entre les mains des copies de toutes ou d'une partie de ces pieces, de les conserver aussi-tôt qu'elles auront eu connoissance de cet édit, qui, à cet effet, sera affiché dans les lieux ordinaires. Enjoignons aux avocats & procureurs des parties, de remettre les originaux d'après lesquels ont été transcrits le libelle, les réponses contraires & les appendices, ainsi que toutes les copies qu'ils auroient des mêmes pieces. Ordon-



mons que ces originaux seront brûlés en présence du juge de la cause & de deux notaires, qui en dresseront procès-verbal & le déposeront dans la Secrétairerie d'Etat. Voulons que les deux avocats, tant du demandeur que du défendeur, soient pris & appréhendés au corps, & que notredit Conseil fasse passer des copies authentiques du présent édit à tous les tribunaux & principales juridictions de ces Royaumes & domaines, à l'effet d'y être enregistré & ponctuellement exécuté

FAIT au palais de Quélus le 3 Septembre  
1779.

L A R E I N E.



N<sup>o</sup>. XXI.

## D É C R E T

*En faveur de la Comtesse D'ATONGUYA.*

**L'**EXAMEN qui a été fait en notre présence de la conduite de la Comtesse Douairiere d'Atonguya, nous ayant pleinement convaincue qu'elle est entièrement innocente, & à l'abri même du plus léger soupçon, sur les crimes dont elle a été accusée pardevant le tribunal de l'inconfiance; qu'il n'y a contre elle ni preuves ni indices, il nous a plu le déclarer authentiquement par le présent acte, afin que ladite Comtesse puisse être rétablie dans tous les biens, honneurs & prérogatives qui lui appartiennent par le droit commun & par celui de sa naissance.

Au palais de Quélus le 1 Juillet 1780.

N<sup>o</sup>. XXII.

N<sup>o</sup>. XXII.

## É D I T

*Qui ordonne la révision du Procès du Duc  
D'AVEIRO, &c.*

MOI LA REINE,

SUR ce qui nous a été représenté de la part du Marquis d'Alorna, tant en qualité de curateur à la mémoire de ses beau-pere, belle-mere & beaux-freres, que comme personnellement intéressé à l'honneur de la Marquise sa femme & de leurs enfans, entachés par l'arrêt du tribunal de l'inconfiance du 12 Janvier 1759, au sujet du crime horrible de lèze-majesté & de haute trahison, commis dans la malheureuse nuit du 3 Septembre 1758, contre la personne sacrée de notre très-honoré pere & Seigneur le feu Roi Joseph I; que dans cet arrêt il y avoit non-seulement des nullités substantielles, mais encore des injustices évidentes, qu'on y trouvoit des faussetés fondamentales & des preuves qui n'existoient pas dans les procédures : qu'il nous supplioit en conséquence de lui accorder par grace spéciale la révision dudit arrêt, & sa confrontation avec les procédures ensuite desquelles il est intervenu : nous avons pris cette demande en sérieuse considération, & en avons remis l'examen à une assemblée de membres de notre Conseil d'état & do Paço, également zélés pour le service de Dieu & pour le nôtre; lesquels, après mûre délibération, & la discussion la plus scrupuleuse, ont jugé

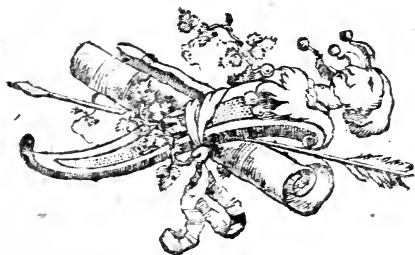
*Tome IV.*

K

tout d'une voix qu'il y avoit en effet dans ledit procès des circonstances extraordinaires, & telles que notre justice devoit accorder la révision demandée, en dérogeant à cet effet à toutes les loix qui pourroient s'opposer à cette grace, & notamment à l'édit rendu le 17 Janvier 1759, en confirmation dudit arrêt. A CES CAUSES, ayant égard à ce qui nous a été exposé par ladite assemblée, & considérant qu'il est du service de Dieu & du nôtre que la vérité soit pleinement manifestée, afin qu'il ne reste aucun doute sur la justice dudit arrêt, ou sur l'innocence de tous ceux qui y ont été injustement condamnés, nous nous sommes déterminée à permettre, par grace très-spéciale, que ledit arrêt soit revu & examiné d'après les procédures, nonobstant le long espace de tems qui s'est écoulé depuis son exécution, & toutes loix portées au contraire, y comprise celle déjà citée du 17 Janvier 1759, auxquelles toutes nous dérogeons, pour cet effet seulement, comme si de chacune d'elles nous faisons ici une mention particulière. Nous nommons & établissons juges de cette révision les membres de nos tribunaux, Joseph Ricaides qui fera les fonctions de rapporteur, Barthelemi Giraldes, Manuel-Joseph de Gama, Jérôme de Lemos Monteiro, François-Antoine Giraldes, François-Félicien Velho, Joseph-Joachim Emaus, Ignace-Xavier de Souza Pizarro, Joseph Pinto de Moras Bacelar, Joseph-Robert Vidal, Dominique-Antoine d'Aranjo, Constantin Alvez de Valle, Jean-Xavier Telles de Souza, Thomas-Antoine de Carvalho, & pour greffier Henri-Joseph de Mandanha Benavides, qui aidera le procureur de notre couronne en ce qui concerne son office. Lesdits commissaires tiendront leurs séances dans la Secrétairerie d'Etat des affaires du Royaume, en présence de nos trois Ministres & Secrétaires d'Etat; & lorsque ceux-ci ne pourront s'y trouver, ils se-

sont remplacés par d'autres, au choix desdits commissaires, comme il se pratique ordinairement dans les procès de révision. Le Vicomte de Villeneuve de Cerveira, notre Ministre & Secrétaire d'Etat des affaires du Royaume, aura soin de faire exécuter selon sa forme & teneur le présent édit, qui sera enrégistré à la Chancellerie, & dont l'effet aura lieu d'aujourd'hui à un an, nonobstant toute ordonnance contraire.

Au palais de Lisbonne, le 10 Octobre 1780.



N<sup>o</sup>. XXIII.

## P L A C E T

A D R E S S É P A R L E S J É S U I T E S

*AU ROI DOM PEDRE.*

SIRE,

LES Religieux de la Compagnie de Jesus, restes infortunés d'une société à jamais anéantie, de quelques bontés, de quelque protection que l'honore désormais Votre Majesté, prennent la liberté de se prosterner aux pieds de votre auguste trône, dont l'accès est toujours ouvert aux malheureux. Leur déplorable situation leur fait espérer que vous daignerez accueillir leur humble priere, & étendre jusqu'à eux les effets de votre bienfaisance royale. Les cœurs les moins sensibles se sentent naturellement portés à s'intéresser pour l'innocence accablée sous le poids de l'oppression, & devenue la triste victime de la tyrannie & de la cruauté. Ces infortunés supplient donc aujourd'hui votre Majesté de jeter un regard favorable sur le mémoire ci-joint; ils vous conjurent, par-tout ce qu'il y a de plus sacré, de le présenter vous-même à notre auguste Reine, & de l'appuyer de votre puissante recommandation. Ils se flattent, avec d'autant plus de confiance, d'obtenir la faveur qu'ils y réclament, qu'ils connoissent le cœur de leur vertueuse Souveraine, sa tendre affection pour votre personne sacrée, & son zele ardent pour la justice.

N<sup>o</sup>. XXIV.

PLACET  
*DES JÉSUITES*  
A LA REINE.

T RÈS-PUISSANTE REINE,

Vos fideles sujets ci-devans religieux de la Compagnie de Jesus, animés pour Votre Majesté des sentimens du plus profond respect, & prosternés humblement au pied de son trône, implorent aujourd'hui son humanité & sa justice. Si Dieu lui-même se laisse fléchir par les prieres réitérées des mortels, Votre Majesté qui le représente ici bas, qui se fait gloire de l'imiter, que ces héroïques vertus rendent à chaque instant plus agréable à ses yeux, ne rejettera pas des infortunés, qu'une conduite irréprochable n'a pu mettre à l'abri de la plus cruelle persécution. Victimes d'une aveugle fureur & d'un acharnement qui n'eut jamais d'exemple, chargés des plus odieuses & des plus fausses imputations, la haine & la calomnie leur ont porté des coups auxquels ils n'ont pu résister. Ils ont succombé, & gémissent aujourd'hui sous le poids d'une oppression tyrannique, sans qu'ils ayent pu obtenir de dissiper juridiquement le nuage épais qui couvre leur innocence, & d'effacer la tâche flétrissante imprimée à leur réputation. Quoique la plupart d'entr'eux vivent encore, on en compte déjà sept cents, morts dans l'opprobre, les souf-

frances & la pauvreté. Malgré leurs ardens desirs & leurs instantes supplications, aucun d'eux n'a pu jusqu'à présent trouver accès auprès du trône, & être admis à baiser la main de Votre Majesté, & de tous leurs malheurs, celui là sans doute est le plus grand, celui auquel ils sont le plus sensibles.

Ils osent donc représenter aujourd'hui à Votre Majesté, que tout ce qui a été fait contre eux dans le royaume de Portugal, & dans tous les états soumis à votre domination, n'est appuyé sur aucun fondement réel, pas même sur la plus légère vraisemblance; qu'une affaire de cette importance a été examinée avec autant de légèreté que de précipitation: qu'ils ont été condamnés sans preuves, &c., ce qu'il y a de plus extraordinaire, sans qu'un seul de ces prétendus coupables ait été entendu. Ce n'est pas tout encore: on a étouffé leurs plaintes, & pour les forcer au silence, on les a menacés de les traiter en criminels de haute trahison, s'ils osoient faire la moindre démarche pour se justifier. Le motif d'une conduite aussi irrégulière & aussi tyrannique n'est point équivoque. Il est évident qu'on vouloit fermer tout passage à la vérité, pour laisser un libre cours au mensonge & à la calomnie.

Le droit qu'ont tous les hommes attaqués dans leur honneur, de le défendre & de le venger, autorise donc les supplians à prier Votre Majesté de faire interroger l'auteur de tant d'impostures, non sur tout ce qu'il a dit, écrit & imprimé contre eux de faux & de calomnieux, ce qui seroit trop long, mais sur un petit nombre d'articles, qu'ils prennent la liberté de remettre entre vos mains royales dans un mémoire séparé. Ils attendent avec confiance cette faveur de l'équité d'une Reine qui a prouvé d'une manière éclatante son amour pour les loix, sa sensibilité pour les maux qui affligent



l'humanité, la bonté naturelle qui la porte à faire grace aux coupables, & à plus forte raison à être l'appui des innocens. C'est à ce dernier titre que réclament aujourd'hui sa justice des religieux modestes & irréprochables, dépouillés de leurs biens, chassés de leurs maisons, couverts d'opprobres, réduits à l'indigence, & sur qui on n'a cessé depuis plus de vingt ans d'exercer des cruautés inouïes. C'étoit peu de les renfermer dans d'horribles cachots, on s'est plu à les y accabler d'indignes traitemens. Arrachés avec violence du sein de leur patrie, condamnés à un exil éternel, ils gémissent encore aujourd'hui dans les larmes & l'humiliation. Tel est en un mot l'excès des outrages & des souffrances qu'ils ont éprouvées, que cette seule idée est capable de pénétrer d'horreur toutes les âmes sensibles & compatissantes; à combien plus forte raison fera-t-elle sur le cœur bienfaisant de Votre Majesté la plus vive & la plus profonde impression!



N<sup>o</sup>. XXV.

## R E Q U Ê T E

*Présentée par le Procureur du Marquis DE  
G O U V E A .*

**R**EQUIERT Dom Martin Mascarenhas, décoré par le feu Roi Joseph I des titres de Marquis de Gouvea & de Comte de Sainte-Croix, & supplie qu'il lui soit accordé un Indult de grace, selon les formes légales, à l'effet de pouvoir discuter ses droits dans les tribunaux.

**ARTICLE I.** Le suppliant n'est point entaché par le crime de son malheureux pere : 1<sup>o</sup>. Parce que la loi ne comprend pas expressément les enfans nés avant le délit : 2<sup>o</sup>. Parce qu'il jouit des privilèges & immunités de nobilissime, comme descendant du Sang Royal, & comme grand d'ancienne & permanente noblesse : 3<sup>o</sup>. Enfin; parce que, dans le cas même où l'infamie de son pere auroit passé jusqu'à lui, le pardon que lui a accordé le Roi Joseph l'a déjà rétabli dans son premier état.

Quant au premier point, on ne doit pas objecter l'exemple des enfans d'Adam; il y a une trop grande différence entre Dieu & le Roi; & d'ailleurs Saint Augustin dit expressément que si Adam avoit eu un fils avant de pécher, celui-ci n'auroit pas contracté la tache originelle. Le Saint docteur avoit sous les yeux la fameuse loi *Quisquis*, publiée au commencement de l'empire d'Arcadius, & de laquelle a été formellement tirée la disposition du présent paragraphe.

En vain s'étayeroit-on du §. 9 de cette loi, qui prononce la confiscation de biens, même dans le cas où il y auroit des enfans nés avant le crime parce que les enfans n'ont, leur pere vivant, qu'un droit incertain à ses biens; au lieu qu'ils en ont un réel & incontestable au mérite & au démerite de leurs actions propres & individuelles.

Le préambule même de la loi est précis sur ce point. Il compare le crime à la lepre, dont la contagion se communique aux enfans; mais la lepre ne peut pas infecter les enfans nés avant que le pere en fût attaqué.

Quant aux deuxieme & vingt-neuvieme paragraphes, qui dépouillent les nobles de leurs privileges, parcé qu'ils peuvent être soumis à une peine infamante, cela ne peut s'entendre que des accusés. La raison même qu'en donne la loi en est une preuve évidente. Or le suppliant na jamais été accusé. D'ailleurs les droits qu'il tient de la noblesse de son sang & de son éminente grandesse, sont incompatibles avec la supposition faite qu'il pourroit être soumis à une peine infamante, & à la dégradation, même pour crime d'inconfiance.

Le tribunal où fut jugé son pere infortuné, connu & déclara d'une manière assez précise l'immunité dont jouissoit à cet égard le suppliant. Outre la confiscation des biens, il prononça contres les autres accusés la peine d'infamie, & l'étendit à leurs enfans & petits-enfans. Cette dernière disposition n'a point eu lieu à l'égard du Duc d'Avreiro.

Ce n'est pas sans dessein que ce tribunal, ou celui qui en dirigeoit toutes les opérations, ont tenu le suppliant dix-huit ans & demi dans les fers. On vouloit par cette longue & rigoureuse prison le priver des droits de sa grandesse dont la sentence n'avoit pu le dépouiller.

Les lois des Cours de Lamégo ont confirmé le

suppliant dans sa qualité de nobilissime, & le droit de conserver à jamais toutes les prérogatives de son ancienne noblesse; &, bien que les mêmes lois ayent privé de la noblesse les descendants des nobles, coupable de crimes de lèse-majesté, cette disposition ne comprend pas les nobilissimes, mais seulement les personnes d'une noblesse inférieure.

La noblesse acquise en vertu de la loi, dépend de la volonté de la même loi: mais les droits & les immunités dont jouissent les descendants du sang royal & les grands d'ancienne noblesse, n'ont point été accordés lors de la première constitution de la Monarchie; ils y ont seulement été confirmés & déclarés à jamais inviolables.

Aucune loi postérieure n'a pu les anéantir. Le pouvoir suprême de la Couronne de Portugal n'a pas sa source dans le droit de conquête, mais dans l'autorité remise par la nation, d'abord au sérénissime Roi Alphonse I, & ratifiée dans la suite aux proclamations solennelles des sérénissimes Rois Jean I & Jean IV.

Dans cette dernière cérémonie, les trois Etats du Royaume déclarèrent que la puissance des Rois réside originairement dans les Peuples; que c'est d'eux qu'ils la reçoivent; & que lorsque ceux-ci la leur remirent pour les gouverner, ce ne fut pas une translation absolue & totale, mais un simple dépôt; qu'ils se réservent le droit & la faculté de la reprendre toutes les fois qu'ils le jugeroient nécessaire à leur conservation. Cette déclaration fut conforme à ce qui avoit été pratiqué dès les premiers tems de la fondation du royaume, à l'égard du Roi Alphonse.

A cette première époque, ils établirent, sauf toutefois les immunités & prérogatives des grands, antérieures à cette délégation d'autorité faite au Sérénissime Roi Alphonse, & à plus forte raison à tout droit de conquête; ils établirent, dis-je

un droit public & commun des Grands & Seigneurs de Portugal & de la Cour ; un droit consommé & parfaitement complet ; un droit indépendant de tout événement postérieur ; parce que ce fut véritablement un traité ou donation entre-vifs, dont les conditions ont été reconnues par tous les Sérénissimes Rois.

Le Roi notre Seigneur, Sanche II dit dans la donation de la Terre de Mertola à Dom Pedre Pirès Correya : *De meâ bonâ & liberâ voluntate, & consensu, & auctoritate meorum Procerum & Magnatum, tibi, &c.*

Les Rois de Portugal n'ont jamais marqué d'avoir un juste égard pour ces sublimes prérogatives, même dans les crimes de lèze-majesté, ainsi qu'on peut le voir par le procès du Marquis de Villa Reale & du Duc de Cominho. Ils n'ont fait en cela que se conformer aux principes & à l'usage de toutes les nations policées. Cromwel, le plus tyrannique des Despotes, & le violateur le plus audacieux des immunités des Grands, ne soumit aucun d'eux à la peine de l'infamie. Richelieu, qui, en France, fonda sur leur abaissement sa propre élévation, respecta les prérogatives de tous ceux qu'il fit mourir pour crime de haute trahison : il les fit tous décapiter.

ARTICLE II. Le tribunal de l'inconfidance n'avoit pas des pouvoirs compétens pour confisquer & réunir à la couronne les biens de la maison d'Aveiro, *nonobstant toutes dispositions de droit, clauses & conditions d'institutions & donations, quelque absolues & irritantes qu'elles puissent être.* La sentence, sur ce point, est évidemment nulle & sans exemple. Jamais tribunal, de quelque autorité qu'il ait été revêtu, n'a jugé en dérogeant expressément aux loix ; & encore qu'il soit dit dans la sentence que cette décision a été concertée avec Sa Majesté,

il n'en est pas moins vrai qu'on ne devoit pas y violer le droit d'un tiers.

Les institutions de la maison d'Aveiro sont de Majorat régulière. Le père infortuné du suppliant ne fut jamais que l'usufruitier des biens de cette maison ; leur légitime administrateur étoit son frère aîné qui lui a survécu , & dans qui s'est conservé le droit qu'il a transmis par sa mort au suppliant son neveu , déjà grand du Royaume lorsque son malheureux père fut exécuté. Il en est de même des majorats de Gouvea & de Sainte - Croix.



N<sup>o</sup>. XXVI.

## D É C R E T

*De condamnation DU MARQUIS DE  
POMBAL.*

**A**PRÈS avoir jugé, pour les justes motifs qui nous ont été exposés, qu'il ne convenoit pas à notre Royal service, que le Marquis de Pombal conservât plus long-temps l'emploi de Secrétaire d'Etat des Affaires du Royaume, & lui avoir en conséquence seulement ordonné de sortir de notre Cour & de se retirer dans sa Terre de Pombal; après, dis-je, un semblable trait de clémence, Nous n'aurions jamais imaginé que, sous le frivole prétexte d'une réponse à faire dans un procès civil qui lui avoit été intenté, il eût eu l'audace de présenter au public la téméraire Apologie de son Ministère, que Nous avons condamnée par notre Edit du 3 Septembre 1779. L'ayant depuis fait entendre & interroger sur divers chefs d'accusation formés contre lui, loin qu'il se soit justifié, toutes ses réponses & les diverses informations auxquelles elles ont donné lieu, n'ont fait que le charger davantage, & mettre ses crimes dans un plus grand jour. En conséquence Nous avons ordonné à une assemblée de Juges dignes de notre confiance, d'examiner cette affaire avec l'attention qu'elle méritoit; & après une mûre délibération, ils ont jugé unanimement que le Marquis de Pombal étoit criminel & digne d'un châtiment exemplaire. Cependant, ayant égard à l'âge avancé du coupable, & à ses graves infirmités, Nous n'avons pas cru devoir lui

faire subir la punition qu'il méritoit. Consultant notre clémence plutôt que notre justice, Nous avons bien voulu nous laisser fléchir par les prières dudit Marquis, qui nous a demandé pardon, en détestant sa témérité, ses excès & ses attentats. Nous lui avons fait grace de toutes les peines afflictives, lui enjoignant de se tenir éloigné de cette Cour, au moins à la distance de vingt lieues, jusqu'à nouvel ordre de notre part; sans préjudice néanmoins des droits & justes prétentions de notre Fisc & de notre Couronne, lesquels subsisteront en leur entier. Tous ceux de nos Sujets, qui se croiront lésés par ledit Marquis, pourront de même faire valoir leurs droits, non-seulement pour la restitution des biens qui leur auroient été enlevés, mais encore pour le plein & entier dédommagement de toutes les peines qu'ils auroient souffertes : notre Royale intention étant seulement de lui faire grace des peines effectives qu'exigeoient la justice & les loix, & non de préjudicier en rien à l'intérêt des Parties lésées, & à celui de notre Royal Patrimoine : en sorte que toutes les parties en général, & nos Procureurs Royaux aient pleine liberté d'user des moyens compétens contre la Maison dudit Marquis, soit pendant sa vie, soit après sa mort.

Le présent Décret sera enregistré à notre Conseil; qui aura soin de le faire exécuter, & d'en envoyer des copies à tous les Tribunaux, & autres lieux où a été publié notre Edit du 3 Septembre 1779, & de le faire signifier à tous nos Procureurs Royaux.

Fait au Palais de Quélus le 16 Août 1781.

MOI LA REINE.

*Fin du quatrième & dernier Volume*





# SOMMAIRES

## DES LIVRES

Contenus dans le quatrieme Volume.

---

### LIVRE DIXIEME.

*Suite des Evénemens jusqu'à la mort de  
JOSEPH I.*

- I. *ARRIVÉE à Lisbonne du Prélat  
Lambertini, Envoyé du Pape, page 2*
- II. *Divers Réglemens concernant les Ré-  
guliers, 3*
- III. *Autorité singuliere dont est revêtue la  
sœur de Carvalho, Religieuse Do-  
minicaine, 6*
- IV. *Disgrace du Chevalier Verney, Secrè-  
taire d'Ambassade, 7*
- V. *Honneurs accordés à l'Imprimeur Pa-  
gliarini, 16*
- VI. *Danger que court Carvalho d'être as-  
sassiné à coup de pierre par un  
Paysan, 17*
- VII. *Procession solennelle pour la Bulle de  
la Croisade, 18*
- VIII. *Edit qui supprime toute distinction entre  
les vieux & les nouveaux Chrétiens, 19*

- IX. *Edit qui exige le consentement des  
parens pour les mariages,* 20
- X. *Divers Réglemens concernant l'indus-  
trie nationale,* ibid
- XI. *Vaine espérance dont se flatte Carval-  
ho d'avoir enfin découvert le Valet  
de chambre fugitif du Duc d'Aveiro,* 21
- XII. *Edit publié contre la mémoire de Ma-  
lagrida,* 22
- XIII. *Réforme de l'Université de Coimbre,* 29
- XIV. *Te Deum solennement chanté à l'oc-  
casion de l'entière abolition des  
Jésuites,* 33
- XV. *Construction du célèbre Canal d'Oeyras,* 35
- XVI. *Disgrace & exil de Siabra de Sylva,* 38
- XVII. *Disgrace de l'Abbé Platel,* 43
- XVIII. *Divers Edits publiés par le Conseil  
de Censure,* 47
- XIX. *Nouvelles preuves du peu de progrès  
qu'avoient fait les sciences sous les  
Gouvernement de Carvalho,* 48
- XX. *Lois & Réglemens utiles,* 52
- XXI. *Examen public de deux cents jeunes  
Elevés pour le Commerce,* 54
- XXII. *Commencement des troubles de l'Amé-  
rique Méridionale,* 55
- XXIII. *Ouverture du nouvel Hôpital,* 57
- XXIV. *Statue équestre érigée au Roi avec le  
Médaillon de Carvalho,* 58
- XXV. *Punition terrible d'un malheureux ac-  
cusé d'avoir voulu attenter à la vie  
de Carvalho,* 60
- XXVI. *Mort de Dom Louis d'Acunha Secré-  
taire d'Etat,* 62
- XXVII. *Suite de troubles de l'Amérique Méri-  
dionale,* ibid
- XXVIII. *Armemens de l'Espagne & du Portugal,* 63
- XXIX. *Dépérissement de la santé du Roi.* 65

## SOMMAIRES.

233

XXX. Mort du Cardinal de Saldanha,	ibid
XXXI. La Reine est déclarée Régente du Royaume,	66
XXXII. Grande Promotion Civile & Militaire,	67
XXXIII. Mariage du Prince de Beyra avec l'Infante Donna Marie-Bénédictine,	68
XXXIV. Mort du Roi,	69

## LIVRE ONZIEME.

*Retraite du Marquis de Pombal, & autres Evénemens jusqu'à la Révision du Procès du Duc d'Aveiro.*

I. <b>A</b> vis laissés par par le Roi à la Princeesse du Brésil,	72
II. Liberté rendue à tous les Prisonniers d'Etat,	72
III. Nombre prodigieux de ces infortunés,	73
IV. La Reine rend aux Tribunaux leur premiere autorité,	76
V. Sages Réglemens de la Reine,	81
VI. Carvalho commence à être dépouillé de ses principaux emplois,	82
VII. Il donne sa démission,	84
VIII. Joie universelle que cette nouvelle cause à la nation,	ibid.
IX. Retraite de Carvalho à sa terre de Pombal,	85
X. Les divers emplois de Carvalho sont partagés entre plusieurs personnes respectables,	86
XI. Le Marquis d'Alorna & les trois freres Tavora obtiennent, avec la liberté, la permission de se justifier,	89

- XII. *Le Gouvernement fait enlever le Médaillon de Carvalho,* 90
- XIII. *Promotion de plusieurs Grands du Royaume,* 92
- XIV. *Prise de l'Isle de Sainte Catherine & de la Colonie du Saint Sacrement, attribuée à Carvalho,* 93
- XV. *Justification publique du Marquis d'Alorna & des trois freres Tavora,* 95
- XVI. *Décret honorable en faveur d'Antoine Freire d'Andrada d'Enferrabodès,* 96
- XVII. *L'Evêque de Coimbre est déclaré innocent, & rétablie dans son Siege,* 97
- XVIII. *Justification de plusieurs autres Seigneurs,* 99
- XIX. *Arrivée à Lisbonne de Siabra de Sylva, & de trois Infans freres naturels du feu Roi,* 101
- XX. *Disgrace de quelques-unes de principales créatures de Carvalho,* 102
- XXI. *Nombre prodigieux des personnes emprisonnées ou exilées sous le Ministère de Carvalho,* 113
- XXII. *Conduite de la Cour envers les Ex-Jésuites,* 114
- XXIII. *Idée du Gouvernement actuel,* 116
- XXIV. *La Reine fait rendre au Tombeau de Saint François-Xavier les richesses dont l'avoit dépouillé l'avarice de Carvalho,* 119
- XXV. *Remboursemens considérables auxquels le Marquis de Pombal est condamné, ibid*
- XXVI. *Suppression d'un Mémoire apologétique en faveur de Carvalho,* 121
- XXVII. *Interrogatoire subi par Carvalho,* 122
- XXVIII. *Bruits répandus au sujet des aveux de ce Ministre,* 123
- XXIX. *Grave maladie du Marquis de Pombal,* 124

- XXX. *La Reine lui refuse la permission d'aller prendre les eaux de Coimbre*, 125  
 XXXI. *Justification de la Comtesse d'Aton-guya*, 126
- 

## LIVRE DOUZIEME.

*RÉVISION du Procès du Duc d'Aveiro :  
 derniers Événemens.*

- I. **N**OUVELLE Requête du Marquis d'Alorna, pour obtenir la révision du procès du Duc d'Aveiro & des Marquis de Tavora, 128  
 II. Edit qui ordonne cette révision, *ibid*  
 III. Jugemens de plusieurs Hommes célèbres sur l'attentat du 3 Septembre 1758, 130  
 IV. Mémoire présenté à la Reine par les Ex-Jésuites, 132  
 V. Ecrit séditieux du Procureur du Marquis de Gouvea, 137  
 VI. Célèbre Assemblée de la nuit du 3 Avril 1781, 139  
 VII. L'affaire est de nouveau suspendue, *ibid*  
 VIII. Condamnation du Marquis de Pombal, 144  
 IX. La Reine lui permet d'aller aux eaux de Caldas, 145
- 

## PIECES JUSTIFICATIVES.

- N.º I. **E**DIT du Roi de Portugal, qui condamne l'Ouvrage de Malagrida sur les causes du tremblement de terre de Lisbonne, 150  
 N.º II. Lettres Patentes qui nomment le Mar-

- quis de Pombal Lieutenant-Général  
de S. M. Très-Fidele pour la Ré-  
forme de l'Université de Coimbre , 154*
- N.º III. *Extrait de l'Edit du Roi Très-Fidele  
au sujet de l'abolition des Jésuites, 157*
- N.º IV. *Lettre du Roi Très-Fidele au Cardi-  
nal-Patriarche , sur le même sujet, 159*
- N.º V. *Edit du Roi de Portugal qui con-  
damne un ouvrage intitulé Joie  
des Pasteurs , 161*
- N.º VI. *Edit du Roi , qui condamne une Let-  
tre de l'Evêque de Cochîn à l'Ar-  
chevêque de Cranganor , 164*
- N.º VII. *Edit du Roi de Portugal , qui con-  
damne un Ouvrage intitulé Ana-  
cephaleosis de Monarchiâ Lusi-  
tanâ , 172*
- N.º VIII. *Edit du Roi de Portugal , qui con-  
damne un Ouvrage intitulé Triple  
cordon d'amour , &c. 177*
- N.º IX. *Arrêt du Tribunal de l'Inconfiance  
contre Jean Baptiste Pele , 187*
- N.º X. *Edit qui déclare la Reine Régente  
pendant la maladie du Roi , 196*
- N.º XI. *Acte par lequel la Reine accepte la  
démission du Marquis de Pombal , 197*
- N.º XII. *Discours du Conseiller François Coel-  
ho de Sylva , au Couronnement de  
la Reine , 198*
- N.º XIII. *Décret qui déclare le Marquis d'Alor-  
na innocent , 203*
- N.º XIV. *Décret en faveur de Freire d'Andra-  
da d'Enserrabodès , 204*
- N.º XV. *Lettre de la Reine à l'Evêque de  
Coimbre , 205*
- N.º XVI. *Billet du Vicomte de Villeneuve de  
Cerveira au Chapitre de Coimbre , 207*

# S O M M A I R E S. 237

- N.º XVII. *Lettre de Joseph de Siabra de Sylva ,  
au Secrétaire d'Etat D. Martin  
de Melo ,* 203
- N.º XVIII. *Décret en faveur de Siabra de Sylva ,* 211
- N.º XIX. *Décret qui donne à six Ex-Jésuites  
la liberté de demeurer en Portugal ,  
adressé à l'Abbé des Bénédictins de  
Bêlem ,* 212
- N.º XX. *Edit qui supprime les Mémoires res-  
pectifs de Caldeira & du Marquis  
de Pombal ,* 213
- N.º XXI. *Décret en faveur de la Comtesse d'A-  
tonguya ,* 216
- N.º XXII. *Edit qui ordonne la révision du pro-  
cès du Duc d'Aveiro , &c. ,* 217
- N.º XXIII. *Placet adressé par les Jésuites au Roi  
D. Pedre ,* 220
- N.º XXIV. *Placet des Jésuites à la Reine ,* 221
- N.º XXV. *Requête présentée par le Procureur  
du Marquis de Gouvea ,* 224
- N.º XXVI. *Décret de condamnation du Marquis  
de Pombal ,* 229

Fin de la Table.

